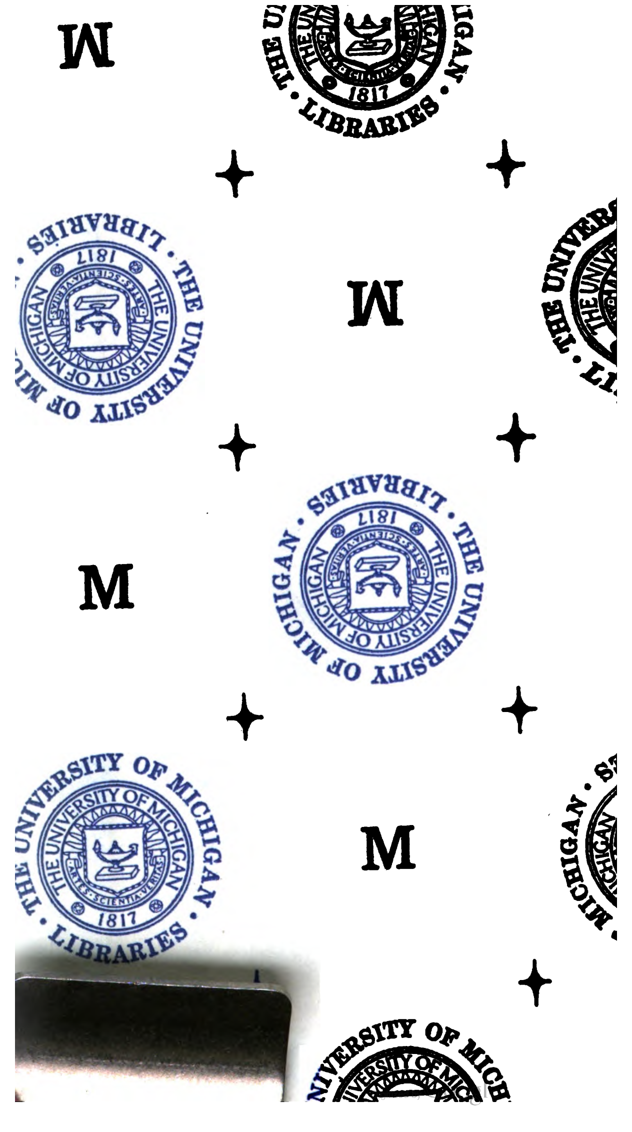
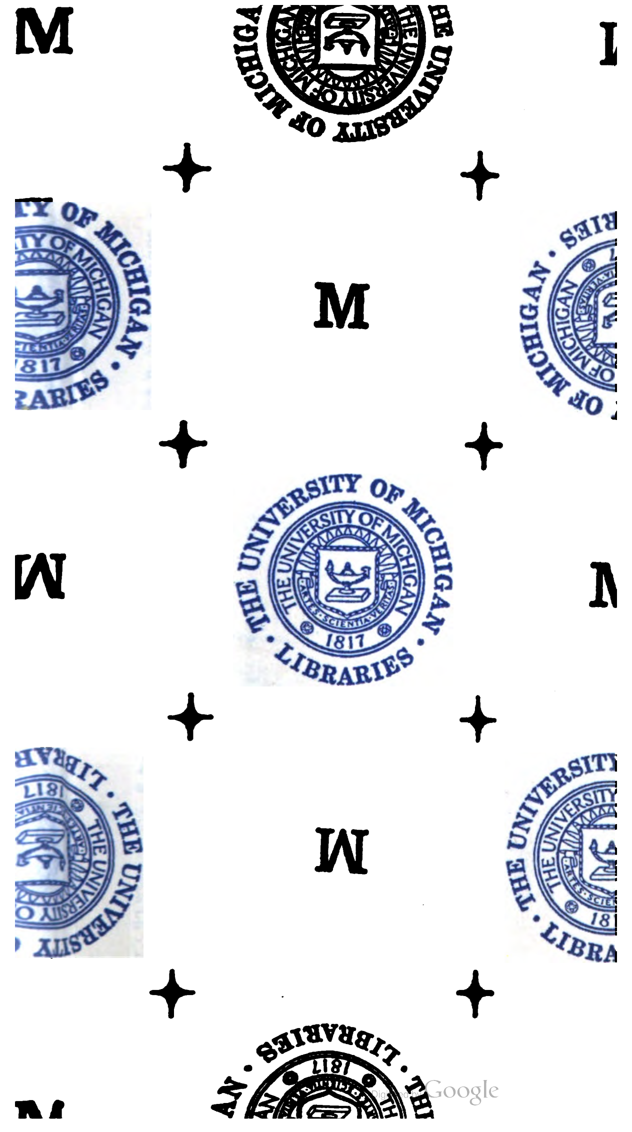

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817
M



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME ONZIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE J. CAREZ.

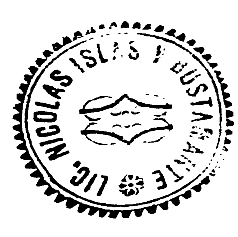
ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

POÉSIES. — TOME III.





A PARIS,

CHEZ THOMINE ET FORTIC, LIBRAIRES,
RUE ST.-ANDRÉ-DES-ARCS, N°. 59.

M. DCCC. XXI.



POËMES

ET

DISCOURS EN VERS.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Les trois premiers discours sont de l'année 1734. Les quatre derniers sont de l'année 1737. Tous sont purgés des fautes qui fourmillent dans les autres éditions.

Le premier prouve l'égalité des conditions; c'est-à-dire qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens et de maux qui les rend toutes égales.

Le second, que l'homme est libre, et qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisième, que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie.

Le quatrième, que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaisir vient de Dieu.

Le sixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, et que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

Le septième, que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables, et non pas dans de vaines pratiques de mortification.

DISCOURS

EN VERS

SUR L'HOMME.

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'Éminence et d'Altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend:
Les mortels sont égaux, leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce? ont-ils d'autres ressorts?
C'est du même limon que tous ont pris naissance;
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance:
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre! (a)
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?

La femme d'un commis courbé sur son bureau,
Vaut-elle une princesse auprès du trône assise ?
N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'église
D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou vert
Que d'aller d'un vil froc obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou *matine*,
De son prieur cloîtré vingt coups de discipline ?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux ?
Non ; Dieu serait injuste, et la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur ?
Un jeune colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un maréchal de France.
» Être heureux comme un roi, » dit le peuple hébété :
Hélas ! pour le bonheur que fait la majesté ?
En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie :
Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal composé de bassesse et d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
Tour à tour on t'encense, et l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi ?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.

Sur les énormes tours de notre observatoire,
Un jour en consultant leur céleste grimoire,
Des enfants d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Observait les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria : « Ces sorciers ont beau faire,
Les astres sont pour nous aussi-bien que pour eux. »
On en peut dire autant du secret d'être heureux.
Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage,
En est tout aussi près au fond de son village,

Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste savant qui croit le définir. (*b*)

On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite et seule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres,
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres;
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein ?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galants qu'a chantés Fontenelle.
Ce n'est point Timarette et le tendre Tircis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines:
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois haletants et couverts de poussière,
Braver, dans ces travaux chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fausse et rustique
Gaîment de Pellegrin (*c*) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le prix de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles;
Il ne désire point ces plaisirs turbulents;
Il ne les conçoit pas; il regrette ses champs;
Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle:
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, et vernis par Martin, (*d*)
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, et haï par sa femme,

Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme,
Quitte Églé qui l'aimait pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale et le bruit;
Colin plus vigoureux, et pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle.
Il vient après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles
Qu'Hébert (*e*) vend à crédit pour tromper tant de belles:
Sans tous ces riens brillants il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin: c'est le fard du bonheur. (*f*)

L'aigle fière et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant.
Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est quelque autre espèce ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présents,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?

Mais quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute; et Thamas, qu'un esclave détrône,
Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins, quand ils sont dans les fers?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait sous ses lois retenu l'Angleterre;
Dufréni moins prodigue, et docile au bon sens, (*g*)
N'eût point dans la misère avili ses talents. (*h*)

Tout est égal enfin : la cour a ses fatigues;
L'Église a ses combats; la guerre a ses intrigues;
Le mérite modeste est souvent obscurci;
Le malheur est partout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait ou l'infortune ou la félicité. (i)

Jadis, le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la Providence.
« Que d'honneurs ! disait-il, que d'éclats, que de bien !
Que Crésus est heureux ! il a tout, et moi rien. »
Comme il disait ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie.
De ses vils courtisans il est abandonné;
Il fuit, on le poursuit; il est pris, enchaîné;
On pille ses trésors, on ravit ses maîtresses.
Il pleure; il aperçoit au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.

» O Jupiter ! dit-il, ô sort inexorable !
Irus est trop heureux, je suis seul misérable. »
Ils se trompaient tous deux, et nous nous trompons tous.
Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abîme.
La joie est passagère, et le rire est trompeur.
Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,

Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De moments de plaisirs, et de jours de tourments.
De notre être imparfait voilà les éléments.
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence;
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance. (*k*)

FIN DU PREMIER DISCOURS.

NOTES ET VARIANTES

DU PREMIER DISCOURS.

(*a*) Ce ne fut qu'en 1738 que ce discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second et le troisième, sous le titre général d'Épîtres sur le bonheur. Le commencement du premier discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757 exclusivement.

PREMIÈRE LEÇON.

Eh bien! jeune Hermotime, en province élevé,
Avec un cœur tout neuf à Paris arrivé,
Tu ne sais pas encor quel parti tu dois suivre?
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux;
Mais ce sort quel est-il? tu ne sais. Tu peux être
Magistrat, financier, courtisan, guerrier, prêtre.
Ton goût doit décider; ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux, ce bonheur est dans toi.
Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent:
Où l'imprudent périt les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains;
Les écueils sont fréquents, les vents sont incertains.

Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère:
Ainsi que les secours les dangers sont égaux.
Qu'importe quand l'orage a soulevé les flots,
Que ta poupe soit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre, et des cables de soie?
Le vent est sans respect, il renverse à la foi
Les bateaux des pêcheurs, et les barques des rois.
Si quelque heureux pilote échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaisseau plus heureux n'était pas mieux construit:
Mais le pilote est sage, et Dieu l'avait conduit.
Eh quoi! me direz-vous, etc.

SECONDE LEÇON.

Ami dont la vertu toujours facile et pure
A suivi par raison l'instinct de la nature,
Qui sais à ton état conformer tes désirs,
Satisfait sans fortune, et sage en tes plaisirs;
Heureux qui comme toi, docile à son génie,
Dirige prudemment la course de sa vie!
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir:
Enfermé dans sa sphère, il n'en veut point sortir.
Les états sont égaux, etc.
Que ta poupe soit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre, et des cables de soie?
L'art du pilote est tout; et pour dompter les vents,
Il faut la main du sage, et non des ornements.
Hé quoi! me dira-t-on, etc.

(b) PREMIÈRE LEÇON.

Il serait beau vraiment que sa triste faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur!
Jamais un colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaisir un maréchal de France!
L'empereur est toujours, grâces à ses honneurs,
Plus fortuné lui seul que les sept électeurs!
Et le cœur d'un sujet se gardera bien d'être
Aussi tendre, aussi gai que celui de son maître!
Non, n'accusons point Dieu de cette absurdité;
Pour les cœurs qu'il a faits il a trop de bonté.

Tous sont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être :
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être ;
Il veut, en les rangeant sous différentes lois,
En faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
Le casque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre ;
Et ce Bernard qu'on vante est heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boîte, etc.

SECONDE LEÇON.

L'empereur est toujours, grâces à ses honneurs,
Plus fortuné lui seul que les sept électeurs ;
Et le roi des Romains serait un téméraire
De prétendre un moment au bonheur du saint Père.
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ses mains.
Admirons de ses dons le différent partage ;
Chacun de ses enfants reçut un héritage.
Le terrain le moins vaste a sa fécondité,
Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.
Possédons sans fierté, subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'auteur de la nature ;
Dieu qui nous a rangés sous différentes lois,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
On dit qu'avant la boîte, etc.

(*c*) L'abbé Pellegrin a fait des cantiques de dévotion sur des airs du Pont-Neuf; c'est là qu'on trouve, à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Ces cantiques ont été chantés à la campagne, et dans des couvents de province.

(*d*) Fameux vernisseur.

(*e*) Fameux marchand de curiosités à Paris. Il avait beaucoup de goût, et cela seul lui avait procuré une grande fortune.

(*f*) Dans ses champs fortunés l'Amour même l'appelle.

L'Amour, ce dieu des cieux, cette flamme éternelle
Qui peuple les forêts, les ondes et les airs.

Qui va d'un pôle à l'autre animer l'univers.
Ses traits toujours lancés des mains de la nature,
Souffrent les ornements, mais plaisent sans parure:
Un éclat étranger est le fard du bonheur:
Tu n'en as pas besoin, tu peux donner ton cœur
Sans tous ces riens brillants, ces nobles bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquille destin,
Sous les lambris dorés et vernis par Martin.

(g) Louis XIV disait: « Il y a deux hommes que je ne pourrai » jamais enrichir, Dufréni et Bontemps. » Dufréni mourut dans la misère, après avoir dissipé de grandes richesses; il a laissé de jolies comédies.

(h) Tout état a ses maux, tout homme a ses revers:
Concini moins altier, plus fidèle à ses maîtres,
N'aurait point de son sang apaisé nos ancêtres;
Et Dufréni plus sage et moins dissipateur,
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

(i) Qui fait ou l'infortune ou la félicité?
Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire?
Où? chez toi, dans ton cœur et dans ton caractère.
Quel que soit ton état, quel que soit ton destin,
Sois sage, il te suffit, ton bonheur est certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Mortel, en quelque état que le ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content, et rends grâce à ton maître.

(k) « Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, » il y a une certaine compensation de biens et de maux qui » les rend égales. » Réflexions morales de La Rochefoucauld, édition du Louvre, n°52.

Suivant M. Rousseau, on doit mettre une grande différence entre les maux des dernières classes de la société et ceux qui affligent les premières, « parce que, dit-il, les maux du peu- » ple sont l'effet de la mauvaise constitution de la société; les » grands, au contraire, ne sont malheureux que par leur » faute. »

1° Cette observation n'est pas vraie rigoureusement. Ce n'est pas absolument par sa faute que tel riche, tel grand, étant né un sot, et ayant reçu une mauvaise éducation, passe tristement sa vie dans l'ennui et le dégoût. Ce n'est point par sa faute qu'Ivan fut assassiné après avoir été en prison toute sa vie. Est-ce par sa faute que le Masque-de-fer fut mis à la Bastille; que les fils du comte d'Armagnac, arrosés du sang de leur père, passèrent toute leur jeunesse dans un cachot fait en forme de hotte? D'un autre côté, parmi les hommes qui souffrent les maux de la pauvreté, un grand nombre n'aurait-il pas évité ses malheurs par plus d'activité pour le travail, plus d'économie, plus de prévoyance? Il est très-rare, dans tous les états, d'être uniquement malheureux par sa faute, ou de l'être sans y avoir contribué; le hasard et la mauvaise conduite entre à la fois dans presque tous les malheurs des hommes.

2° Ce n'est pas de la cause des maux des différents états que parle M. de Voltaire; c'est d'une sorte d'équilibre entre les maux et les biens qui rend ces états presque égaux. Cette manière de voir les états de la vie est consolante pour le peuple; elle conduit même à une conséquence très utile. Si les biens et les maux des différentes conditions forment entre ces conditions une sorte de balance; si l'ennui qui poursuit les riches, si les dangers qui environnent les grands sont un équivalent des maux auxquels la misère condamne le peuple, tous gagneront à une plus grande égalité; les uns y trouveront plus d'aisance, les autres plus de sûreté. Ne serait-il pas utile de persuader aux hommes que l'intérêt des différentes classes de la société n'est point de se séparer, mais de se rapprocher; qu'elles doivent chercher non à s'opprimer, mais à s'unir, parce qu'aucune classe ne peut augmenter son bonheur aux dépens d'une autre, mais seulement en fesant des sacrifices au bonheur commun?

Il était naturel que deux hommes, dont l'un croyait que la société et les lumières corrompent l'homme, tandis que l'autre voyait dans les progrès des lumières une source de perfections pour la société, et de bonheur pour l'espèce humaine, fussent presque toujours d'avis contraire; mais qui des deux a été le plus utile aux hommes? celui sans doute dont l'opinion était le plus conforme à la vérité.

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DU PREMIER DISCOURS.

DEUXIÈME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ. (*)

Dans le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même, est-ce un présent des cieux ?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon âme et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine ?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Être
Plaça près de son trône, et fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux; (*a*)
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Éclairer d'un mondain l'âme simple et grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux,
Qui dans sa chaire assis pense être au-dessus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
« Écoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; et ton âme sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.

(*) On entend par ce mot *liberté* le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, et ne peut y avoir d'autre liberté. C'est pourquoi Locke l'a si bien définie *puissance*.

Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi;
C'est le plus beau présent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfants qu'il aime,
Nous sommes ses enfants, des ombres de lui-même.
Il conçut, il voulut, et l'univers naquit;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, et même à tes désirs.
Ah! sans la liberté, que seraient donc nos âmes?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne serait à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instruments d'un Dieu qui nous aurait trompés.

» Comment, sans liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice.
(b) Pucelle est sans vertu (1), Desfontaines sans vice. (c)
Le destin nous entraîne à nos affreux penchants,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchants.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriwitz, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira: « Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur;
» Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,

» Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole. »
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
Serait l'auteur du trouble, et le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable ? »

J'étais à ce discours tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante et débile paupière
Lui laisse encor à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin d'une timide voix :
« Interprète sacré des éternelles lois,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesse ?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le suit, il s'égare ; et toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et si libre, et si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage ? ?

L'esprit consolateur à ces mots répondit :
« Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devait-il immuable, infinie ;
Égale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu. (d)
Quoi ! dans cet océan cet atôme qui nage
Dira : « L'immensité doit être mon partage. »
Non, tout est faible en toi, changeant et limité ;
Ta force, ton esprit, tes talents, ta beauté.
La nature, en tout sens, a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain serait seul sans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puisque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante attaquant tes ressorts,
Vient à pas inégaux miner ton faible corps.

Mais, quoi! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie:
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame:
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies:
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies?
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi;
Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage, *(e)*
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée?
Vois de la liberté cette ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin;
Entends comme il consulte, approuve, délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, et le veut corriger.
Il le croyait donc libre? oui, sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.
Il mentait à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.

« Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles; *(f)*
Ferme en tes sentiments, et simple dans ton cœur,

Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportements d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère:
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui. »

Ainsi parlait la voix de ce sage suprême:
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même.
J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux:
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière;
Étranges questions, qui confondent souvent
Le profond s'Gravesande (g) et le subtil Mairan, (h)
Et qu'expliquait en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au séjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très Haut que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés;
Il m'a dit: « Sois heureux; » il m'en a dit assez. (i)

FIN DU SECOND DISCOURS.

NOTES ET VARIANTES

DU SECOND DISCOURS.

(*a*) DESCENDIT jusqu'à moi de la voûte des cieux.
Tel du sein du soleil un torrent de lumière
Part, arrive à l'instant, et couvre l'hémisphère.
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entre eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
« Écoute, me dit-il, etc.

(*b*) L'abbé Pucelle, célèbre conseiller au parlement. L'abbé Desfontaines, homme souvent repris de justice, qui tenait une boutique ouverte où il vendait des louanges et des satires.

(*c*) On lisait dans les premières éditions:

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice,

(*d*) Traduction de ce vers d'Ovide:

Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.

(*e*) Fameux médecins de Paris.

(*f*) Épargne à ta raison ces disputes frivoles,

Ce poison de l'esprit, né du sein des écoles.

(*g*) M. s'Gravesande, professeur à Leyde, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton.

(*h*) M. Dortous de Mairan, secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.

(*i*) Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

(1) L'abbé Pucelle était neveu de M. de Catinat. Sa mère accordait à son frère aîné une préférence que les premières années de la jeunesse du cadet semblaient excuser, et qui

cependant était la seule cause de ces erreurs, dans un homme qui était né avec un caractère très ferme, et une âme ardente. Elle le déshérita; il n'avait encore aucun état, quoiqu'il eût été tonsuré dans son enfance. Son frère vint le trouver quelques jours après, lui remit la fortune dont sa mère l'avait privé, et lui annonça en même temps qu'il avait acheté pour lui une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris, et obtenu sa nomination à une abbaye, en ajoutant qu'il ne lui demandait d'autres preuves de reconnaissance que d'oublier l'injustice de sa mère. Le frère de l'abbé Pucelle mourut, peu de temps après, premier président du parlement de Grenoble.

Le conseiller au parlement de Paris se fit une grande réputation par son intégrité, par le courage avec lequel il défendit la liberté des citoyens contre les prétentions de la cour de Rome et du clergé. Comme le jansénisme était alors le *prétexte* de ses entreprises, les Parisiens le prirent pour *un janséniste*; mais sa véritable religion était l'amour des *lois*, et la haine de la tyrannie sacerdotale: il n'en eut jamais *d'autre*.

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DU SECOND DISCOURS.

TROISIÈME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner,
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le sait que trop, ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoique enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable;
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé;
Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde.
Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé,
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé. (*a*)

J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïssaient le bras qui fesait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raison, quand cherchant les batailles
Il disait à Louis: « Je ne crains que Versailles;
Contre vos ennemis je marche sans effroi;
Défendez-moi des miens, ils sont près de mon roi. »

Cœurs jaloux! à quels maux êtes-vous donc en proie?
Vos chagrins sont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux

Aigri par votre bile est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière!
Cette route à vous seul appartient-elle entière?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient,
Qui, de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères?

Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris
Quand Dufresne (*b*) et Gaussin, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfants de son plaisir:
Rufus désespéré que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin; mais ses pleurs sont de rage.

Eh bien! pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime:
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux;
Est-ce un affront pour toi? courage, écrits, fais mieux;
Mais garde-*toi* surtout, si tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes Aïeux chimériques: (*c*)
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits
Sous des crayons grossiers, pillés chez Rabelais.

Tôt ou tard on condamne un rimeur satirique,
Dont la moderne muse emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot. (*d*)
Ce jargon dans un conte est encor supportable,
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
Si tu veux, faux dévot, séduire un sot lecteur,
Au miel d'un froid sermon mêle un peu moins d'aigreur;
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, masque mieux ton visage.

La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager,
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
Érige un monument plus haut que son trophée;
Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée.
Qu'un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Se garde de railler ou Vénus ou Rohan: (*e*)
On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.

Qu'a servi contre Bayle une infâme cabale?
Par le fougueux Jurieu (*f*) Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté;
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, et tout impiété.
Assurer que ce globe, en sa course emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur et de blasphème.
Malbranche est spinosiste, et Locke en ses écrits,
Du poison d'Épicure infecte les esprits.
Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien!
Que Dieu nous aime tous, et qu'ici tout est bien. (*g*)

Cent fois plus malheureux, et plus infâme encore,
Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre et ses fureurs,
Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs;
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuie;
Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits. (*h*)

On peut à Despréaux pardonner la satire;

Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux.

Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires!
Vous rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer (*i*)
Du Zeuxis des Français les savantes peintures!
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures;
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux;
Ces traits en sont plus beaux, et vous plus odieux.
Détestons à jamais un si dangereux vice. (*k*)

Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
D'un critique modeste, et d'un vrai bel-esprit.
Qui lorsque Richelieu follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement: « Je voudrais l'avoir fait. » (*l*)
C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand homme.

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome;
De Perrault (*m*) dans le Louvre il admira la main.
« Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie? »
Voilà le vrai mérite, il parle avec candeur;
L'envie est à ses pieds; la paix est dans son cœur. (*n*)

Qu'il est grand, qu'il est doux, de se dire à soi-même:
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens!

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble:
Un suc toujours égal est préparé pour eux:
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux:
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps:
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

FIN DU TROISIÈME DISCOURS.

NOTES ET VARIANTES
DU TROISIÈME DISCOURS.

(*a*) L'auteur a retranché les quatre vers suivants :

Quelle était la raison du magistrat perfide
Qui voulait en exil envoyer Aristide ?
Il fut, dans son dépit, contraint de l'avouer :
« Je suis las, disait-il, de l'entendre louer. »
J'ai vu des courtisans, etc.

(*b*) Dufresne, célèbre acteur de Paris. Mademoiselle Gaussin, actrice pleine de grâces, qui joua Zaïre.

(*c*) Mauvaise comédie de Rousseau, qui n'a pu être jouée. (*N. B.* On trouvera dans la vie de M. de Voltaire les détails sur ses querelles avec Rousseau, Desfontaines, etc.)

(*d*) Il est à remarquer que M. de Voltaire s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue et de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le français.

(*e*) Un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus ou Rohan.
Ta rivale est aimée ; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougeux Jurieu, etc.

Et dans l'édition in-4° :

Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée ;
Il faut être Psyché pour censurer Vénus.
Hé, pourquoi censurer ? quel triste et vain abus !
On ne s'embellit point, etc.

(*f*) Jurieu était un ministre protestant qui s'acharna contre Bayle, et contre le bon sens ; il écrivit en fou, et il fit le prophète : il prédit que le royaume de France éprouverait

des révolutions qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on sait que c'est un des plus grands hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique, en fesant valoir son testament qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi, et qu'il déclara valide, comme le testament d'un homme qui avait éclairé le monde et honoré sa patrie. L'arrêt fut rendu sur le rapport de M. de Sénaux, conseiller.

(*g*) L'optimisme de Platon, renouvelé par Shaftesburi, Bolingbrecke, Leibnitz, et chanté par Pope en beaux vers, est peut-être un système faux; mais ce n'est pas assurément un système impie, comme des calomniateurs l'ont dit.

(*h*) Ces vers désignent l'abbé Desfontaines; il a eu tant de successeurs si dignes de lui qu'on pourrait s'y tromper.

(*i*) Quelques peintres jaloux de Le Sueur, gâtèrent ses tableaux qui sont aux Chartreux.

(*k*) Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs.
Médisant acharné, quelle étrange manie
Fait aboyer ta voix contre une académie?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché seulement de l'honneur d'un refus?
Hélas: quel est le fruit de tes cris imbécilles?
La police est sévère, on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi;
Tout fuit, jusqu'aux enfants, et l'on sait trop pourquoi.
Détestons, Hermotime, un si dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir, etc.

(*l*) Habert de Cerisi, de l'Académie.

(*m*) La belle façade du vieux Louvre est de M. Perrault.

(*n*) Voilà le vrai mérite; il se peint dans ces traits:
C'est ainsi qu'en son âme on conserve la paix.

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DU TROISIÈME DISCOURS.

QUATRIÈME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT;

DANS L'ÉTUDE, DANS L'AMBITION, DANS LES PLAISIRS.

A M. HELVÉTIUS.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage;
La modération est le trésor du sage:
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit; avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.

Réaumur (1), dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature.
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cents pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles,
Pourquoi ce vers changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau;
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,

S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?
Le sage du Faï (*a*) parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive ?

Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi :
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères (*b*)
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment toujours filtré dans ses routes certaines, (2)
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ;
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau.
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
« Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie. »

Courriers de la physique (*c*), Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez des climats soumis aux trois couronnes
Vos perches, vos secteurs, et surtout deux Laponnes : (*d*)
Vous avez confirmé, dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre aplatie.
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur :
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur.
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes ;
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné,
Parcourant en douze ans les célestes demeures ;
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures,
Vous ne le savez point : votre savant compas
Mesure l'univers, et ne le connaît pas.

Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Modérons-nous surtout dans notre ambition:
C'est du cœur des humains la grande passion. (e)
L'empesé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitants des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse:
Platon va raisonner à la cour de Denis:
Racine janséniste est auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins, (f)
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces sirènes;
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit: « Je vous aime; » et je crus comme un sot
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,

N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux-esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux? vivez toujours sans maître. (g)

O vous qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver pour l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés:
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour pouvoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir:
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture:
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.

Regardez (h) Brossoret, de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, ou de tant de merveilles
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui. (i)
Son esprit, offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force et sans lumière:
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de désirer!
Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse;

La langueur l'accabla: plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour, et l'ennui détruisait l'univers.
Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail et la peine.
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles;
Je le dis aux amants, je le répète aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, et qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête:
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux, (*k*)
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une âme moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, et surtout vertueux;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite!
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis!
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures:
Sans toi tout homme est seul; il peut par ton appui
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préside à mes vers, comme il règne en mon cœur;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

FIN DU QUATRIÈME DISCOURS.

NOTES ET VARIANTES
DU QUATRIÈME DISCOURS.

(*a*) M. Du Faï était directeur du jardin et du cabinet d'histoire naturelle du roi, qui avaient été très négligés jusqu'à lui, et qui ont été ensuite portés par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. Il existe en Europe des cabinets plus riches dans quelques parties, mais il n'en est aucun d'aussi complet.

(*b*) On lisait dans les premières éditions, et dans l'in-4°:

Malade et dans un lit de douleur accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment, etc.

(*c*) Messieurs de Maupertuis, Clairault, Le Monnier, etc., allèrent en 1736 à Tornéa mesurer un degré du méridien, et ramenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Tornéa appartient.

(*d*) Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés:
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense et l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces ressorts, etc.

Nota. Cette leçon est très différente de la première édition. L'auteur qui avait à se plaindre de Maupertuis, a substitué des plaisanteries à un éloge exagéré. La mesure d'un degré du méridien au pôle était une opération utile aux sciences; mais cette opération méritait moins de gloire que de reconnaissance. On en devait surtout à ceux qui, comme MM. Clairault, Bouguer, Le Monnier, pouvant s'illustrer *sans sortir*

de chez eux, eurent le courage d'entreprendre des voyages aussi pénibles. Le géomètre à qui un homme en place proposait de passer avec eux, et qui répondit, « Je n'ai pas besoin » d'aller si loin pour faire des découvertes, » était injuste; aussi les plaisanteries de M. de Voltaire ne tombent-elles que sur l'importance excessive que Maupertuis attachait à ce voyage. On sait qu'il se fit peindre aplatissant le globe: c'est tout au plus ce que Newton aurait pu faire, si Newton avait eu de la vanité.

On trouvera dans les mélanges de poësies les vers que M. de Voltaire a faits pour ce portrait, dans le temps de ses liaisons avec Maupertuis. Il ramena réellement deux Suédoises. Elles s'appelaient Plaiscom: Il ne manqua pas de les convertir. Une d'elles se fit religieuse; l'autre épousa un gentilhomme de Normandie qui lui intenta, en 1762, un de ces procès que les hommes raisonnables entreprennent rarement, parce qu'ils ne peuvent y gagner que la confirmation juridique d'un titre qu'on est toujours humilié de porter, quoique l'exemple de Sylla, de Pompée, de César et de Marc-Aurèle pût consoler l'amour-propre.

(*e*) Après ce vers:

> C'est du cœur des humains la grande passion,

on lisait dans les premières éditions les quatre suivants que l'auteur a retranchés:

> Sans doute elle est utile, et son souffle rapide
> Sur la mer de ce monde est le vent qui nous guide;
> Il faut des passions; mais retenez, grands dieux,
> De ces vents déchaînés le cours impétueux.

(*f*) Dans une édition postérieure, le morceau qui remplace celui qu'on vient de lire était terminé par les quatre vers suivants:

> Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire;
> S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des fers;
> Mais leur sagesse au moins les a rendus légers.
> Horace modéré vécut riche et tranquille.
> Qui veut tout, n'obtient rien; le discret est l'habile.
> O vous qui ramenez, etc.

L'auteur ajouta ces vers après son départ de Berlin. Un

philosophe doit à l'humanité de donner aux rois les leçons ou les conseils dont ils ont besoin, et qu'ils lui demandent. Il est au-dessous de lui de se charger de les amuser, et dangereux de vouloir être leur ami.

(g) C'est du cœur des humains la grande passion:
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire;
Vingt savants qu'Apollon prenait soin de conduire
De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper:
Au Parnasse ils régnaient, la cour les vit ramper.
La cour est de Circé le palais redoutable;
La fortune y préside, enchanteresse aimable,
Qui, des mains des plaisirs préparant son poison,
Par un filtre invincible assoupit la raison.
Qui la voit est changé, c'est en vain qu'on la brave;
On est arrivé libre, on se retrouve esclave.
Le guerrier tout couvert du sang des ennemis,
Le magistrat austère et le grossier commis,
Et la dévote adroite, et le marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent et l'esclavage.
Laissons ces insensés que leur espoir séduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie;
La seule adversité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaisirs; ce sujet plein d'appas
Est bien moins dangereux, et ne s'épuise pas;
De nos réflexions c'est la source féconde;
Il vaut mieux en parler que des maîtres du monde:
Que m'importe leur trône, et quel suprême honneur,
Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur?
Les plaisirs sont les fleurs, etc.

(h) C'était un conseiller au parlement, fort riche, homme voluptueux, et qui fesait excellente chère.

(i) Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui.
Sans appétit il mange, il parle sans rien dire;
Il cherche le plaisir qui de lui se retire.
Le nectar d'Épernai, si pétillant, si frais,
Pour son goût dédaigneux a perdu ses attraits.

Ces quatre derniers vers ont été retranchés.

(*k*) Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la nature;
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure:
Tout renait au printemps, tout mûrit dans l'été;
Livrons-nous donc comme elle à la diversité.
Climène a peu d'esprit, elle est vive, légère;
Touché de ses appas, vous avez su lui plaire:
Vous pensez sur la foi de vos emportements,
De vos jours à ses pieds couler tous les moments;
Mais bientôt de vos sens vous voyez l'imposture,
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture;
Votre bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux.

Dans la seconde édition, au lieu de

Climène a peu d'esprit, etc.

on lisait:

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles;
Je le dis aux amants, je le répète aux belles.
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur:
D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture.
Ce feu follet, etc,

(1) Réaumur, de l'Académie des Sciences. On lui doit les *Mémoires sur l'histoire des insectes*, ouvrage d'un observateur exact et patient. C'est lui qui a formé le projet de la description des arts, collection immense, et qui, malgré les défauts inévitables dans toute grande entreprise, fait honneur à l'Académie des Sciences, et à la nation. Si la postérité ne trouve dans ses ouvrages ni les découvertes, ni les vues ingénieuses et nouvelles qui ont illustré d'autres naturalistes, elle ne pourra lui refuser l'estime due à un savant laborieux, qui a fait de son temps et de ses travaux un usage utile.

(2) Nous avons su marquer jusqu'aux routes certaines
Du Méandre vivant qui coule dans nos veines.

PERRAULT, *poëme sur le siècle de Louis-le-Grand.*

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DU QUATRIÈME DISCOURS.

CINQUIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, et d'un ton despotique
Damnant le genre humain qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr? (a)
Sur les pas de Calvin, ce fou sombre et sévère
Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
Je cherche un roi plus doux, et de plus doux ministres.
Timon (b) se croit parfait, depuis qu'il n'aime rien; (c)
Il faut que l'on soit homme, afin d'être chrétien.
Je suis homme, et d'un Dieu je chéris la clémence.
Mortels! venez à lui, mais par reconnaissance.
La nature attentive à remplir vos désirs
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière;
Par le seul mouvement il conduit la matière:
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence.
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux;
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux;
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature;
Ou que l'amour vous force en des moments plus doux
A produire un autre être, à revivre après vous;
Partout d'un Dieu clément la bonté salutaire

Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des lois de l'hymen eût subi l'esclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé?
De conduire avec crainte une enfance imbécille,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?

Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu.
Que dis-je? à vos plaisirs! c'est à la douleur même
Que je connais de Dieu la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie:
Ménagez, défendez, conservez votre vie.

Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de Dieu même.
Tout amour vient du ciel; Dieu nous chérit, il s'aime. *(d)*
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis:
Cet amour nécessaire est l'âme de notre âme;
Notre esprit est porté sur ses ailes de flamme.

Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les passions. *(e)*
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire et ne plains point un cœur maître de soi,
Qui, tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit naître;
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.

Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, et la société;
On voit de cet orgueil la vanité profonde:
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des désirs.

Des stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
Dieu, si nous l'en croyons, serait servi par nous,
Ainsi qu'en son sérail un musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
Que le fer a privés des sources de la vie.

Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité?
Ne connaissez-vous point les filles de *Pélie*?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature et le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans:
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent;
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés; (*f*)
Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez. (*g*)
Usez, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Épictète et Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes:
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.
Dieu des êtres pensants, Dieu des cœurs fortunés,

Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude:
Voilà mes passions; mon âme en tous les temps (*h*)
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Épuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile.
Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux:
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre. (*i*)

FIN DU CINQUIÈME DISCOURS.

NOTES ET VARIANTES
DU CINQUIÈME DISCOURS.

(*a*) Dans la Mort de César, Antoine dit à Brutus:

Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu pour la faire haïr.

(*b*) Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, et tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfesant.

(*c*) Pascal se crut parfait alors qu'il n'aima rien.

(d) O moitié de notre être! amour-propre enchanteur,
Sans nous tyranniser, règne dans notre cœur;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, etc.

(e) Comme presque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *passions* des désirs vifs et continus de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *pâtir*, souffrir, parce qu'il n'y a aucun désir sans souffrance; désirer un bien, c'est souffrir l'absence de ce bien, c'est *pâtir*, c'est avoir une passion; et le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux et les gens de bien ont tous également de ces désirs vifs et continus, appelés *passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le désir de réussir dans son art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des sciences sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il serait à souhaiter que les langues eussent des mots pour exprimer les désirs habituels qui en soi sont indifférents, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées, et on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à peu près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différente nature.

(f) M. de Voltaire combat ici, comme dans le discours septième, la morale fausse et outrée des jansénistes, qui était alors encore à la mode, et en général la morale chrétienne. Il est un des premiers, parmi nos philosophes, qui ait fait voir qu'il vaut mieux diriger nos passions naturelles vers un but utile, que de chercher à les détruire; qu'un homme qui passerait sa vie à combattre en lui la nature serait fort inutile à ses semblables. Ce sont les mêmes principes exagérés depuis dans le livre de l'Esprit qui ont excité, avec si peu de raison, tant de scandale et d'enthousiasme.

(g) Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentiments.

Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
Un monarque de l'Inde, honnête homme, et peu sag

Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus, et des morts entassés,
Fit fermer par pitié le port de son rivage;
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts, façonnés en vaisseaux,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un bonze l'applaudit, on vanta sa justice;
Mais bientôt triste roi d'un état indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, et bien plus sage prince,
Conquit en peu de temps sa stérile province;
Il rendit la mer libre, et l'état fut heureux.
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut etc.

(*h*) Voici la fin de ce discours dans les premières éditions.

Voilà mes passions. Vous qui les approuvez,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous, dont la passion nouvelle et généreuse
Est d'éclairer la terre, et de la rendre heureuse;
Grand prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Éternel?
Aidez ma voix tremblante et ma lyre affaiblie
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés:
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.

(*i*) Dans les premières éditions, ce discours était terminé par un envoi au roi de Prusse, alors prince royal. (*Voyez* la note (*h*).) M. de Voltaire changea ces vers; et, au témoignage de sa reconnaissance pour le prince royal, il substitua le tableau des violences exercées contre lui à Francfort au nom du roi, et les traça avec ce burin qui, pour emprunter une de ses expressions, *gravait pour l'immortalité*. C'était la vengeance la plus grande et la plus noble qu'un particulier pût exercer contre un souverain.

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DU CINQUIÈME DISCOURS.

SIXIÈME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

La voix de la vertu préside à tes concerts;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, et de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux et Pascal en ont fait la satire.
Pope et le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu;
Ils descendent à l'homme, ils s'élèvent à Dieu:
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature?
Sur l'OEdipe nouveau de cette énigme obscure
Chacun a dit son mot; on a long-temps rêvé;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé?
Je sais bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là, pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude, et la raison sévère
Trouve accès à son tour, et peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble et séduit: est-on seul? on est sage.
Je veux l'être; je veux m'élever avec toi
Des fanges de la terre au trône de son roi.
Montre moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits, et du monde sensible;
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,

Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas français,
N'a point la liberté des Grecs et des Anglais.
Pope a droit de tout dire, et moi je dois me taire.
A Bourge un bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés, et je ne prétends pas
Hasarder pour un mot de dangereux combats.
Écoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont (*a*) prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre chinois,
Qu'un jésuite à Pékin traduisit autrefois.

Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre :
« Que ce monde est charmant! quel empire est le nôtre!
Ce palais si superbe est élevé pour nous;
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure!
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes, de lard, éternels aliments,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
Oui, nous sommes, grand Dieu! si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux, et prompts à nous manger;
Mais c'est pour nous instruire, et pour nous corriger. »

Plus loin sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillants, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlants, que leur laine a chargés,
Disaient : « Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes. »
L'âne passait auprès, et se mirant dans l'eau,
Il rendait grâce au ciel en se trouvant si beau :
« Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre :
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,

Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs,
Il bâtit mon sérail, il conduit mes plaisirs:
Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'amène une ânesse;
Et je ris, quand je vois cet esclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux. »

L'homme vint et cria: « Je suis puissant et sage;
Cieux, terres, éléments, tout est pour mon usage;
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux;
Les vents sont mes courriers, les astres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, et préside aux étoiles;
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop serré:
Mais enfin de ce monde et l'oracle et le maître,
Je ne suis point encor ce que je devrais être. »
Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieux
Règlent ces mouvements imparfaits à nos yeux,
En fesant tournoyer ces immenses planètes,
Disaient: « Pour nos plaisirs sans doute elles sont faites. »
Puis de là sur la terre ils jetaient un coup d'œil,
Ils se moquaient de l'homme, et de son sot orgueil.
Le Tien (*b*) les entendit; il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, et ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.
« Ouvrage de mes mains, enfants du même père,
Qui portez, leur dit-il, mon divin caractère,
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous:
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins et des temps connaissez le seul maître.
Rien n'est grand, ni petit; tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instruments imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez satisfaits. »
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce

Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?
Un vieux lettré chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux arguments,
Plein de Confucius, et sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.

« Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps?
Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, et réformer son cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfants à ma femme?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits? »

« Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais:
Bientôt tes questions vont être décidées:
Va chercher ta réponse au pays des idées;
Pars. » Un ange aussitôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vide immense où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes et d'anneaux, et de longues comètes:
Il entre dans un globe où d'immortelles mains
Du roi de la nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des mondes réels et des mondes possibles.

Mon vieux lettré chercha, d'espérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement; l'ange lui fait connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géants,
Fesant la guerre au ciel, ou plutôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,
Ce petit amas d'eau, de sable et de poussière,
N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfants d'un autre genre humain.

Le Chinois argumente; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure;
Que l'homme n'est point fait pour ses vastes désirs;
Que sa vie est bornée ainsi que ses plaisirs;
Que le travail, les maux, la mort, sont nécessaires;
Et que sans fatiguer par de lâches prières,
La volonté d'un Dieu qui ne saurait changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger;
Voir la mort d'un œil ferme et d'une âme soumise.
Le lettré convaincu, non sans quelque surprise, (c)
S'en retourne ici-bas ayant tout approuvé;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un docteur est une œuvre impossible.

Matthieu (d) Garo chez nous eut l'esprit plus flexible:
Il loua Dieu de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, et la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs et de verdure:
L'homme, ce roi du monde, et roi très fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant;
Et formé pour agir, se plaisait à rien faire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous et comme nous bornés:
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, et ce qu'il devrait être,
Observons ce qu'il est, et recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme et des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours, au plus, borné notre existence,
Il nous aurait fait grâce, il faudrait consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer:
Le temps est assez long pour quiconque en profite;
Qui travaille et qui pense en étend la limite.
On peut vivre beaucoup sans végéter long-temps:

Et je vais te prouver par mes raisonnements....
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire !
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma muse avec simplicité,
Sur des tons différents chantait la vérité,
Lorsque de la nature éclaircissant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;
Que Clairault, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un secteur à lunette étonnaient les Lapons,
Tandis que d'une main stérilement vantée, (1)
Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Semblait, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, sur les bords du Permesse,
Je suivais la nature, et cherchais la sagesse;
Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie;
Amant de tous les arts et de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde et du vil délateur;
Ami sans artifice, auteur sans jalousie;
Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie;
Dans un corps languissant de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué; (2)
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

FIN DU SIXIÈME DISCOURS.

NOTES ET VARIANTES

DU SIXIÈME DISCOURS.

(*a*) Homme très savant dans l'histoire des Chinois, et même dans leur langue.

(*b*) Dieu des Chinois.

(*c*) Que sa vie est bornée ainsi que ses plaisirs;
Que Dieu seul a raison, sans qu'il nous en informe.
Le lettré convaincu de sa sottise énorme
S'en retourne ici-bas, etc.

(*d*) *Voyez* la fable de La Fontaine:

En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

Cependant on a répondu à Matthieu Garo, dans le Dictionnaire philosophique.

(1) M. de Vaucanson n'était encore connu que par son flûteur, son joueur de tambourin, ses canards. Il s'est illustré depuis en appliquant son génie pour la mécanique à la perfection des arts, et il en a été récompensé comme il méritait de l'être. Lui-même ne regardait ses automates que comme des jeux d'enfants; mais on avait tort de ne pas sentir que ces jeux d'enfants annonçait un génie qu'il ne fallait qu'employer pour le rendre utile.

(2) Qu'il nous soit permis d'observer que nous avons vu M. de Voltaire à quatre-vingts ans tel que lui-même se peignait ici à quarante.

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DU SIXIÈME DISCOURS.

SEPTIÈME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU. (a)

Le nom de la vertu retentit sur la terre;
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire;
Jusqu'au milieu des cours il parvient quelquefois:
Il s'est même glissé dans les traités des rois.
C'est un beau mot sans doute, et qu'on se plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre:
On trompe, on est trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons;
Ou bien ces faux billets, vains enfants du système
De ce fou d'Écossais qui se dupa lui-même.
Qu'est-ce que la vertu? le meilleur citoyen,
Brutus, se repentit d'être un homme de bien:
La vertu, disait-il, est un nom sans substance. (b)
L'école de Zénon, dans sa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'insensibilité.
Dans les champs levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts, et l'esprit en prières,
Du Seigneur en dansant invoque les lumières;
Et, tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le sommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un ermite à sandale, engraissé d'ignorance,
Parlant du nez à Dieu, chante au dos d'un lutrin
Cent cantiques hébreux, mis en mauvais latin.
Le ciel puisse bénir sa piété profonde!
Mais quel en est le fruit? quel bien fait-il au monde?
Malgré la sainteté de son auguste emploi,
C'est n'être bon à rien, de n'être bon qu'à soi.
Quand l'ennemi divin des scribes et des prêtres

Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres;
De cet air insolent qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, *Qu'est-ce que vérité?*
L'Homme-Dieu qui pouvait l'instruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son silence éloquent disait assez à tous
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, disciple sage, il prétendit savoir
Quel est l'état de l'homme, et quel est son devoir;
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savait tout, ouvrit alors la bouche;
Et dictant d'un seul mot ses décrets solennels:
« Aimez Dieu, lui dit-il, mais aimez les mortels. »
Voilà l'homme et sa loi, c'est assez; le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde est médisant, vain, léger, envieux;
Le fuir est très-bien fait, le servir encor mieux:
A sa famille, aux siens je veux qu'on soit utile.

Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulsifs, et ces pas égarés? (c)
Contre un siècle indévot plein d'une sainte rage,
Tu cours chez ta béate à son cinquième étage;
Quelques saints possédés en cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du bon Dieu;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles.
Prédisent le passé, font cent autres miracles:
L'aveugle y vient pour voir, et des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmotant son *Ave*.
Le boiteux saute, et tombe; et sa sainte famille
Le ramène en chantant, porté sur sa béquille.
Le sourd au front stupide écoute et n'entend rien.
D'aise alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,

Qu'un sot voisin bénit, et qu'un fourbe seconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je sais que ce mystère a de nobles appas.
Les saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
Les miracles sont bons, mais soulager son frère,
Mais tirer son ami du sein de la misère,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
C'est un plus grand miracle, et qui ne se fait plus. *(d)*

Ce magistrat, dit-on, est sévère, inflexible;
Rien n'amollit jamais sa grande âme insensible;
J'entends : il fait haïr sa place et son pouvoir;
Il fait des malheureux par zèle et par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, sans qu'on le sollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choisir dans la foule, et donner son appui
A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?
De quelques criminels il aura fait justice !
C'est peu d'être équitable, il faut rendre service :
Le juste est bienfesant. On conte qu'autrefois
Le ministre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui disait en ces mots son avis despotique :
« Timante est en secret bien mauvais catholique;
On a trouvé chez lui la Bible de Calvin,
A ce funeste excès vous devez mettre un frein;
Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile. »
« Comme vous, dit le roi, Timante m'est utile;
Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats;
Il m'a donné son sang, et vous n'en parlez pas. »
De ce roi bienfesant la prudence équitable
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable. *(e)*

Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
Doux et discret Cyrus, en vous seul concentré,
Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire,
Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui dans un doux loisir,

Loin du mal et du bien, vivez pour le plaisir ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre et sublime
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il t'était dû sans doute, éloquent Pélisson,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
Je te rends grâce, ô ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur,
Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du ministre abusé par leur troupe imbécille,
Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle et leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, et ne l'ai point été.
Certain législateur (*f*) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot est *bienfesance*, il me plaît, il rassemble,
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des sots,
Qui pesez la parole, et mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hasardée:
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

FIN DU SEPTIÈME DISCOURS.

NOTES ET VARIANTES

DU SEPTIÈME DISCOURS.

(*a*) Ce discours fut d'abord adressé à Racine le fils, auteur d'un poëme janséniste sur la Grâce.

Il commençait alors de la manière suivante:

J'ai lu les quatre points des sermons poétiques
Qu'a débités ta muse en ses vers didactiques,
Peut-être il serait mieux de prêcher un peu moins,
Et d'imiter Gresset, qui sans art et sans soins,
Dans un style rapide et vif, avec mollesse
Peint les plaisirs du sage, et chante la paresse.
Mais j'aime mieux cent fois ta mâle austérité,
Et de tes vers hardis la pénible beauté,
Qu'un écrit bigarré de grave et de comique,
Où le rimeur moderne affecte un air gothique,
Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Veut couvrir la raison du masque de Marot.
Il faut parler français, Boileau n'a qu'un langage;
Son style est clair et pur; il prouve un esprit sage.
Suis cet exemple heureux, laisse aux esprits mal faits
L'*art* de moraliser du ton de Rabelais.
Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
Instruis-moi donc, poursuis, parle, et dans tes discours
Définis la vertu que tu chantas toujours.
C'est un beau mot sans doute, etc.

On retrouve quelques-uns des derniers vers dans le discours sur l'Envie.

(*b*) Après ce vers:

La vertu, disait-il, est un nom sans substance.

Il y avait:

Hermotime, il est temps de rompre le silence;
Il est temps que ma voix défende en liberté
La cause de Dieu même et de l'humanité.

5*

Qui se tait la trahit; l'intérêt de la terre
Force encor un profane à remonter en chaire.
Le bonheur des humains, ce grand but où tu cours,
Est le texte, la fin, l'âme de mes discours. (*)
Quand l'ennemi divin, etc.

(c) Les convulsionnaires.

(d) Premières éditions:

Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissants:
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressants?
D'où vient que ton ami languit dans la misère?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire,
Tandis qu'entouré d'or, et même de Cloris,
Tu vis dans la molesse en damnant tout Paris?
« Sur mon ami, dis-tu, j'exerce la justice;
C'est un homme incrédule, et qu'il faut qu'on punisse.
Ce n'est pas aux élus, par la grâce éprouvés,
A faire aveuglément l'aumône aux réprouvés. »
Voilà donc ta réponse, âme farouche et dure?
Quelle vertu, grand Dieu, dont frémit la nature!
Et puisque par son nom tout doit être nommé,
Quel détestable vice en vertu transformé!
Ce magistrat, dit-on, est sévère, etc.

Dans les éditions suivantes on lisait:

Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissants:
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressants?
D'où vient que ton ami languit dans la misère?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul réprouvé.
Ce magistrat, etc.

(e) Premières éditions:

Alors, d'un ton de père, et d'un regard tranquille,
Le roi lui répondit: « Modérons nos rigueurs;
Je sais quel est Timante et je hais ses erreurs;
L'esprit de l'hérésie infecta sa province;
Mais son cœur est français, son bras est à son prince:
Vous grossissez ici ses faibles attentats;

(*) Et cela a été vrai soixante ans.

Il m'a donné son sang, et vous n'en parlez pas!
Je le fais à l'instant gouverneur de la ville
Où vos sévérités conseillent qu'on l'exile:
Allez de mes bienfaits l'assurer aujourd'hui,
Et sans plus l'accuser servez-moi comme lui. »
Ce roi, je l'avoûrai, tendre, ferme, équitable,
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu sera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
À l'indolent Germont, dont la pitié discrete
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète;
Au faible et doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, et des soins d'un soupé?
Non, je donne ce titre au cœur tendre et sublime
Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin:
Non pas à toi, Griffon, babillard mercenaire,
Qui, prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'as fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.
Toi, qui vas nous quitter, magistrat plein de zèle,
Parlant comme de Thou, jugeant comme Pucelle,
Tendre et fidèle ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuser le nom de vertueux?
Jouis de ce grand titre, ô toi dont la sagesse
N'est point le triste fruit d'une austère rudesse!
Toi qui, malgré l'éclat dont tu blesses les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux!
Certain législateur, etc.

Dans quelques autres éditions, on lisait:

Au cœur ferme et sublime
Qui sut gagner mon cœur en forçant mon estime:
A ce sage guerrier, considéré des rois,
Éloquent pour autrui, muet sur ses exploits;
Je le donne à Normand. . . . . (*)

(*) Normand et Cochin étaient des avocats célèbres alors. Par ce *sage guerrier*, M. de Voltaire désigne le maréchal d'Estrées, doyen de l'Académie française. Il s'était rendu cher aux gens de lettres, en s'opposant à une cabale de prêtres

(*f*) L'abbé de Saint-Pierre. C'est lui qui a mis le mot de *bienfesance* à la mode, à force de le répéter. On l'appelle législateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'est rendu un peu ridicule en France par l'excès de ses bonnes intentions.

qui voulaient faire exclure de l'Académie l'auteur des Lettres persanes.

Le magistrat dont parle l'auteur est M. le comte d'Argental, ministre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme, alors conseiller au parlement. Il avait été nommé intendant d'une des îles de l'Amérique; mais il n'accepta point cette place. Il quitta sa charge de conseiller au parlement, parce que l'absurdité et la barbarie de notre jurisprudence criminelle le révoltaient. Il a été l'ami constant de M. de Voltaire depuis sa jeunesse jusqu'à la mort de ce grand homme, et l'a soutenu dans tous les temps de tout le crédit que des amis puissants pouvaient lui donner. Cette amitié si constante est une des meilleures réponses qu'on puisse faire ici à cette foule de détracteurs de M. de Voltaire, qui, bien sûrs que son génie est au-dessus de leurs atteintes, ont recours à la honteuse ressource de calomnier sa personne.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

Et c'est surtout pour les amitiés longues et inaltérables que ce vers est vrai.

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DU SEPTIÈME DISCOURS.

LE POUR ET LE CONTRE. (*)

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Ce petit poëme est un des premiers ouvrages où M. de Voltaire ait fait connaître ouvertement ses opinions sur la religion et la morale. Nous ignorons quelle est la femme à qui l'auteur l'avait adressé. Il est du temps de sa jeunesse, et antérieur à ses querelles avec J.-B. Rousseau, qui parle de cet ouvrage comme d'une des raisons qui l'ont éloigné de M. de Voltaire; délicatesse bien singulière dans l'auteur de tant d'épigrammes où la religion est tournée en ridicule. Rousseau croyait apparemment qu'il n'y avait de scandale que dans les raisonnements philosophiques; et que pourvu qu'un conte irréligieux fût obscène, la foi de l'auteur était à l'abri de tout reproche.

Au reste, cet ouvrage a le mérite singulier de renfermer dans quelques pages, et en très beaux vers, les objections les plus fortes contre la religion chrétienne, les réponses que font à ces objections les dévots persuadés et les dévots politiques, et enfin le plus sage conseil qu'on puisse donner à un homme raisonnable, qui ne veut connaître sur ces objets que ce qui est nécessaire pour se bien conduire La fameuse Profession de foi du Vicaire savoyard n'est presque qu'un commentaire éloquent de cette épître, et de quelques morceaux du poëme de la Loi naturelle.

(*) On a attribué cet ouvrage à l'abbé de Chaulieu, parce qu'il y a en effet quelque ressemblance entre cette pièce et celle du Déiste, qui commence par ces mots:

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides.
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts, etc.

LE POUR ET LE CONTRE.

A MADAME ***

Tu veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi d'une main hardie
Aux superstitions j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie;
Et que ma philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie?
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes sens,
De ma religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égarements
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Viens, pénètre avec moi, d'un pas respectueux,
Les profondeurs du sanctuaire
Du Dieu qu'on nous annonce et qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père;
On me montre un tyran que nous devons haïr.
Il créa des humains à lui même semblables,
Afin de les mieux avilir;
Il nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir;
Il nous fit aimer le plaisir,
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à son image,
On l'en voit soudain repentir,
Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage.
Aveugle en ses bienfaits, aveugle en son courroux,

À peine il nous fit naître, il va nous perdre tous!
Il ordonne à la mer de submerger le monde,
Ce monde qu'en six jours il forma du néant.
Peut-être qu'on verra sa sagesse profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent:
Non; il tire de la poussière
Une race d'affreux brigands,
D'esclaves sans honneur, et de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que fera-t-il enfin, quels foudres dévorants
Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères?
Va-t-il dans le chaos plonger les éléments?
Écoutez, ô prodige! ô tendresse! ô mystères!
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfants.

Il est un peuple obscur, imbécille, volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations.
Le fils de Dieu, Dieu même oubliant sa puissance,
Se fait concitoyen de ce peuple odieux;
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance:
Il rampe sous sa mère, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
Long-temps vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice;
Il prêche enfin trois ans le peuple iduméen,
Et périt du dernier supplice.
Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous,
N'était-il pas d'un prix assez noble, assez rare
Pour suffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile!
Quoi! l'on me vantera sa clémence facile,

Quand remontant au ciel il reprend son courroux;
Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes;
Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits!
Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colère,
Sur ses derniers enfants l'erreur d'un premier père;
Il en demande compte à cent peuples divers,
Assis dans la nuit du mensonge;
Il punit au fond des enfers
L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer et sauver l'univers!
Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil,
Vous, nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un si long sommeil,
Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées,
Pour n'avoir pas su qu'autrefois
Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix?
Je ne reconnais point à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer;
Je croirais le déshonorer
Par une telle insulte, et par un tel hommage.

Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux
Une voix plaintive et sincère,
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire;
Mon cœur est ouvert à tes yeux;
L'insensé te blasphème, et moi je te révère:
Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

Cependant quel objet se présente à ma vue!
Le voilà, c'est le Christ puissant et glorieux.
Auprès de lui, dans une nue,
L'étendard de sa mort, la croix brille à mes yeux.

Sous ses pieds triomphants la mort est abattue;
Des portes de l'enfer il sort victorieux:
Son règne est annoncé par la voix des oracles;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs;
Ses exemples sont saints, sa morale est divine;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine;
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure vérité,
A toi que la nature honora d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle.
Crois que de ton esprit la naïve candeur
Ne sera point l'objet de sa haine immortelle;
Crois que devant son trône en tout temps, en tous lieux,
Le cœur du juste est précieux;
Crois qu'un bonze modeste, un dervis charitable,
Trouvent plutôt grâce à ses yeux
Qu'un janséniste impitoyable,
Ou qu'un pontife ambitieux.
Eh, qu'importe en effet sous quel titre on l'implore!
Tout hommage est reçu; mais aucun ne l'honore.
Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus;
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices.
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

6

POËME

SUR

LA LOI NATURELLE,

EN QUATRE PARTIES.

AU ROI DE PRUSSE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

SUR LES DEUX POËMES SUIVANTS.

L'OBJET du poëme sur la Loi naturelle est d'établir l'existence d'une morale universelle et indépendante, non-seulement de toute religion révélée, mais de tout système particulier sur la nature de l'Être suprême.

La tolérance des religions, et l'absurdité de l'opinion qu'il peut exister une puissance spirituelle, indépendante de la puissance civile, sont des conséquences nécessaires de ce premier principe; conséquences que M. de Voltaire développe dans les deux dernières parties. En effet, s'il existe une morale indépendante de toute opinion spéculative, ces opinions deviennent indifférentes au bonheur des hommes, et dès lors cessent de pouvoir être l'objet de la législation. Ce n'est pas pour être instruits sur la métaphysique, mais pour s'assurer le libre exercice de leurs droits, que les hommes se sont réunis en société; et le droit de penser ce qu'on veut et de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui est aussi réel, aussi sacré que le droit de propriété.

Dans le poëme sur le désastre de Lisbonne, M. de Voltaire attaque l'opinion que *tout est bien;* opinion très répandue au commencement de ce siècle parmi les philosophes d'Angleterre et d'Allemagne. La question de l'origine du mal a été insoluble jusqu'ici, et le sera toujours. En effet, le mal, tel qu'il existe à notre égard, est une suite nécessaire de l'ordre du monde; mais pour savoir si un autre ordre était possible, il faudrait connaître le système entier de celui qui existe. D'ailleurs, en réfléchissant sur la manière dont nous acquérons nos idées, il est aisé de voir que nous ne pouvons en avoir aucune de la possibilité prise en général, puisque notre

idée de possibilité, relative à des objets réels, ne se forme que d'après l'observation des faits existants.

M. Rousseau a publié une lettre adressée à M. de Voltaire, à l'occasion du poëme sur la destruction de Lisbonne; elle contient quelques objections sur lesquelles la réputation méritée de cet auteur nous oblige d'entrer dans quelques détails.

Il convient d'abord que nous n'avons aucun moyen d'expliquer l'origine du mal; et il ajoute qu'il ne croit e système de l'optimisme que parce qu'il trouve ce système très consolant, et qu'il pense qu'on doit déduire de l'existence d'un Dieu juste que tout est bien, et non déduire de la perfection de l'ordre du monde l'existence d'un Dieu juste.

Nous observerons, 1°. que l'on ne doit croire une chose que parce qu'elle est prouvée. Il y a des hommes qui croient plus facilement ce qui leur est plus agréable; d'autres sont au contraire plus portés à croire les événements fâcheux. La constitution des premiers est plus heureuse; mais le doute sur ce qui n'est pas prouvé, est le seul parti raisonnable.

2°. En supposant que l'ordre du monde, tel que nous le connaissons, nous conduise à l'existence d'un Être suprême, il est évident que nous ne pouvons nous former une idée de sa justice ou de sa bonté que par la manière dont nous le voyons agir. Chercher *à priori* à se faire une idée des attributs de Dieu, est une méthode de philosopher qui ne peut conduire à aucune véritable connaissance. Des métaphysiciens hardis en ont conclu qu'on ne pouvait se former une idée de Dieu: cette assertion est trop absolue; il fallait ajouter, en suivant la méthode des théologiens et des métaphysiciens de l'école. Mais on ne peut se former de Dieu, comme d'aucun autre objet réel, que des idées incomplètes, et seulement d'après des faits observés. *Voyez* Locke et l'article *Existence* dans l'Encyclopédie.

M. de Voltaire avait dit, dans ses notes, que rien dans l'univers n'est assujetti à des lois rigoureusement mathématiques, et qu'il peut y avoir des événements indifférents à l'ordre du monde. M. Rousseau combat ces assertions; mais nous répondrons: 1°. qu'il ne peut être question que des lois mathématiques connues de nous: car dire qu'il existe peut-être dans l'univers un ordre que nous ne voyons pas, c'est apporter non une preuve que cet ordre existe, mais un motif de ne pas en nier l'existence.

2°. En supposant un ordre d'événements quelconques, ils suivront toujours entre eux une certaine loi générale. Supposez deux mille boules placées sur une table; quelque soit leur ordre, vous pourrez toujours faire passer une courbe géométrique par le centre de toutes ces boules; en conclurez-vous qu'elles ont été arrangées suivant un certain ordre? Ce mot d'ordre appliqué à la nature est vide de sens, s'il ne signifie un arrangement dont nous saisissons la régularité et le dessein.

Quant à l'existence des événements indifférents, il est difficile d'en nier la possibilité, parce que l'on peut supposer que le petit dérangement qui résulte de cet événement soit imperceptible pour la totalité du système général. Supposons, par exemple, cent millions de planètes mues suivant certaines lois; il est évident que leur position peut être telle qu'un léger dérangement dans la vitesse de l'une d'elles ne changera point leur ordre d'une manière sensible dans un temps même infini : cela est encore plus vrai pour les systèmes de corps qui, après un petit dérangement, reviennent à l'équilibre. L'ordre du monde peut être changé par la seule différence d'un mouvement que j'aurai fait à droite ou à gauche, mais il peut aussi ne pas l'être.

M. Rousseau proposait dans cette même lettre, d'exclure de la tolérance universelle toute opinion intolérante. Cette maxime séduite par un faux air de justice;

mais M. de Voltaire n'eût pas voulu l'admettre. Les lois en effet ne doivent avoir d'empire que sur les actions extérieures : elles doivent punir un homme pour avoir persécuté, mais non pour avoir prétendu que la persécution est ordonnée par Dieu même. Ce n'est pas pour avoir eu des idées extravagantes, mais pour avoir fait des actions de folie, que la société a droit de priver un homme de sa liberté. Ainsi, sous aucun point de vue, une opinion qui ne s'est manifestée que par des raisonnements généraux, même imprimés, ne pouvant être regardée comme une action, elle ne peut jamais être l'objet d'une loi.

Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à M. de Voltaire, serait d'avoir exagéré les maux de l'humanité ; mais il les a sentis comme il les a peints, dans l'instant où il a écrit son poëme ; il a eu raison. Le devoir d'un écrivain n'est pas de dire des choses qu'il croit agréables ou consolantes, mais de dire des choses vraies : d'ailleurs la doctrine que *tout est bien* est aussi décourageante que celle de la fatalité. On trompe ses douleurs par des opinions générales, comme chaque homme peut adoucir ses chagrins par des illusions particulières : tel se console de mourir, parce qu'il ne laisse au monde que des mourants ; tel autre, parce que sa mort est une suite nécessaire de l'ordre de l'univers ; un troisième, parce qu'elle fait partie d'un arrangement où tout est bien ; un autre enfin, parce qu'il se réunira à l'âme universelle du monde. Des hommes d'une autre classe se consoleront en songeant qu'ils vont entendre la musique des esprits bienheureux, se promener en causant dans de beaux jardins, caresser des houris, boire la bière céleste, voir Dieu face à face, etc. etc. ; mais il serait ridicule d'établir sur aucune de ces opinions le bonheur général de l'espèce humaine.

N'est-il pas plus raisonnable à la fois et plus utile de se dire : la nature a condamné les hommes à des maux

cruels, et ceux qu'ils se font à eux-mêmes sont encore son ouvrage, puisque c'est d'elle qu'ils tiennent leurs penchants? Quelle est la raison première de ces maux? je l'ignore; mais la nature m'a donné le pouvoir de détourner une partie des malheurs auxquels elle m'a soumis. L'homme doué de raison peut se flatter, par ses progrès dans les sciences et dans la législation, de s'assurer une vie douce et une mort facile, de terminer un jour tranquille par un sommeil paisible. Travaillons sans cesse à ce but, pour nous-mêmes comme pour les autres: la nature nous a donné des besoins; mais nous trouvons avec les arts les moyens de les satisfaire. Nous opposons aux douleurs physiques la tempérance et les remèdes: nous avons appris à braver le tonnerre, cherchons à pénétrer la cause des volcans et des tremblements de terre, à les prévoir, si nous ne pouvons les détourner. Corrigeons les mauvais penchants, s'il en existe, par une bonne éducation; apprenons aux hommes à bien connaître leurs vrais intérêts; accoutumons-les à se conduire d'après la raison. La nature leur a donné la pitié et un sentiment d'affection pour leurs semblables; avec ces moyens dirigés par une raison éclairée, nous détournerons loin de nous le vice et le crime.

Qu'importe que tout soit bien, pourvu que nous fassions en sorte que tout soit mieux qu'il n'était avant nous?

PRÉFACE

On sait assez que ce poëme n'avait pas été fait pour être public; c'était depuis trois ans un secret entre un grand roi et l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, et bientôt après il y fut imprimé plusieurs fois d'une manière aussi fautive que les autres ouvrages qui sont partis de la même plume.

Il serait juste d'avoir plus d'indulgence pour un écrit secret, tiré de l'obscurité où son auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expose lui-même au grand jour. Il serait encore juste de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèse de théologie. Ces deux poëmes (*) sont les fruits d'un arbre transplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques personnes: il sont d'un climat étranger, mais il n'y en a aucun d'empoisonné, et plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentiments. La plupart des livres ressemblent à ces conversations générales et gênées, dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'auteur a dit ici ce qu'il a pensé à un prince philosophe auprès duquel il avait l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche: ils ont jugé que le poëme sur la Loi naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet et plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il

(*) L'auteur parle ici du poëme sur le Désastre de Lisbonne, qui parut avec celui de la Loi naturelle.

a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges ne doivent surprendre personne; elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur : ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges et les bontés dont le monarque le comblait; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changements survenus depuis dans un commerce si honorable pour la littérature, n'ont point altéré les sentiments qu'il avait fait naître.

Enfin, puisqu'on a arraché au secret et à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir; et l'on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir partout; la vraie philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste, ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce temps-là. Elle était intitulée: *Du souverain bien*, et elle devait l'être: *Du souverain mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu ni vice, et que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre âme. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature, rendue à elle-même, sent cette faute. La fille sauvage, trouvée près de Châlons, avoua que, dans la colère, elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre, font bien de l'honneur

à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison et les remords comme on voudra, ils existent, et ils sont les fondements de la loi naturelle. (*)

(*) Dans une édition précédente, on lisait ici en note: « Nous savons que ce poëme, qu'on regarde comme l'un des » meilleurs ouvrages de notre auteur, fut fait vers l'an 1751, » chez madame la margrave de Bareith, sœur du roi de Prusse. » Je ne sais quels pédants eurent depuis l'atrocité de le con» damner. »

LA LOI NATURELLE,

POËME.

EXORDE.

O vous dont les exploits, le règne et les ouvrages
Deviendront la leçon des héros et des sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du sort,
Le trône et la cabane, et la vie et la mort!
Philosophe intrépide, affermissez mon âme,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme
Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé!
Dans cette nuit d'erreur, où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Étaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*.
Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré:
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole, et quelquefois divin,
L'art des vers est, dans Pope, utile au genre humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère, ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus;
Que Boileau, répandant plus de sel que de grâce,
Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse;

Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas!
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'esprit qui vous meut vous recherchez l'essence,
Son principe, sa fin, et surtout son devoir.
Voyons sur ce grand point ce qu'on a pu savoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits:
Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obscur de la théologie?
Origène et Jean Scot sont chez vous sans crédit:
La nature en sait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Écartons ces romans qu'on appelle systèmes;
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes. (*a*)

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu a donné aux hommes les idées de la justice, et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée, c'est le seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de ses augustes mystères.

Soit qu'un Être inconnu par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle,
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle; (*b*)
Que l'âme, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens ou subsiste sans eux:
Vous êtes sous la main de ce maître invisible.
Mais du haut de son trône, obscur, inaccessible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De sa grandeur suprême indignement jaloux,

Des louanges, des vœux flattent-ils sa puissance?
Est-ce le peuple altier conquérant de Byzance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,
Qui connaît son essence, et suit sa volonté?
Différents dans leurs mœurs, ainsi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux; (*c*)
Et sans vouloir sonder, d'un regard téméraire,
De la loi des chrétiens l'ineffable mystère;
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raison si Dieu n'a point parlé.

La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son âme et l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les éléments.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air apporté.
Sans efforts et sans soins son œil voit la lumière.
Sur son *Dieu*, sur sa fin, sur sa cause première,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, et Dieu serait caché?
Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire!
Non: le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain:
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'est à l'univers:
Il n'a point de l'Égypte habité les déserts;
Delphes, Délos, Ammon, ne sont pas ses asiles:
Il ne se cacha point aux antres des sybilles.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,

A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre;
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés de la conscience en sont les défenseurs,
Leur redoutable voix partout se fait entendre.

Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,
Ait pour se repentir consulté des augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures;
Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi;
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie:
« Adore un Dieu, sois juste, et chéris ta patrie. »
Ainsi le froid Lapon crut un Être éternel;
Il eut de la justice un instinct naturel;
Et le nègre vendu sur un lointain rivage,
Dans les nègres encore aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur:
« Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
De déchirer le sein qui nous donna naissance!
Dieu juste, Dieu parfait! que le crime a d'appas! »
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentiments?
Avons-nous fait notre âme? avons-nous fait nos sens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature, et la même origine:

L'artisan les façonne, et ne peut les former.
Ainsi l'Être éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même semence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence:
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur;
Il ne peut la changer, son juge est dans son cœur.

DEUXIÈME PARTIE.

Réponse aux objections contre les principes d'une morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure.
« Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude, et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations. »
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin? pourquoi l'Être suprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société?
Les lois que nous fesons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages d'un moment, sont partout différentes.
Jacob chez les Hébreux put épouser deux sœurs;
David, sans offenser la décence et les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendresse importune;
Le pape au Vatican n'en peut posséder une.
Là, le père à son gré choisit son successeur;
Ici, l'heureux aîné de tout est possesseur.
Un Polaque à moustache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot sa république entière;
L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.
L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Usages, intérêts, cultes, lois, tout diffère.
Qu'on soit juste, il suffit; le reste est arbitraire. (*d*)
Mais tandis qu'on admire et ce juste et ce beau,

Londre immole son roi par la main d'un bourreau:
Du pape Borgia le bâtard sanguinaire
Dans les bras de sa sœur assassine son frère;
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux:
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendresse,
Empoisonne son père en courant à confesse.
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Eh bien! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
Quand des vents du midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des éléments effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale.
C'est une source pure: en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste, et le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit:
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain. (e)
De Socrate en un mot c'est là l'heureux génie;
C'est là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie,

Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,
Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.
Néron cinq ans entiers fut soumis à ses lois ;
Cinq ans des corrupteurs il repoussa la voix.
Marc-Aurèle, appuyé sur la philosophie.
Porta ce joug heureux tout le temps de sa vie.
Julien s'égarant dans sa religion, (*f*)
Infidèle à la foi, fidèle à la raison,
Scandale de l'Église, et des rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.

On insiste, on me dit : « L'enfant dans son berceau
N'est point illuminé par ce divin flambeau ;
C'est l'éducation qui forme ses pensées ;
Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées ;
Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il agit en machine ; et c'est par sa nourrice
Qu'il est juif ou païen, fidèle ou musulman,
Vêtu d'un justaucorps, ou bien d'un doliman. »

Oui, de l'exemple en nous je sais quel est l'empire.
Il est des sentiments que l'habitude inspire.
Le langage, la mode et les opinions,
Tous les dehors de l'âme et ses préventions,
Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères ;
Du cachet des mortels impressions légères.
Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir est constant, leur principe est divin.
Il faut que l'enfant croisse, afin qu'il les exerce,
Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans son nid, peut-il sentir l'amour ?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?
Les insectes changeants qui nous filent la soie,

Les essaims bourdonnants de ces filles du ciel,
Qui pétrissent la cire, et composent le miel,
Sitôt qu'ils sont éclos, forment-ils leur ouvrage?
Tout mûrit par le temps, et s'accroît par l'usage.
Chaque être a son objet, et dans l'instant marqué,
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il est vrai, s'écartent nos caprices:
Le juste quelquefois commet des injustices;
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait:
De soi-même en tout temps quel cœur est satisfait?

L'homme (on nous l'a tant dit) est une énigme obscure.
Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature?
Avez-vous pénétré, philosophes nouveaux,
Cet instinct sûr et prompt qui sert les animaux?
Dans son germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, et qui meurt pour renaître?
Sur ce vaste univers un grand voile est jeté;
Mais dans les profondeurs de cette obscurité,
Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.

Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts,
Alluma des soleils, et souleva des mers;
« Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites. »
Tous les mondes naissants connurent leurs limites,
Il imposa des lois à Saturne, à Vénus,
Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus,
Aux éléments unis dans leur utile guerre,
A la course des vents, aux flèches du tonnerre,
A l'animal qui pense, et né pour l'adorer,
Au vers qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles? (g)
Hélas! serait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible est voisin du néant.
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en dieux des ordres à la terre? (h)

TROISIÈME PARTIE.

Que les hommes ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les divisent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent se supporter les uns les autres.

L'UNIVERS est un temple où siége l'Éternel.
Là(*i*) chaque homme à son gré veut bâtir un autel.
Chacun vante sa foi, ses saints et ses miracles,
Le sang de ses martyrs, la voix de ses oracles.
L'un pense, en se lavant cinq ou six fois par jour,
Que le ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire;
L'autre a du dieu Brama désarmé la colère,
Et pour s'être abstenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert, et des plaisirs sans fin.
Tous traitent leurs voisins d'impurs et d'infidèles.
Des chrétiens divisés les infâmes querelles
Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne et la France.
Un doux inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jeter son prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend, pour s'en consoler, son argent qu'il s'applique;
Tandis que de la grâce ardent à se toucher,
Le peuple, en louant Dieu, danse autour du bûcher.
On vit plus d'une fois, dans une sainte ivresse,
Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe,
Courant sur son voisin, pour l'honneur de la foi,
Lui crier: « Meurs, impie, ou pense comme moi. »
Calvin et ses suppôts, guettés par la justice,
Dans Paris, en peinture, allèrent au supplice.

Servet fut en personne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été souverain,
Il eût, pour argument contre ses adversaires,
Fait serrer d'un lacet le cou des trinitaires.
Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.

D'où vient que deux cents ans cette pieuse rage
De nos aïeux grossiers fut l'horrible partage?
C'est que de la nature on étouffa la voix;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des lois;
C'est que l'homme amoureux de son sot esclavage,
Fit dans ses préjugés Dieu même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.

Enfin, grâce en nos jours à la philosophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus instruits en sont moins inhumains:
Le fer est émoussé, les bûchers sont éteints.
Mais si le fanatisme était encor le maître,
Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître!
On s'est fait, il est vrai, le généreux effort
D'envoyer moins souvent ses frères à la mort;
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne; (k)
Et même le mouphti qui rarement raisonne,
Ne dit plus aux chrétiens que le sultan soumet:
« Renonce au vin, barbare, et crois à Mahomet. »
Mais du beau nom de *chien* ce mouphti nous honore; (l)
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien: nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de rois,
Londre, Berlin, Stockholm et Genève; et vous-même,
Vous êtes, ô grand roi! compris dans l'anathème.
En vain par des bienfaits signalant vos beaux jours,
A l'humaine raison vous donnez des secours,
Aux beaux-arts des palais, aux pauvres des asiles,

Vous peuplez les déserts, vous les rendez fertiles;
De forts savants esprits jurent sur leur salut *(m)*
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut. *(n)*

Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable! odieuses maximes!
Gazetier clandestin, dont la plate âcreté
Damne le genre humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes semblables,
Pétris des mains de Dieu pour le plaisir des diables.
N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montagne et Montesquieu?
Penses-tu que Socrate et le jeune Aristide,
Solon qui fut des Grecs et l'exemple et le guide;
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurele, Titus,
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des démons sont livrés en partage
Par le dieu bienfesant dont ils étaient l'image?
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque temps, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance, et croupi dans la crasse?
Sois sauvé, j'y consens: mais l'immortel Newton,
Mais le savant Leibnitz, et le sage Addisson,
Et ce Loke en un mot, dont la main courageuse *(o)*
A de l'esprit humain posé la borne heureuse;
Ces esprits qui semblaient de Dieu même éclairés,
Dans des feux éternels seront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste,
Ami, ne prévient point le jugement céleste;
Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu:
Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damnes-tu?
A la religion discrètement fidèle,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle;
Et sans noyer autrui songe à gagner le port:
La clémence a raison, et la colère a tort.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants du même Dieu, vivons du moins en frères:
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie:
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instants:
Remède encor trop faible à des maux si constants.
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

QUATRIÈME PARTIE.

C'est au gouvernement à calmer les malheureuses disputes de l'école qui troublent la société.

Oui, je l'entends souvent de votre bouche auguste,
Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste;
Et le premier des biens est la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différends que la dispute enfante,
Maintenir dans l'état une paix si constante?
D'où vient que les enfants de Calvin, de Luther,
Qu'on croit delà les monts bâtards de Lucifer,
Le Grec et le Romain, l'empesé quiétiste,
Le quakre au grand chapeau, le simple anabaptiste,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu se réunir,
Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir?
C'est que vous êtes sage, et que vous êtes maître.

Si le dernier Valois, hélas! avait su l'être,
Jamais un jacobin, guidé par son prieur,
De judith et d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud sa funeste entreprise:
Mais Valois aiguisa le poignard de l'Église, (p)
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses sujets le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles.
Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser,
Pour les anéantir il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats, peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres,
Crut pourtant, sur la foi d'un confesseur normand,
Jansénius à craindre, et Quesnel important;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sottises.
De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jésuites, cordeliers,
Troublèrent tout l'état par leurs doctes scrupules;
Le régent plus sensé les rendit ridicules; (q)
Dans la poussière alors on les vit tous rentrer.

L'œil du maître suffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des présents de Pomone,
Des filles du printemps, des trésors de l'automne,
Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux
Les secours du soleil, de la terre et des eaux;
Par de légers appuis soutient leurs bras débiles;
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans son clos renfermés,
Émonde les rameaux de la séve affamés.
Son docile terrain répond à sa culture.
Ministre industrieux des lois de la nature,
Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ses mains

Ne prétend pas le droit de se rendre stérile;
Et du sol épuisé tirant un suc utile,
Ne va pas refuser à son maître affligé
Une part de ses fruits dont il est trop chargé.
Un jardinier voisin n'eut jamais la puissance
De diriger des cieux la maligne influence,
De maudire ses fruits pendants aux espaliers,
Et de sécher d'un mot sa vigne et ses figuiers.
Malheur aux nations dont les lois opposées
Embrouillent de l'état les rènes divisées!
Le sénat des Romains, ce conseil de vainqueurs,
Présidait aux autels, et gouvernait les mœurs;
Restreignait sagement le nombre des vestales;
D'un peuple extravagant réglait les bacchanales.
Marc-Aurèle et Trajan mêlaient, aux champs de Mars
Le bonnet de pontife au bandeau des Césars:
L'univers, reposant sous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie.
Ces grands législateurs, d'un saint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés.
Rome, encore aujourd'hui conservant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes:
Ses citoyens en paix sagement gouvernés
Ne sont plus conquérants, et sont plus fortunés.

Je ne demande pas que dans sa capitale,
Un roi portant en main la crosse épiscopale,
Au sortir du conseil allant en mission,
Donne au peuple contrit sa bénédiction;
Toute Église a ses lois, tout peuple a son usage:
Mais je prétends qu'un roi, que son devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la sûreté,
Ait sur tous ses sujets égale autorité: (r)
Ils sont tous ses enfants; cette famille immense,
Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le soldat,

Sont tous également les membres de l'état.
De religion l'appareil nécessaire
Confond aux yeux de Dieu le grand et le vulgaire;
Et les civiles lois, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout état doit être universelle;
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats,
Le ciel ne m'a point fait pour régir les états,
Pour conseiller les rois, pour enseigner les sages;
Mais du port où je suis contemplant les orages,
Dans cette heureuse paix où je finis mes jours
Éclairé par vous-même, et plein de vos discours,
De vos nobles leçons salutaire interprète,
Mon esprit suit le vôtre, et ma voix vous répète.
Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'est que les préjugés sont la raison des sots;
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre:
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans les sentiers secrets le sage doit marcher.
La paix, enfin, la paix, que l'on trouble et qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

PRIÈRE.

O Dieu qu'on méconnaît! ô Dieu que tout annonce!
Entends les derniers mots que ma bouche prononce!
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi:
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître;
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints, me tourmente à jamais.

FIN DU POËME SUR LA LOI NATURELLE.

NOTES ET VARIANTES
DE LA LOI NATURELLE.

(*a*) Il paraît que ce poëme fut d'abord adressé à madame la margrave de Bareith (*). L'exorde commence ainsi dans une ancienne copie:

Souveraine sans faste, et ferme sans faiblesse,
Vous dont la raison mâle, et la ferme sagesse
Sont pour moi des attraits plus chers, plus précieux
Que ces feux séduisants qui brillent dans vos yeux;
Digne ouvrage d'un Dieu, connaissez votre maître;
La main des préjugés défigura son être.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits:
Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais, etc.
. . . .
. . . .
. . . .
Je n'irai point d'abord, philosophe orgueilleux,
Sur l'aile de Platon me perdre dans les cieux;
Écartons ces romans qu'on appelle systèmes,
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.
Soit qu'un être inconnu, etc.

(*b*) Dieu étant un être infini, sa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique, il a fallu rapporter les sentiments des philosophes. Tous les anciens, sans exception, ont cru l'éternité de la matière; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde; nul ne croyait que Dieu l'eût tiré du néant. Ils disaient que

(*) Si l'on en croit M. de Laharpe, ce poëme, adressé d'abord au roi de Prusse, et fait à Berlin, ne fut dédié que dans une édition subséquente à la sœur de ce prince, la margrave de Bareith, chez qui Voltaire passa quelque temps après ses brouilleries avec Frédéric; et le nouvel exorde qu'il fit pour cette princesse, fut rejeté depuis dans les variantes, lorsque, réconcilié avec le roi, il rétablit la première version. (*Note des éditeurs*)

l'intelligence céleste avait par sa propre nature, le pouvoir, de disposer de la matière, et que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les philosophes et les poëtes, les grands dieux habitaient loin de la terre: l'âme de l'homme, selon plusieurs, était un feu céleste; selon d'autres une harmonie résultante de ses organes: les uns en fesaient une partie de la Divinité, *Divinæ particulam auræ*; les autres une matière épurée, une quintescence; les plus sages, un être immatériel: mais quelque secte qu'ils aient embrassée, tous, hors les épicuriens, ont reconnu que l'homme est entièrement soumis à la Divinité.

(*c*) Il faut distinguer Confutzé, qui s'en est tenu à la religion naturelle, et qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation.

(*d*) Il est évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choses d'institution, les lois civiles, la discipline, qui changent tous les jours selon le besoin.

(*e*) Pilote qui s'oppose aux vents toujours contraires
De tant de passions qui nous sont nécessaires.
On insiste, etc.

(*f*) M. de Laharpe assure que les vers suivants, qui n'ont jamais été imprimés, fesaient partie de l'exemplaire de ce poëme adressé à la margrave de Bareith, et qu'ils avaient été dictés à l'auteur par le ressentiment qu'il éprouvait alors contre Frédéric qu'il avait tant exalté. Nous ne garantissons point l'exactitude de cette anecdote; mais elle nous a paru trop singulière pour être passée sous silence. Nous remarquerons, au reste, avec M. de Laharpe, qu'il est bien extraordinaire que M. de Voltaire eût adressé ces vers à la sœur du monarque qu'il dépeignait ainsi:

Julien s'égarant dans la religion,
Infidèle à la foi, fidèle à la raison,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.
Frédéric aujourd'hui l'a pris pour son modèle;
Vainqueur des préjugés, savant, ingénieux,
Environné des arts, éclairé par ses yeux;
Assemblage éclatant de qualités contraires;

Écrasant les mortels, et les nommant ses frères;
Misanthrope et farouche avec un air humain,
Souvent impétueux et quelquefois trop fin;
Modeste avec orgueil, colère avec faiblesse;
Pétri de passions, et cherchant la sagesse;
Dangereux politique, et dangereux censeur;
Mon patron, mon disciple, et mon persécuteur.
C'est en vain qu'il se fait une secrète étude
De se cacher sa faute et son ingratitude:
Dans la bouche d'un autre il hait la vérité:
Elle parle à son cœur en secret révolté;
Elle parle, il l'écoute, il voit son injustice:
Sa raison, malgré lui, rougit de son caprice;
On insiste, on me dit, etc.

(*Note des éditeurs.*)

(*g*) On ne doit entendre par ce mot *décrets* que les opinions passagères des hommes qui veulent donner leurs sentiments particuliers pour les lois générales.

(*h*) Et vous avez l'audace en vos visions folles,
Orgueilleux excréments du bourbier des écoles,
D'ajouter vos décrets aux volontés des cieux!
Imbécilles tyrans qui nous parlez en dieux,
Vous commandez aux rois prosternés dans la poudre.
Ah! l'insecte rampant doit-il lancer la foudre?

(*i*) *Chaque homme* signifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en législateur; et il n'est ici question que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

(*k*) On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse, dans laquelle on alluma trop souvent des bûchers.

(*l*) Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *infidèles* et *chiens*.

(*m*) On respecte cette maxime, *hors de l'église point de salut;* mais tous les hommes sensés trouvent ridicule et abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale et comminatoire contre des hommes qui sont leurs supérieurs et leurs maîtres en tout genre; les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'archevêque Tillotson aurait-il jamais

écrit à l'archevêque Fénelon: « Vous êtes damné? » Et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des secours: « Mon frère, vous irez à tous les diables? » La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, et dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

(n) Boyer et Tamponet jurent sur leur salut
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut;
Ils ont des partisans; et l'on honore en France
De ces ânes fourrés l'imbécille insolence.

Çà, dis-moi, tête chauve, ou toi qui dans un froc
Des arguments en forme as soutenu le choc,
Penses-tu que Socrate, et le juste Aristide,
Solon, qui fut des Grecs et l'exemple et le guide;
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,
De l'univers charmé bienfaiteurs adorables,
Soient au fond des enfers empalés par les diables?
Et que tu seras, toi, etc.

(o) Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse.

Le modeste et sage Locke est connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, et pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, et pénétré de la puissance infinie du Créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre âme que par la foi; il dit que l'homme n'a point par lui même assez de lumières pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à tout être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un cartésianisme aussi faux en tout que le péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur et profondeur; ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie, et d'autres propriétés; que ses éléments sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient

la puissance de l'Être tout-puissant; ils ne fesaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet Être. Ils devaient songer que l'on a long-temps agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance; ils devaient s'interroger eux-mêmes, et sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abîme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir n'est point une substance, un être à part, il paraît que c'est un don du Créateur. Locke dit que ce même Créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse qui nous soumet plus que tout autre à l'Être suprême, la pensée accordée à un élément de matière n'en est pas moins pure, moins immortelle que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable: la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pu faire, et non ce que Dieu a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière: il avoue qu'entre elle et Dieu il peut y avoir une infinité des substances créées, absolument différentes les unes des autres. La lumière, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit dans les Éléments de Newton, une substance mitoyenne entre cet être inconnu nommé *matière*, et d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière; elle ne paraît pas impénétrable; aussi Newton dit souvent dans son Optique: « Je n'examine pas si les rayons de lumière » sont des corps ou non. »

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, et que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être, quel qu'il soit, a des idées; nous en sommes bien loin: nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu, et sentir son néant. Telle est la philosophie de cet homme d'autant plus grand qu'il est plus simple; et c'est cette soumission à Dieu qu'on a osé appeler impiété; et ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'âme qu'on a nommés matérialistes; et c'est un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque physique a donné le nom d'*ennuyeux*.

Quand même Locke se serait trompé sur ce point (si l'on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien), cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici: il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, et ce que c'est que d'être la même personne, le même *soi*; il est le premier qui ait prouvé la fausseté du système des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisèrent les idées innées, quand Descartes les établit, et qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées innées, quand Locke les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas philosophes.

N. B. Le lecteur curieux peut consulter l'article Locke dans le Dictionnaire philosophique.

(*p*) Il ne faut pas entendre par ce mot l'Église catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'église de ce temps-là, détesté par l'Église de tous les temps.

(*q*) Ce ridicule si universellement senti par toutes les nations tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre sur plus de quatre mille volumes imprimés.

(*r*) Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'état n'ait ses distinctions, ses priviléges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces priviléges dans tout pays; mais la loi générale lie également tout le monde.

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DE LA LOI NATURELLE.

POËME

SUR

LE DÉSASTRE DE LISBONNE,

EN 1755.

PRÉFACE.

Si jamais la question du mal physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces évènements funestes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature; comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille personnes à la Chine en 1699, celui de Lima et de Callao, et en dernier lieu celui du Portugal, et du royaume de Fez. L'axiome *tout est bien* paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence; mais il n'est que trop sensible que tout depuis long-temps n'est pas arrangé pour notre bien-être présent.

Lorsque l'illustre Pope (*) donna son Essai sur l'hom-

(*) C'est peut-être la première fois qu'on a dit que le système de Pope était celui du lord Shaftesbury; c'est pourtant une vérité incontestable. Toute la partie physique est presque mot à mot dans la première partie du chapitre intitulé *Les Moralistes*, sect. III, *Mach is alledged in answer to show*, etc. « On a beaucoup à répondre à ses plaintes des défauts de la » nature. Comment est-elle sortie si impuissante, et si défec» tueuse des mains d'un être parfait? *Mais je nie* qu'elle soit » défectueuse.... Sa beauté résulte des contrariétés, et la con» corde universelle naît d'un combat perpétuel.... il faut que » chaque être soit immolé à d'autres; les végétaux aux ani» maux, les animaux à la terre.... et les lois du pouvoir cen» tral et de la gravitation, qui donnent aux corps célestes » leur poids et leur mouvement, ne seront dérangées pour » l'amour d'un chétif et faible animal qui, tout protégé qu'il » est par ces mêmes lois, sera bientôt par elles réduit en pous» sière. »

Cela est admirablement dit: et cela n'empêche pas que l'illustre docteur Clarke, dans son Traité de l'existence de Dieu, ne dise que « le genre humain se trouve dans un état où l'or-

me, et qu'il développa dans ses vers immortels les systèmes de Leibnitz, du lord Shaftesbury, et du lord Bolingbroke, une foule de théologiens de toutes les commu-

» dre naturel des choses de ce monde est manifestement renversé, » (p. 10, tome II, deuxième édition, traduction de M. Ricotier) : cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire : « Je dois être aussi cher à mon maître, moi, être pen» sant et sentant, que les planètes qui probablement ne sen» tent point : » cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puissent être autrement, puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, et qu'il sera rétabli : cela n'empêche pas que le mal physique et le mal moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain : cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer en doute le *tout est bien*, en respectant Shaftesbury et Pope, dont le système d'abord attaqué comme suspect d'athéisme, est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'Essai sur l'homme de Pope est aussi toute entière dans Shaftesbury, à l'article de la recherche sur la vertu, au second volume des Caractéristics. C'est là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public et le nôtre, est non-seulement possible, mais inséparable : *To be well affected towards the publick interest and one s own; is not only consistent, but inséparable*. C'est là ce qu'il prouve dans tout ce livre, et c'est la base de toute la partie morale d'Essai de Pope sur l'homme. C'est par là qu'il finit.

That reason and passion answer one great aim,
That true self love and social be the same.

« La raison et les passions répondent au grand but de Dieu
» Le véritable amour-propre et l'amour social sont le même. »

Une si belle morale, bien mieux développée encore dans Pope que dans Shaftesbury, a toujours charmé l'auteur des poëmes sur Lisbonne et sur la Loi naturelle : voilà pourquoi il a dit :

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré,
Et l'homme avec lui seul apprend à se connaître.

Le lord Shaftesbury prouve encore que la perfection de la vertu est due nécessairement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue must be owing to the belief of a God.*

nions attaqua ce système. On se révoltait contre cet axiome nouveau, que *tout est bien*, que *l'homme jouit de la seule mesure de bonheur dont son être soit suscepti-*

C'est apparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité Shaftesbury d'athée. S'ils avaient bien lu son livre, ils n'auraient pas fait cet infâme reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philosophe élevé par le sage Locke.

C'est ainsi que le père Harduoin traita d'athées Pascal, Malebranche et Arnaud; c'est ainsi que le docteur Lange traita d'athée le respectable Wolf, pour avoir loué la morale des Chinois: et Wolf, s'étant appuyé du témoignage des jésuites missionnaires à la Chine, le docteur répondit: « Ne sait-on pas que les jésuites sont des athées? » Ceux qui gémirent sur l'aventure des diables de Loudun, si humiliante pour la raison humaine; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un récollet, en conduisant Urbain Grandier au supplice, le frappât au visage avec un crucifix de fer, furent appelés athées par les récollets. Les convulsionnaires ont imprimé que ceux qui se moquaient des convulsions étaient des athées; et les molinistes ont cent fois baptisé de ce nom les jansénistes.

Lorsqu'un homme connu écrivit le premier en France, il y a plus de trente ans, sur l'inoculation de la petite-vérole, un auteur inconnu écrivit: « Il n'y a qu'un athée imbu des » folies anglaises qui puisse proposer à notre nation de faire » un mal certain pour un bien incertain. »

L'auteur des Nouvelles ecclésiastiques, qui écrit tranquillement depuis si long-temps contre les lois et contre la raison, a employé une feuille à prouver que M. de Montesquieu était athée, et une autre feuille à prouver qu'il était déiste.

Saint-Sorlin des Marets, connu en son temps par le poëme de Clovis et par son fanatisme, voyant un jour dans la galerie du Louvre La Mothe-le-Vayer, conseiller-d'état et précepteur de Monsieur: « Voilà, dit-il, un homme qui n'a point de religion: » La Mothe-le-Vayer se retourna vers lui, et daigna lui dire: « Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne » suis point de ta religion. »

En général, cette ridicule et abominable démence d'accuser d'athéisme à tort et à travers tous ceux qui ne pensent pas comme nous, est ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverse.

ble, etc..... Il y a toujours un sens dans lequel on peut condamner un écrit, et un sens dans lequel on peut l'approuver. Il serait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, et de n'y point chercher un sens odieux : mais c'est une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, et de vouloir décrier tout ce qui a eu du succès.

On crut donc voir dans cette proposition, *tout est bien*, le renversement du fondement des idées reçues. Si tout est bien, disait-on, il est donc faux que la nature humaine soit déchue. Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la nature humaine n'a donc pas été corrompue; elle n'a donc pas eu besoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il est, est le meilleur des mondes possibles, on ne peut donc pas espérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous sommes accablés sont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal physique et du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes et contribue à l'ordre du monde; si les malheurs de tous les particuliers ne sont que la suite de cet ordre général et nécessaire, nous ne sommes donc que des roues qui servent à faire jouer la grande machine; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de Dieu que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les conclusions qu'on tirait du poëme de M. Pope ; et ces conclusions mêmes augmentaient encore la célébrité et le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect. Il fallait considérer le respect pour la divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine morale, la tolérance, qui sont l'âme de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait : et l'ouvrage ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques, qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre, parce qu'il réussit; on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il? les hommes révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre, et les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les critiques ont dit: Leibnitz, Pope, *enseignent le fatalisme;* et les partisans de Leibnitz et de Pope ont dit: « Si Leibnitz et Pope enseignent le fatalisme, ils » ont donc raison; et c'est à cette fatalité invincible qu'il » faut croire. »

Pope avait dit *tout est bien*, en un sens qui était très recevable; et ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré et aimé; il pense comme lui sur presque tous les points: mais, pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome *tout est bien*. Il adopte cette triste et plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes, *qu'il y a du mal sur la terre;* il avoue que le mot *tout est bien*, pris dans un sens absolu, et sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, et tant d'autres villes furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitants au mois de novembre 1755, des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines: « Tout est bien; les héritiers des morts » augmenteront leurs fortunes; les maçons gagneront de » l'argent à rebâtir des maisons; les bêtes se nourriront » des cadavres enterrés dans les débris; c'est l'effet né» cessaire des causes nécessaires; votre mal particulier » n'est rien, vous contribuez au bien général: » un tel

discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste : et voilà ce que dit l'auteur du Poëme sur le désastre de Lisbonne.

Il avoue donc, avec toute la terre, qu'il y a du mal sur la terre, ainsi que du bien ; il avoue qu'aucun philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral et du mal physique ; il avoue que Bayle, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, et qu'il se combat lui-même ; il avoue qu'il y a autant de faiblesses dans les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. Il expose tous les systèmes en peu de mots. Il dit que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les philosophes ont embrouillé ; il dit que l'espérance d'un développement de notre être, dans un nouvel ordre de choses, peut seule consoler des malheurs présents, et que la bonté de la Providence est le seul asile auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison, et dans les calamités de sa nature faible et mortelle.

P. S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un auteur de ses réponses aux objections, et ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

LE DÉSASTRE DE LISBONNE,

OU

EXAMEN DE CET AXIOME, *TOUT EST BIEN.*

O malheureux mortels! ô terre déplorable!
O de tous les fléaux assemblage effroyable!
D'inutiles douleurs éternel entretien!
Philosophes trompés, qui criez *tout est bien;*
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants, l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent, sans secours,
Dans l'horreur des tourments, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous: « C'est l'effet des éternelles lois,
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix? »
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes:
« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes? »
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants,
Sur le sein maternel écrasés et sanglants?
Lisbonne qui n'est plus eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits, (1)
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages;
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.

Croyez-moi, quand la terre entr'ouvre ses abîmes,
Ma plainte est innocente, et mes cris légitimes.
Partout environnés des cruautés du sort,
Des fureurs des méchants, des piéges de la mort,
De tous les éléments éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage:
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage:
Demandez aux mourants dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'orgueil qui crie: « O ciel, secourez-moi!
O ciel, ayez pitié de l'humaine misère! »

Tout est bien, dites-vous, et tout est *nécessaire*.
Quoi! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Êtes-vous assurés que la cause éternelle,
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats,
Sans former des volcans allumés sous nos pas?
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance?
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence?
L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins?
Je désire humblement, sans offenser mon maître,
Que ce gouffre enflammé de souffre et de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers:
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point orgueilleux, hélas! il est sensible.

Les tristes habitants de ces bords désolés,
Dans l'horreur des tourments seraient-ils consolés,
Si quelqu'un leur disait: « Tombez, mourez tranquilles;
Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles;
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés,

D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales;
Tous vos maux sont un bien dans les lois générales;
Dieu vous voit du même œil que les vils vermisseaux,
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux? »
A des infortunés, quel horrible langage!
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes.
O rêves de savants! ô chimères profondes!
Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné; (a)
Par son choix bienfesant tout est déterminé:
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
Pourquoi donc souffrons nous sous un maître équitable? (b)
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en osant les nier?
Tous les peuples tremblants sous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle loi qui meut les éléments,
Fait tomber les rochers sous les efforts des vents;
Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent.
Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
Demande des secours au Dieu qui l'a formé.

Enfants du Tout-Puissant, mais nés dans la misère,
Nous étendons les mains vers notre commun père.
Le vase, on le sait bien, ne dit point au potier:
Pourquoi suis-je si vil, si faible, et si grossier?
Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;
Cette urne, en se formant, qui tombe fracassée,
De la main du potier ne reçut point un cœur
Qui désirât les biens, et sentît son malheur.
Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être.
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître:

Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers!
Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines;
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne suis du grand *Tout* qu'une faible partie:
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres sentants, nés sous la même loi,
Vivent dans la douleur et meurent comme moi.

Le vautour acharné sur sa timide proie,
De ses membres sanglants se repaît avec joie:
Tout semble bien pour lui; mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière;
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourants,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorants.
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent;
Et vous composerez dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général?
Quel bonheur! ô mortel, et faible, et misérable!
Vous criez *Tout est bien*, d'une voix lamentable:
L'univers vous dément, et votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* est sur la terre:
Son principe secret ne nous est point connu.
De l'auteur de tout bien le mal est-il venu?
Est-ce le noir Typhon (*c*), le barbare Arimane (*d*)
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne?
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,

Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains?
Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins?
De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître:
Il ne vient point d'autrui (*e*) puisque Dieu seul est maître.
Il existe pourtant. O tristes vérités!
O mélange étonnant de contrariétés!
Un Dieu vint consoler notre race affligée;
Il visita la terre, et ne l'a point changée! (*f*)
Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu;
Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu:
Il le voudra, sans doute; et tandis qu'on raisonne,
Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
Et de trente cités dispersent les débris,
Des bords sanglants du Tage à la mer de Cadix.

Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race;
Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent;
Ou la matière informe, à son maître rebelle,
Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle;
Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel (*g*)
N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.
Nous essuyons ici des douleurs passagères.
Le trépas est un bien qui finit nos misères.
Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir sans doute.
Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute.
La nature est muette, on l'interroge en vain.
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
De consoler le faible, et d'éclairer le sage.
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.

Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles,
Dans le mieux ordonné des univers possibles,
Un désordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs;
Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable.
Je ne conçois pas plus comment tout serait *bien* :
Je suis comme un docteur; hélas! je ne sais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui:
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire;
De la destruction la nature est l'empire.
Un faible composé de nerfs et d'ossements
Ne peut être insensible au choc des éléments;
Ce mélange de sang, de liqueurs et de poudre,
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre;
Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats,
Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas:
C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne Platon, je rejette Épicure.
Bayle en sait plus qu'eux tous, je vais le consulter:
La balance à la main, Bayle enseigne à douter. (*h*)
Assez sage, assez grand pour être sans système,
Il les a tous détruits, et se combat lui-même:
Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,
Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?
Rien: le livre du sort se ferme à notre vue.
L'homme étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré? (*i*)
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,

Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux;
Au sein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être:
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître. (*k*)
Quelquefois dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs.
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre:
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois.
D'autres temps, d'autres mœurs: instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.
Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au dieu qu'il adorait dit pour toute prière:
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité!
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance; »
Mais (*l*) il pouvait encore ajouter l'*espérance*. (2)

NOTES.

(*a*) Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné.

La chaîne universelle n'est point, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme et la brute, entre l'homme et les substances supérieures; il y a l'infini entre Dieu et toutes les substances. Les globes qui roulent autour de notre soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les lunes de Jupiter sont moins grandes que Jupiter: il se trompe en cela; c'est une erreur pardonnable qui a pu échapper à son beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au lord Bolingbroke, et à M. Pope, que si Jupiter était plus petit que ses satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui; mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du système solaire.

Il n'est pas vrai que, si on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister; et c'est ce que M. de Crouzas, savant géomètre, remarqua très bien dans son livre contre M. Pope. Il paraît qu'il avait raison en ce point, quoique sur d'autres il ait été invinciblement réfuté par MM. Warburton et Silhouette.

Cette chaîne des évènements a été admise, et très ingénieusement défendue par le grand philosophe Leibnitz: elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les évènements dépendent d'autres corps et d'autres évènements. Cela est vrai; mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre et à la conservation de l'univers, et tous les évènements ne sont pas essentiels à la série des évènements. Une goutte d'eau, un grain de sable de plus ou de moins ne peuvent rien changer à la constitution générale. La nature n'est asservie ni à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. Nulle planette ne se meut dans une courbe absolument régulière; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique; nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération; la nature n'agit jamais rigoureusement. Ainsi on

n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre.

Il en est de même des évènements : chacun d'eux a sa cause dans l'évènement qui précède ; c'est une chose dont aucun philosophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération césarienne à la mère de César, César n'aurait pas détruit la république, il n'eût pas adopté Octave, et Octave n'eût pas laissé l'empire à Tibère. Maximilien épouse l'héritière de la Bourgogne et des Pays-Bas, et ce mariage devient la source de deux cents ans de guerre. Mais que César ait craché à droite ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé sa coiffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au système général.

Il y a donc des évènements qui ont des effets, et d'autres qui n'en ont pas. Il en est de leur chaîne comme d'un arbre généalogique ; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, et d'autres qui continuent la race. Plusieurs évènements restent sans filiation. C'est ainsi que dans toute machine il y a des effets nécessaires au mouvement, et d'autres effets indifférents, qui sont la suite des premiers, et qui ne produisent rien.

Les roues d'un carrosse servent à le faire marcher ; mais qu'elles fassent voler un peu plus ou un peu moins de poussière, le voyage se fait également. Tel est donc l'ordre général du monde que les chaînons de la chaîne ne seraient point *dérangés par* un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu *plus* ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'est pas dans un plein absolu, il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans l'espace non résistant. Tout l'espace n'est pas rempli. Il n'y a donc pas une suite de corps depuis un atome jusqu'à la plus reculée des étoiles ; il peut donc y avoir des intervalles immenses entre les êtres sensibles, comme entre les insensibles. On ne peut donc assurer que l'homme soit nécessairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une suite non interrompue. *Tout est enchaîné*, ne veut dire autre chose sinon que tout est arrangé. Dieu est la cause et le maître de cet arrangement. Le Jupiter d'Homère était l'esclave des destins ; mais dans une philosophie plus épurée, Dieu est le maître des destins. *Voyez* Clarke, Traité de l'existence de Dieu.

(*b*) *Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur.* Saint Augustin.

(*c*) Principe du mal chez les Égyptiens.

(*d*) Principe du mal chez les Perses.

(*e*) C'est-à dire d'un autre principe.

(*f*) Un philosophe anglais a prétendu que le monde physique avait dû être changé au premier avénement, comme le monde moral.

(*g*) Voilà, avec l'opinion des deux principes, toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté; et la révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre.

(*h*) La balance à la main, Bayle enseigne à douter.

Une centaine de remarques répandues dans le dictionnaire de Bayle lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'*origine du mal* indécise. Chez lui toutes les opinions sont exposées; toutes les raisons qui les ébranlent, toutes les raisons qui les soutiennent sont également approfondies: c'est l'avocat général des philosophes; mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme Cicéron qui souvent, dans ses ouvrages philosophiques, soutient son caractère d'académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant et judicieux abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence, et si vainement contre Bayle: j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité. Ils devraient apprendre de lui à raisonner, et à être modérés; jamais d'ailleurs le philosophe Bayle n'a nié ni la Providence, ni l'immortalité de l'âme. On traduit Cicéron, on le commente; on le fait servir à l'éducation des princes: mais que trouve-t-on presque à chaque page dans Cicéron, parmi plusieurs choses admirables? On y trouve que « s'il est une Providence, elle est » blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont » elle savait qu'ils devaient abuser. » *Sic vestra ista providentia reprehendenda, quæ rationem dederit eis quos sciret perversè usuros.* (Libro tertio de Naturâ deorum.)

« Jamais personne n'a cru que la vertu vînt des dieux, et » on a eu raison. » *Virtutem nunquam Deo acceptam nemo retulit, nimirùm rectè.* Idem.

« Qu'un criminel demeure impuni, vous dites que les dieux » le frappent dans sa postérité. Une ville souffrirait-elle un » législateur qui condamnerait les petits-enfants pour les » crimes de leur grand-père? » *Ferret-ne ulla civitas latorem legis ut condemnaretur nepos si avus deliquisset?*

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que Cicéron finit son livre de la Nature des dieux sans réfuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'âme dans ses Tusculanes, après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus: c'est à tout le sénat de Rome qu'il dit, dans son plaidoyer pour Cluentius: « Quel mal lui a fait la » mort? Nous rejetons tous les fables ineptes des enfers; qu'est- » ce donc que la mort lui a ôté, sinon le sentiment des dou- » leurs? ». *Quid illi mors attulit mali, nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur ut existimemus illum apud inferos supplicia perferre? quæ si falsa sunt, quod omnes intelligunt, quid ei mors eripuit præter sensum doloris?*

Enfin, dans ses lettres où le cœur parle, ne dit-il pas: « Quand je ne serai plus, tout sentiment périra avec moi. » *Cùm non ero, sensu omni carebo.*

Jamais Bayle n'a rien dit d'approchant. Cependant on met Cicéron entre les mains de la jeunesse; on se déchaîne contre Bayle: pourquoi? c'est que les hommes sont inconséquents, c'est qu'ils sont injustes.

(*i*) Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré? Il est clair que l'homme ne peut par lui-même être instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie? quel ressort la soutient? comment notre cerveau a-t-il des idées et de la mémoire? comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté, etc.? nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité, a-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant? chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante? chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux premiers animaux? Les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorants des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire: « La poule a-t-elle été avant l'œuf, » ou l'œuf avant la poule? » Le proverbe est bas, mais il

confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel.

(*k*) On trouve difficilement une personne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, et repasser par les mêmes évènements.

(*l*) Mais il pouvait encor ajouter l'*espérance*.

La plupart des hommes ont eu cette espérance, avant même qu'ils eussent le secours de la révélation. L'espoir d'être après la mort est fondé sur l'amour de l'être pendant la vie; il est fondé sur la probabilité que ce qui pense pensera. On n'en a point de démonstration, parce qu'une chose démontrée est une chose dont le contraire est une contradiction, et parce qu'il n'y a jamais eu de disputes sur les vérités démontrées. Lucrèce, pour détruire cette espérance, apporte, dans son troisième livre, des arguments dont la force afflige; mais il n'oppose que des vraisemblances à des vraisemblances encore plus fortes. Plusieurs Romains pensaient comme Lucrèce; et on chantait sur le théâtre de Rome: *Post mortem nihil est*; « il n'est rien après la mort. » Mais l'instinct, la raison, le besoin d'être consolé, le bien de la société prévalurent; et les hommes ont toujours eu l'espérance d'une vie à venir; espérance, à la vérité, souvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute, et met la certitude à la place: mais qu'il est affreux d'avoir encore à disputer tous les jours sur la révélation; de voir la société chrétienne insociable, divisée en cent sectes sur la révélation; de se calomnier, de se persécuter, de se détruire pour la révélation; de faire des Saint-Barthélemi pour la révélation; d'assassiner Henri III et Henri IV pour la révélation; de faire couper la tête au roi Charles Ier pour la révélation; de traîner un roi de Pologne tout sanglant pour la révélation! O Dieu, révélez-nous donc qu'il faut être humain et tolérant!

VARIANTES.

(1) On lit dans quelques copies manuscrites :

Tranquilles raisonneurs, intrépides esprits,
Si sur vous votre ville eût été renversée,
On vous entendrait dire en changeant de pensée,
En pleurant vos enfants, et vos femmes, et vous :
« Le bien fut pour Dieu seul, et le mal est pour nous. »
Quand la terre où je suis porte sur des abîmes,
Ma plainte est innocente, et mes cris légitimes, etc.

(2) Dans les premières éditions, le poëme était terminé par ces deux vers :

Que faut-il ? ô Mortels ! Mortels il faut souffrir,
Se soumettre en silence, adorer, et mourir.

auxquels l'auteur a substitué :

monde, ce théâtre et d'orgueil et d'horreur, etc.

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DU DÉSASTRE DE LISBONNE.

PRÉCIS
DE L'ECCLÉSIASTE,
ET
DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU ROI DE PRUSSE.

SIRE,

On impute au troisième roi de la Judée le petit livre de l'Ecclésiaste. Je dédie le précis de cet ouvrage au troisième roi de la Prusse, qui pense comme Salomon paraît penser, et qui a souvent exprimé les mêmes sentiments avec plus de méthode et plus d'énergie.

Quel que soit l'auteur de l'Ecclésiaste, il est certain qu'il était philosophe; et il n'est pas si certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un et l'autre; ainsi vous réunissez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux sur la terre.

Des cuistres ignorants, qui détestaient les philosophes et qui n'aimaient pas les rois, ont condamné ce petit précis de l'Ecclésiaste, apparemment parce qu'il est en vers; car ces messieurs ne sont pas plus touchés de la poésie que de la philosophie. C'est une nouvelle raison pour dédier cet ouvrage à Votre Majesté. Elle a sur Salomon l'avantage de faire des vers, et de n'être point tiraillée par sept cents épouses dites légitimes, et par trois cents drôlesses dites concubines ou femmes du second rang, ce qui ne convient pas trop à un sage.

L'Ecclésiaste a été inspiré par le Saint-Esprit; la traduction libre que je mets à vos pieds n'a été inspirée que par la raison: ainsi le traducteur peut être tombé dans des erreurs grossières. Il a pu, sans le savoir, hasarder des paroles malsonnantes et sentant l'hérésie: mais comme Votre Majesté est hérétique, elle ne s'en offensera pas; elle continuera à me donner sa protection contre les sots dont elle est accoutumée à triompher comme de ses ennemis.

AVERTISSEMENT.

Soit que l'Ecclésiaste ait été effectivement composé par Salomon, soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage, ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, et l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines; il conseille en même temps l'usage raisonnable des biens que Dieu a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la sagesse un fantôme hideux et révoltant; c'est un cours de morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'Écriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, et pour le présenter à la personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'adresser.

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès; le style oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin, qui s'élève audessus de nos idées, néglige la méthode: il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées et les mêmes expressions. Il passe rapidement d'un objet à un autre; il revient sur ses pas; il ne craint ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à rassembler en un corps les idées qui sont répandues dans ce livre avec une sublime profusion; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, et un ordre qui était inutile à l'Esprit saint; et enfin, à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque, qui donne l'abrégé d'un livre divin.

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE,

Dans ma bouillante jeunesse,
J'ai cherché la volupté;
J'ai savouré son ivresse:
De mon bonheur dégoûté,
Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur et la richesse
Dans l'âge mûr m'ont flatté:
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété,
Ont averti ma vieillesse
Que tout était vanité.

J'ai voulu de la science
Pénétrer l'obscurité.
O nature, abîme immense!
Tu me laisses sans clarté;
J'ai recours à l'ignorance:
Le savoir est vanité.

De quoi m'aura servi ma suprême puissance,
Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur?

TEXTE.

Vanité des vanités, et tout est vanité. J'ai dit dans mon cœur: « Je vais me plonger dans les délices », et j'ai trouvé encore que cela est vanité. Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le soleil, et c'est une très mauvaise occupation.... J'ai voulu connaître la doctrine et les erreurs...., et c'est une affliction d'esprit. J'ai entrepris de grandes choses, j'ai bâti des palais, etc.... J'ai eu des esclaves, j'ai fait de grands amas d'or.... et j'ai vu en tout cela vanité et affliction d'esprit.

J'ai fait de grands amas d'or; j'ai accumulé les substances

Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandais aux voix de mes syrènes:
Il n'était point dans moi; je ne le trouvais pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture,
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins;
Mais mon goût s'émoussait en fuyant la nature.
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me suis fait une étude
De connaître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrète habitude
De leurs penchants criminels.

L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé;
Le serviteur inutile
Était le plus caressé;
Le juste fut traversé;
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour,
Et tu ris, beauté volage;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime et te quitte en un jour;

TEXTE.

des provinces; j'ai eu des musiciens et des musiciennes.... j'ai construit des palais, j'ai planté des jardins.... je ne me suis refusé à aucun désir... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit.... La vie m'est devenue insupportable.... j'ai regardé ensuite avec détestation mes applications.... après avoir cherché en vain la doctrine et la sagesse.

J'ai tourné mes pensées ailleurs; j'ai vu que sous le soleil

Et dans l'instant qu'il t'outrage
On le trahit à son tour.

J'entends siffler partout les serpents de l'envie :
Je vois par ses complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuse vie;
Il s'écrie, en mourant : « Nul ne m'a consolé. »

Le travail, la vertu pleurent sans récompense;
La calomnie insulte à leurs cris douloureux;
Et du riche amolli la stupide insolence
Ne sait pas seulement s'il est des malheureux!

Il l'est pourtant lui-même; un éternel orage
Promène de son cœur les désirs inquiets;
Il hait son héritier, qui le hait davantage;
Il vit dans la contrainte, et meurt dans les regrets.

Dans leur course vagabonde
Les mortels sont entraînés;
Frêles vaisseaux que sur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage destinés.

D'espérances mensongères
Nous vivons préocuppés :
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils seront frappés.

TEXTE.

Le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artiste le plus habile, etc....

J'ai porté mon esprit ailleurs; j'ai vu les calomnies ; l'innocent en larmes, sans secours et sans consolateur.... Un étranger dévorera toutes vos richesses après vous, et c'est là encore une très grande misère....

Rien de nouveau sur la terre:
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout est confondu,
Et le vice et la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

Le sage et l'imprudent, et le faible et le fort,
Tous sont précipités dans les mêmes abîmes;
Le cœur juste et sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux qui déchire son flanc:
Le tombeau réunit la race bienfesante,
Et les brigands cruels, enivrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez: c'en est fait, tout sentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint;
La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas!
Cependant on la désire.
Plus de plaisirs, plus d'empire

TEXTE.

Qu'est-ce qui a été? ce qui sera. Qu'est-ce qui s'est fait? ce qui se fera encore: rien de nouveau sous le soleil. Ne dites point que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui; c'est le discours d'un fou.

Le juste périt dans sa justice, et le méchant vit long-temps dans sa malice.... Tout arrive également au juste et à l'injuste, au pur et à l'impur, à celui qui offre des sacrifices et à celui qui n'en offre pas. Le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité.... Les vivants savent qu'ils doivent mourir; mais les morts ne connaissent plus rien; il ne leur reste plus de récompense. L'amour, la haine, l'envie, périssent avec eux....

Qu'un homme ait eu cent enfants, qu'il ait vécu long-temps, et qu'il n'ait pas joui de ses richesses, je prononce qu'un

Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire.

O mortel infortuné!
Soit que ton âme jouisse
Du moment qui t'est donné,
Soit que la mort le finisse,
L'un et l'autre est un supplice;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant est préférable
A nos funestes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens et des vrais maux;
A nótre espoir périssable
Qu'engloutissent les tombeaux,

Quel homme a jamais su par sa propre lumière
Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre âme avec nos sens se dissout toute entière,
Si nous vivrons encore, ou si tout est détruit?

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence;
Ils sont, *ainsi* que nous, les objets de ses soins;
Il borna leur instinct et notre intelligence;
Ils ont les mêmes sens et les mêmes besoins.

TEXTE.

avorton vaut mieux que lui : c'est en vain qu'il est né; il va dans les ténèbres, et son nom dans l'oubli.... Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants, et j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas né encore, et qui n'a point vu les maux qui sont sous le soleil.... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

J'ai dit en mon cœur: Dieu met en probation les enfants des hommes; il montre qu'ils sont semblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur sort est égal, ils respirent de même; l'homme n'a rien de plus que la bête. Tout est vanité; tout tend au même lieu: ils ont tous été

Ils naissent comme nous; ils expirent de même:
Que deviendra leur âme au jour de leur trépas?
Que deviendra la nôtre à ce moment suprême?
Humains, faibles humains, vous ne le savez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ses travaux insensés.
Les biens dont l'Inde se pare,
Avec fureurs amassés,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière:
Il tombe dans sa carrière;
Et ce géant sourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux
Est caché dans la poussière.

La beauté dans son printemps
Brille pompeuse et chérie,

TEXTE,

tirés de la terre, ils iront tous en terre. Qui connaît si l'âme des hommes monte en haut, et si l'âme des bêtes descend en bas ?

N. B. L'Ecclésiaste semble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait sans doute à son temps, et qui doit être adoucie dans le nôtre. Ainsi l'auteur du Précis ne dit point, « l'homme n'a rien de plus que la bête ; » mais « qui sait, par sa » propre lumière, si l'homme n'a rien de plus que la bête ? » c'est le sens de l'Ecclésiaste. L'homme ne sait rien par lui-même : il a besoin de la foi.

Un homme quelquefois domine par son propre malheur. Un homme est seul, sans enfants ni frères, cependant il travaille sans cesse. Il est insatiable de richesses ; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire, pour qui est-ce que je travaille ?... La femme est plus amère que la mort.

Lorsque les gardes de la maison (c'est-à-dire les jambes) commenceront à trembler ; quand celles qui doivent moudre (c'est-à-dire les dents) seront en petit nombre et oisives ; quand l'amandier fleurira (c'est-à-dire, quand la tête sera

Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le soir livide et flétrie,
En horreur à ses amants.

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe.
Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts :
La chaleur de mon sang va se tourner en glace :
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la séve nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissants dégoûts ;
Courbé, traînant à peine une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchanta mes vieux jours.
O charme de la vie ! ô précieuse ivresse !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

Du temps qui périt sans cesse
Saisissons donc les moments ;
Possédons avec sagesse,
Goûtons sans emportements
Les biens qu'à notre jeunesse
Donnent les cieux indulgents.

Que les plaisirs de la table,
Les entretiens amusants,

TEXTE.

chauve) ; que les capres se dissiperont (c'est-à-dire, que les cheveux seront tombés) ; quand la chaîne d'argent sera rompue, que le ruban d'or se retirera, que la cruche se cassera sur la fontaine (c'est-à-dire, quand on ne sera plus propre aux plaisirs), etc.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres, et que c'est là son partage ; car qui le ramenera de la mort pour connaître l'avenir ?... Ne vaut-il pas mieux manger et boire, et faire plaisir à son cœur avec le fruit de ses travaux ? cela même est de Dieu.

Prolongent pour nous le temps;
Et qu'une compagne aimable
M'inspire un amour durable,
Sans trop régner sur mes sens.

Mortel, voilà ton partage
Par les destins accordé;
Sur ces biens, sur leur usage
Ton vrai bonheur est fondé:
Qu'ils soient possédés du sage,
Sans qu'il en soit possédé.

Usez, n'abusez point, ne soyez point en proie
Aux désirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie;
Votre bruit m'importune, et le rire est trompeur.

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse;
Mais n'oubliez jamais leur cause et leur auteur;
Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
O mortels, gardez-vous d'oublier sa justice!

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux;
Ne pensez qu'à ses lois, car c'est là tout votre être.

TEXTE.

J'ai donc cru qu'il est bon que l'homme mange et boive, et qu'il jouisse gaîment du fruit de son travail pendant sa vie; car c'est là sa portion. Et quand Dieu lui a donné biens et richesses, et pouvoir d'en jouir, c'est un don de Dieu.... Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de se réjouir et de bien faire.

J'ai réputé le rire une erreur, et j'ai dit à la joie: Pourquoi t'es-tu trompée? Marchez selon les voies de votre cœur et de vos yeux, mais songez que Dieu vous demandera compte. Éloignez le mal de vous.... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie; jouissez de la vie avec la femme que vous aimez.... car c'est là votre portion dans la vie, et dans le travail qui vous exerce sous le soleil.

Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre jeunesse;

Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Étranger sur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop austère;
La sagesse atrabilaire
Nous irrite et n'instruit pas.
C'est à la vertu de plaire:
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la faiblesse
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui;
Que son sort vous intéresse.
Hélas! malgré la sagesse,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit son espoir avorté;
Et la vertu la plus pure
A ses temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence;
Même aux moins vertueux ne les refusez pas;
Ne vous informez point de leur reconnaissance;
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

TEXTE.

que votre cœur soit dans l'allégresse, etc.... Craignez Dieu, observez ses lois, car c'est là le tout de l'homme.

Ne soyez pas plus juste et plus sage qu'il ne faut, de peur d'être stupide. Il est bon de soutenir le juste; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'est pas. Il n'y a point de juste sur la terre qui ne pèche, etc....

Laissez parler les cours, et crier le vulgaire ;
Leur langue est indiscrète, et leurs yeux sont jaloux.
De leurs suffrages faux dédaignez le salaire :
Dieu vous voit, il suffit, qu'il règne seul sur vous.
L'homme est un vil atome, un point dans l'étendue :
Cependant du plus haut des palais éternels,
Dieu sur notre néant daigne abaisser sa vue :
C'est lui seul qu'il faut craindre, et non pas les mortels.

TEXTE.

Répandez votre pain sur les eaux qui passent, c'est-à-dire, faites également du bien à tout le monde, etc.... Ne faites point attention aux choses qui se disent de vous. Dieu vous fera rendre compte en sa justice de ce que vous avez fait en bien ou en mal.

AVERTISSEMENT.

Après avoir donné le précis de l'Ecclésiaste, qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le précis du Cantique des Cantiques; c'est le poëme le plus tendre, et même le seul de ce genre qui nous soit resté de ces temps reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs, qui seule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une esquisse de la poésie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles et de jeunes hommes qui se mêlent quelquefois aux dialogues des deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le Chaton et la Sulamite. Chaton est le mot hébreu qui signifie l'amant ou le fiancé; la Sulamite est le nom propre de la fiancée. Plusieurs savants hommes ont attribué cet ouvrage à Salomon; mais on y voit plusieurs versets qui ont fait douter qu'il en puisse être l'auteur.

On a rassemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions et le désordre, qui étaient peut-être un mérite dans le style oriental, n'en sont point un dans le nôtre. On s'est abstenu surtout scrupuleusement de toucher aux sublimes et respectables allégories que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme; et on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ses choses, qu'en imprimant la lettre de M. Ératou (*) à M Clocpitre, aumonier de S. A. S. M. le Landgrave.

(*) Anagramme d'*Arouet*.

LETTRE

DU TRADUCTEUR DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

J'APPRENDS avec mépris que le Précis du Cantique des Cantiques a encouru la censure de quelques ignorants qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à Iris, ou une jouissance de l'abbé Têtu, ou une chanson de l'abbé de Lattaignant, imprimée dans le Mercure galant. Ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle *des conquêtes;* ils ne peuvent se faire une idée des temps héroïques ou patriarchaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie ce qu'elle est dans la paroisse de Saint-André-des-Arts ou des Arcs, et dans la cour du palais.

Il faut apprendre à ces pédants petits-maîtres qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Asiatiques qui n'ont jamais changé, et celles des badauds de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent se mettre dans la tête que la princesse Nausicaa, fille du roi Alcinoüs, et l'épouse du Cantique des Cantiques, et la naïve parente de Booz, et Lia, et Rachel n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chastes amours, la propagation de l'espèce humaine ne fesaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chansons; on ne mettait point sur un théâtre d'opéra les amours les plus lascifs, avec l'approbation d'un censeur, et la permission du lieutenant de police de Jérusalem.

Si les amours respectables de l'époux et de l'épouse commencent par ces mots : *Isaguni minsichot piho kyto-*

tem dodeka me yayin: « Qu'il me baise d'un baiser de » sa bouche, car sa gorge est meilleure que du vin; » c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris; c'est que ni notre galanterie, ni notre petit esprit critique, ni notre insolence pédantesque n'étaient pas connus à Hershalaïm, vulgairement nommée Jérusalem.

Vous qui insultez à l'antiquité sans la connaître, vous qui n'êtes savants que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, et des brochures de Paris; vous qui voulez que l'Esprit divin emprunte votre style, osez lire le livre d'Ézéchiel; vous serez scandalisés que Dieu ordonne au prophète de manger son pain couvert d'excréments humains, et qu'ensuite il change cet ordre en celui de manger son pain avec de la fiente de vache. Mais sachez que dans toute l'Arabie déserte on mange quelquefois de la bouze de vache; surtout que les plus vils excréments et le bourgeois le plus fier qui achète une office, sont absolument égaux aux yeux du Créateur et même aux yeux du sage; que rien n'est ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la sagesse, sinon l'esprit d'ignorance et d'orgueil, qui juge de tout suivant ses petits usages et ses petites idées.

Ceux qui ont osé regarder les expressions naturelles d'un amour légitime comme des expressions profanes, seraient bien étonnés, s'ils lisaient le seizième et le vingt-troisième chapitre d'Ézéchiel, qu'ils n'ont jamais lus; ils verront dans le seizième, que Dieu même compare Jérusalem à une jeune fille pauvre, malpropre, dégoûtante. « J'ai eu pitié de vous, dit-il, je vous ai fait croître comme » l'herbe des champs. » *Et ubera tua intumuerunt, et pilus tuus germinavit, et eras nuda, et transivi per te, et vidi te, et ecce tempus amantium, et extendi amictum meum super te, et facta es mihi, et te lavavi aquâ, et vestivi te discoloribus — et ornavi te ornamentis, et dedi armillas et torquem.... sed habens fiduciam in pulchritudine tuâ — fornicata es cum omni transeunte — et fecisti tibi*

simulacra masculina, et fornicata es cum eis — et fecesti tibi lupanar, et fornicata es cum vicinis magnarum carnium — et dona donabas eis ut intrarent ad te undique ad fornicandum.

Le vingt-troisième chapitre est encore beaucoup plus fort. Ce sont les deux sœurs Oolla et Oliba qui se sont abandonnées aux plus infâmes prostitutions; Oolla a aimé avec fureur de jeunes officiers et de jeunes magistrats: *Oliba insanivit amore super concubitum eorum qui habent membra asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne fesait point scrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'osons dire, et d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicatesse? c'est que plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'est enfuie des cœurs, et s'est réfugiée sur les lèvres. Les hommes sont enfin parvenus à vivre ensemble, sans se dire jamais un seul mot de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils pensent; la nature est partout déguisée; tout est un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus simple, de plus vrai que le Cantique des Cantiques; donc il n'est pas fait pour notre langue, disent ces hypocrites qui lisent l'Aloïsia, et qui prennent des airs graves en sortant des lieux que fréquentait Oliba.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque n'est point indécente; elle est tendre, elle est noble, elle n'est point recherchée comme celle de Théodore de Bèze:

Ecce tu bellissima
His columbis, prædita
Pætul s ocellulis,

Hinc et indè pendulis
Crispulis cincinnulis.

J'ai eu surtout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'esprit licencieux de quelques jeunes gens abuse quelquefois. Plusieurs interprètes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce passage : *Misit manum ad foramen, et intremuit venter meus* : et cet autre ; *absque eo quod intrinsecùs latet.*

Calmet même en adoptant le sens dans lequel saint Jérôme entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'Ovide :

. . . . *Si qua latent, meliora putat.*

Calmet était comptable aux savants des diverses traductions de ces passages. Il devait rappeler les usages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaisants, ni pour les insolents pédants de nos jours ; mais le devoir d'un commentateur et celui d'un poëte ne sont pas les mêmes. J'imite, je rédige, et je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images qui autrefois n'étaient que naïves, et peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres ; j'ai supprimé celles qui vont plus loin que la tendresse, et qui peuvent paraître trop physiques ; de même que j'ai adouci dans l'Ecclésiaste ce qui pouvait paraître d'une métaphysique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir supprimé les choses hardies n'ont pas fait assez d'attention au temps présent ; et ceux qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres n'ont aucune connaissance des temps passés.

En un mot, l'esprit du texte est entièrement conservé dans mon ouvrage. C'est ainsi que les princes de l'Église de Rome en ont jugé ; et leur approbation a un peu plus de poids que les censures de quelques laïques qui n'entendent ni l'hébreu ni le grec, qui savent très peu de latin, parlent très mal français, et se mêlent toujours de dire leur avis sur ce qui ne les regarde point.....

PRÉCIS
DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS :

LE CHATON, LA SULAMITE.

(Les compagnes, les amis du Chaton ne parlent pas.)

LE CHATON.

Que les baisers ravissants
De ta bouche demi-close
Ont enivré tous mes sens !
Les lis, les boutons de rose
De tes deux globes naissants
Sont à mon âme enflammée
Comme les vins bienfesants
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor est parfumée.
Sous les murs des Pharaons,
A travers les beaux vallons,

TEXTE.

Qu'il me baise, ou qu'elle me baise de baisers de sa bouche; car vos mamelles sont meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur baume, et votre nom est une huile répandue.

REMARQUE.

Quoique plusieurs grands personnages aient cru que c'était la Sulamite qui parlait dans ces deux premiers versets, cependant, comme il s'agit de mamelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du Chaton. De plus, la comparaison des mamelles avec les grappes de raisin et avec du vin se retrouve plusieurs fois dans le cantique, et c'est toujours le Chaton qui parle. Les hébraïsants disent que le terme qui répond à mamelle est d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grâce: *tétons* est trop peu grave; *sein* est trop vague. Les savants croient qu'il est difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.

Les cavales bondissantes
Ont moins de légèreté;
Les colombes caressantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime;
Mais je suis belle aux yeux de mon amant:
Lui seul il fait ma joie et mon tourment.
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parents la sévère rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur:
Le vendangeur en était assez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite!
Rends justice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans son palais
A cent femmes, cent maîtresses,
Seul objet de leurs tendresses,

TEXTE.

Mon amie, je te compare aux chevaux attelés au char de Pharaon. Ah! que vous êtes belle! vos yeux sont comme des yeux de colombe.

Je suis noire, mais je suis belle comme les tabernacles de Cédar, et comme les pelisses de Salomon.... Ne considérez pas que je suis trop brune; car c'est le soleil qui m'a halée. Mes parents m'ont fait garder les vignes; hélas! je n'ai pu garder ma propre vigne.

REMARQUE.

Ces paroles semblent prouver que la Sulamite est une bergère, une villageoise qui dit naïvement qu'elle se croit belle comme les tapisseries du roi, et que par conséquent ce cantique n'est pas l'épithalame de Salomon et d'une fille du roi d'Égypte, comme d'illustres commentateurs l'ont dit. Les princesses égyptiennes n'étaient pas noires, et ne gardaient pas les vignes.

Et seul but de tous leurs traits,
Mille autres sont renfermées
Dans ce palais des plaisirs,
Et briguent par leurs soupirs
L'heureux moment d'être aimées.
Je ne possède que toi :
Mais ce sérail d'un grand roi,
Ces compagnes de sa couche,
Ces objets si glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche.
Rien n'approche sous les cieux
D'un sourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes si hautaines,
A ton aspect ont pâli !
Leur éclat s'en est terni.
Défaites, humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,

TEXTE.

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes, va paître tes moutons et tes chevreaux.... Il y a soixante reines, quatre-vingts concubines, et de jeunes filles sans nombre. Tu es seule ma colombe, ma parfaite. Les reines et les concubines t'ont admirée.

REMARQUE.

Ces soixante reines et ces quatre-vingts concubines ont fait penser à plusieurs commentateurs que ce n'est pas Salomon qui composa ce cantique, puisque Salomon avait sept cents femmes et trois cents concubines, selon le texte sacré. Peut-être n'avait-il alors que soixante femmes. Il se peut aussi que l'auteur parle ici d'un autre roi que Salomon. Les commentateurs qui ne croient point que le Cantique des Cantiques soit de ce roi juif, prétendent qu'il n'est guère vraisemblable que Salomon dise à sa bien-aimée : « Tu es plus belle que toutes les maîtresses du roi » C'est une expression qui semble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il est d'usage parmi nous d'appeler une femme *ma reine* ; cependant il est tout aussi naturel que Salomon dise à sa nouvelle femme : « Tu es plus belle que toutes mes femmes et mes maîtresses.

Toutes se sont écriées:
« Elle est plus belle que nous! »

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes sens, de mon âme,
De tous mes vœux, de tous mes sentiments,
Me fait goûter de fortunés moments.
Soutenez-moi, je languis, je me pâme,
Je meurs d'amour, versez sur moi des fleurs,
Inondez-moi des plus douces odeurs.
Que sur mon sein mon tendre amant repose;
Qu'en s'endormant de moi-même il dispose;
Qu'il soit à moi dans les bras du sommeil;
Que de ses mains il me tienne embrassée;
Que son image occupe ma pensée,
Et qu'il m'embrasse encore à son réveil.
Chère idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours;
Je me lève avant l'aurore,
Je demande mes amours.
Lit sacré, dépositaire
Des mouvements de mon cœur,
Des amours doux sanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur?
Éveillez-vous, mes compagnes,
Venez plaindre mon tourment;
Prés, ruisseaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.

TEXTE.

Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrte, il demeurera entre mes mamelles.... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. Qu'il mette sa main gauche sur ma tête, et que sa main droite m'embrasse.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE.

Il est difficile d'expliquer comment à la fois on dort et on veille. C'est une figure asiatique qui exprime un songe.

Je l'ai perdu le seul bien qui m'enchante!
Ah! je l'entends, j'entends sa voix touchante;
Il vient, il ouvre, il entre. Ah! je te voi!
Mon cœur s'échappe et s'envole après toi.
Hélas! une fausse image
Trompe mes yeux égarés;
Je ne vois plus qu'un nuage;
Les regrets sont le partage
De mes sens désespérés.
O mes compagnes fidèles!
Voyez mes craintes cruelles;
Adoucissez ma douleur!
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre est honorée
De l'objet de mon ardeur;
Quel Dieu m'en a séparée?

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel est l'amant heureux
Qui vous retient dans de si douces chaînes.
Nous partageons votre joie et vos peines;
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

TEXTE.

J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon âme; je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a passé sa main par le trou, et mon ventre tressaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus; mon âme s'est liquéfiée. Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé, etc.

Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour...

REMARQUE.

La Sulamite dit ensuite qu'elle a cherché son Chaton aux portes de la ville, et que les gardes l'ont battue; ce qui ne conviendrait guère à une épouse de Salomon.

TEXTE.

LES FILLES.

Quel est le bien-aimé que vous aimez d'amour? ô la plus belle des femmes! etc.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Est le plus beau des humains:
L'amour forma de ses mains
Son sein plus blanc que l'albâtre;
L'ébène de ses cheveux
Ombrage son front d'ivoire,
Ce front noble et gracieux,
Ce front couronné de gloire;
Un feu pur est dans ses yeux.
Sous une telle figure
Descendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Ministres du Dieu des dieux.
Mais de son cœur vertueux
Si je fesais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtresse chérie!
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras;
Dans mes jardins j'avais porté mes pas;
Mais près de vous toute fleur est flétrie.

TEXTE.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé est blanc et rouge, choisi entre mille; ses cheveux sont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau. Ses yeux sont comme des pigeons sur le bord des eaux, lavés dans du lait. Ses joues sont comme des parterres d'aromates, sa poitrine est comme un ivoire marqueté de saphirs, etc.

LES FILLES.

Où est allé votre bien-aimé? nous l'irons chercher avec vous.

LE CHATON.

Je suis descendu dans le jardin des noyers, pour voir les fruits des vallées.... Votre nez est comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas.... votre taille est semblable à un palmier. J'ai dit: Je monterai sur le palmier, et j'en prendrai les fruits; car vos mamelles sont comme des grappes de raisin, etc.

Charmant palmier, tige aimable et fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le temps est un bien précieux!
Tout le consume, et l'amour seul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ses attraits;
Dans les bons vins que votre âme se noie;
Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux et tendre emportement,
Vous guérissez ma blessure!
Ne souffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.
L'absence d'un seul moment
Est un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux;
Prenons soin de leur culture;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure;
Fuyons le bruyant séjour
De cette superbe ville.
Le village est plus tranquille;
Et la nature et l'amour
L'ont choisi pour leur asile.

TEXTE.

J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis; buvez, enivrez-vous, mes très chers amis.

LA SULAMITE.

Je suis à mon bien-aimé, et son cœur se retourne vers moi. Venez, sortons dans les champs, demeurons au village; levons-nous matin pour aller aux vignes: c'est là que je vous donnerai mes mamelles.

REMARQUE.

C'était un usage commun dans les pays chauds de ne point boire son vin pur; on le mêlait souvent avec du lait. Dans l'Odyssée on y infuse des raclures de fromage. Les anciens différent de nous en tout.

LA GUERRE CIVILE
DE GENÈVE,

OU

LES AMOURS DE ROBERT COVELLE,

POËME HÉROÏQUE,

AVEC DES NOTES INSTRUCTIVES,

publié en 1768.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

On a fait un crime à M. de Voltaire d'avoir publié ce poëme. Nous ne doutons point que les chantres de la Sainte-Chapelle n'aient aussi trouvé Boileau un homme bien abominable.

M. de Voltaire avait acheté fort cher une petite maison auprès de Genève, et il avait été forcé de la vendre à perte. Malgré la défense d'appeler son frère *raca*, quelques *vénérables maîtres* lui avaient dit de grosses injures. Cependant le produit de ses ouvrages, dont il ne tirait rien pour lui-même, avait enrichi une des familles patriciennes de la république. Son séjour avait rendu à la ville de Genève, en Europe, la célébrité que deux siècles auparavant le picard Jehan Chauvin lui avait donnée, et qu'elle avait perdue depuis que la théologie avait passé de mode. Il avait donné de plus la comédie gratis aux dames genevoises, et avait formé plusieurs citoyens dans l'art de la déclamation. Les exécutions de Servet, d'Antoine et Michel Chaudron avaient été jusqu'alors les seuls spectacles permis par le consistoire : l'ingratitude ne pouvait donc être de son côté.

D'ailleurs ce poëme n'a d'autre objet que de prêcher la concorde aux deux partis ; et ce qui prouve que M. de Voltaire avait raison, c'est que bientôt après, la lassitude des troubles amena une espèce de paix.

L'histoire de Robert Covelle est très vraie. Les prêtres genevois avaient l'insolence d'appeler à leur tribunal les citoyens et citoyennes accusés du crime de fornication, et les obligeaient de recevoir leur sentence à genoux : c'était rendre un service important à la république que de tourner cette extravagance en ridicule. M. Rousseau est traité dans ce poëme avec trop de dureté, sans doute ;

mais M. Rousseau accusait publiquement M. de Voltaire d'être un athée, le dénonçait comme l'auteur d'ouvrages irréligieux auxquels M. de Voltaire n'avait pas mis son nom, cherchait à attirer la persécution sur lui, et mettait en même temps à la tête de ses persécuteurs ce vieillard dont la vie avait été une guerre continuelle contre les fauteurs de la persécution, et qui dans ce temps-là même prenait contre les prêtres le parti de Jean-Jacques.

M. de Voltaire vivait dans un pays où des lois barbares, établies contre la liberté de penser dans les siècles d'ignorance, n'étaient pas encore abolies. De telles accusations étaient donc un véritable crime, et elles doivent paraître plus odieuses encore, lorsque l'on songe que l'accusateur lui-même avait imprimé des choses plus hardies que celles qu'il reprochait à son ennemi; qu'il donnait pour un modèle de vertu un prêtre qui disait la messe pour de l'argent sans y croire; et qu'il avait la fureur de prétendre être un bon chrétien, parce qu'il avait développé en prose sérieuse cette epigramme de Jean-Baptiste Rousseau:

. . . . Oui, je voudrais connaître,
Toucher au doigt, sentir la vérité.
Hé bien! courage, allons, reprit le prêtre;
Offrez à Dieu votre incrédulité.

L'humeur qui a pu égarer M. de Voltaire n'est-elle pas excusable? Il eût dû plaindre M. Rousseau; mais un homme qui dans son malheur calomniait, outrageait, dénonçait tous ceux qui fesaient cause commune avec lui, pouvait aussi exciter l'indignation.

Excepté ces traits contre M. Rousseau, on ne trouve ici que des plaisanteries. La manière dont mylord Abington ressuscite Catherine, est une sorte de reproche aux Genevois d'aimer trop l'argent; mais ce reproche, qu'on peut faire aux habitants de toutes les villes purement

commerçantes, n'est-il pas fondé ? Tout homme qui ayant le nécessaire, et un patrimoine suffisant à laisser à ses enfants, se dévoue à un métier lucratif, peut-il ne pas aimer l'argent ? S'occupe-t-on toute sa vie, sans nécessité, d'une chose qu'on n'aime point ? Le désintéressement qu'affecte un homme qui s'est livré long-temps au soin de s'enrichir ne peut être que de l'hypocrisie.

PROLOGUE.

On a si mal imprimé quelques chants de ce poëme; nous en avons vu des morceaux si défigurés dans différents journaux; on est si empressé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuse paix dont nous jouissons, que nous avons interrompu notre édition de l'histoire des anciens Babyloniens et des Gomérites, pour donner l'histoire véritable des dissensions présentes de Genève, mises en vers par un jeune Franc-Comtois, qui paraît promettre beaucoup. Ses talents seront encouragés, sans doute, par tous les gens de lettres qui ne sont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au-devant du mérite naissant, qui n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les pièces nouvelles jamais écrit la moindre imposture, jamais accusé personne de sentiments erronés sur la grâce prévenante, jamais attribué à d'autres leurs obscurs écrits, et jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en question, pour faire imprimer contre lui de petits avertissements scandaleux.

Nous recommandons ce poëme à la protection des esprits fins et éclairés qui abondent dans notre province. Nous ne nous flattons pas que le sieur d'Hémeri (*) et le

(*) Inspecteur de police et de la librairie de Paris.

nommé Bruyset Ponthus, marchand libraire à Lyon, le laissent arriver jusqu'à Paris. On imprime aujourd'hui dans les provinces uniquement pour les provinces: Paris est une ville trop occupée d'objets sérieux pour être seulement informée de la guerre de Genève. L'Opéra-Comique, le singe de Nicolet, les romans nouveaux, les actions des fermes et les actrices de l'Opéra fixent l'attention de Paris avec tant d'empire que personne n'y sait, ni se soucie de savoir ce qui se passe au grand Caire, à Constantinople, à Moscou et à Genève. Mais nous espérons d'être lus des beaux-esprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits cantons suisses, de M. l'abbé de Saint-Gall, de M. l'évêque d'Annecy et de son chapitre, des révérends pères carmes de Fribourg, etc. etc. *Contenti paucis lectoribus.*

Nous avons suivi la nouvelle orthographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conservant celles qui marquent l'étymologie des mots. Il nous a paru prodigieusement ridicule d'écrire *françois*, de ne pas distinguer les Français de saint François d'Assise: de ne pas écrire anglais et écossais par un *a*, comme on orthographie *portugais*. Il nous semble palpable que quand on prononce *j'aimais*, *je fesais*, *je plaisais*, avec un *a*, comme on prononce *je hais*, *je fais*, *je plais*, il est tout-à-fait impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots et de ne pas orthographier de même ce qu'on prononce absolument de même.

S'il y a des imprimeurs qui suivent encore l'ancienne routine, c'est qu'ils composent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi, quand je vois un livre où le mot *Français* est imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre, et que je ne le lis point.

J'en dis autant à Le Breton, imprimeur de l'Almanach royal: je ne lui payerai point l'almanach qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la grossièreté de dire que M. le président... M. le conseiller... demeure dans le *cul-de-*

sac de Menard, dans le *cul-de-sac* des Blancs-Manteaux, dans le *cul-de-sac* de l'Orangerie. Jusqu'à quand les Velches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie?

Hodièque manent vestigia ruris.

Comment peut-on dire qu'un grave président demeure dans un cul? Passe encore pour Fréron: on peut habiter dans le lieu de sa naissance (*); mais un président, un conseiller! fi! M. Le Breton, corrigez-vous, servez-vous du mot *impasse*, qui est le mot propre; l'expression ancienne est *impasse*. Feu mon cousin Guillaume Vadé, de l'Académie de Besançon, vous en avait averti. Vous ne vous êtes pas plus corrigé que nos plats auteurs à qui l'on montre en vain leurs sottises; ils les laissent subsister, parce qu'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, M. Le Breton, qui avez du génie, comment dans le seul ouvrage où un illustre académicien dit que la vérité se trouve, pouvez-vous glisser une infamie qui fait rougir les dames à qui nous devons tous un si profond respect? Par Notre-Dame, M. Le Breton, je vous attends à l'année 1769.

(*) *Voyez* le Pauvre Diable, ouvrage en vers aisés de feu mon cousin Vadé:

Je m'accostai d'un homme à lourde mine, etc.

POSTCRIPTS.

PREMIER POSTCRIPT,

A ANDRÉ PRAULT, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

Monsieur André Prault, vous avertissez le public, dans l'avant-coureur. N°9 du lundi 29 février 1768, que M. Le Franc de Pompignan ayant magnifiquement et superbement fait imprimer ses Cantiques sacrés à ses dépens, vous les avez offerts d'abord pour dix huit livres, ensuite pour seize; puis vous les avez mis à douze; puis à dix. Enfin, vous les cédez pour huit francs, et vous avez dit dans votre boutique :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Je vous donnerai six francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'appeliez jamais *cul-de-lampe* les ornements, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement instruit qu'il n'y a nul rapport d'un fleuron à un cul, ni d'un cul à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répète ces leçons utiles, je réponds que je répèterai jusqu'à ce qu'on se soit rangé à son devoir.

SECOND POSTCRIPT,

A M. PANCKOUKE.

Et vous, M. Panckouke, qui avez offert par souscription le recueil de l'Année littéraire de maître Aliboron, dit Fréron, à dix sous le volume relié, sachez que cela est trop cher : deux sous et demi, s'il vous plaît, M. Panckouke; et je placerai dans ma chaumière cet ouvrage entre Cicéron et Quintilien. Je me forme une assez belle bibliothèque dont je parlerai incessamment au roi; mais je ne veux pas me ruiner.

TROISIÈME POSTCRIPT,

AU MÊME.

Je ne veux pas vous ruiner non plus. J'apprends que vous imprimez mes fadaises in-4°, comme un ouvrage de bénédictin, avec estampes, fleurons et point de cul-de-lampe. De quoi vous avisez-vous? on aime assez les estampes dans ce siècle; mais pour les gros recueils, personne ne les lit. Ne faites-vous pas quelquefois réflexion à la multitude innombrable de livres qu'on imprime tous les jours en Europe? les plaines de Beauce ne pourraient pas les contenir. Si ce n'était le grand usage qu'on en fait dans votre ville au haut des maisons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne savent pas lire. La rage de mettre du noir sur du blanc, comme dit Sady; le *Scribendi cacoëtes*, comme dit Horace, est une maladie dont j'ai été attaqué, et dont je veux absolument me guérir: tâchez de vous défaire de celle d'imprimer. Tenez-vous-en au moins, en fait de belles-lettres, au siècle de Louis XIV.

M. d'Aquin, que j'aime et que j'estime, a célébré, à mon exemple, le siècle présent comme j'ai broché le passé: il a fait un relevé des grands hommes d'aujourd'hui. On y trouve dix-huit maîtres d'orgues et quinze joueurs de violon, mademoiselle Petit-Pas, mademoiselle Pélissier, mademoiselle Chevalier, M. Cahusac, plusieurs basses-tailles, quelques hautes-contre, neuf danseurs, autant de danseuses. Tous ces talents sont fort agréables, et les jeunes gens, comme moi, en sont fort épris. Mais peut-être le siècle des Condé, des Turenne, des Luxembourg, des Colbert, des Fénelon, des Bossuet, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Molière, des La Fontaine, avait-il quelque chose de plus imposant. Je puis me tromper; je me defie toujours de mon opinion, et je m'en rapporte à M. d'Aquin.

LA GUERRE CIVILE
DE GENÈVE.

CHANT PREMIER.

Auteur sublime, inégal et bavard, (a)
Toi qui chantas le rat et la grenouille,
Daigneras-tu m'instruire dans ton art?
Poliras-tu les vers que je barbouille?
O Tassoni (b)! plus long dans tes discours,
De vers prodigue et d'esprit fort avare,
Me faudra-t-il, dans mon dessein bizarre,
De tes langueurs implorer le secours?
Grand Nicolas (c) de Juvénal émule,
Peintre des mœurs, surtout du ridicule,
Ton style pur aurait pu me tenter:
Il est trop beau, je ne puis l'imiter.
A son génie il faut qu'on s'abandonne.
Suivons le nôtre, et n'invoquons personne.
Au pied du mont (d) que les temps ont pelé,
Sur le rivage où, roulant sa belle onde,
Le Rhône échappe à sa prison profonde,
Et court au loin par la Saône appelé,
On voit briller la cité genevoise,
Noble cité, riche (e), fière et sournoise;
On y calcule et jamais on n'y rit.
L'art de Barême est le seul qui fleurit: (f)
On hait le bal, on hait la comédie;
Du grand Rameau l'on ignore les airs.
Pour tout plaisir Genève psalmodie

Du bon David les antiques concerts,
Croyant que Dieu se plaît aux mauvais vers: (g)
Des prédicans la morne et dure espèce
Sur tous les fronts y grave la tristesse.

C'est en ces lieux que maître Jean Calvin,
Savant picard, opiniâtre et vain,
De Paul apôtre impudent interprète,
Disait aux gens que la vertu parfaite
Est inutile au salut du chrétien;
Que Dieu fait tout, et l'honnête homme rien.
Ses successeurs en foule s'attachèrent
A ce grand dogme, et très-mal le prêchèrent.
Robert Covelle était d'un autre avis;
Il prétendait que Dieu nous laisse faire,
Qu'il va donnant châtiment ou salaire
Aux actions, sans gêner les esprits.
Ses sentiments étaient assez suivis
Par la jeunesse aux nouveautés encline.

Robert Covelle au sortir d'un sermon
Qu'avait prêché l'insipide Brognon, (h)
Grand défenseur de la vieille doctrine,
Dans un réduit rencontra Catherine
Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,
Qui laissait voir un grand tiers de téton
Rebondissant sous sa mince étamine.
Chers habitants de ce petit canton,
Vous connaissez le beau Robert Covelle,
Son large nez, son ardente prunelle,
Son front altier, ses jarrets bien dispos,
Et tout l'esprit qui brille en ses propos.
Jamais Robert ne trouva de cruelle.
Voici les mots qu'il dit à sa pucelle:
« Mort de Calvin! quel ennuyeux prêcheur
» Vient d'annoncer à son sot auditoire
» Que l'homme est faible, et qu'un pauvre pécheur

» Ne fit jamais une œuvre méritoire ?
» J'en veux faire une. » Il dit, et dans l'instant,
O Catherine ! il vous fait un enfant.
Ainsi Neptune en rencontrant Phillire,
Et Jupiter voyant au fond des bois
La jeune Io pour la première fois,
Ont abrégé le temps de leur martyre :
Ainsi David, vainqueur du Philistin,
Vit Betzabée, et lui planta soudain,
Sans soupirer, dans son pudique sein
Un Salomon et toute son engeance ;
Ainsi Covelle en ses amours commence :
Ainsi les rois, les héros et les dieux
En ont agi. Le temps est précieux.
Bientôt Catin dans sa taille arrondie
Manifesta les œuvres de Robert.
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert ;
Et le scandale a la marche étourdie.
Tout fut ému dans les murs genevois.
Du vieux Picard (*i*) on consulta les lois ;
On convoqua le sacré consistoire.
Trente pédants, en robe courte et noire,
Dans leur taudis vont siéger après boire,
Prêts à dicter leur arrêt solennel.
Ce n'était pas le sénat immortel
Qui s'assemblait sous sa voûte éthérée,
Pour juger Mars avec sa Cythérée, (*k*)
Surpris tous deux l'un sur l'autre étendus,
Tout palpitants, et s'embrassant tous nus.
La Catherine avait caché ses charmes.
Covelle aussi, de peur d'humilier
Le Sanhédrin trop prompt à l'envier,
Cache avec soin ses redoutables armes.

Du noir sénat le grave directeur
Est Jean Vernet (*l*), de maint volume auteur :

Le vieux Vernet ignoré du lecteur,
Mais trop connu des malheureux libraires.
Dans sa jeunesse il a lu les saints pères,
Se croit savant, affecte un air dévot.
Broun est moins fat, et Néedham est moins sot. (m)
Les deux amants devant lui comparaissent.
A ces objets, à ces péchés charmants,
Dans sa vieille âme en tumulte renaissent
Les souvenirs des tendres passe-temps
Qu'avec Javotte il eut dans son printemps.
Il interroge; et sa rare prudence
Pèse à loisir sur chaque circonstance,
Le lieu, le temps, le nombre, la façon.
« L'amour, dit-il, est l'œuvre du démon;
» Gardez-vous bien de la persévérance;
» Et dites-moi si les tendres désirs
» Ont subsisté par-delà les plaisirs? »

Catin subit son interrogatoire,
Modestement jalouse de sa gloire,
Non sans rougir ; car l'aimable pudeur
Est sur son front comme elle est dans son cœur.
Elle dit tout, rend tout clair et palpable;
Et fait serment que son amant aimable
Est toujours gai, devant, durant, après.
Vernet, content de ces aveux discrets,
Va prononcer la divine sentence.
« Robert Covelle, écoutez à genoux.... »
« A genoux, moi! — Vous même. — Qui? moi! — Vous.
» A vos vertus joignez l'obéissance. »

Covelle alors, à sa mâle éloquence
Donnant l'essort et ranimant son feu,
Dit: « Je fléchis les genoux devant Dieu,
» Non devant l homme; et jamais ma patrie
» A mon grand nom ne pourra reprocher
» Tant de bassesse et tant d'idolâtrie.

» J'aimerais mieux périr sur le bûcher
» Qui de Servet a consumé la vie;
» J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus,
» Avec Chausson (*n*) et tant d'autres élus,
» Que m'avilir à rendre à mes semblables
» Un culte infâme et des honneurs coupables.
» J'ignore encor tout ce que votre esprit
» Peut, en secret, penser de Jésus-Christ, (*o*)
» Mais il fut juste et ne fut point sévère :
» Jésus fit grâce à la femme adultère;
» Il dédaigna de tenir à ses pieds,
» Ses doux appas de honte humiliés;
» Et vous, pédants, cuistres de l'Évangile,
» Qui prétendez remplacer en fierté
» Ce qui chez vous manque en autorité,
» Nouveaux venus, troupe vaine et futile,
» Vous oseriez exiger un honneur
» Que refusa Jésus-Christ mon sauveur!
» Tremblez, cessez d'insulter votre maître....
» Tu veux parler; tais-toi, Vernet... Peut-être
» Me diras-tu qu'aux murs de Saint-Médard,
» Trente prélats, tous dignes de la hart,
» Pour exalter leur sacré caractère,
» Firent fesser Louis-le-Débonnaire, (*p*)
» Sur un cilice étendu devant eux?
» Louis était plus bête que pieux.
» La discipline, en ces jours odieux,
» Était d'usage, et nous venait du Tibre.
» C'était un temps de sottise et d'erreur.
» Ce temps n'est plus; et si ce déshonneur
» A commencé par un vil empereur,
» Il finira par un citoyen libre. » (1)

A ce discours tous les bons citadins,
Pressés en foule à la porte, applaudirent,
Comme autrefois les chevaliers romains

Battaient des pieds et claquaient des deux mains
Dans le forum, alors qu'ils entendirent
De Cicéron les beaux discours diffus,
Contre Verrès, Antoine et Céthégus; (q)
Ses tours nombreux, son éloquente emphase,
Et les grands mots qui terminaient sa phrase.
Tel de plaisir le parterre enivré
Fit retentir les clameurs de la joie,
Quand l'Écossaise abandonnait en proie
Au ris moqueur du public éclairé
Ce lourd Fréron (r) diffamé par la ville
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Six cents bourgeois proclamèrent soudain
Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres,
Et défenseur des droits du genre humain.
Chacun embrasse et Robert et Catin;
Et dans leur zèle ils tiennent pour des traîtres
Les prédicants qui, de leurs droits jaloux,
Dans la cité voudraient faire les maîtres,
Juger l'amour, et parler de genoux.

Ami lecteur, il est dans cette ville
De magistrats un sénat peu commun,
Et peu connu. Deux fois douze, plus un,
Font le complet de cette troupe habile.
Ces sénateurs, de leur place ennuyés,
Vivent d'honneur, et sont fort mal payés.
On ne voit point une pompe orgueilleuse
Environner leur marche fastueuse;
Ils vont à pied comme les Manlius,
Les Curius et les Cincinnatus;
Pour tout éclat, une énorme perruque
D'un long boudin cache leur vieille nuque,
Couvre l'épaule et retombe en anneaux;
Cette crinière a deux pendants égaux,
De la justice emblème respectable.

Leur col est roide: et leur front vénérable
N'a jamais su pencher d'aucun côté,
Signe d'esprit et preuve d'équité.
Les deux partis devant eux se présentent,
Plaident leur cause, insistent, argumentent;
De leurs clameurs le tribunal mugit;
Et plus on parle, et moins on s'éclaircit.
L'un se prévaut de la sainte Écriture;
L'autre en appelle aux lois de la nature;
Et tous les deux décochent quelque injure,
Pour appuyer le droit et la raison.

Dans le sénat il était un Caton,
Paul Galatin, syndic de cette année,
Qui crut l'affaire en ces mots terminée:

« Vos différends pourraient s'accommoder.
» Vous avez tous l'art de persuader.
» Les citoyens et l'éloquent Covelle
» Ont leurs raisons.... les vôtres ont du poids....
» C'est ce qui fait.... l'objet de la querelle....
» Nous en pourrons parler une autre fois....
» Car.... en effet.... il est bon qu'on s'entende....
» Il faut savoir ce que chacun demande....
» De tout état l'Église est le soutien....
» On doit surtout penser au.... citoyen....
» Les blés sont chers et la disette est grande.
» Allons dîner.... les genoux n'y font rien. » (e)

A ce discours, à cet arrêt suprême,
Digne en tous sens de Thémis elle-même,
Les deux partis, également flattés,
Également l'un et l'autre irrités,
Sont résolus de commencer la guerre.
O guerre horrible! ô fléau de la terre!
Que deviendront Covelle et ses amours?
Des bons bourgeois le bras les favorise;
Mais les bourgeois sont un faible secours

Quand il s'agit de combattre l'Église.
Leur premier feu bientôt se ralentit;
Et pour l'éteindre un dimanche suffit.
Au cabaret on est fier, intrépide;
Mais au sermon qu'on est sot et timide!
Qui parle seul a raison trop souvent;
Sans rien risquer sa voix peut nous confondre.
Un temps viendra qu'on pourra lui répondre:
Ce temps est proche, et sera fort plaisant.

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(*a*) Homère qui a fait le combat des grenouilles et des rats.

(*b*) L'auteur de *la Secchia rapita*, ou de la terrible guerre, entre Bologne et Modène, pour un seau d'eau.

(*c*) Nicolas Boileau.

(*d*) La montagne de Salève, partie des Alpes.

(*e*) Les seuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cent mille livres de rentes sur la France, en divers effets. Il n'y a point de ville en Europe qui, dans son territoire, ait autant de jolies maisons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cents fourneaux dans Genève, où l'on fond l'or et l'argent: on y poussait autrefois des arguments théologiques.

(*f*) Auteur des Comptes-faits.

(*g*) Ces vers sont dignes de la musique; on y chante les commandements de Dieu sur l'air: *Réveillez-vous, belle endormie.*

(*h*) Prédicant genevois.

(*i*) Calvin, chanoine de Noyon.

(k) Le Soleil, comme on sait, découvrit Vénus couchée avec Mars, et Vulcain porta ses plaintes au consistoire de là-haut.

(l) Vernet, professeur en théologie, très plat écrivain, fils d'un réfugié. Nous avons ses Lettres originales par lesquelles il pria l'auteur de l'Essai sur les mœurs, de le gratifier de l'édition, et de l'accepter pour correcteur d'imprimerie. Il fut refusé, et se jeta dans la politique.

(m) Broun, prédicant écossais, qui a écrit des sottises et des injures, de compagnie avec Vernet. Ce prédicant écossais venait souvent manger chez l'auteur sans être prié; et c'est ainsi qu'il témoigna sa reconnaissance. Néedham est un jésuite irlandais, imbécile, qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque temps dans sa chimère, et quelques philosophes même ont bâti un système sur cette prétendue expérience aussi fausse que ridicule. (*Voyez* une note des éditeurs sur Néedham, dans le Recueil des OEuvres philosophiques, partie *Physique*.)

(n) Chausson, fameux partisan d'Alcibiade, d'Alexandre, de Jules-César, de Giton, de Desfontaines, de l'Ane littéraire, brûlé chez les Velches au dix-septième siècle.

(o) *Voyez* l'article *Genève* dans l'Encyclopédie. Jamais Vernet n'a signé que Jésus est Dieu consubstantiel à Dieu le père. A l'égard de l'Esprit, il n'en parle pas.

(p) *Voyez* l'Histoire de l'Empire et de la France.

(q) Céthégus, complice de Catilina.

(r) Maître Aliboron, dit Fréron, était à la première représentation de l'Écossaise. Il fut hué pendant toute la pièce, et reconduit chez lui, par le public, avec des huées.

(s) C'est le refrain d'une chanson grivoise, *Et lon, lan, la, les genoux n'y font rien.*

(t) Il est très vrai que les ministres citèrent à Covelle l'exemple de Louis-le-Débonnaire ou le Faible, et qu'il leur fit cette réponse.

FIN DES NOTES DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Quand deux partis divisent un empire,
Plus de plaisirs, plus de tranquillité,
Plus de tendresse et plus d'honnêteté:
Chaque cerveau, dans sa moelle infecté,
Prend pour raison les vapeurs du délire;
Tous les esprits, l'un par l'autre agité,
Vont redoublant le feu qui les inspire:
Ainsi qu'à table un cercle de buveurs,
Fesant au vin succéder les liqueurs,
Tout en buvant demande encore à boire,
Verse à la ronde, et se fait une gloire
En s'enivrant, d'enivrer son voisin.
Des prédicants le bataillon divin,
Ivre d'orgueil et du pouvoir suprême,
Avait déjà prononcé l'anathème;
Car l'hérétique excommunie aussi.
Ce sacré foudre est lancé, sans merci,
Au nom de Dieu. Genève imite Rome
Comme le singe est copiste de l'homme.
Robert Covelle et ses braves bourgeois
Font peu de cas des foudres de l'Église:
On en sait trop; on lit l'esprit des lois;
A son pasteur l'ouaille est peu soumise.
Le fier Rodon, l'intrépide Flournois,
Pallard le riche et le discret Clavière
Vont envoyer, d'une commune voix,
Les prédicants prêcher dans la rivière.
On s'y dispose, et le vaillant Rodon
Saisit déjà le sot prêtre Brognon
A la braguette, au collet, au chignon;
Il le soulève ainsi qu'on vit Hercule

En déchirant la robe qui le brûle,
Lancer d'un jet le malheureux Licas.

Mais, ô prodige ! et qu'on ne croira pas,
Tel est l'ennui dont la sage nature
Dota Brognon, que sa seule figure
Peut assoupir, et même sans prêcher,
Tout citoyen qui l'oserait toucher.
Rien n'y résiste, homme, femme ni fille.
Maître Brognon ressemble à la torpille;
Elle engourdit les mains des matelots
Qui de trop près la suivent sur les flots.
Rodon s'endort, et Pallard le secoue;
Brognon gémit étendu dans la boue.

Tous les pasteurs étaient saisis d'effroi.
Ils criaient tous : « Au secours, à la loi!
» A moi, chrétiens, femmes, filles, à moi! »
A leurs clameurs une troupe dévote,
Se rajustant, descend de son grenier;
Et crie, et pleure, et se retrousse, et trotte,
Et porte en main Saurin (*a*) et le psautier :
Et les enfants vont pleurant après elles,
Et les amants donnant le bras aux belles,
Diacre, maçon, corroyeur, pâtissier,
D'un flot subit inondent le quartier.
La presse augmente, on court, on prend les armes;
Qui n'a rien vu donne le plus d'alarmes.
Chacun pense être à ce jour si fatal
Où l'ennemi, qui s'y prit assez mal,
Au pied des murs vint planter ses échelles, (*b*)
Pour tuer tout, excepté les pucelles.

Dans ce fracas le sage et doux Dolot
Fait un grand signe et d'abord ne dit mot.
Il est aimé des grands et du vulgaire;
Il est poëte, il est apothicaire,
Grand philosophe, et croit en Dieu pourtant;

Simple en ses moeurs, il est toujours content,
Pourvu qu'il rime et pourvu qu'il remplisse
De ses beaux vers le Mercure de Suisse.
Dolot s'avance, et dès qu'on s'aperçut
Qu'il prétendait parler à des visages,
On l'entoura ; le désordre se tut.

« Messieurs, dit-il, vous êtes nés tous sages;
» Ces mouvements sont des convulsions;
» C'est dans le foie, et surtout dans la rate
» Que Gallien, Nicomaque, Hippocrate,
» Tous gens savants, placent les passions.
» L'âme est du corps la très humble servante;
» Vous le savez, les esprits animaux
» Sont fort légers, et s'en vont aux cerveaux
» Porter le trouble avec l'humeur peccante;
» Consultons tous le célèbre Tronchin;
» Il connaît l'âme, il est grand médecin :
» Il peut beaucoup dans cette épidémie. »
Tronchin sortait de son académie,
Lorsque Dolot disait ces derniers mots.
Sur son beau front siége le doux repos;
Son nez romain dès l'abord en impose;
Ses yeux sont noirs, ses lèvres sont de rose;
Il parle peu, mais avec dignité.
Son air de maître est plein d'une bonté
Qui tempérait la splendeur de sa gloire.
Il va tâtant le pouls du consistoire
Et du conseil, et des plus gros bourgeois.

Sur eux à peine il a placé ses doigts
O de son art merveilleuse puissance!
O vanités ! ô fatale science!
La fièvre augmente ; un délire nouveau
Avec fureur attaque tout cerveau, (c)
J'ai vu souvent près des rives du Rhône
Un serviteur de Flore et de Pomone,

Par une digue arrêtant de ses mains
Le flot bruyant qui fond sur ses jardins:
L'onde s'irrite, et brisant sa barrière,
Va ravager les œillets, les jasmins,
Et des melons la couche printanière.
Telle est Genève: elle ne peut souffrir
Qu'un médecin prétende la guérir;
Chacun s'émeut, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable.
Du genre humain voilà le sort fatal:
Nous buvons tous dans une coupe amère
Le jus du fruit que mangea notre mère;
Et du bien même il naît encor du mal.
Lui, d'un pas grave, et d'une marche lente,
Laisse gronder la troupe turbulente,
Monte en carrosse, et s'en va dans Paris
Prendre son rang parmi les beaux-esprits.

Genève alors est en proie au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'insulte.
Tous contre tous, Bitet contre Bitet;
Chacun écrit, chacun fait un projet;
On représente et puis on représente;
A penser creux tout bourgeois se tourmente;
Un prédicant donne à l'autre un soufflet,
Comme la horde à Moïse attachée
Vit autrefois, à son très-grand regret,
Sédékia, prophète peu discret,
Qui souffletait le prophète Michée. *(d)*

Quand le soleil, sur la fin d'un beau jour,
De ses rayons dore encor nos rivages;
Que Philomèle enchante nos boccages,
Que tout respire et la paix et l'amour,
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
D'où partent-ils? dans quels antres profonds
Étaient cachés les fougueux aquilons?

Où dormaient-ils? quelle main sur nos têtes
Dans le repos retenait les tempêtes?
Quel noir démon soudain trouble les airs?
Quel bras terrible a soulevé les mers?
On n'en sait rien. Les savants ont beau dire
Et beau rêver; leurs systèmes font rire:
Ainsi Genève, en ces jours pleins d'effroi,
Était en guerre et sans savoir pourquoi,

Près d'une église à Pierre consacrée,
Très sale église, et de Pierre abhorrée,
Qui brave Rome, hélas! impunément,
Sur un vieux mur est un vieux mo
Reste maudit d'une déesse antique,
Du paganisme ouvrage fantastique,
Dont les enfers animaient les accents,
Lorsque la terre était sans prédicants.
Dieu quelquefois permet qu'à cette idole
L'esprit malin prête encor sa parole.
Les Genevois consultent ce démon,
Quand par malheur ils n'ont point de sermon,
Ce diable antique est nommé l'Inconstance:
Elle a toujours confondu la prudence.
Une girouette, exposée à tout vent,
Est à la fois son trône et son emblème;
Cent papillons forment son diadème.
Par son pouvoir magique et décevant
Il envoya Charles-Quint au couvent,
Jules second aux travaux de la guerre;
Fit Amédée et moine, et pape, et rien; *(e)*
Bonneval turc *(f)* et Makarti chrétien. *(g)*.
Elle est fêtée en France, en Angleterre.
Contre l'ennui son charme est un secours.
Elle a, dit on, gouverné les amours:
S'il est ainsi, c'est gouverner la terre.
Monsieur Rillet *(h)*, dont l'esprit est vanté,

Est fort dévot à cette déité;
Il est profond dans l'art de l'ergotisme;
En quatre parts il vous coupe un sophisme;
Prouve et réfute, et rit, d'un ris malin,
De saint Thomas, de Paul et de Calvin.
Il ne fait pas grand usage des filles,
Mais il les aime. Il trouve toujours bon
Que du plaisir on leur donne leçon,
Quand elles sont honnêtes et gentilles,
Permet qu'on change et de fille et d'amant,
De vins, de mode et de gouvernement.

« Amis, dit-il, alors que nos pensées
» Sont au droit sens tout-à-fait opposées,
» Il est certain, par le raisonnement,
» Que le contraire est un bon jugement:
» Et qui s'obstine à suivre ses visées,
» Toujours du but s'écarte ouvertement.
» Pour être sage il faut être inconstant.
» Qui toujours change une fois au moins trouve
» Ce qu'il cherchait; et la raison l'approuve.
» A ma déesse allez offrir vos vœux.
» Changez toujours, et vous serez heureux. »

Ce beau discours plus fort à la commune.
« Si les Romains adoraient la Fortune,
» Disait Rillet, on peut avec honneur
» Prier aussi l'Inconstance sa sœur. »
Un peuple entier suit avec allégresse
Rillet qui vole aux pieds de sa déesse.
On s'agenouille, on tourne à son autel.
La déité, tournant comme eux sans cesse,
Dicte en ces mots son arrêt solennel:

« Robert Covelle, allez trouver Jean-Jacques,
» Mon favori, qui devers Neufchâtel
» Par passe-temps fait aujourd'hui ses pâques. (i)
» C'est le soutien de mon culte éternel.

» Toujours il tourne, et jamais ne rencontre;
» Il vous soutient et le pour et le contre
» Avec un front de pudeur dépouillé.
» Cet étourdi souvent a barbouillé
» De plats romans, de fades comédies,
» Des opéras, de minces mélodies;
» Puis il condamne, en style entortillé,
» Les opéras, les romans, les spectacles.
» Il vous dira qu'il n'est point de miracles,
» Mais qu'à Venise il en a fait jadis.
» Il se connaît finement en amis;
» Il les embrasse et pour jamais les quitte.
» L'ingratitude est son premier mérite.
» Par grandeur d'âme il hait ses bienfaiteurs;
» Versez sur lui les plus nobles faveurs,
» Il frémira qu'un homme ait la puissance,
» La volonté, la coupable impudence
» De l'avilir en lui fesant du bien.
» Il tient beaucoup du naturel d'un chien:
» Il jappe et fuit, et mord qui le caresse.

» Ce qui surtout me plaît et m'intéresse,
» C'est que de secte il a changé trois fois,
» En peu de temps, pour faire un meilleur choix.
» Allez, volez, Catherine, Covelle;
» Dans votre guerre engagez mon héros,
» Et qu'il y trouve une gloire nouvelle;
» Le dieu du lac vous attend sur ses flots.
» En vain mon sort est d'aimer les tempêtes:
» Puisse Borée, enchaîné sur vos têtes,
» Abandonner au souffle des Zéphyrs
» Et votre barque et vos charmants plaisirs!
» Soyez toujours amoureux et fidèles,
» Et jouissants. C'est sans doute un souhait
» Que jusqu'ici je n'avais jamais fait:
» Je ne voulais que des amours nouvelles;

» Mais ma nature étant le changement,
» Pour votre bien je change en ce moment.
» Je veux enfin qu'il soit dans mon empire
» Un couple heureux sans infidélité,
» Qui toujours aime et qui toujours désire;
» On l'ira voir un jour par rareté:
» Je veux donner, moi qui suis l'Inconstance,
» Ce rare exemple; il est sans conséquence,
» J'empêcherai qu'il ne soit imité.
» Je suis vrai pape, et je donne dispense,
» Sans déroger à ma légèreté.
» Ne doutez point de ma divinité:
» Mon Vatican, mon Église est en France. »
Disant ces mots la déesse bénit
Les deux amants, et le peuple applaudit.

A cet oracle, à cette voix divine,
Le beau Robert, la belle Catherine
Vers la gironette avancèrent tous deux,
En se donnant des baisers amoureux.
Leur tendre flamme en était augmentée;
Et la girouette un moment arrêtée
Ne tourna point, et se fixa pour eux.

Les deux amants sont prêts pour le voyage
Un peuple entier les conduit au rivage;
Le vaisseau part. Zéphyre et les Amours
Sont à la poupe et dirigent son cours,
Enflent la voile, et d'un battement d'aile
Vont caressant Catherine et Covelle.
Tels en allant se coucher à Paphos,
Mars et Vénus ont vogué sur les flots;
Telle Amphitrite et le puissant Nérée
Ont fait l'amour sur la mer azurée.

Les bons bourgeois, au rivage assemblés,
Suivaient de l'œil ce couple si fidèle:
On n'entendait que les cris redoublés

De Liberté, de Catin, de Covelle.
Parmi la foule il était un savant
Qui sur ce cas rêvait profondément,
Et qui tirait un fort mauvais présage
De ce tumulte et de ce beau voyage.
« Messieurs, dit-il, je suis vieux, et j'ai vu
» Dans ce pays bon nombre de sottises:
» Je fus soldat, prédicant et cocu;
» Je fus témoin des plus terribles crises:
» Mon bisaïeul a vu mourir Calvin;
» J'aime Covelle, et surtout sa Catin;
» Elle est charmante, et je sais qu'elle brille
» Par son esprit comme par ses attraits.
» Mais, croyez-moi, si vous aimez la paix,
» Allez souper avec madame Oudrille. »
Notre savant ayant ainsi parlé
Fut du public impudemment sifflé.
Il n'en tint compte. Il répétait sans cesse:
« Madame Oudrille.... » On l'entoure, on le presse:
Chacun riait des discours du barbon;
Et cependant lui seul avait raison.

FIN DU SECOND CHANT.

NOTES ET VARIANTES
DU SECOND CHANT.

(*a*) Les sermons de Saurin, prédicant à La Haye, connu pour une petite espièglerie qu'il fit à mylord Portland, en faveur d'une fille; ce qui déplut fort au Portland, lequel ne passait cependant pas pour aimer les filles.

(*b*) L'escalade de Genève le 12 décembre 1602.

(*c*) Les Genevois tombent en frénésie.
Dans le sénat et dans la bourgeoisie
Bientôt le mal devient contagieux:
L'un tord le bras, l'autre roule les yeux;
Un autre écume, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable.
Jamais son art ne parut plus fatal:
Qui veut guérir, fait souvent bien du mal.
Lui d'un pas grave, etc.

(*d*) *Voyez* les Paralipomènes, chap. 18, vers 23. Or Sédékia, fils de Kanaa, s'approcha de Michée, lui donna un soufflet, et lui dit: « Par où l'esprit du Seigneur a-t-il passé pour al» ler de ma main à ta joue? » (et selon la Vulgate « de toi à moi. »)

(*e*) Amédée, duc de Savoie, retiré à Ripaille, devenu antipape.

(*f*) Le comte de Bonneval général en Allemagne, et bacha en Turquie, sous le nom d'Osman.

(*g*) L'abbé Makarti, Irlandais, prieur en Bretagne, sodomite, simoniaque, puis turc. Il emprunta, comme on sait, à l'auteur de ce poëme 2000 liv. avec lesquelles il s'alla faire circoncire. Il s'est rechristianisé depuis, et est mort à Lisbonne.

(*h*) Celui que l'auteur désigne par le nom de Rillet est en effet un homme d'esprit, qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination.

(*i*) Jean-Jacques Rousseau communiait en effet alors dans

le village de Moutier-Travers, diocèse de Neufchâtel. Il imprima une lettre dans laquelle il dit » qu'il pleurait de joie à cette sainte cérémonie. » Le lendemain, il écrivit une lettre sanglante contre le prédicant qui l'avait, dit-il, très mal communié; le surlendemain, il fut lapidé par les petits garçons, et ne communia plus. Il avait commencé par se faire papiste à Turin, puis il se refit calviniste à Genève; puis il alla à Paris faire des comédies; puis il écrivit à l'auteur qu'il le ferait poursuivre au consistoire de Genève, pour avoir fait jouer la comédie sur terre de France, dans son château à deux lieues de Genève; puis il écrivit contre M. d'Alembert, en faveur des prédicants de Genève; puis il écrivit contre les prédicants de Genève, et imprima qu'ils étaient tous des fripons, aussi-bien que ceux qui avaient travaillé au dictionnaire de l'Encyclopédie, auxquels il avait de très grandes obligations. Comme il en avait davantage à M. Hume, son protecteur, qui le mena en Angleterre, et qui épuisa son crédit pour lui faire obtenir cent guinées d'aumône du roi, il écrivit bien plus violemment contre lui: » » Premier soufflet, dit-il, sur la joue de mon protecteur; second soufflet, troisième soufflet; » apparemment, a-t-on dit que le quatrième était pour le roi.

FIN DES NOTES ET DES VARIANTES DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

QUAND sur le dos de ce lac argenté,
Le beau Robert et sa tendre maîtresse
Voguaient en paix, et savouraient l'ivresse
Des doux désirs et de la volupté;
Quand le Sylvain, la Dryade attentive
D'un pas léger accouraient sur la rive,
Lorsque Protée et les Nymphes de l'eau
Nageaient en foule autour de leur bateau,
Lorsque Triton caressait la Naïade,
Que devenait ce Jean-Jacques Rousseau
Chez qui Robert allait en ambassade ?
Dans un vallon fort bien nommé *Travers*
S'élève un mont vrai séjour des hivers :
Son front altier se perd dans les nuages;
Ses fondements sont aux creux des enfers.
Au pied du mont sont des antres sauvages,
Du dieu du jour ignorés à jamais;
C'est de Rousseau le digne et noir palais.
Là se tapit ce sombre énergumène,
Cet ennemi de la nature humaine,
Pétri d'orgueil et dévoré de fiel;
Il fuit le monde; et craint de voir le ciel.
Et cependant sa triste et vilaine âme
Du dieu d'amour a ressenti la flamme.
Il a trouvé, pour charmer son ennui,
Une beauté digne en effet de lui.
C'était Caron, amoureux de Mégère.
Une infernale et hideuse sorcière
Suit en tous lieux le magot ambulant,
Comme la chouette est jointe au chat-huant,
L'infâme vieille avait pour nom Vachine;

C'est sa Circé, sa Didon, son Alcine.
L'aversion pour la terre et les cieux,
Tient lieu d'amour à ce couple odieux.
Si quelquefois, dans leurs ardeurs secrètes,
Leurs os pointus joignent leurs deux squelettes,
Dans leurs transports il se pâment soudain
Du seul plaisir de nuire au genre humain.

Notre Euménide avait alors en tête
De diriger la foudre et la tempête
Devers Genève. Ainsi l'on vit Junon,
Du haut des airs terrible et forcenée,
Persécuter les restes d'Ilion,
Et foudroyer les compagnons d'Énée.
Le roux Rousseau renversé sur le sein,
Le sein pendant de l'infernale amie,
L'encourageait dans le noble dessein
De submerger sa petite patrie;
Il détestait sa ville de Calvin,
Hélas! pourquoi? c'est qu'il l'avait chérie.

Aux cris aigus de l'horrible harpie,
Déjà Borée, entouré de glaçons,
Est accouru du pays des Lapons;
Les aquilons arrivent de Scythie;
Les gnomes noirs dans la terre enfermés,
Où se pétrit le bitume et le soufre,
Font exhaler du profond de leur gouffre
Des feux nouveaux dans l'enfer allumés.
L'air s'en émeut, les Alpes en mugissent;
Les vents, la grêle et la foudre s'unissent;
Le jour s'enfuit; le Rhône épouvanté,
Vers Saint-Maurice (1) est déjà remonté.
Le lac au loin vomit de ses abîmes
Des flots d'écume élancés dans les airs;
De cent débris ses deux bords sont couverts.
Des vieux sapins les ondoyantes cimes

Dans leurs rameaux engouffrent tous les vents,
Et de leur chute écrasent les passants :
Un foudre tombe, un autre se rallume :
Du feu du ciel on connaît la coutume ;
Il va frapper des arides rochers,
Ou le métal branlant dans les clochers.
Car c'est toujours sur les murs de l'Église
Qu'il est tombé, tant Dieu la favorise,
Tant il prend soin d'éprouver ses élus !

Les deux amants, au gré des flots émus,
Sont transportés au séjour du tonnerre,
Au fond du lac, aux rochers, à la terre,
De tous côtés entourés de la mort.
Aucun des deux ne pensait à son sort.
Covelle craint, mais c'était pour sa belle ;
Catin s'oublie, et tremble pour Covelle.
Robert disait aux Zéphyrs, aux Amours,
Qui conduisaient la barque tournoyante :
« Dieux des amants, secourez mon amante ;
» Aidez Robert à sauver ses beaux jours ;
» Pompez cette eau, bouchez-moi cette fente.
» A l'aide ! à l'aide ! » et la troupe charmante
Le secondait de ses doigts enfantins,
Par des efforts douloureux et trop vains.

L'affreux Borée a chassé le zéphyre :
Un aquilon prend en flanc le navire,
Brise la voile et casse les deux mâts ;
Le timon cède et s'envole en éclats ;
La quille saute et la barque s'entrouvre,
L'onde écumante en un moment la couvre.

La tendre amante étendant ses beaux bras,
Et s'élançant vers son héros fidèle,
Disait : « Cher Co..... » l'onde ne permit pas
Qu'elle achevat le beau nom de Covelle.
Le flot l'emporte, et l'horreur de la nuit

Dérobe aux yeux Catherine expirante.
Mais la clarté terrible et renaissante
De cent éclairs, dont le feu passe et fuit,
Montre bientôt Catherine flottante,
Jouet des vents, des flots et du trépas.
Robert voyait ses malheureux appas,
Ces yeux éteints, ces bras, ces cuisses rondes,
Ce sein d'albâtre à la merci des ondes:
Il la saisit; et d'un bras vigoureux,
D'un fort jarret, d'une large poitrine,
Brave les vents, fend les flots écumeux,
Tire après lui la tendre Catherine,
Pousse, s'avance, et cent fois repoussé,
Plongé dans l'onde, et jamais renversé,
Perdant sa force, animant son courage,
Vainqueur des flots, il aborde au rivage.

Alors il tombe épuisé de l'effort.
Les habitants de ce malheureux bord
Sont fort humains, quoique peu sociables;
Aiment l'argent autant qu'aucun chrétien,
En gagnent peu, mais sont fort charitables
Aux étrangers, quand il n'en coûte rien.
Aux deux amants une troupe s'avance.
Bonnet (2) accourut, Bonnet le médecin,
De qui Lausanne admire la science;
De son grand art il connaît tout le fin.
Aux impotents il prescrit l'exercice;
D'après Haller il décide qu'en Suisse
Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.
A ce seul mot Covelle se réveille,
Avec Bonnet il vide une bouteille,
Et puis une autre: il reprend son teint frais,
Il est plus leste et plus beau que jamais.
Mais Catherine, hélas! ne pouvait boire.
De son amant les soins sont superflus:

Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire;
Robert disait, qui ne boit point n'est plus.
Lors il se pâme, il revient, il s'écrie,
Fait retentir les airs de ses clameurs,
Se pâme encor sur la nymphe chérie,
S'étend sur elle, et la baignant de pleurs,
Par cent baisers croit la rendre à la vie.
Il pense même, en cet objet charmant,
Sentir encor un peu de mouvement.
A cet espoir en vain il s'abandonne:
Rien ne répond à ses brûlants efforts.
« Ah! dit Bonnet, je crois Dieu me pardonne,
» Si les baisers n'animent point les morts,
» Qu'on n'a jamais ressuscité personne. »
Covelle dit: « Hélas! s'il est ainsi,
» C'en est donc fait, je vais mourir aussi. »
Puis il retombe, et la nuit éternelle
Semblait couvrir le beau front de Covelle.

Dans ce moment, du fond des antres creux
Venait Rousseau suivi de son Armide,
Pour contempler le ravage homicide,
Qu'ils excitaient sur ces bords malheureux.
Il voit Robert qui, penché sur l'arène,
Baisait encor les genoux de sa reine.
Roulait des yeux et lui serrait la main.
« Que fais-tu là? » lui cria-t-il soudain.
» Ce que je fais? mon ami, je suis ivre
» De désespoir et de très mauvais vin.
» Catin n'est plus, j'ai le malheur de vivre;
» J'en suis honteux: adieu, je vais la suivre. »

Rousseau réplique: « As-tu perdu l'esprit?
» As-tu le cœur si lâche et si petit?
» Aurais-tu bien cette faiblesse infâme
» De t'abaisser à pleurer une femme?
Soit sage enfin: le sage est sans pitié;

» Il n'est jamais séduit par l'amitié :
» Tranquille et dur en son orgueil suprême,
» Vivant pour soi, sans besoin, sans désir,
» Semblable à Dieu, concentré dans lui-même,
» Dans son mérite il met tout son plaisir.
» J'ai quelquefois festoyé ma sorcière;
» Mais si le ciel terminait sa carrière,
» Je la verrais mourir à mes côtés
» Des dons cuisants qui nous ont infectés,
» Sur un fumier rendant son âme au diable,
» Que ma vertu paisible, inaltérable,
» Me défendrait de m'écarter d'un pas
» Pour la sauver des portes du trépas.
» D'un vrai Rousseau tel est le caractère;
» Il n'est ami, parent, époux, ni père;
» Il est de roche, et quiconque, en un mot,
» Naquit sensible, est fait pour être un sot. »
« Ah ! dit Robert, cette grande doctrine
» A bien du bon, mais elle est trop divine :
» Je ne suis qu'homme, et j'ose déclarer
» Que j'aime fort toute humaine faiblesse :
» Pardonnez-moi la pitié, la tendresse,
» Et laissez-moi la douceur de pleurer. »
Comme il parlait, passait sur cette terre,
En berlingot, certain pair d'Angleterre,
Qui voyageait tout excédé d'ennui,
Uniquement pour sortir de chez lui;
Lequel avait pour charmer sa tristesse,
Trois chiens courants, du punch, et sa maîtresse.
Dans le pays on connaissait son nom,
Et tous ses chiens; c'est mylord Abington. (3)

Il aperçoit une foule éperdue,
Une beauté sur le sable étendue,
Covelle en pleurs et des verres cassés.
« Que fait-on là? dit-il à la cohue.

« On meurt, mylord, » et les gens empressés
Portaient déjà les quatre ais d'une bière,
Et deux manants fouillaient le cimetière.
Bonnet disait : « Notre art n'est que trop vain :
» On a tenté des baisers et du vin;
» Rien n'a passé. Cette pauvre bourgeoise
» A fait son temps; qu'on l'enterre, et buvons. »
Mylord reprit : « Est-elle genevoise ? »
« Oui, » dit Covelle. « Eh bien ! nous le verrons. »
Il saute en bas, il écarte la troupe
Qui fait un cercle en lui pressant la croupe,
Marche à la belle et lui met dans la main
Un gros bourson de cent livres sterlin.
La belle serre, et soudain ressuscite.
On bat des mains : Bonnet n'a jamais su
Ce beau secret. La gaupe décrépite
Dit qu'en enfer il était inconnu.
Rousseau convient que, malgré ses prestiges,
Il n'a jamais fait de pareils prodiges.
Mylord sourit : Covelle transporté
Croit que c'est lui qu'on a ressuscité.
Puis en dansant ils s'en vont à la ville
Pour s'amuser de la guerre civile.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES DU TROISIÈME CHANT.

(1) Saint-Maurice, dans le Valais, à quelques milles de la source du Rhône. C'est en cet endroit que la légende a prétendu que Dioclétien, en 287, avait fait martyriser une légion composée de six mille chrétiens à pied, et de sept cents chrétiens à cheval, qui arrivaient d'Egypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que Saint-Maurice est une vallée étroite entre deux montagnes escarpées, et qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encore qu'en 287 il n'y avait aucune persécution; que Dioclétien alors comblait tous les chrétiens de faveurs; que les premiers officiers de son palais, Gorgonios et Dorotheos, étaient chrétiens, et que sa femme Presca était chrétienne, etc. Le lecteur observera surtout que la fable du martyre de cette légion fut écrite par Grégoire de Tours qui ne passe pas pour un Tacite, d'après un mauvais roman attribué à l'abbé Eucher, évêque de Lyon, mort en 454: et dans ce roman, il est fait mention de Sigismond, roi de Bourgogne, mort en 523.

Je veux et je dois apprendre au public qu'un nommé Nonotte, ci-devant jésuite, fils d'un brave crocheteur de notre ville, a depuis peu, dans le style de son père, soutenu l'authenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu plusieurs femmes, que Dioclétien avait toujours été persécuteur, et que Constantin était, comme Moïse, le plus doux de tous les hommes. Cela se trouve dans un libelle de cet ex-jésuite, intitulé *les Erreurs de Voltaire;* libelle aussi rempli d'erreurs que de mauvais raisonnements. Cette note est un peu étrangère au texte, mais c'est le droit des commentateurs. (Cette note est de M. C***, avocat à Besançon.)

(2) Il est mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire, mais il n'en avait pas moins des pratiques. Il disait plus de bons mots qu'il ne guérissait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. M. Jori, mon médecin ordinaire, a contribué beaucoup à la pacification; il faut espérer que l'auteur en parlera dans sa première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens, ils s'en sont peu mêlé, attendu qu'il n'y a pas eu

une égratignure, excepté le soufflet donné par un prédicant dans l'assemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, et plusieurs citoyens avaient fait leur testament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités.

(3) Mylord Abington s'est distingué depuis dans le sénat britannique par son patriotisme, et une haine constante pour la corruption, la tyrannie et les restes de superstition que l'Angleterre conserve encore. Il a fait un discours très raisonnable et très plaisant contre des lois ridicules sur l'observation du dimanche, imitées des lois juives sur le sabbat, qui s'observent à Londres avec rigueur, et pour les quelles le conseil de la cité et même les chambres du parlement font semblant d'avoir beaucoup de zèle, afin de faire leur cour à la populace, qui, en Angleterre comme ailleurs, s'amuse beaucoup des persécutions exercées au nom de Dieu. Mylord Abington consultait un jour, pour un mal d'yeux, Tronchin, qui lui recommanda de ne pas trop lire: « Je ne lis jamais, » dit mylord; il y a quelques années que j'essayai de parcourir » un livre qui s'appelait, je crois, la Genèse; mais après en » avoir lu quelques pages, je le laissai là. » Il paraissait à Genève tel qu'on le peint ici (*Note des éditeurs de Kehl.*)

FIN DES NOTES DU TROISIÈME.

QUATRIÈME CHANT.

Nos voyageurs devisaient en chemin;
Ils se flattaient d'obtenir du destin
Ce que leur cœur aveuglément désire,
Bonnet de boire, et Jean-Jacques d'écrire;
Catin d'aimer, la vieille de médire;
Robert de vaincre, et d'aller à grands pas
Du lit à table et de table aux combats.

Tout caractère en causant se déploie.
Mylord disait: « Dans ces remparts sacrés
» Avant-hier les Français sont entrés;
» Nous nous battrons, c'est là toute ma joie:
» Mes chiens et moi nous suivrons cette proie.
» J'aurai contre eux mes fusils à deux coups;
» Pour un Anglais c'est un plaisir bien doux.
» Des Genevois je conduirai l'armée. »

Comme il parlait, passa la Renommée:
Elle portait trois cornets à bouquin, (1)
L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
Et le dernier, que l'on entend à peine,
Est pour le vrai, que la nature humaine
Chercha toujours et ne connut jamais.
La belle aussi se servait de sifflets.
Son écuyer, l'astrologue de Liége,
De son chapitre obtint le privilége
D'accompagner l'errante déité,
Et le Mensonge était à son côté.
Entre eux marchait le vieux à tête chauve,
Avec son sable et sa fatale faulx.
Auprès de lui la Vérité se sauve.
L'âge et la peine avaient courbé son dos;
Il étendait ses deux pesantes ailes;

La Vérité, qu'on néglige ou qu'on fuit,
Qu'on aime en vain, qu'on masque ou qu'on poursuit,
En gémissant, se blotissait sous elles.
La Renommée à peine la voyait,
Et tout courant devant elle avançait.

« Hé bien! madame, avez-vous des nouvelles ? »
Dit Abington : « J'en ai beaucoup mylord;
» Déjà Genève est le champ de la mort.
» J'ai vu de Luc (2) plein d'esprit et d'audace
» Dans le combat animer les bourgeois.
» J'ai vu tomber au seul son de sa voix
» Quatre syndics (3) étendus sur la place.
» Verne est en casque, et Vernet en cuirasse;
» L'encre et le sang dégouttent de leurs doigts.
» Ils ont prêché la discorde cruelle
» Différemment, mais avec même zèle.
» Tels autrefois dans les murs de Paris
» Des moines blancs, noirs, minimes et gris,
» Portant mousquet, carabine, rondelle,
» Encourageaient tout un peuple fidèle
» A débusquer le plus grand des Henris,
» Aimé de Mars, aimé de Gabrielle,
» Héros charmant, plus héros que Covelle.
» Bèze et Calvin sortent de leurs tombeaux:
» Leur voix terrible épouvante les sots;
» Ils ont crié d'une voix de tonnerre:
» *Persécutez*, c'est là leur cri de guerre.
» Satan, Mégère, Astaroth, Alecton,
» Sur les remparts ont pointé le canon.
» Il va tirer, je crois déjà l'entendre.
» L'église tombe, et Genève est en cendre. »

« Bon, dit la vieille, allons, doublons le pas.
» Exaucez-nous, puissant Dieu des combats!
» Dieu Sabaoth, de Jacob et de Bèze!
» Tout va périr; je ne me sens pas d'aise. »

Enfin la troupe est aux remparts sacrés,
Remparts chétifs, et très mal réparés.
Elle entre, observe, avance, fait sa ronde.
Tout respirait la paix la plus profonde.
Au lieu du bruit des foudroyants canons,
On entendait celui des violons;
Chacun dansait. On voit pour tout carnage
Pigeons, poulets, dindons et grianaux;
Trois cents perdrix à pieds de cardinaux
Chez les traiteurs étalent leur plumage.

Mylord s'étonne; il court au cabaret:
A peine il entre, une actrice jolie
Vient l'aborder d'un air tendre et discret,
Et l'inviter à voir la comédie.
O juste ciel! qu'est-ce donc qui s'est fait?
Quel changement! alors notre Zaïre
Au doux parler, au gracieux sourire,
Lorgna Mylord, et dit ces propres mots: *(a)*
« Ignorez-vous que tout est en repos?
» Ignorez-vous qu'un Mécène de France,
» Ministre heureux et de guerre et de paix,
» Jusqu'en ces lieux a versé ses bienfaits?
» S'il faut qu'on prêche, il faut aussi qu'on danse.
» Il nous envoie un brave chevalier, (4)
» Ange de paix quoique vaillant guerrier;
» Qu'il soit béni! Grâce à son caducée,
» Par les Plaisirs la Discorde est chassée.
» Le vieux Vernet, sous son vieux manteau noir,
» Cache en tremblant sa mine embarrassée:
» Et nous donnons le Tartufe ce soir. »
« Tartufe! allons je vole à cette pièce:
» Lui dit Milord: j'ai haï de tout temps
» De ces croquants la détestable espèce;
» Égayons-nous ce soir à leurs dépens.
» Allons, Bonnet, Covelle et Catherine;

» Et vous aussi, vous Jean-Jacque et Vachine,
» Buvons dix coups. mangeons vite et courons
» Rire à Molière, et siffler les fripons. »

A ce discours, enfant de l'allégresse,
Rousseau restait morne, pâle et pensif;
Son vilain front fut voilé de tristesse.
D'un vieux caissier l'héritier présomptif
N'est pas plus sot alors qu'on lui vient dire
Que le bon-homme en réchappe et respire.
Rousseau, poussé par son maudit démon,
S'en va trouver le prédicant Brognon.
Dans un réduit à l'écart il le tire,
Grince les dents, se recueille et soupire.
Puis il lui dit: « Vous êtes un fripon;
» Je sens pour vous une haine implacable;
» Vous m'abhorrez; vous me donnez au diable;
» Mais nos dangers doivent nous réunir.
» Tout est perdu! Genève a du plaisir.
» C'est pour nous deux le coup le plus terrible;
» Vernet surtout y sera bien sensible.
» Les charlatans sont donc bernés tout net;
» Ce soir Tartufe; et demain Mahomet!
» Après demain l'on nous joûra de même.
» Des Genevois on adoucit les mœurs,
» On les polit, ils deviendront meilleurs.
» On s'aimera! Souffrirons-nous qu'on s'aime?
» Allons brûler le théâtre à l'instant.
» Un chevalier, ambassadeur de France,
» Vient d'ériger cet affreux monument,
» Séjour de paix, de joie et d'innocence:
» Qu'il soit détruit jusqu'en son fondement.
» Ayons tous deux la vertu d'Érostrate; (5)
» Ainsi que lui méritons un grand nom.
» Vous connaissez la noble ambition;
» Le grand vous plaît, et la gloire vous flatte:

» Prenons ce soir en secret un brandon.
» En vain les sots diront que c'est un crime;
» Dans ce bas monde il n'est ni bien ni mal.
» Aux vrais savants tout doit sembler égal.
» Bâtir est beau; mais détruire est sublime.
» Brûlons théâtre, actrice, acteur, souffleur,
» Et spectateur, et notre ambassadeur. »

Le lourd Brognon crut entendre un prophète,
Crut contempler l'ange exterminateur,
Qui fait sonner sa fatale trompette
Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.

Pour accomplir ce projet de détruire,
Pour réussir, Vachine doit s'armer;
Sans toi, Bacchus, peut-on chanter et rire?
Sans toi, Vénus, peut-on savoir aimer?
Sans toi, Vachine, on n'est pas sûr de nuire.
Ils font venir la vieille à leur taudis.
La gaupe arrive, et de ses mains crochues,
Que de l'enfer les chiens avaient mordues,
Formes un gâteau de matières fondues
Qui brûleraient les murs du paradis.
Pour en répandre au loin les étincelles,
Vachine a pris (je ne puis décemment
Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend)
Un tas pourri de brochures nouvelles,
Vers de Le Brun morts aussitôt que nés, (6)
Longs mandements dans le Puy confinés, (7)
Tacite orné par le sieur La Blétrie,
D'un style neuf et d'un mélange heureux
De pédantisme et de galanterie;
Journal chrétien, madrigaux amoureux,
De Chiniac les écrits plagiaires, (8)
Du droit canon quarante commentaires.
Tout ce fatras fut du chanvre en son temps;
Linge il devint par l'art des tisserands;

Puis en lambeaux des pilons le pressèrent;
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
De visions à l'envie le chargèrent;
Puis on le brûle: il vole dans les airs,
Il est fumée aussi-bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle est l'histoire.
Tout est fumée, et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

Les trois méchants ont posé cette étoupe
Sous le foyer où s'assemble la troupe;
La mèche prend. Ils regardent de loin
L'heureux effet qui suit leur noble soin, (9)
Clignant les yeux, et tremblant qu'on ne voie
Leurs fronts plissés se dérider de joie.
Déjà la flamme a surmonté les toits,
Les toits pourris, séjour de tant de rois.
Le feu s'étend, le vent le favorise.
Le spectateur, que la flamme poursuit,
Crie au secours, se précipite et fuit:
Jean-Jacques rit; Brognon les exorcise.
Ainsi Chalcas et le traître Sinon
S'applaudissaient lorsqu'ils mirent en cendre
Les murs sacrés du superbe Ilion,
Que le dieu Mars, Aphrodise (10), Apollon,
Virent brûler et ne purent défendre.
Las! que devient le pauvre entrepreneur,
Ce Rosimond plus généreux qu'habile?
A ses dépens il a, pour son malheur,
Fait à grands frais meubler le noble asile
Des doux plaisirs peu faits pour cette ville.
Un seul moment consume l'attirail
Du grand César, d'Auguste, d'Orosmane,
Et la toilette où se coiffa Roxane,
Et l'ornement de Rome et du sérail.
O Rosimond! que devient votre bail?

De tous vos soins quel funeste salaire!
Est-ce à Calvin que vous aurez recours?
Est-ce à l'évêque appelé titulaire?
Hélas! lui-même a besoin de secours.
Ah malheureux! à qui vouliez-vous plaire?
Vous êtes plaint, mais fort abandonné.
Après vingt ans vous voilà ruiné:
De vos pareils c'est le sort ordinaire.
Qui du public s'est fait le serviteur
Peut se vanter d'avoir un méchant maître.
Soldat, auteur, commentateur, acteur,
Également se repentent peut-être.
Loin du public, heureux dans sa maison
Qui boit en paix, et dort avec Suson! (11)

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES ET VARIANTES
DU QUATRIÈME CHANT.

(1) Observez, cher lecteur, combien le siècle se perfectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la Renommée dans la Henriade, on lui en a donné deux dans la divine Pucelle, et aujourd'hui on lui en donne trois dans le poëme moral de la guerre genevoise. Pour moi j'ai envie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'auteur, qui est sans doute un jeune homme qu'il faut bien encourager.

(2) De Luc, d'une des plus anciennes familles de la ville: c'était le Paoli de Genève; il est d'ailleurs physicien et naturaliste. Son père entend merveilleusement saint Paul, sans savoir le grec et le latin: on dit qu'il ressemble aux apôtres, tels qu'ils étaient avant la descente du Saint-Esprit.

(3) Les bourgeois voulaient avoir le droit de destituer quatre syndics.

(4) Le chevalier de Beauteville, ambassadeur en Suisse, lieutenant-général des armées. Il contribua, plus que personne, à la prise de Berg-op-zoom.

(5) Érostrate brûla, dit-on, le temple d'Éphèse pour se faire de la réputation.

(6) Nous ne savons pas qui est ce Le Brun. Il y a tant de plats poëtes connus deux jours à Paris, et ignorés ensuite pour jamais!

(7) C'est apparemment un mandement de l'évêque du Puy en Velay, qui, adressant la parole aux chaudronniers de son diocèse, leur parla de La Motte et de Fontenelle.

(8) Le Chiniac nous est aussi inconnu que Le Brun. Nous apprenons dans le moment que c'est un commentateur des discours de Fleuri, qui a été assez intelligent pour voler tout ce qui se trouve sur ce sujet dans un livre très connu, et assez impudent pour insulter ceux qu'il a volés:

> De telles gens il est assez;
> Priez Dieu pour les trépassés.

(9) Ce fut le 5 février 1768 qu'on mit le feu à la salle des spectacles.

(10) Vénus est nommée en grec Aphrodite. Notre auteur l'appelle Aphrodise : c'est apparemment par euphonie, comme disent les doctes.

(11) On accusa de cet incendie le fanatisme religieux ou patriotique des bons Genevois, qui croyaient que, si la comédie s'établissait à Genève, ils seraient ruinés dans ce monde, et damnés dans l'autre. C'est par une fiction poétique qu'on l'attribue ici à ceux qui avaient mis cette idée dans la tête de ces pauvres gens.

(*a*) » Le roi de France à Genève affligée
» Par ses bontés rend enfin le repos ;
» Las de la voir par le chagrin rongée,
» Il a daigné mettre fin à ses maux ;
» Il a voulu que tout soit dans la joie :
» Pour cet effet ce bon roi nous envoie
» Un doux ministre, un brave chevalier, etc.

FIN DES NOTES ET DE LA VARIANTE DU CHANT QUATRIÈME.

CINQUIÈME CHANT.

Des prédicants les âmes réjouies
Rendaient à Dieu des grâces infinies (1)
Sincèrement du mal qu'on avait fait.
Le cœur d'un prêtre est toujours satisfait,
Si les plaisirs que son rabat condamne
Sont enlevés au séculier profane.
Qu'arriva-t-il? le désordre s'accrut
Quand de ces lieux le plaisir disparut.
Mieux qu'un sermon l'aimable comédie
Instruit les gens, les rapproche, les lie:
Voilà pourquoi la Discorde en tout temps
Pour son séjour a choisi les couvents.
Les deux partis, plus fous qu'à l'ordinaire,
S'allaient gourmer, n'ayant plus rien à faire;
Et tous les soins du ministre de paix
Dans la cité sont perdus désormais.
Mille horlogers (2) de qui les mains habiles
Savaient guider leurs aiguilles dociles,
D'un acier fin régler les mouvements,
Marquer l'espace et diviser le temps,
Renonçaient tous à leurs travaux utiles.
Le trouble augmente: on ne sait plus enfin
Quelle heure il est dans les murs de Calvin.
On voit leurs mains tristement occupées
A ranimer sur un grès plat et rond
Le fer rouillé de leurs vieilles épées.
Ils vont chargeant de salpêtre et de plomb
De lourds mousquets dégarnis de platine.
Le fer pointu, qui tourne à la cuisine,
Et fait tourner les poulets déplumés,
Bientôt se change aux regards alarmés

En longue pique, instrument du carnage:
Et l'ouvrier, contemplant son ouvrage,
Tremble lui-même et recule de peur.

O jours! ô temps de disette et d'horreur!
Les artisans, dépourvus de salaire,
Nourris de vent, défiant les hasards,
Meurent de faim en attendant que Mars
Les extermine à coups de cimeterre.

Avant ce temps l'industrie et la paix
Entretenaient une honnête opulence;
Et le Travail, père de l'Abondance,
Sur la cité répandait ses bienfaits.
La Pauvreté, sèche, pâle, au teint blême,
Aux longues dents, aux jambes de fuseaux,
Au corps flétri, mal couvert de lambeaux,
Fille du Styx, pire que la Mort même,
De porte en porte allait traînant ses pas.
Monsieur Labat la guette, et n'ouvre pas. (3)
Et cependant Jean-Jacque et sa sorcière,
Le beau Covelle et sa reine d'amour,
Avec Bonnet buvaient le long du jour,
Pour soulager la publique misère.
Au cabaret le bon mylord payait:
Des indigents la foule s'y rendait.
Pour s'en défaire, Abington leur jetait
De temps en temps de l'or par les fenêtres;
Nouveau secret très peu connu des prêtres.
L'or s'épuisa, le secours dura peu.
Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange.
Sous les drapeaux il est beau qu'il se range;
Mais il faudrait qu'il eût un pot au feu.

C'en était fait: *les seigneurs magnifiques* (4)
Allaient subir le sort des républiques;
Sort malheureux qui mit Athène aux fers,
Abîma Tyr et les murs de Carthage,

Changea la Grèce en d'horribles déserts,
Des fils de Mars énerva le courage,
Dans les filets (5) prit l'empire romain,
Et quelque temps menaça Saint-Marin. (6)
Hélas! un jour il faut que tout périsse.
Dieu paternel, sauvez du précipice
Ce pauvre peuple, et reculez sa fin.

Dans le conseil le doux Paul Galatin
Cède à l'orage, et navré de tristesse,
Quitte un timon qui branlait dans sa main.

Nécessité fait bien plus que sagesse.
Cramer un jour, ce Cramer dont la presse
A tant gémi sous ma prose et mes vers,
Au magasin déjà rongés des vers;
Le beau Cramer qui jamais ne s'empresse
Que de chercher la joie et les festins,
Dont le front chauve est encor cher aux belles,
Acteur brillant dans nos pièces nouvelles;
Cramer, vous dis-je, aimé des citadins,
Se promenait dans la ville affligée,
Vide d'argent et d'ennuis surchargée.
Dans sa cervelle il cherchait un moyen
De la sauver, et n'imaginait rien.
A la fenêtre il voit madame Oudrille,
Et son époux, et son frère, et sa fille,
Qui chantaient tous des chansons en refrain,
Près d'un buffet garni de Chambertin.
Mon cher Cramer est homme qui se pique
De se connaître en vin plus qu'en musique.
Il entre, il boit, il demeure surpris
Tout en buvant de voir de beaux lambris,
Des meubles frais, tout l'air de la richesse.
« Je crois, dit il, non sans quelque allégresse,
» Que la fortune enfin vous a compris
» Au numéro de ses chers favoris.

» L'an dix-sept cent deux six, ou je me trompe,
» Vous étiez loin d'étaler cette pompe;
» Vous demeuriez dans le fond d'un taudis;
» Votre gosier, raclé par la piquette,
» Poussait des sons d'une voix bien moins nette.
» Pour Dieu! montrez à mes sens ébaudis
» Par quel moyen votre fortune est faite. »

Madame Oudrille en ces mots répliqua:
« La pauvreté long-temps nous suffoqua,
» Quand la discorde était dans la famille,
» Et de chez elle écartait le bon sens.
» J'étais brouillée avec monsieur Oudrille,
» Monsieur Oudrille avec tous ses parents;
» Ma belle-sœur l'était avec ma fille;
» Nous plaidions tous, nous mangions du pain bis.
» Notre intérêt nous a tous réunis.
» Pour être en paix dans son lit comme à table,
» Le premier point est d'être raisonnable.
» Chacun cédant un peu de son côté,
» Dans la maison met la prospérité. »

Cramer aimait cette saine doctrine.
D'un trait de feu son esprit s'illumine;
Il se recueille, il fait son pronostic,
Boit, prend congé, puis avise un syndic
Qui disputait dans la place voisine
Avec de Luc, et Clavière, et Flournois.
Trois conseillers et quatre bons bourgeois
Auprès de là criaient à pleine tête,
Et se morguaient d'un air très malhonnête.
Cramer leur dit: « Madame Oudrille est prête
» A vous donner du meilleur Chambertin.
» Montez là-haut: c'est l'arrêt du destin,
» Ce jour pour vous doit être un jour de fête. »
Chacun y court, citadin, conseiller:
Le beau Covelle y monte le premier.

En jupon blanc sa belle requinquée,
Les cheveux teints d'une poudre musquée,
L'accompagnait et serrait son blondin,
Qui sur le cou lui passait une main.
A leur devant madame Oudrille arrive;
Sa face est ronde et sa mine est naïve;
En la voyant le cœur se réjouit.
Elle conta comment elle s'y prit
Pour radouber sa barque délabrée.
Tout le conseil entendit la leçon.
Le peuple même écouta la raison.
Les jours sereins de Saturne et de Rhée,
Les temps heureux du beau règne d'Astrée
Dès ce moment renaquirent pour eux:
On rappela les danses et les jeux,
Qu'avait bannis Calvin l'impitoyable;
Jeux protégés par un ministre aimable,
Jeux détestés de Vernet l'ennuyeux.
Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour et des plaisirs de paix,
Revint placer son lit à Plainpalais. (7)
Genève fut une grande famille:
Et l'on jura que si quelque brouillon
Mettait jamais le trouble à la maison,
On l'enverrait devers madame Oudrille.
Le roux Rousseau de fureur hébété,
Avec sa gaupe errant à l'aventure,
S'enfuit de rage, et fit vite un traité
Contre la paix qu'on venait de conclure.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

NOTES DU CHANT CINQUIÈME.

(1) Expression si familière à l'un d'entre eux que, l'ayant répétée vingt fois dans un sermon, un de ses parents lui dit: « Je te rends des grâces infinies d'avoir fini. »

(2) Genève fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les horlogers ne sont pas des artisans ordinaires; ce sont, comme l'a dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, des physiciens de pratique. Les Graham et les Le Roi ont joui d'une grande considération; et M. Le Roi d'aujourd'hui est un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Les grands mécaniciens sont aux simples géomètres ce qu'un grand poëte est à un grammairien.

(3) C'est un Français réfugié qui, par une honnête industrie et par un travail estimable, s'est procuré une fortune de plus de deux millions. Presque toutes les familles opulentes de Genève sont dans le même cas. Les enfants de M. Hervart, contrôleur-général des finances sous le cardinal Mazarin, se retirèrent dans la Suisse et en Allemagne, avec plus de six millions, à la révocation de l'édit de Nantes. La Hollande et l'Angleterre sont remplies de familles réfugiées qui, ayant transporté les manufactures, ont fait des fortunes très considérables dont la France a été privée. La plupart de ces familles reviendraient avec plaisir dans leur patrie, et y rapporteraient plus de cent millions, si l'on établissait en France la liberté de conscience, comme elle l'est dans l'Allemagne, en Angleterre, en Hollande, dans le vaste empire de la Russie et dans la Pologne. (Cette note nous a été fournie par un descendant de M. Hervart.)

(4) Quand les citoyens sont convoqués, le premier syndic les appelle *souverains et magnifiques seigneurs*.

(5) Les filets de saint Pierre. Les curieux ne cessent d'admirer que des cordeliers et des dominicains aient régné sur les descendants des Scipions.

(6) Le cardinal Albéroni, n'ayant pu bouleverser l'Europe, voulut détruire la république de Saint-Marin en 1739. C'est une petite ville perchée sur une montagne de l'Apennin, entre

Urbin et Rimini. Elle conquit autrefois un moulin ; mais craignant le sort de la république romaine, elle rendit le moulin, et demeura tranquille et heureuse. Elle a mérité de garder sa liberté. C'est une grande leçon qu'elle a donnée à tous les états.

(7) Plainpalais, promenade entre le Rhône et l'Arve, aux portes de la ville, couverte de maisons de plaisance, de jardins et d'excellents potagers d'un très grand rapport. C'était autrefois un marais infect, *plana palus*, du temps qu'il n'était question dans Genève que de la grâce prévenante accordée à Jacob, et refusée à son frère le pate-pelu; qu'on ne parlait que des supralapsaires, des infralapsaires, des universalistes, de la perception de Dieu différente de sa vision, de plusieurs autres visions, de la manducation supérieure, de l'inutilité des bonnes œuvres, des querelles de Vigilantius et de Jérôme, et autres controverses sublimes extrêmement nécessaires à la santé, et par le moyen desquelles on vit fort à l'aise, et on marie avantageusement ses filles.

N. B. On a souvent donné à Plainpalais de très agréables rendez-vous avec toute la discrétion requise.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

ÉPILOGUE.

Je donnerai le sixième chant dès que l'auteur voudra bien m'en gratifier; car il gratifie et ne vend pas, quoi qu'en dise l'ex-jésuite Patouillet, dans un de ses mandements contre tous les parlements du royaume, sous le nom d'un archevêque (*). J'espère qu'alors ma fortune sera faite, comme celle de l'Homme aux quarante écus.

(*) J.-F. de Montillet, archevêque d'Auch signa, dans son palais archiépiscopal, le 23 janvier 1764, un libelle diffamatoire, composé par Patouillet et consorts. Ce libelle fut condamné à être brûlé par le bourreau, et l'archevêque à dix mille écus d'amende. Il est dit dans ce libelle (page 35): « Vos pères vous avaient appris à respecter les jésuites; cette » vénérable compagnie vous avait pris dans son sein dès » votre enfance, pour former vos cœurs et vos esprits par le » lait de ses instructions. Elle cesse d'être: on leur ôte, en » les rendant au siècle, le patrimoine qu'ils y avaient laissé, » etc. »

C'est-à-dire que Patouillet voulait bouleverser la famille des Patouillets, en demandant à partager, et en ne se contentant pas de sa pension.

Patouillet poursuit humblement dans son palais archiépiscopal (page 47): « Quelle est la puissance qui a frappé ces » coups inouis? C'est une puissance étrangère..... qui est allée » bien au-delà des limites de sa compétence. »

Ainsi, selon l'archevêque d'Auch, il faut excommunier tous les parlements du royaume, les rois de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal, le duc de Parme, etc. etc. etc. « Ces parlements, ajoute-t-il, pag. 48, sont les vrais ennemis » des deux puissances, qui, mille fois abattus par leur con» cert, toujours animés de la rage la plus noire, toujours » attentifs à nous nuire, nous ont porté enfin le plus perçant » de tous les coups. »

Ainsi Patouillet fait dire à Montillet que les parlements

Si quelqu'un se formalise de ces plaisanteries très légères sur un sujet qui en méritait de plus fortes; si quelqu'un est assez sot pour se fâcher, l'auteur, qui est parfois goguenard, m'a promis de le fâcher un peu davantage dans le nouveau chant que nous espérons publier.

A l'égard de Jean-Jacques, puisqu'il n'a joué dans tout ce tracas que le rôle d'une cervelle fort mal timbrée, puisqu'il s'est fait chasser partout où il a paru, puisque c'est un absurde raisonneur qui, ayant imprimé sous son nom quelques petites sottises contre Jésus-

sont des séditieux qui ont nui à tous les évêques en les défesant des jésuites.

Notre imbécille Montillet
Devint ainsi le perroquet
De notre savant Patouillet;
Mais on rabattit son caquet.

Patouillet s'avise de parler de poésie dans son mandement. Il traite (page 13) de vagabond un officier du roi qui n'était pas sorti de ses terres depuis quinze ans. Il est assez bien instruit pour appeler mercenaire un homme qui, dans ce temps-là même, avait prêté généreusement au neveu de J.-F. Montillet une somme considérable, en bon voisin: et le J.-F. Montillet d'Auch est assez malavisé pour signer cette impertinence. J'étais auprès de cet officier du roi, quand, au bout de trois ans, la nièce de l'archevêque J.-F. Montillet envoya son argent avec les intérêts au créancier qui les jeta au nez du porteur.

Si j'avais été à la place de l'archevêque J.-F. Montillet, j'aurais écrit au bienfaiteur de mon neveu: « Monsieur, je » vous demande très humblement pardon d'avoir signé le » libelle de Patouillet, etc. » ou bien: « Monsieur, je suis un » imbécille qui ne sais pas ce que c'est qu'un mandement, » et qui m'en suis rapporté à ce misérable Patouillet, etc. » ou bien: « Monsieur, pardonnez à ma bêtise si, ne sachant » ni lire ni écrire, j'ai prêté mon nom à ce polisson de Pa» touillet; » ou enfin quelque chose dans ce goût d'honnêteté et de décence. Mais en voilà assez sur Montillet et Patouillet.

Christ, a imprimé aussi dans le même libelle que Jésus-Christ *est mort comme un Dieu*: puisqu'il est quelquefois calomniateur, déclaré tel, et affiché tel, par une déclaration publique des plénipotentiaires de France, de Zurich et de Berne, le 25 juillet 1766, nous pensons qu'il a fallu lui donner le fouet beaucoup plus fort qu'aux autres, et que l'auteur a très bien fait de montrer le vice et la folie dans toute leur turpitude. Nous l'exhortons à traiter ainsi les brouillons et les ingrats, et à écraser les serpents de la littérature, de la même main dont il a élevé des trophées à Henri IV, à Louis XIV et à la Vérité dans tous ses ouvrages. Nous avons besoin d'un vengeur: il est juste que celui qui a vécu avec la petite-fille de Corneille extermine les descendants des Claveret, des Scudéri et des d'Aubignac.

Les lois ne peuvent pas punir un calomniateur littéraire, encore moins un charlatan déclamateur qui se contredit à chaque page; un romancier qui croit éclipser Télémaque en élevant un jeune seigneur pour en faire un menuisier, et qui croit surpasser madame de La Fayette en fesant donner des *baisers âcres* par une Suissesse à un précepteur suisse.

Il n'y a pas moyen de condamner à l'amende honorable ceux qui, ayant devant les yeux les grands modèles du siècle de Louis XIV, défigurent la langue française par un style barbare ou ampoulé, ou entortillé; ceux qui parlent poétiquement de physique; ceux qui, dans les choses les plus communes, prodiguent les expressions les plus violentes; ceux qui, ayant fait ronfler au théâtre des vers qu'on ne peut lire, ne manquent pas de faire dire dans les journaux qu'ils sont supérieurs à l'inimitable Racine; ceux qui se croient des Tite-Live pour avoir copié des dates; ceux qui écrivent l'histoire avec le style familier de la conversation, ou qui font des phrases au lieu de nous apprendre des faits; ceux qui, inconnus au barreau, publient des recueils de leurs plaidoyers incon-

mus au public; ceux qui soutiennent une cause respectable par d'absurdes arguments, et qui ont la bêtise de rapporter les objections les plus accablantes pour y faire les réponses les plus frivoles et les plus sottes; ceux qui trafiquent de la louange et de la satire, comme on vend des merceries dans une boutique, et qui jugent insolemment de tout ce qui est approuvé, sans avoir jamais pu rien produire de supportable; ceux qui....... On aurait plutôt compté les dettes de l'Angleterre, que le nombre de ces excréments du Parnasse.

Nous avons donc besoin qu'il s'élève enfin parmi nous un homme qui sache détruire cette vermine, qui encourage le bon goût et qui proscrive le mauvais, qui puisse donner le précepte et l'exemple. Mais où le trouver? qui sera assez éclairé et courageux ?... Ah! si M. l'abbé d'Olivet, notre cher compatriote, pouvait prendre cette peine! mais il est trop vieux, et l'ex-jésuite Nonotte (*) infecte impunément notre Franche-Comté..

(*) Nous commençons pourtant à espérer que Nonotte se décrassera. Un magistrat de notre ville le trouva ces jours passés dansant en veste et en culotte déchirée avec deux filles de quinze ans. Le voilà dans le bon chemin. On a réprimandé les deux filles; elles ont répondu qu'elles l'avaient prise pour un singe. A l'égard de Patouillet, il n'y a rien à espérer de lui; le maraud a pris son pli. En qualité de Franc Comtois, je ne cherche pas les expressions délicates quand j'ai trouvé les vraies. Le mot propre est quelquefois nécessaire, quoique la métaphore ait ses agréments.

On m'a parlé aussi d'un ex-jésuite nommé Prost impliqué dans la sainte banqueroute de frère La Valette (1), lequel Prost est retiré à Dôle sous le nom de Rotalier; il a déjà fait son marché avec tous les épiciers de la province, pour leur

(1) On ne sait pas de quelle banqueroute parle ici M. C.... avocat de Besançon, auteur de cette épilogue, car le révérend père La Vallette, ou frère La Valette (comme on voudra), a fait deux banqueroutes *ad majorem Dei gloriam*, l'une à la Guadeloupe, l'autre à Londres.

vendre ses remarques sur le pontificat de Grégoire VII, de Jean XII, d'Alexandre VI; sur l'ulcère malin dont Léon X fut attaqué dans le périnée, sur la liberté d'indifférence, l'Optimisme, Zaïre, Tancrède, Nanine, Mérope, le Siècle de Louis XIV et la Princesse de Babylone. Nous pourrons joindre ici frère Prost, dit Rotalier, à frère Nonotte et à frère Patouillet, quand nous serons de loisir, et que nous aurons envie de rire. Ce n'est pas que nous négligions Cogé et Larcher, et Guyon et les grands hommes attachés à la secte des convulsionnaires, de qui les écrits donnent des convulsions. Nous sommes justes, nous n'avons acception de personne.

Bos, asinusve fuat, nullo discrimine habemus.

STANCES.

STANCES.

I. STANCES SUR LES POËTES ÉPIQUES,

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Plein de beautés et de défauts,
Le vieil Homère a mon estime;
Il est, comme tous ses héros,
Babillard outré, mais sublime.

Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillants, trop de magie,
Mettent Le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie?

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;
Il semble chanter pour les fous,
Pour les anges et pour les diables.

Après Milton, après Le Tasse,
Parler de moi serait trop fort;
Et j'attendrai que je sois mort,
Pour apprendre qu'elle est ma place.

Vous en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grâce et tant de douceur,

Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.

II. A M. DE FORCALQUIER.

Vous philosophe! ah, quel projet!
N'est-ce pas assez d'être aimable?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raisonneur vénérable?

D'inutiles réflexions
Composent la philosophie.
Eh! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des passions!

C'est un pénible et vain ouvrage
Que de vouloir les modérer;
Les sentir et les inspirer
Est à jamais votre partage.

L'esprit, l'imagination,
Les grâces, la plaisanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philosophie. (*)

III. AU MÊME.

Au nom de madame la marquise Du Châtelet, à qui il avait envoyé une pagode chinoise.

Ce gros Chinois en tout diffère
Du Français qui me l'a donné;

(*) Au lieu des deux dernières stances on trouve celle-ci dans une ancienne copie:

Si quelque secte a le mérite
De fixer votre esprit divin,
C'est l'école de Démocrite,
Qui se moquait du genre humain.

Son ventre en tonne est façonné,
Et votre taille est bien légère.

Il a l'air de s'extasier,
En admirant notre hémisphère;
Vous aimez à vous égayer,
Pour le moins sur la race entière
Que Dieu s'avisa d'y créer.

Le cou penché, clignant les yeux,
Il rit aux anges d'un sot rire:
Vous avez de l'esprit comme eux,
Je le crois, et je l'entends dire.

Peut-être, en vous parlant ainsi,
C'est vous donner trop de louanges:
Mais il se pourrait bien aussi
Que je fais trop d'honneur aux anges.

IV. A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI,

Pour un neveu du P. Sanadon, jésuite. (*)

Votre âme, à la vertu docile,
Eut de moi plus d'une leçon;
Je fus autrefois le Chiron
Qui guidait cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon,
Connu de vous dans votre enfance,
N'a pour ressource que mon nom,
Vos bontés et son espérance.

A vos pieds je voudrais bien fort
L'amener pour vous rendre hommage;
Mais j'ai le malheur d'être mort,
Ce qui s'oppose à mon voyage.

(*) Le P. Sanadon est supposé parler lui-même de l'autre monde.

Votre cœur n'est point endurci,
Et sur vous mon espoir se fonde:
Je ne peux rien dans l'autre monde,
Vous pouvez tout dans celui-ci.

Je pourrais me faire un mérite
D'avoir pour vous bien prié Dieu:
Mais jeune prince aime fort peu
Les *oremus* d'un vieux jésuite.

Je ne sais d'où dater ma lettre.
Si par vous mes vœux sont reçus,
En paradis vous m'allez mettre,
Mais en enfer par un refus.

Non, mon neveu seul misérable
Est seul à souffrir condamné:
Car qui n'a rien se donne au diable;
Empêchez qu'il ne soit damné.

V. A MADAME DU BOCAGE. (*)

Milton dont vous suivez les traces
Vous prête ses transports divins;
Ève est la mère des humains,
Et vous êtes celle des Grâces.

Comment n'eût-elle pas séduit
La raison la plus indomptable?
Vous lui donnez tout votre esprit;
Adam était bien pardonnable.

Ève le rendit criminel,
Et vous méritez nos louanges;
Ève séduisit un mortel,
Et vous auriez séduit les anges.

(*) Ces stances furent adressées par madame Denis à madame du Bocage qui lui avait envoyé son poëme du Paradis terrestre.

Sa faute a perdu l'univers;
Elle ne doit plus nous déplaire;
Et son erreur nous devient chère,
Dès que nous lui devons vos vers.

Ève, par sa coquetterie,
Nous a fermé le Paradis;
L'Amour, les Grâces, le génie
Nous l'ont rouvert par vos écrits.

VI. AU PRÉSIDENT HÉNAULT,

En lui envoyant le manuscrit de Mérope.

Juin 1740.

Lorsqu'a la ville un solitaire envoie
Des fruits nouveaux, honneur de ses jardins,
Nés sous ses yeux et plantés de ses mains,
Il les croit bons, et prétend qu'on le croie.

Quand par le don de son portrait flatté,
La jeune Aminte à ses lois vous engage,
Elle ressemble à la divinité
Qui peut vous faire adorer son image.

Quand un auteur de son œuvre entêté,
Modestement vous en fait une offrande,
Que veut de vous sa fausse humilité?
C'est de l'encens que son orgueil demande.

Las! je suis loin de tant de vanité.
A tous ces traits gardez de reconnaître
Ce qui par moi vous sera présenté;
C'est un tribut, et je l'offre à mon maître.

VII. AU ROI DE PRUSSE,

En lui adressant un marchand de vin.

A Bruxelles, le 26 auguste 1740.

Le voila ce monsieur Hony
Que Bacchus a comblé de gloire.
Il prétend qu'il sera honni,
S'il ne peut vous donner à boire.

Il garde un mépris souverain
Pour Phébus et pour sa fontaine;
Et dit qu'un verre de son vin
Vaut le Permesse et l'Hippocrène.

Je crois que quelques rois jaloux
Et quelques princes de l'Empire,
Pour essayer de vous séduire,
Ont député Hony vers vous.

Comme on leur dit que la sagesse
A grand soin de vous éclairer,
Ils ont voulu vous enivrer,
Pour vous réduire à leur espèce.

Cher Hony, cette trahison
Est un bien faible stratagème;
Jamais Bacchus et l'Amour même
Ne pourront rien sur sa raison.

Le dieu des Amours et le vôtre,
Hony, sont les dieux du plaisir;
Tous deux sont faits pour le servir;
Mais il ne sert ni l'un ni l'autre.

Sans doute Bacchus et l'Amour
Ne sont point ennemis du sage;
Il les reçoit sur son passage,
Sans leur permettre un long séjour.

VIII. AU MÊME.

A Berlin, ce 2 novembre 1740.

Adieu, grand homme, adieu, coquette,
Esprit sublime et séducteur,
Fait pour l'éclat, pour la grandeur,
Pour les Muses, pour la retraite.

Adieu, vainqueur ou protecteur
Du reste de la Germanie,
De moi, très chétif raisonneur,
Et de la noble poésie.

Adieu, trente âmes dans un corps
Que les dieux comblèrent de grâce,
Qui réunissez les trésors
Qu'on voit divisés au Parnasse.

Adieu, vous dont l'auguste main,
Toujours au travail occupée,
Tient pour l'honneur du genre humain
La plume, la lyre et l'épée.

Vous qui prenez tous les chemins
De la gloire la plus durable,
Avec nous autres si traitable,
Si grand avec les souverains!

Vous qui n'avez point de faiblesse,
Pas même celle de blâmer
Ceux qu'on voit un peu trop aimer
Ou leurs erreurs ou leur maîtresse!

Adieu; puis-je me consoler
Par votre amitié noble et pure?
Le roi me fait un peu trembler,
Mais le grand homme me rassure.

IX. AU ROI DE PRUSSE,

Pour obtenir la grâce d'un Français détenu depuis longtemps dans les prisons de Spandau. — 1743. (*)

Génie universel, âme sensible et ferme,
Grand homme, il est sous vous de malheureux mortels!
Mais quand à ses vertus on n'a point mis de terme,
On en met aux tourments des plus grands criminels.

Depuis vingt ans entiers faut-il qu'on abandonne
Un étranger mourant au poids affreux des fers?
Pluton punit toujours, mais Jupiter pardonne;
N'imiterez-vous plus que le dieu des enfers?

Voyez autour de vous les Prières tremblantes,
Filles du Repentir, maîtresses des grands cœurs,
S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
La généreuse main qui sécha tant de pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triompha Titus?
Pour embellir la fête égalez sa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

X. A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Étiole, juillet 1745.

Il sait aimer, il sait combattre:
Il envoie en ce beau séjour
Un brevet digne d'Henri quatre,
Signé Louis, Mars, et l'Amour.

(*) Ces vers sont cités dans le commentaire historique sur la vie de l'auteur, mais avec quelques différences. Ils furent présentés au roi après une représentation de l'opéra de *Metastasio* intitulé *la Clémence de Titus*. Voyez le Commentaire historique, tome Ier de cette édition.

Mais ses ennemis ont leur tour:
Et sa valeur et sa prudence
Donnent à Gand, le même jour,
Un brevet de ville de France.

Ces deux brevets si bien venus
Vivront tous deux dans la mémoire:
Chez lui les autels de Vénus
Sont dans le temple de la Gloire.

XI. A M. VAN-HAREN, DÉPUTÉ DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

Démosthène au conseil, et Pindare au Parnasse,
L'auguste Vérité marche devant tes pas;
Tyrtée a dans ton sein répandu son audace,
Et tu tiens sa trompette, organe des combats.

Je ne puis t'imiter; mais j'aime ton courage:
Né pour la liberté, tu penses en héros:
Mais qui naquit sujet ne doit penser qu'en sage,
Et vivre obscurément, s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître:
A Rome on est esclave, à Londres citoyen.
La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître;
Et mon premier devoir est de servir le mien.

XII. SUR LE LOUVRE. — 1749.

Monument imparfait de ce siècle vanté
Qui sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever!

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique
On laisse ensevelis ces chefs-d'œuvres divins!
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et notre appui;
Embellis les climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

XIII. A MADAME LA DAUPHINE, INFANTE D'ESPAGNE.

Souvent la plus belle princesse
Languit dans l'âge du bonheur;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéresse,
Laisse un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa couronne
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu console;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole, (*)
S'asseoir entre des majestés.

On fait tristement grande chère,
Sans dire et sans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire

(*) Jeu à la mode à la cour.

Vous assiége, vous considère,
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain, quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,
On s'arrache aux bras du sommeil
Sans savoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,
On veut du monde ; il embarrasse :
Le plaisir fuit; le jour se passe,
Sans savoir ce que l'on a fait.

O temps, ô perte irréparable !
Quel est l'instant où nous vivons !
Quoi ! la vie est si peu durable,
Et les jours paraîtraient si longs !

Princesse, au-dessus de votre âge,
De deux cours auguste ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature ;
Les réflexions, la lecture
En font le solide aliment ;
Et son usage est sa parure.

S'occuper, c'est savoir jouir :
L'oisiveté pèse et tourmente.
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

XIV. IMPROMPTU

Fait à un souper dans une cour d'Allemagne.

Il faut penser, sans quoi l'homme devient,
Malgré son âme, un vrai cheval de somme:
Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient;
Sans rien aimer il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société
De gens savants, instruits sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété,
Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps
Pour son bonheur on écoute, on consulte;
Qui puisse rendre à notre âme en tumulte
Les maux moins vifs et les plaisirs plus grands.

Il faut, le soir, un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots;
Et sans être ivre il faut sortir de table.

Il faut, la nuit, tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le caresser, s'endormir dans ses bras,
Et le matin recommencer encore. (*a*)

Mes chers amis, avouez que voilà
De quoi passer une assez douce vie:
Or, dès l'instant que j'aimai ma Sylvie,
Sans trop chercher j'ai trouvé tout cela.

VARIANTE.

(*a*) Il faut, la nuit, dire tout ce qu'on sent
Au tendre objet que votre cœur adore;
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y songer encore.

XV. AU ROI DE PRUSSE.

3 octobre 1751.

La mère de la Mort, la Vieillesse pesante,
A de son bras d'airain courbé mon faible corps;
Et des maux qu'elle entraîne une suite effrayante
De mon âme immortelle attaque les ressorts.

Je brave vos assauts, redoutable Vieillesse;
Je vis auprès d'un sage, et je ne vous crains pas:
Il vous prêtera plus d'appas
Que le plaisir trompeur n'en donne à la jeunesse.

Coulez, mes derniers jours, sans trouble, sans terreur;
Coulez près d'un héros, dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le songe de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raison qu'il éclaire en est plus intrépide;
Mes pas par lui guidés en sont plus affermis;
Un mortel que Pallas couvre de son égide
Ne craint point les dieux ennemis.

O philosophe roi, que ma carrière est belle!
J'irai de Sans-Souci, par des chemins de fleurs,
Aux champs Élysiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ses successeurs.

A Salluste jaloux je lirai votre histoire,
A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers;
J'étonnerai les morts; ils ne pourront m'en croire:
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talents divers.

Mais, lorsque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits.
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soumis,
Et n'allez que fort tard auprès de vos modèles.

XVI. AU ROI DE PRUSSE. — 1751. (*)

On dit que tout prédicateur
Dément assez souvent ce qu'il annonce en chaire.
Grand roi, soit dit sans vous déplaire,
Vous êtes de la même humeur.

Vous nous annoncez avec zèle
Une importante vérité ;
Mais vous allez pourtant à l'immortalité,
En nous prêchant l'âme mortelle.

XVII. AU MÊME.

Roi des beaux vers et des guerriers,
N'allez point à bride abattue ;
Je crains qu'Apollon ne vous tue,
En vous couronnant de lauriers.

Que votre Pégase s'arrête !
Souffrez de moi la vérité :
Votre estomac débilité
N'est pas digne de votre tête.

Les rois sont hommes comme nous ;
L'homme machine est bien fragile :
Grand roi, l'estomac est pour vous
Ce qu'est le talon pour Achille.

Hélas ! chaque homme a son défaut.
J'en ai beaucoup, et je vous jure
Que je combats comme il le faut,
Pour dompter en moi la nature.

(*) Cette pièce et les quatre suivantes n'ont encore paru dans aucune des éditions des OEuvres de M. de Voltaire. Elles sont tirées d'un recueil de lettres inédites de cet auteur, publié en 1802 par M. Boissonade, sur des manuscrits originaux. (*Notes des éditeurs.*)

Jusqu'ici j'ai mal profité ;
Que le ciel, à qui je m'adresse,
Vous rende enfin votre santé,
Et m'accorde votre sagesse !

XVIII. AU MÊME.

Vainqueur des préjugés, vainqueur dans les combats,
Enfant de Marc-Aurèle et rival de Lucrèce,
Quel étonnant génie a conduit tous vos pas,
Du faîte de la gloire, au sein de la sagesse ?

C'est de vous que j'apprends à mépriser le sort.
Par vos grandes leçons ma raison raffermie
Fait de mes derniers jours les beaux jours de ma vie,
Et brave, ainsi que vous, les horreurs de la mort.

Dieux justes (s'il en est) ! quoi! cette âme si belle,
N'est-ce qu'un composé de vos quatre éléments ?
L'esprit de ce grand homme est-il une étincelle
Qui s'évapore avec les sens ?

Rentrez, esprits communs, dans la nuit éternelle :
Périssez tout entiers, soyez anéantis :
Ame de Frédéric vous êtes immortelle,
Ainsi que ses vertus, sa gloire et ses écrits.

XIX. AU MÊME.

10 décembre 1751.

Affublé d'un bonnet qui couvre de ses bords
Le peu que les destins m'ont donné de visage,
Sur un grabat étroit où gît mon maigre corps,
Oublié des plaisirs, et mis au rang des morts,
Que fais-je à votre avis ? j'enrage.

Il est vrai, Salomon, que dans un bel ouvrage
Vous m'avez enseigné qu'il faut savoir vieillir,
Souffrir, mourir, s'anéantir.
Faute de mieux, grand roi, c'est un parti fort sage ;

Je fais assez gaîment ce triste apprentissage;
Du mal qui me poursuit je brave en paix les coups:
Je me sens assez de courage
Pour affronter la nuit du ténébreux rivage,
Mais non pas pour vivre sans vous.

XX. AU ROI DE PRUSSE.

Qui avait invité l'auteur à dîner. — 1752.

A votre table divine
En vain je suis appelé,
Quand chez moi l'homme machine
De tourments est accablé.

Que votre philosophie,
Que votre esprit courageux
M'inspire et me fortifie
Dans ces combats douloureux!

Que vos lumières brillantes
M'éclairent malgré mes maux,
Comme ces lampes ardentes
Qui brûlaient dans les tombeaux!

Ici, sous les yeux d'un sage,
Que je vive sagement!
Que je souffre avec courage!
Que je meure en vous nommant!

XXI. A MADAME DENIS. (*)

Aux Délices, 1756.

L'Art n'y fait rien: les beaux noms, les beaux lieux,
Très rarement nous donnent le bien-être.
Est-on heureux, hélas! pour le paraître,
Et suffit-il d'en imposer aux yeux!

(*) Il est possible que M. de Voltaire ait adressé ces vers à Mme Denis, ainsi que le disent les éditeurs qui nous ont précédés. Mais nous devons remarquer qu'ils ont été imprimés dans les œuvres de M. Bordes, de Lyon, sous le titre de

J'ai vu jadis l'abbesse de la Joie,
Malgré ce titre, à la douleur en proie.
Dans Sans-Souci certain roi renommé
Fut de soucis quelquefois consumé.

Il n'en est pas ainsi de mes retraites :
Loin des chagrins, loin de l'ambition,
De mes plaisirs elles portent le nom;
Vous le savez, car c'est vous qui les faites.

XXII. A M. BLIN DE SAINMORE.

Qui avait envoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Estrées à Henri IV.

Mon amour propre est vivement flatté
De votre écrit; mon goût l'est davantage.
On n'a jamais par un plus doux langage,
Avec plus d'art blessé la vérité.

Pour Gabrielle, en son apoplexie,
Aucuns diront qu'elle parle long-temps;
Mais ses discours sont si vrais, si touchants,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur sage avec plaisir verra
Qu'en expirant la belle Gabrielle
Ne pense point que Dieu la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très chrétien,
C'est œuvre pie, on n'y peut rien reprendre;

remercîment à cet auteur, qui, après avoir passé quelque temps aux Délices, avait exprimé, dans une épître à M. de Voltaire, son regret d'avoir quitté ce beau séjour. M. de Voltaire avait ajouté en prose ce qui suit: « Vous avez fait assurément nos » délices, monsieur, quand vous avez bien voulu passer » quelques jours avec l'oncle et la nièce; ils n'ont qu'un re» proche à vous faire, c'est de ne vous avoir pas possédé » assez long-temps. L'oncle et la nièce vous embrassent; la » nièce dit que les vers sont pour elle. Partagez en revenant » ici. » (*Note des éditeurs.*)

Le paradis est fait pour un cœur tendre;
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

XXIII. A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

Qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée le Cœur.

Certaine dame honnête, et savante, et profonde,
Ayant lu le traité du Cœur,
Disait en se pâmant : « Que j'aime cet auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

» De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur ;
Le cœur pourtant me parle encore :
Du nom de petit-cœur, quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur. »

Hélas ! faibles humains, quels destins sont les nôtres !
Qu'on a mal placé les grandeurs !
Qu'on serait heureux si les cœurs
Étaient faits les uns pour les autres !

Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires et votre empire :
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lisette vous dit : « Rodrigue as-tu du cœur? »
Sur l'heure elle l'éprouve, et dit avec franchise :
» Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'église. »

XXIV. A M. DÉODATI DE TOVAZI,

Qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue italienne.

A Ferney, le 1er février 1761.

Étalez moins votre abondance,
Votre origine et vos honneurs ;

Il ne sied pas aux grands seigneurs
De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruisit la France;
Mais par un reproche indiscret,
Nous serions forcés à regret
A manquer de reconnaissance.

Dès long-temps sortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Nous pourrions devenir jaloux
Quand vous parlez notre langage;
Puisqu'il est embelli par vous,
Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un sage;
Terminons ainsi le procès:
Quand on est égal aux Français,
Ce n'est pas un mauvais partage.

XXV. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.

A l'occasion de la prise de Choczim par les Russes, en 1769.

Fuyez, visirs, bachas, spahis et janissaires;
Si le nonce du pape, allié du moufti,
Se damnait en armant vos troupes sanguinaires,
Catherine a vaincu, le nonce est converti.

Il doit l'être du moins; il doit sans doute apprendre
A ne plus réunir la mitre et le turban.
Malheureux Polonais, le fer de l'Ottoman
Mettait donc par vos mains la république en cendre!

De vos vrais intérêts devenez plus jaloux:
Rome et Constantinople ont été trop fatales:

Il est temps de finir ces horribles scandales;
Vous serez désormais fortunés malgré vous.

Bientôt de Galitzin la vigilante audace
Ira dans son sérail éveiller Moustapha,
Mollement assoupi sur son large sofa,
Au lieu même où naquit le fier dieu de la Thrace.

O Minerve du Nord! ô toi, sœur d'Apollon!
Tu vengeras la Grèce en chassant ces infâmes,
Ces ennemis des arts et ces geôliers des femmes:
Je pars; je vais t'attendre aux champs de Marathon.

XXVI. A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Sur la fondation de Versoy. — 1769.

Madame, un héros destructeur,
S'il est grand, n'est qu'un grand coupable;
J'aime bien mieux un fondateur:
L'un est un dieu, l'autre est un diable.

Dites bien à votre mari
Que des neuf filles de Mémoire
Il sera le seul favori,
Si de fonder il a la gloire.

Didon, que j'aime tendrement,
Sera célèbre d'âge en âge;
Mais quand Didon fonda Carthage,
C'est qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Assyrie
Avait eu pour surintendant
Un conseiller du parlement,
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très sots aïeux autrefois
Ont fondé de pieux asiles

Pour mes moines de saint François;
Mais ils n'ont point fondé de villes.

Envoyez-nous des Amphions,
Sans quoi nos peines sont perdues:
A Versoy nous avons des rues,
Et nous n'avons point de maisons.

Sur la raison, sur la justice,
Sur les grâces, sur la douceur,
Je fonde aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

XXVII. A M. SAURIN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Sur ce que le général des capucins avait aggrégé l'auteur à l'ordre de saint François, en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines. — 1770.

Il est vrai, je suis capucin,
C'est sur quoi mon salut se fonde;
Je ne veux pas dans mon déclin
Finir comme les gens du monde.

Mon malheur est de n'avoir plus
Dans mes nuits ces bonnes fortunes,
Ces nobles grâces des élus,
A mes confrères si communes.

Je ne suis point frère Frapart,
Confessant sœur Luce et sœur Nice;
Je ne porte point le cilice
De saint Grisel, de saint Billard.

J'achève doucement ma vie,
Je suis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie.

Dès que monsieur l'abbé Terrai
A su ma capucinerie,

De mes biens il m'a délivré;
Que servent-ils dans l'autre vie?

J'aime fort cet arrangement;
Il est leste et plein de prudence:
Plût à dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France!

XXVIII. A MADAME NECKER.

Quelle étrange idée est venue
Dans votre esprit sage, éclairé?
Que vos bontés l'ont égaré!
Et que votre peine est perdue!

A moi chétif une statue!
Je serais d'orgueil enivré.
L'ami Jean-Jacque a déclaré
Que c'est à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat:
L'univers, par reconnaissance,
Lui devait cette récompense;
Mais l'univers est un ingrat.

C'est vous que je figurerai
En beau marbre d'après nature,
Lorsqu'à Paphos je reviendrai,
Et que j'aurai la main plus sûre.

Ah! si jamais de ma façon
De vos attraits on voit l'image,
On sait comment Pigmalion
Traitait autrefois son ouvrage.

XXIX. A MADAME DU DEFFANT.

A Ferney, le 16 novembre 1773.

Hé quoi, vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers

Ma muse faible et surannée
Puisse encor frédonner des vers?

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs;
Elle console la nature;
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre
Qui n'obéit plus à mes doigts;
Ainsi j'essaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

« Je veux dans mes derniers adieux,
Disait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Te presser de ma main mourante. »

Mais quand on sent qu'on va passer,
Quand l'âme fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la caresser?

Dans ce moment chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en santé:
Quel mortel s'est jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie?

Délie elle-même à son tour
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère,
Nous mourons sans savoir comment;

Chacun est parti du néant;
Où va-t-il?... Dieu le sait, ma chère.

VARIANTE.

Après la seconde stance, l'auteur a retranché celle-ci:

Du sein d'un ténébreux nuage,
Un rayon s'échappe et nous luit;
Mais bientôt il cède à l'orage
Qui nous replonge dans la nuit.

XXX. LES DÉSAGRÉMENTS DE LA VIEILLESSE.

Oui, je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins
Ces beaux fruits incarnats et de Perse et d'Épire,
De savourer en paix la séve de ses vins,
Et de manger ce qu'on admire.

J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit;
De ces perdreaux maillés le fumet seul m'attire;
Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades,
Sur ces prés émaillés, dans ces sombres forêts,
Je voudrais bien danser avec quelques dryades;
Mais il faut avoir des jarrets.

J'aime leurs yeux, leur taille et leurs couleurs vermeilles,
Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur;
Mais il faudrait avoir des yeux et des oreilles:
On doit s'aller cacher quand on n'a que son cœur.

Vous serez comme moi quand vous aurez mon âge,
Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,
Princes, rois, fermiers généraux:
Chacun avec le temps devient tristement sage.

Tous nos plaisirs n'ont qu'un moment,
Hélas! quel est le cours et le but de la vie?
Des fadaises et le néant.
O Jupiter! tu fis en nous créant
Une froide plaisanterie.

XXXI. AU ROI DE PRUSSE,

Sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, et envoyé par Sa Majesté en janvier 1775.

Épictète au bord du tombeau
A reçu ce présent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit: « Mon sort est trop beau:
J'aurai vécu pour lui; je lui mourrai fidèle.

» Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts
Et la même philosophie;
Moi sujet, lui monarque et favori de Mars,
Et tous les deux parfois objets d'un peu d'envie.

» Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux;
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.
Il eut des ennemis, il les dissipa tous;
Et la troupe des miens dans la fange coasse.

» Les cagots m'ont persécuté;
Les cagots à ses pieds frémissaient en silence.
Lui sur le trône assis, moi dans l'osbcurité,
Nous prêchâmes la tolérance.

» Nous adorions tous deux le Dieu de l'univers
(Car il en est un, quoi qu'on dise);
Mais nous n'avions pas la sottise
De le déshonorer par des cultes pervers.

» Nous irons tous les deux dans la céleste sphère,
Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homère;
Et j'y vais demander un tabouret pour moi. »

XXXII. STANCES

Sur l'alliance renouvelée entre la France et les Cantons helvétiques, jurée dans l'église de Soleure, le 15 auguste 1777.

Quelle est dans ces lieux saints cette solennité
Des fiers enfants de la Victoire ?
Ils marchent aux autels de la Fidélité,
De la Valeur et de la Gloire.

Tels on vit ces héros qui, dans les champs d'Yvri,
Contre la Ligue, et Rome, et l'Enfer et sa rage,
Vengeaient les droits du grand Henri,
Et l'égalaient dans son courage.

C'est un Dieu bienfesant, c'est un ange de paix
Qui vient renouveler cette auguste alliance.
Je vois des jours nouveaux marqués par des bienfaits,
Par de plus douces mœurs et la même vaillance.

On joint le caducée au bouclier de Mars,
Sous les auspices de Vergenne.
O monts helvétiens ! vous êtes les remparts
Des beaux lieux qu'arrose la Seine.

Les meilleurs citoyens sont les meilleurs guerriers :
Ainsi Philadelphie étonne l'Angleterre ;
Elle unit l'olive aux lauriers,
Et défend son pays en condamnant la guerre.

Si le ciel la permet, c'est pour la liberté.
Dieu forma l'homme libre alors qu'il le fit naître ;
L'homme, émané des cieux pour l'immortalité,
N'eut que Dieu pour père et pour maître.

On est libre en effet sous d'équitables lois ;
Et la félicité (s'il en est dans ce monde)
Est d'être en sûreté dans une paix profonde,
Avec de tels amis et le meilleur des rois.

XXXIII. STANCES ou QUATRAINS,

pour tenir lieu de ceux de Pibrac, qui ont un peu vieilli.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer:
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage;
Dieu vous comble de ses présents.
Ah! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfesants.

Pères, de vos enfants guidez le premier âge,
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas;
Étudiez leurs mœurs, leurs talents, leur courage:
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat; sois soumis, doux, sincère;
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton Dieu dans ton père; un Dieu veut ton amour.
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop s'avilit;
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit;
On est grand quand on le surmonte.

Fuyez l'indolente paresse;
C'est la rouille attachée aux plus brillants métaux:
L'honneur, le plaisir même est le fils des travaux;
Le mépris et l'ennui sont nés de la mollesse.

Ayez de l'ordre en tout: la carrière est aisée,
Quand la règle conduit Thémis, Phébus et Mars;
La règle austère et sûre est le fil de Thésée
Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fils de la nature;
Il faut dans ses atours de la simplicité:

Ne lui donnez jamais de trop grande parure;
Quand on veut trop l'orner, on cache sa beauté.

Soyez vrai, mais discret; soyez ouvert, mais sage;
Et, sans la prodiguer, aimez la vérité;
Cachez-la sans duplicité,
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement;
On se nuit alors qu'on offense;
Et l'on hâte son châtiment,
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage:
De la bonté du cœur elle est la douce image;
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire,
C'est de prodiguer les bienfaits:
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire;
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste autant que vaine,
A ces combats d'esprit craignez de vous livrer;
Que le flambeau divin, qui doit vous éclairer,
Ne sois pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie;
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur;
L'une est l'aliment du génie,
Et l'autre est le poison du cœur.

Par un humble maintien, qu'on estime et qu'on aime,
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.
Devant eux rentrez en vous-même,
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge;
L'amour-propre ne meurt jamais.
Ce flatteur est tyran, redoutez ses attraits,
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

FIN DES STANCES.

ODES.

ODES.

I. SUR SAINTE-GENEVIÈVE,

IMITÉE D'UNE ODE LATINE DU R. P. LE JAI. (*)

Qu'aperçois-je? est-ce une déesse
Qui s'offre à mes regards surpris?
Son aspect répand l'allégresse,
Et son air charme mes esprits.
Un flambeau brillant de lumière
Dont sa chaste main nous éclaire,
Jette un feu nouveau dans les airs.
Quels sons! quelles douces merveilles
Viennent de frapper mes oreilles
Par d'inimitables concerts!

Un chœur d'esprits saints l'environne,
Et lui prodigue des honneurs:
Les uns soutiennent sa couronne,
Les autres la parent de fleurs.
O miracle! ô beautés nouvelles!
Je les vois, déployant leurs ailes,

(*) Cette pièce, souscrite du nom de *François Arouet*, étudiant en rhétorique, et pensionnaire au collége de Louis-le-Grand, fut imprimée pour la première fois en 1759, dans le recueil C, page 203. Quoique M. de Voltaire l'ait désavouée dans la première note de son poëme de la Pucelle, elle est bien certainement de lui. Les éditeurs de Kehl n'ont pas cru devoir la comprendre dans leur collection, sans doute parce qu'ils l'ont jugée indigne de ce grand poëte. Mais ceux qui aiment à comparer les chefs-d'œuvres d'un auteur avec ses premiers essais, nous sauront peut-être quelque gré de la leur avoir conservée, ainsi qu'un petit nombre d'autres pièces de la même époque. (*Note des éditeurs*).

Former un trône sous ses pieds.
Ah! je sais qui je vois paraître!
France, pouvez-vous méconnaître
L'héroïne que vous voyez?

Oui, c'est vous que Paris révère
Comme le soutien de ses lis,
Geneviève, illustre bergère;
Quel bras les a mieux garantis?
Vous qui, par d'invisibles armes,
Toujours au fort de nos alarmes,
Nous rendîtes victorieux,
Voici le jour où la mémoire
De vos bienfaits, de votre gloire,
Se renouvelle dans ces lieux.

Du milieu d'un brillant nuage,
Vous voyez les humbles mortels
Vous rendre à l'envi leur hommage,
Prosternés devant vos autels:
Et les puissances souveraines
Remettre entre vos mains les rênes
D'un empire à vos lois soumis:
Reconnaissant et plein de zèle,
Que n'ai-je su, comme eux fidèle,
Acquitter ce que j'ai promis!

Mais, hélas! que ma conscience
M'offre un souvenir douloureux!
Une coupable indifférence
M'a pu faire oublier mes vœux.
Confus, j'en entends le murmure;
Malheureux! je suis donc parjure!
Mais non; fidèle désormais,
Je jure ces autels antiques,
Parés de vos saintes reliques,
D'accomplir les vœux que j'ai faits.

Vous, tombeau sacré que j'honore,
Enrichi des dons de nos rois,
Et vous, bergère que j'implore,
Écoutez ma timide voix!
Pardonnez à mon impuissance,
Si ma faible reconnaissance
Ne peut égaler vos faveurs:
Dieu même, à contenter facile,
Ne croit point l'offrande trop vile
Que nous lui fesons de nos cœurs.

Les Indes, pour moi trop avares,
Font couler l'or en d'autres mains;
Je n'ai point de ces meubles rares
Qui flattent l'orgueil des humains.
Loin d'une fortune opulente,
Aux trésors que je vous présente
Ma seule ardeur donne du prix;
Et si cette ardeur peut vous plaire,
Agréez que j'ose vous faire
Un hommage de mes écrits.

Eh quoi! puis-je dans le silence
Ensevelir ces nobles noms
De protectrice de la France,
Et de ferme appui des Bourbons?
Jadis nos campagnes arides,
Trompant nos attentes timides,
Vous dûrent leur fertilité,
Et, par votre seule prière,
Vous désarmâtes la colère
Du ciel contre nous irrité!

La mort même, à votre présence,
Arrêtant sa cruelle faux,
Rendit des hommes à la France,
Qu'allaient dévorer les tombeaux.

Maîtresse du séjour des ombres,
Jusqu'au plus profond des lieux sombres
Vous fites révérer vos lois.
Ah! n'êtes-vous plus notre mère,
Geneviève, ou notre misère
Est-elle moindre qu'autrefois ?

Regardez la France en alarmes,
Qui de vous attend son secours!
En proie à la fureur des armes,
Peut-elle avoir d'autre recours ?
Nos fleuves, devenus rapides
Par tant de cruels homicides,
Sont teints du sang de nos guerriers.
Chaque été forme des tempêtes
Qui fondent sur d'illustres têtes,
Et frappent jusqu'à nos lauriers.

Je vois en des villes brûlées
Régner la mort et la terreur;
Je vois des plaines désolées
Aux vainqueurs même faire horreur.
Vous qui pouvez finir nos peines,
Et calmer de funestes haines,
Rendez-nous une aimable paix!
Que Bellone, de fers chargée,
Dans les enfers soit replongée,
Sans espoir d'en sortir jamais.

II. SUR LE VOEU DE LOUIS XIII. (*)

Du Roi des rois la voix puissante
S'est fait entendre dans ces lieux.

(*) Ce fut Louis XIV qui accomplit le vœu de son père, en fesant reconstruire le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris. Cette ode, faite en 1712, concourut pour le prix de poésie de l'Académie française, en 1714. L'auteur à dix-huit

L'or brille, la toile est vivante,
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prêtresses de ce sanctuaire,
La paix, la Piété sincère,
La Foi, souveraine des rois,
Du Très Haut filles immortelles,
Rassemblent en foule autour d'elles
Les arts animés par leurs voix.

O vierges, compagnes des justes !
Je vois deux héros prosternés (*)
Dépouiller leurs bandeaux augustes
Par vos mains tant de fois ornés.
Mais quelle puissance céleste
Imprime sur leur front modeste
Cette suprême majesté ?
Terrible et sacré caractère
Dans qui l'œil étonné révère
Les traits de la Divinité.

L'un voua ces fameux portiques,
Son fils vient de les élever.
O que de projets héroïques
Seul il est digne d'achever !
C'est lui, c'est ce sage intrépide
Qui triompha du sort perfide
Contre sa vertu conjuré ;
Et de la discorde étouffée

ans fut vaincu par l'abbé du Jarry qui en avait soixante-cinq, et dont le poëme commençait ainsi :

Enfin le jour paraît où le saint Tabernacle
D'ornements enrichi nous offre un beau spectacle, etc.

Le reste était dans ce goût. Ces vers-ci étaient surtout fort remarquables.

Poles glacés, brulants, où sa gloire connue
Jusqu'aux bornes du monde est chez vous parvenue, etc.

(*) Les statues de Louis XIII et de Louis XIV sont aux deux côtés de l'autel.

Vint dresser un nouveau trophée
Sur l'autel qu'il a consacré. (*)

Tel autrefois la cité sainte
Vit le plus sage des mortels
Du Dieu qu'enferma son enceinte
Dresser les superbes autels.
Sa main redoutable et chérie,
Loin de sa paisible patrie
Écartait les troubles affreux;
Et son autorité tranquille,
Sur un peuple à lui seul docile;
Fesait luire des jours heureux.

O toi! cher à notre mémoire,
Puisque Louis te doit le jour,
Descends du pur sein de la gloire,
Des bons rois éternel séjour;
Revois les rivages illustres,
Où ton fils depuis tant de lustres,
Porte ton sceptre dans ses mains;
Reconnais-le aux vertus suprêmes
Qui ceignent de cent diadèmes
Son front respectable aux humains.

Viens; la Chicane insinuante,
Le Duel armé par l'Affront,
La Révolte pâle et sanglante,
Ici ne lèvent plus le front.
Tu vis leur cohorte effrénée,
De leur haleine empoisonnée,
Souffler leur rage sur tes lis.
Leurs dents, leurs flèches sont brisées,
Et sur leurs têtes écrasées
Marche ton invincible fils.

(*) La paix faite avec l'empereur dans le temps que le chœur a été achevé.

Viens sous cette voûte nouvelle,
De l'art ouvrage précieux.
Là brûle, allumé par son zèle,
L'encens que tu promis aux cieux.
Offre au Dieu que son cœur révère
Ses vœux ardents, sa foi sincère,
Humble tribut de piété:
Voilà les dons que tu demandes;
Grand Dieu! ce sont là les offrandes
Que tu reçois dans ta bonté.

Les rois sont les vives images
Du Dieu qu'ils doivent honorer.
Tous lui consacrent des hommages;
Combien peu savent l'adorer!
Dans une offrande fastueuse
Souvent leur piété pompeuse
Au ciel est un objet d'horreur;
Sur l'autel que l'orgueil lui dresse
Je vois une main vengeresse
Montrer l'arrêt de sa fureur. (*)

Heureux le roi que la couronne
N'éblouit point de sa splendeur:
Qui, fidèle au Dieu qui la donne,
Ose être humble dans sa grandeur:
Qui, donnant aux rois des exemples,
Au Seigneur élève des temples,
Des asiles aux malheureux;
Dont la clairvoyante justice
Démêle et confond l'artifice
De l'hypocrite ténébreux!

Assise avec lui sur le trône,
La Sagesse est son ferme appui;

(*) Apparuerunt digiti quasi hominis scribentis.

Si la fortune l'abandonne
Le Seigneur est toujours à lui;
Ses vertus seront couronnées
D'une longue suite d'années,
Trop courte encore à nos souhaits;
Et l'abondance dans ses villes
Fera germer ses dons fertiles,
Cueillis par les mains de la Paix.

PRIÈRE POUR LE ROI. (*)

Toi, qui formas Louis de tes mains salutaires,
Pour augmenter ta gloire et pour combler nos vœux,
Grand Dieu! qu'il soit encor l'appui de nos neveux,
Comme il fut celui de nos pères!

III. SUR LES MALHEURS DU TEMPS. — 1713.

Aux maux les plus affreux le ciel nous abandonne.
Le désespoir, la mort, la faim nous environne;
Et les dieux, contre nous soulevés tant de fois,
Équitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les peuples et les rois.

Des plaines du Tortose aux bords du Borysthène
Mars a conduit son char attelé par la Haine:
Les vents contagieux ont volé sur ses pas;
Et, soufflant de la mort les semences funestes,
Ont dévoré les restes
Échappés aux combats.

D'un monarque puissant la race fortunée
Remplissait de son nom l'Europe consternée;
Je n'ai fait que passer, ils étaient disparus;
Et le peuple abattu, que ce malheur étonne,

(*) Toutes les pièces de concours devaient finir par une prière pour le roi.

Les cherche auprès du trône,
Et ne les trouve plus.

Peuples, reconnaissez la main qui vous accable;
Ce n'est point du destin l'arrêt irrévocable,
C'est le courroux des dieux, mais facile à calmer;
Méritez d'être heureux, osez quitter le vice:
C'est par ce sacrifice
Qu'on peut le désarmer.

Rome, en sages héros autrefois si fertile,
Rome, jadis des rois la terreur ou l'asile,
Rome fut vertueuse et dompta l'univers;
Mais l'Orgueil et le Luxe, enfants de la Victoire,
Du comble de la gloire
L'ont mise dans les fers.

Quoi! verra-t-on toujours de ces tyrans serviles,
Oppresseurs insolents des veuves, des pupilles,
Élever des palais dans nos champs désolés?
Verra-t-on cimenter leurs portiques durables
Du sang des misérables
Devant eux immolés?

Élevés dans le sein d'une infâme avarice,
Leurs enfants ont sucé le lait de l'injustice,
Et dans les tribunaux vont juger les humains:
Malheur à qui, fondé sur la seule innocence,
A mis son espérance
En leurs indignes mains!

Des nobles cependant l'ambition captive
S'endort entre les bras de la mollesse oisive,
Et ne porte aux combats que des corps languissants.
Cessez, abandonnez à des mains plus vaillantes
Ces piques trop pesantes
Pour vos bras impuissants.

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère:
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire,

Et d'exciter en nous de funestes penchants ;
Son enfance prévient le temps d'être coupable :
Le vice trop aimable
Instruit ses premiers ans.

Bientôt, bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtisan volage
De ses trompeurs appas le charme empoisonneur.
Que dis-je ! cet époux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au déshonneur.

Ainsi vous outragez les dieux et la nature!
Oh! que ce n'était pas de cette source impure
Qu'on vit naître les Francs, des Scythes successeurs,
Qui, du char d'Attila détachant la Fortune,
De la cause commune
Furent les défenseurs.

Le citoyen alors savait porter les armes;
Sa fidèle moitié, qui négligeait ses charmes,
Pour son retour heureux préparait des lauriers,
Recevait de ses mains sa cuirasse sanglante,
Et sa hache fumante
Du trépas des guerriers.

Au travail endurci leur superbe courage
Ne prodigua jamais un imbécille hommage
A de vaines beautés, à leurs yeux sans appas:
Et d'un sexe timide et né pour la mollesse
Ils plaignaient la faiblesse,
Et ne l'adoraient pas.

De ces sauvages temps l'héroïque rudesse
Leur dérobait encor la délicate adresse
D'excuser leurs forfaits par un subtil détour;
Jamais on n'entendit leur bouche peu sincère

Donner à l'adultère
Le tendre nom d'amour.

Mais insensiblement l'adroite politesse,
Des cœurs efféminés souveraine maîtresse,
Corrompit de nos mœurs l'austère pureté;
Et, du subtil mensonge empruntant l'artifice,
Bientôt à l'injustice
Donna l'air d'équité.

Le luxe à ses côtés marche avec arrogance;
L'or qui naît sous ses pas s'écoule en sa présence;
Le fol orgueil le suit; compagnon de l'erreur,
Il sape des états la grandeur souveraine;
De leur chute certaine
Brillant avant-coureur.

IV. LE VRAI DIEU. (*)

Se peut-il que dans ses ouvrages
L'homme aveugle ait mis son appui,

(*) Cette ode parut pour la première fois sous le nom de M. *Arouet*, dans le Nouveau Choix de pièces de Poésies. *Nancy et Paris*, P. Wilte, ou *La Haye*, Van Bulderen, 1715, *in*-8., première partie, page 141. Les gens de lettres connaissent et estiment ce recueil fait avec beaucoup de soins. Il a été publié par un littérateur répandu dans la bonne compagnie d'alors, nommé François Duval, natif de Tours, auteur des Mémoires historiques sur la Révolte des Cévènes, 1708, *in*-12, réimprimés deux fois sous le titre d'Histoire, et de Lettres curieuses sur divers sujets, 1725, 2 vol. *in*-12. L'ode sur le vrai Dieu se trouve sous le nom de Voltaire dans plusieurs recueils, particulièrement dans les Tablettes d'un curieux, ou Porte-feuille trouvé, 1757, 2 vol. *in*-12. ou 1 vol. *in*-12. En 1774, Voltaire, dans les notes jointes au dialogue de Pégase et du Vieillard, affirma que cette ode était du père Lefèvre, jésuite. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans cette assertion l'habitude où était Voltaire d'attribuer ses propres ouvrages à des auteurs plus ou moins connus. Le père Lefèvre, excellent poëte latin, n'a point

Et qu'il prodigue ses hommages
A des dieux moins divins que lui?
Jusqu'à quand, par d'affreux blasphèmes,
Rendrons-nous des honneurs suprêmes
Aux métaux qu'ont formés nos mains?
Jusqu'à quand l'encens de la terre
Ira-t-il grossir le tonnerre,
Prêt à tomber sur les humains?

Descends des demeures divines,
Grand Dieu! les temps sont accomplis,
L'erreur enfin sur ses ruines
Va voir des temples rétablis.
Un jour pur commence à paraître:
Sur la terre un Dieu vient de naître,
Pour nous arracher au tombeau.
De l'enfer les monstres terribles
Abaissant leurs têtes horribles,
Tremblent au pied de son berceau.

Mais l'homme constant dans sa rage,
S'oppose à sa félicité;
Amoureux de son esclavage,
Il s'endort dans l'iniquité.
Je vois ses mains infortunées,
Aux palmes du ciel destinées,
S'offrir à des fers odieux.
Il boit dans la coupe infernale;
Et l'épais venin qu'elle exhale
Dérobe le jour à ses yeux.

Ne peut il des nuages sombres
Percer la longue obscurité?

composé de vers français. Voyez son article dans le second supplément de l'abbé Goujet au Dictionnaire de Moréri, ou dans le Moréri de 1759. (*Note communiquée par M. Barbier, auteur du Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes.*)

Son Dieu porte à travers les ombres
Le flambeau de la vérité.
Ouvre les yeux, homme infidèle;
Suis le Dieu puissant qui t'appelle:
Mais tu te plais à l'ignorer.
Affermi dans l'ingratitude,
Tu voudrais que l'incertitude
Te dispensât de l'adorer.

Mets le comble à tes injustices,
Il n'est plus temps de reculer;
Ses vertus condamnent tes vices,
Il faut le suivre ou l'immoler.
L'erreur, la colère, l'envie,
Tout s'est armé contre sa vie.
Que tardes-tu ? perce son flanc:
De ses jours il t'a rendu maître;
Et qui l'a bien pu méconnaître,
Craindra-t-il de verser son sang ?

Ciel! déjà ta rage exécute
Ce qu'a présagé ma douleur.
Ton juge à tous les maux en butte,
Va succomber sous ta fureur.
Je vous vois, victime innocente,
Sous le faix d'une croix pesante
Vous traîner jusqu'au triste lieu.
Tout est prêt pour le sacrifice:
Vous semblez, de vos maux complice,
Oublier que vous êtes Dieu.

O toi, dont la course céleste
Annonce aux hommes ton auteur!
Soleil, en cet état funeste,
Reconnais-tu ton créateur?
C'est à toi de punir la terre.
Si le ciel suspend son tonnerre,

Ta clarté doit s'évanouir.
Va te cacher au sein de l'onde:
Peux-tu donner le jour au monde,
Quand ton Dieu cesse d'en jouir?

Mais quel prodige me découvre
Les flambeaux obscurs de la nuit?
Le voile du temple s'entr'ouvre;
Le ciel gronde, le jour s'enfuit.
La terre, en abîmes ouverte,
Avec regret se voit couverte
Du sang d'un Dieu qui la forma;
Et la nature consternée
Semble à jamais abandonnée
Du feu divin qui l'anima.

Toi seul insensible à tes peines,
Tu chéris l'instant de ta mort.
Grand Dieu! grâce aux fureurs humaines,
L'univers a changé de sort.
Je vois des palmes éternelles
Croître en ces campagnes cruelles
Qu'arrosa ton sang précieux,
L'homme est heureux d'être perfide;
Et, coupables d'un déicide,
Tu nous fais devenir des dieux.

V. LA CHAMBRE DE JUSTICE,

ÉTABLIE AU COMMENCEMENT DE LA RÉGENCE, EN 1715. (*)

Toi dont le redoutable Alcée
Suivait les transports et la voix,

(*) Cette ode, imprimée parmi les pièces libres de Ferrand, a été attribuée à M de Voltaire, et M. de Querlon a toujours assuré qu'elle était effectivement de lui. Elle n'a paru dans aucune des éditions qui ont précédé celle-ci (*Note des éditeurs.*)

Muse viens peindre à ma pensée.
La France réduite aux abois.
Je me livre à ta violence;
C'est trop dans un lâche silence
Nourrir d'inutiles douleurs;
Je vais, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Flétrir le tribunal infâme
Qui met le comble à nos malheurs.

Une tyrannique industrie
Épuise aujourd'hui son savoir:
Son implacable barbarie
Se mesure sur son pouvoir.
Le délateur, monstre exécrable,
Est orné d'un titre honorable
A la honte de notre nom;
L'esclave fait trembler son maître;
Enfin nous allons voir renaître
Les temps de Claude et de Néron.

En vain l'Auteur de la nature
S'est réservé le fond des cœurs,
Si l'orgueilleuse créature
Ose en sonder les profondeurs.
Une ordonnance criminelle
Veut qu'en public chacun révèle
Les opprobres de sa maison;
Et, pour couronner l'entreprise,
On fait d'un pays de franchise
Une immense et vaste prison.

Quel gouffre sous mes pas s'entr'ouvre?
Quel spectre me glace d'effroi?
L'enfer ténébreux se découvre;
C'est Tysiphone, je la voi;
La terreur, l'envie et la rage
Guident son funeste passage;

Des foudres partent de ses yeux;
Elle tient dans ses mains perfides,
Un tas de glaives homicides,
Dont elle arme des furieux.

Déjà la troupe meurtrière
Commence ses sanglants exploits;
Elle ouvre l'affreuse carrière
Par le renversement des lois.
Contre la force et l'imposture,
La foi, la candeur, la droiture
Sont des asiles impuissants;
Tout cède à l'horrible tempête;
S'il tombe une coupable tête
On égorge mille innocents.

Tel, sortant du mont de Sicile,
Un torrent de souffre enflammé
Engloutit un terroir fertile
Et son habitant alarmé:
Tel un loup, fumant de carnage,
Enveloppe dans son ravage
Les bergers avec les troupeaux:
Tel était, moins terrible encore,
La fatale boîte où Pandore
Cachait à nos yeux tous les maux.

Dans cet odieux parallèle
Ne rencontrez-vous pas vos traits,
Magistrats d'un nouveau modèle,
Que l'enfer en courroux a faits?
Vils partisans de la fortune,
Que le cri du faible importune
Par qui les bons sont abattus
Chez qui la Cruauté farouche,
Les Préjugés au regard louche,
Tiennent la place des vertus.

Nous périssons; tout se dérange,
Tous les états sont confondus;
Partout règne un désordre étrange,
On ne voit qu'hommes éperdus:
Leurs cœurs sont fermés à la joie;
Leurs biens vont devenir la proie
De leurs ennemis triomphants;
O désespoir! notre patrie
N'est plus qu'une mère en furie
Qui met en pièces ses enfants.

Je sens que mes craintes redoublent;
Le ciel s'obstine à nous punir:
Que d'objets affligeants me troublent!
Je lis dans le sombre avenir.
Bientôt les guerres intestines,
Les massacres et les rapines
Deviendront les jeux des mortels;
On souillera le sanctuaire:
Les dieux d'une terre étrangère
Vont déshonorer nos autels.

Vieille erreur, respect chimérique,
Sortez de nos cœurs mutinés;
Chassons le sommeil léthargique
Qui nous a tenus enchaînés.
Peuple, que la flamme s'apprête!
J'ai déjà, semblable au prophète,
Percé le mur d'iniquité;
Volez, détruisez l'injustice;
Saisissez, au bout de la lice,
La désirable liberté.

VI. SUR LE FANATISME. (*)

Charmante et sublime Émilie,
Amante de la vérité,
Ta solide philosophie
T'a prouvé la Divinité.
Ton âme éclairée et profonde,
Franchissant les bornes du monde,
S'élance au sein de son auteur.
Tu parais son plus bel ouvrage;
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de faiblesse et d'erreur.

Mais, si les traits de l'athéisme
Sont repoussés par ta raison,
De la coupe du fanatisme
Ta main renverse le poison:
Tu sers la justice éternelle,
Sans l'âcreté de ce faux zèle
De tant de dévots malfesants; (**)
Tel qu'un sujet sincère et juste
Sait approcher d'un trône auguste,
Sans les vices des courtisans.

Ce fanatisme sacrilége
Est sorti du sein des autels:
Il les profane, il les assiége,
Il en écarte les mortels.
O Religion bienfesante!
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc.
Mère tendre, mère adorable!

(*) Cette ode est de l'an 1732. Elle est adressée à l'illustre marquise du Châtelet, qui s'est rendue par son génie l'admiration de tous les vrais savants et de tous les bons esprits de l'Europe.

(**) Faux dévots.

Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang ?

On a vu souvent des athées
Estimables dans leurs erreurs;
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Spinosa fut toujours fidèle
A la loi pure et naturelle
Du Dieu qu'il avait combattu;
Et ce Des-Barreaux qu'on outrage, (*)
S'il n'eut pas les clartés du sage,
En eut le cœur et la vertu.

Je sentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux
Qui nîrait l'utile existence
De l'astre qui brille à mes yeux!
Ignorer ton être suprême,
Grand Dieu ! c'est un moindre blasphème,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.

Lorsqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimère,
Corrompu sa religion,
Le voilà stupide et farouche;
Le fiel découle de sa bouche;
Le fanatisme arme son bras;
Et, dans sa piété profonde,
Sa rage immolerait le monde
A son Dieu, qu'il ne connaît pas.

(*) Il était conseiller au parlement; il paya à des plaideurs les frais de leur procès qu'il avait trop différé de rapporter.

Ce sénat proscrit dans la France,
Cette infâme Inquisition,
Ce tribunal où l'ignorance
Traîna si souvent la raison;
Ces Midas en mître, en soutane,
Au philosophe de Toscane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, sage Galilée,
Le système de l'univers.

Écoutez ce signal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris;
Regardez ce carnage horrible;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère est teint du sang du frère;
Le fils assassine son père;
La femme égorge son époux;
Leurs bras sont armés par des prêtres.
O ciel! sont-ce là les ancêtres
De ce peuple léger et doux?

Jansénistes et molinistes,
Vous qui combattez aujourd'hui,
Avec les raisons des sophistes,
Leurs traits, leur bile et leur ennui;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces temps de vertige et d'horreur;
Craignez ce zèle qui vous presse:
On ne sent pas dans son ivresse
Jusqu'où peut aller sa fureur,

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la Religion?
Dans Marseille il fallait l'apprendre
Au sein de la contagion;

Lorsque la tombe était ouverte,
Lorsque la Provence couverte
Par les semences du trépas,
Pleurant ses villes désolées,
Et ses campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres états.

Belsuns (*), ce pasteur vénérable,
Sauvait son peuple périssant:
Langeron, guerrier secourable,
Bravait un trépas renaissant;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la mollesse et les scandales,
Occupaient votre oisiveté
De la dispute ridicule
Et sur Quesnel et sur la bulle,
Qu'oublîra la postérité.

Pour instruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la haine,
Pour nous montrer la vérité?
Un ignorant, qui de son frère
Soulage en secret la misère,
Est mon exemple et mon docteur;
Et l'esprit hautain qui dispute,
Qui condamne, qui persécute,
N'est qu'un détestable imposteur.

VARIANTES.

Première strophe. Après le quatrième vers, on lisait ceux-ci

Tu connais cet Être suprême;
Dans ton cœur est sa bonté même;

(*) M. de Belsunce, évêque de Marseille, et M. de Langeron, commandant, allaient porter eux-mêmes les secours et les remèdes aux pestiférés moribonds dont les médecins et les prêtres n'osaient approcher.

Dans ton esprit est sa grandeur;
Tu parais, etc.

La quatrième strophe se lisait ainsi:

On a vu du moins des athées
Sociables dans leurs erreurs;
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Spinosa fut doux, simple, aimable;
Le Dieu que son esprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de sa faiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse
Et les ombres de la vertu.

Elle était suivie de cette autre:

Au vaste empire de la Chine
Il est un peuple de lettrés
Qui de la nature divine
Combat les attributs sacrés. (*)
O vous qui de notre hémisphère
Portez le flambeau salutaire
A ces faux sages d'Orient,
Parlez; est-il plus de justice,
Plus de candeur et moins de vice
Chez nos dévots de l'Occident?

Sixième strophe. Après le quatrième vers:

Son âme alors est endurcie;
Sa raison s'enfuit obscurcie;
Rien n'a plus sur lui de pouvoir:
Sa justice est folle et cruelle;
Il est dénaturé par zèle,
Et sacrilége par devoir.

Septième strophe. Après le quatrième vers:

Cette troupe folle, inhumaine,
Qui tient le bon sens à la gène

(*) M. de Voltaire croyait alors, d'après quelques ouvrages de moines, que les lettrés chinois étaient athées: il a depuis été le premier qui nous ait désabusés de cette erreur.

Et l'innocence dans les fers,
Par son zèle absurde aveuglée,
Osa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'univers.

Après la septième strophe, on lisait celle-ci:

Ce Bâcon, qui fût de là poudre
L'innocent et sage inventeur,
Ne put jamais se faire absoudre
Au consistoire de l'erreur.
Les chrétiens ont vu sur la terre
Le trouble, un concile et la guerre
Pour la forme d'un capuchon;
Et leurs églises divisées,
Du sang des pasteurs arrosées
Pour les sophismes de Platon.

Après la neuvième strophe, se trouve la suivante, dans la première édition *in-4°*.

Vous riez des sages d'Athènes
Que la terre a trop respectés;
Vous discipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés;
Mais, au moins, dans leur nuit profonde,
Conducteurs aveugles du monde,
Ils n'étaient point persécuteurs.
Imitez l'esprit pacifique
Et du lycée et du portique,
Quand vous comdamnez leurs erreurs.

Au lieu de la dixième strophe, on lisait celle-ci:

Enfants ingrats d'un même père,
Si vous prétendez le servir,
Si vous aspirez à lui plaire,
Est-ce à force de vous haïr?
Est-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père si tendre et si sage
Du haut des cieux nous a transmis?
L'amour était votre partage;
Cruels, auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nés ennemis?

Onzième strophe. Au lieu des trois derniers vers, on lisait:

De ces disputes furieuses,
Sur des chimères épineuses
Qu'oublîra la postérité.

Au lieu dela dernière strophe, on lisait celle-ci:

Dans votre pédantesque audace,
Digne de votre faux savoir,
Vous argumentez sur la grâce,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant qui de son frère
Soulage en secret la misère,
Qui fuit la cour et les flatteurs,
Doux, clément, sans être timide,
Voilà mon apôtre et mon guide;
Les autres sont des imposteurs.

VII. A M. LE DUC DE RICHELIEU,

SUR L'INGRATITUDE.

O toi, mon support et ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits!
Lorsqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

Doux nœuds de la reconnaissance,
C'est par vous que, dès mon enfance,
Mon cœur à jamais fut lié:
La voix du sang, de la nature,
N'est rien qu'un languissant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

Eh! quel est en effet mon père?
Celui qui m'instruit, qui m'éclaire,
Dont le secours m'est assuré:
Et celui dont le cœur oublie

Les biens répandus sur sa vie;
C'est là le fils dénaturé.

Ingrats, monstres que la nature
A pétris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre âme sauvage
Des humains le plus beau partage:
Vous n'avez pas le don d'aimer.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du dieu des combats.
D'où vient que l'univers déteste
La couleuvre bien moins funeste?
Elle est l'image des ingrats.

Quel monstre plus hideux s'avance?
La nature fuit et s'offense,
A l'aspect de ce vieux giton;
Il a la rage de Zoïle,
De Gacon (*) l'esprit et le style,
Et l'âme impure de Chausson.

C'est Desfontaines, c'est ce prêtre
Venu de Sodôme à Bicêtre
De Bicêtre au sacré vallon;
A-t-il l'espérance bizarre
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon?

Il m'a dû l'honneur et la vie,
Et, dans son ingrate furie,
De Rousseau lâche imitateur,
Avec moins d'art et plus d'audace,
De la fange où sa voix coasse,
Il outrage son bienfaiteur.

(*) Gacon était un misérable écrivain satirique, universellement méprisé; Chausson a laissé un nom immortel.

Qu'un Hibernois (*), loin de la France,
Aille ensevelir dans Byzance
Sa honte, à l'abri du croissant;
D'un œil tranquille et sans colère,
Je vois son crime et sa misère;
Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat, dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,
Qui cherche à flétrir mon honneur,
Voilà le ravisseur coupable,
Voilà le larcin détestable,
Dont je dois punir la noirceur:

Pardon, si ma main vengeresse
Sur ce monstre un moment s'abaisse
A lancer ces utiles traits;
Et si de la douce peinture
De ta vertu brillante et pure,
Je passe à ces sombres portraits.

Mais lorsque Virgile et Le Tasse
Ont chanté dans leur noble audace
Les dieux de la terre et des mers
Leur muse, que le ciel inspire,
Ouvre le ténébreux empire,
Et peint les monstres des enfers.

(*) Un abbé irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui se disait de l'ancienne maison de Mac-Carthy, ayant subsisté long-temps des bienfaits de notre auteur, et lui ayant emprunté deux mille livres, en 1732, s'enfuit aussitôt avec un Écossais, nommé Ramsay, qui se disait aussi des bons Ramsay, et avec un officier français nommé Mornay; ils passèrent tous trois à Constantinople, et se firent circoncire chez le comte de Bonneval. Remarquez qu'aucun de ces folliculaires, de ces trompettes de scandale, qui fatiguaient Paris de leurs brochures, n'a écrit contre cette apostasie; mais ils ont jeté feu et flamme contre les Bayle, les Montesquieu, les Diderot, les d'Alembert, les Helvétius, les Buffon, contre tous ceux qui ont éclairé le monde.

VARIANTES.

Après la quatrième strophe, on lisait celle-ci :

Je crois voir ces plaines stériles
Dont nos cultures inutiles
N'ont pu fertiliser le sein ;
Ou le bronze informe et rebelle,
Indocile à la main fidèle
Qui conduit les traits du burin.

Après la cinquième, on lisait les suivantes :

Tel fut ce plagiaire habile
Et de Marot et de d'Ouville,
Connu par ses viles chansons :
Semblable à l'infâme Locuste
Qui, sous les successeurs d'Auguste,
Fut illustre par ses poisons.

Dis-nous, Rousseau, quel premier crime
Entraîna tes pas dans l'abîme
Où j'ai vu Saurin te plonger ?
Ah ! ce fut l'oubli des services :
Tu fus ingrat, et tous les vices
Vinrent en foule t'assiéger.

Aussitôt le Dieu qui m'inspire
T'arracha le luth et la lyre
Qu'avaient déshonorés tes mains :
Tu n'es plus qu'un reptile immonde,
Rebut du Parnasse et du monde,
Rongé de tes propres venins.

En vain ta triste hypocrisie
Des fureurs de sa frénésie
Veut couvrir ces traits odieux ;
Ton cœur n'en est que plus coupable,
Et dans la noirceur qui t'accable,
Ton esprit moins ingénieux.

Des forêts le tyran sauvage,
Vieux, languissant et plein de rage,

Périssant de faim dans les bois,
Pour tromper les troupeaux paisibles
Prétendit par ses cris horribles
Des pasteurs imiter la voix.

Les faibles troupeaux en gémirent:
Mais, quand les pasteurs entendirent
Ses détestables hurlements,
On écrasa dans son repaire
Cet hypocrite sanguinaire,
Pour prix de ses déguisements.

Oh! qu'en sa fureur impuissante
Une âme abattue et tremblante
Donne de mépris et d'horreur,
Quand le style, glacé par l'âge,
En vain ranimé par la rage,
Languit énervé de froideur!

Il faut que ma main vengeresse
Sur ce monstre un moment s'abaisse
A lancer ces utiles traits;
Il faut de la douce peinture
De la vertu brillante et pure
Passer à d'horribles portraits.

Quel monstre plus hideux, etc.

Après la septième strophe, on lisait:

Vieux, languissant et sans courage,
Souvent dans un accès de rage
Qui l'enflamme et dont il périt,
Un chien de sa gueule édentée,
Horrible, écumante, empestée,
Poursuit la main qui le nourrit

Il me dut l'honneur et la vie;
Et, dans son ingrate furie,
De Rousseau lâche imitateur,
Ami traître, ennemi timide,
Des flots de sa bile insipide
Il veut couvrir son bienfaiteur.

Les neuvième et dixième strophes ont été ajoutées

Après la douzième, on lisait celle-ci qui terminait l'ode :

Raphaël, Rubens, Michel-Ange,
Sous les pieds du divin archange
Ont montré le diable abattu;
Et, par un heureux artifice,
Massillon peint l'horreur du vice,
Pour mieux embellir la vertu.

VIII. A MM. DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

QUI ONT ÉTÉ SOUS L'ÉQUATEUR ET AU CERCLE POLAIRE MESURER DES DEGRÉS DE LATITUDE. — 1735.

O vérité sublime! ô céleste Uranie!
Esprit né de l'esprit qui forma l'univers:
Qui mesures des cieux la carrière infinie,
Et qui pèses les airs:

Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'onde
Ces voyageurs savants, ministres de tes lois,
De l'ardent équateur ou du pôle du monde,
Entends ma faible voix.

Que font tes vrais enfants? Vainqueurs de la nature,
Ils arrachent son voile; et ces rares esprits
Fixent la pesanteur, la masse et la figure
De l'univers surpris.

Les enfers sont émus au bruit de leur voyage;
Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-dieux de la Grèce,
Castor, Pollux, Orphée, et vous, heureux Jason,
Vous de qui la valeur, et l'amour, et l'adresse,
Ont conquis la toison:

En voyant les travaux et l'art de nos grands hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés!

Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes:
Venez et rougissez.

Quand la Grèce parlait, l'univers en silence
Respectait le mensonge ennobli par sa voix;
Et l'Admiration, fille de l'Ignorance,
Chanta de vains exploits. (*)

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés:
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière
Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au temple de Mémoire;
Il y grava des mains de la Crédulité
Tous ces fastes des temps destinés pour l'histoire
Et pour la vérité.

Uranie, abaissez ces triomphes des fables;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés;
Montrez aux nations les héros véritables
Que vous seule instruisez.

Le Génois qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez, qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entreprise héroïque,
Ont prononcé ces mots:

« L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos descendants ne peut être imité:

(*) En effet, il n'y a pas un de nos capitaines de vaisseau, pas un seul de nos pilotes qui ne soit cent fois plus instruit que tous les Argonautes. Hercule, Thésée et tous les héros de la guerre de Troye n'auraient pas tenu devant six bataillons commandés par le grand Condé ou Turenne, ou Marlborough. Les Talès et les Pythagore n'étaient pas dignes d'étudier sous Newton. Alcine et Armide valent mieux que toutes les poésies grecques ensemble. Mais les premiers venus s'emparent du temple de la Gloire; le temps les y affermit, et les derniers trouvent là place prise.

Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples
L'avaient moins mérité.

» Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage:
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit.
Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage:
La vertu vous conduit. »

Comme ils parlaient ainsi, Newton dans l'empirée,
Newton les regardait, et du ciel entr'ouvert:
« Confirmez, disait-il, à la terre éclairée
Ce que j'ai découvert.

» Tandis que des humains le troupeau méprisable,
Sous l'empire des sens indignement vaincu,
De ses jours indolents traînant le fil coupable,
Meurt sans avoir vécu;

» Donnez un digne essor à votre âme immortelle;
Éclairez des esprits nés pour la vérité:
Dieu vous a confié la plus vive étincelle
De la Divinité.

» De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle est l'âme du vrai sage
Instruisant les mortels.

» Mais surtout écartez ces serpents détestables,
Ces enfants de l'Envie, et leur souffle odieux;
Qu'ils n'empoisonnent pas ces âmes respectables
Qui s'élèvent aux cieux.

» Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
De ses coassements importuner le ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

» Imitez ces esprits, ces fils de la lumière,
Confidents du Très Haut, qui vivent dans son sein,
Qui jettent comme lui sur la nature entière
Un œil pur et serein. »

IX. SUR LA PAIX DE 1736.

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs;
Il vomit le feu sur la terre,
Il dévore ses habitants.
Fuyez, Dryades gémissantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abîmes toujours ouverts,
Ces torrents de flamme et de soufre,
Échappés du sein de ce gouffre
Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ses ravages,
Plus fier dans ses débordements,
Le Pô renverse ses rivages,
Cachés sous ses flots écumants:
Avec lui marchent la Ruine,
L'Effroi, la Douleur, la Famine,
La Mort, les Désolations;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordements de l'onde,
Et ces combats des éléments,
Et ces secousses qui du monde
Ont ébranlé les fondements,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémisphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, sont moins sinistres,
Que l'ambition des ministres,
Et que les discordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France
Le soleil, en son vaste tour,

Ne voit qu'une famille immense,
Que devait gouverner l'amour
Mortels, vous êtes tous des frères:
Jetez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens poursuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouissance
Dans la triste nuit du trépas?

Encor si pour votre patrie
Vous saviez vous sacrifier!
Mais non; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cause inique
De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connaissent pas;
Et vous n'êtes, dans vos misères,
Que des assassins mercenaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine,
Et ces animaux malfesants,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs;
Aux sons d'un instrument sauvage,
Animés, ardents, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, sans intérêt, sans gloire,
Saisir une folle victoire,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie!
Que tu plains ta fécondité!
Sous tes débris ensevelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées,

Qui te flattaient de te venger.
Faible. désolée, expirante,
Tu combats, d'une main tremblante,
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre,
Nos rois soient les dieux de la paix;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans se plaire à lancer ses traits.
Nous chérissons un berger sage
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux sous ses lois.
Malheur au pasteur sanguinaire
Qui les expose en téméraire
A la dent du tyran des bois!

Eh! que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune et de mon sang!
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la souffrance,
Mes jours seront-ils plus sereins,
Quand on m'apprendra que nos princes,
Aux frontières de nos provinces,
Nagent dans le sang des Germains?

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts et les jeux;
Colbert. ton heureuse industrie
Sera plus chère à nos neveux
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible
Embrasait le Palatinat,
Et qui sous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'état.

Que Louis, jusqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de Grand :
Mais que ce nom s'accorde au sage;
Qu'on le refuse au conquérant.
C'est dans la paix que je l'admire,
C'est dans la paix que son empire
Florissait sous de justes lois,
Quand son peuple aimable et fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des rois.

VARIANTES.

Au lieu des strophes 4 et 5, on lisait celles-ci :

Que de nations fortunées
Reposaient au sein des beaux-arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars!
Des Jeux la troupe enchanteresse,
Les Plaisirs, les chants d'allégresse
Régnaient dans nos brillants palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hètres,
Vantaient les charmes de la paix.

Paix aimable, éternel partage
Des heureux habitants des cieux,
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre acharné sur sa proie
Sent d'une impitoyable joie
Son âme horrible s'enflammer;
Notre cœur n'est point né sauvage;
Grand Dieu! si l'homme est ton image,
C'est qu'il était fait pour aimer.

X. SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.
1740.

Il tombe pour jamais ce cèdre dont la tête
Défia si long-temps les vents et la tempête,

Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'états!
En un instant frappée,
Sa racine est coupée
Par la faux du trépas.

Voilà ce roi des rois, et ses grandeurs suprêmes!
La mort a déchiré ses trente diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguste et fière!
Un reste de poussière
Est ton seul monument.

Son nom même est détruit; le tombeau le dévore;
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,
On dira quelquefois: « Il régnait, il n'est plus; »
Éloges funéraires
De tant de rois vulgaires
Dans la foule perdus.

Ah! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes
Qu'Eugène ensanglanta de ses mains triomphantes,
Conduit de ses Germains les nombreux armements;
Et raffermi l'empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans!

S'il n'avait pas langui dans sa ville alarmée,
Redoutable, en sa cour, aux chefs de son armée,
Punissant ses guerriers par lui-même avilis:
S'il eût été terrible
Au sultan invincible,
Et non pas à Vallis: (*)

(*) L'empereur Charles avait conclu, peu de temps avant sa mort, une paix désavantageuse avec les Turcs; il punit ses généraux qui n'avaient été que malheureux, quelques officiers qui avaient rendu des places qu'ils étaient chargés de défendre, et fit faire le procès aux plénipotentiaires qui

Ou si, plus sage encore, et détournant la guerre,
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance et les arts,
Et cette paix profonde
Que sut donner au monde
Le second des Césars!

La Renommée alors, en étendant ses ailes,
Eût répandu sur lui les clartés immortelles
Qui de la nuit du temps percent les profondeurs;
Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie;
Le sévère Apollon défend à mon génie
De verser, en bravant et les mœurs et les lois,
Le fiel de la satire
Sur la tombe où respire
La majesté des rois.

Mais, ô Vérité sainte! ô juste Renommée!
Amour du genre humain, dont mon âme enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour les biens des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguste,
Où vous êtes pesés aux balances du juste.

avaient signé cette paix. Sa mort les sauva. On a prétendu qu'ils avaient reçu des ordres secrets de la grande duchesse, depuis impératrice-reine. Il est du moins certain qu'ils l'avaient servie. Il était aisé de prévoir la mort prochaine de l'empereur, l'orage qui allait s'élever contre sa fille et la nécessité de s'assurer de la paix avec les Turcs, beaucoup moins politiques, mais souvent plus fidèles observateurs des traités que les princes chrétiens.

Votre siècle est témoin, le juge est l'avenir:
Demi-dieux mis en poudre,
Lui seul peut vous absoudre,
Lui seul peut vous punir.

XI. AU ROI DE PRUSSE,

SUR SON AVÉNEMENT AU TRÔNE. — 1740.

Est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie?
Ne me trompé-je point dans un espoir si doux?
Vous régnez. Est-il vrai que la philosophie
Va régner avec vous?

Fuyez loin de son trône, imposteurs fanatiques,
Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs;
Vous dont l'âme implacable et les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi! je t'entends encore, absurde Calomnie!
C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis
Et Descartes et Bayle, et ce puissant génie (*)
Successeur de Leibnitz.

(*) Volf, chancelier de l'université de Hall. Il fut chassé sur la dénonciation d'un théologien, et rétabli ensuite. Voyez la préface de l'Histoire du Brandebourg, où il est dit, « Qu'il » a noyé le système de Leibnitz dans un fatras de volumes, » et dans un déluge de paroles. » *N. B.* On avait fait accroire à Frédéric Guillaume que la doctrine de Volf sur le libre arbitre était cause que plusieurs de ses soldats avaient déserté. Volf était un homme très savant, métaphycicien obscur et géomètre médiocre; mais ses ouvrages, faits avec méthode, supérieurs à ce qu'on avait en Allemagne avant lui, formant enfin un cours complet de philosophie, ce que personne n'avait encore osé entreprendre, lui avaient fait une réputation prodigieuse. On le comparait à Leibnitz, parce qu'il avait développé et fait connaître dans les écoles quelques-unes de ses opinions. Aussi fut-il accusé d'athéisme, quoiqu'il eût prouvé l'existence d'un Dieu aussi bien et plus longuement qu'aucun philosophe.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper saintement les plus sages humains.
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs: il venge notre injure;
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit;
La terre élève au ciel une voix libre et pure;
Le ciel se réjouit.

Et vous de Borgia détestables maximes,
Science d'être injuste à la faveur des lois,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois:

Périssent à jamais vos leçons tyranniques!
Le crime est trop facile, il est trop dangereux.
Un esprit faible est fourbe; et les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidèles,
Voyons-y les tyrans; ils sont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la rage;
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus
Ont eu des jours sereins, sans nuit et sans orage,
Purs comme leurs vertus.

Tout siècle eut ses guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le sage ignorés.
Cent rois que l'on méprise ont ravagé la terre;
Régnez et l'éclairez.

On a vu trop long-temps l'orgueilleuse ignorance,
Écrasant sous ses pieds le mérite abattu,
Insulter aux talents, aux arts, à la science,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un esclave de cour, enfant des voluptés,
S'est écrié souvent : « Est-on fait pour connaître ?
Est-il des vérités ? »

Il n'en est point pour vous, âme stupide et fière :
Absorbé dans la nuit, vous méprisez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière ;
Barbare, ouvrez les yeux.

VARIANTES.

Après le premier vers de la première strophe, on lisait ceux-ci :

Que le monde attendait, et que vous seul craignez,
Le grand jour où la terre est par vous embellie,
Le jour où vous régnez.

Au lieu des quatre dernières strophes, on lisait celles-ci :

Ils renaîtront de vous ces vrais héros de Rome ;
A les remplacer tous vous êtes destiné :
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête homme
Soit le plus fortuné.

Un philosophe règne : ah ! le siècle où nous sommes
Le désirait, sans doute, et n'osait l'espérer.
Seul il a mérité de gouverner les hommes :
Il sait les éclairer.

On voit des souverains vieillis dans l'ignorance,
Idoles sans vertus, sans oreilles, sans yeux,
Que sur l'autel du vice un vil flatteur encense,
Images des faux dieux.

Quelle est du Dieu vivant la véritable image ?
Vous, des talents, des arts et des vertus l'appui ;
Vous, Salomon du Nord, plus savant et plus sage,
Et moins faible que lui.

Dans une autre copie, on lit ainsi la septième strophe :

Politique imprudente autant que tyrannique,
De votre faux éclat cachez le jour affreux ;
Redoutez un héros de qui la politique
Est d'être vertueux.

XII. A LA REINE DE HONGRIE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE. — 1742.

Fille de ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguste où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chute et toujours affermis;
Princesse magnanime,
Qui jouis de l'estime
De tous tes ennemis:

Le Français généreux, si fier et si traitable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat et t'admire,
T'adore et te poursuit.

Par des nœuds étonnants l'altière Germanie,
A l'empire français malgré soi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triste amitié.

Ainsi de l'équateur et des antres de l'ourse,
Les vents impétueux emportent dans leur course
Des nuages épais, l'un à l'autre opposés;
Et tandis qu'ils s'unissent,
Les foudres retentissent
De leurs flancs embrasés.

Quoi! des rois bienfesants ordonnent ces ravages!
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes,
Par les routes sanglantes
De la calamité!

O vieillard vénérable (*) à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années,
Sage que rien n'alarme et que rien n'éblouit,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde
Dont ton âme jouit?

Ah! s'il pouvait encore, au gré de sa prudence,
Tenant également le glaive et la balance,
Fermer, par des ressorts aux mortels inconnus,
De sa main respectée
La porte ensanglantée
Du temple de Janus!

Si de l'or des Français les sources égarées,
Ne fertilisant plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au sein de nos remparts,
Embellissaient nos villes,
Arrosaient les asiles
Où languissent les arts!

Beaux-arts, enfants du ciel, de la paix et des grâces,
Que Louis en triomphe amena sur ses traces,
Ranimez vos travaux, si brillants autrefois;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès sont le gage.
Tous ces traités rompus, et suivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour, si vains, si célébrées,
Tout passe et tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous seuls demeurez.

(*) Le cardinal de Fleuri.

VARIANTE.

Après la dernière strophe, on trouve encore celle qui suit dans une ancienne édition :

Le ciel entend mes vœux, un nouveau jour m'éclaire :
L'âme du grand Armand (*) qui nous servit de père,
Pour ranimer vos chants reparaît aujourd'hui :
Rois, suivez son exemple ;
Vous, prêtres de son temple, (**)
Soyez dignes de lui.

XIII. LA CLÉMENCE DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV DANS LA VICTOIRE.

Devoir des rois, leçon des sages,
Vertu digne des immortels,
Clémence, de quelles images
Dois-je décorer tes autels ?
Dans les débris du Capitole
Irai-je chercher ton symbole ?
Rome seule a-t-elle un Titus ?
Les Trajans et les Marc-Aurèles
Sont-ils les stériles modèles
Des inimitables vertus ?

Ce monarque brillant, illustre,
Digne en effet du nom de Grand,
Louis, ne dut il tant de lustre
Qu'aux triomphes du conquérant ?
Il le doit à ces arts utiles
Dont Colbert enrichit nos villes,

(*) Le cardinal de Richelieu.

(**) La Sorbonne au lieu de profiter de cet avis, s'est empressée de censurer et de dénoncer comme des ennemis publics tous ceux qui cultivaient les lettres avec quelques succès. Heureusement ces libelles étaient écrits dans un latin barbare, traduit, pour la commodité des dévotes, dans un français tel que les docteurs avaient pu l'apprendre dans leurs antichambres.

Voyez la satire intitulée : *Les trois Empereurs en Sorbonne.*

Aux bienfaits versés avec choix,
A ses vaisseaux maîtres de l'onde,
A la paix qu'il donnait au monde,
Aux exemples qu'il donne aux rois.

Imitez, maîtres de la terre,
Et sa justice et sa bonté;
Que les maux cruels de la guerre
Soient ceux de la nécessité.
Que, dans les horreurs du carnage,
Le vainqueur généreux soulage
L'ennemi que son bras détruit.
Héros entourés de victimes,
Vos exploits sont autant de crimes,
Si la paix n'en est pas le fruit.

La paix est fille de la guerre:
Ainsi les rapides éclairs,
Par les vents et par le tonnerre,
Épurent les champs et les airs:
Ainsi les alcyons paisibles,
Après les tempêtes horribles,
Sur les eaux chantent leurs amours:
Ainsi, quand Nimègue étonnée
Vit par Louis la paix donnée,
L'Europe entière eut de beaux jours.

Telle est la brillante carrière
Qu'ouvrit le dernier de nos rois:
Son fils la remplit toute entière
Par sa clémence et ses exploits.
Comme lui bienfaiteur du monde,
Son cœur est la source féconde
De la publique utilité;
Comme lui conquérant et sage;
Il sait combattre avec courage,
Et secourir avec bonté.

Adorateurs de la Clémence,
Transportez-vous à Fontenoi.
Le jour luit, le combat commence,
Bellone admire votre roi.
Voyez cette phalange altière,
Dans sa marche tranquille et fière,
En tous nos rangs porter la mort;
Et Louis plus inébranlable,
Par son courage inaltérable
Changer et maîtriser le sort.

Ce jour est le jour de la gloire;
Il est celui de la vertu.
Louis au sein de la victoire
Pleure son rival abattu.
Les succès n'ont rien qui l'enivre;
Il sait qu'un héros ne doit vivre
Que pour le bonheur des humains:
Parmi les feux qui l'environnent,
Sous les lauriers qui le couronnent,
L'olive est toujours dans ses mains.

Guerriers frappés de son tonnerre
Et secourus par ses bienfaits,
Dans les bras sanglants de la guerre
Il daigne demander la paix.
Par quelles maximes funestes
Préférez-vous aux dons célestes
Les fléaux qu'il veut détourner?
O victimes de sa justice!
Quoi! vous voulez qu'il vous punisse.
Quand il ne veut que pardonner!

XIV. — 1746.

Est-il encor des satiriques,
Qui du présent toujours blessés,

Dans leurs malins panégyriques
Exaltent les siècles passés;
Qui plus injustes que sévères,
D'un crayon faux peignent leurs pères
Dégénérants de leurs aïeux;
Et les contemporains coupables,
Suivis d'enfants plus condamnables,
Menacés de pires neveux? (*)

Silence, imposture outrageante;
Déchirez-vous, voiles affreux;
Patrie auguste et florissante,
Connais-tu des temps plus heureux?
De la cime des Pyrénées
Jusqu'à ces rives étonnées
Où la mort vole avec l'effroi,
Montre ta gloire et ta puissance;
Mais pour mieux connaître la France,
Qu'on la contemple dans son roi.

Quelquefois la grandeur trop fière,
Sur son front portant les dédains,
Foule aux pieds, dans sa marche altière,
Les rampants et faibles humains:
Les Prières humbles, tremblantes,
Pâles, sans force, chancelantes,

(*) Traduction de ces vers d'Horace:

Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

M. de Voltaire est un des premiers philosophes qui aient osé prononcer cette vérité si consolante, que depuis plusieurs siècl le genre humain en Europe a fait des pas très sensibles vers la sagesse et le bonheur, et qu'il doit ces avantages aux progrès des sciences et de la philosophie.

On trouvera dans le Dictionnaire philosophique une parodie de ces mêmes vers d'Horace.

Baissant leurs yeux mouillés de pleurs,
Abordent ce monstre farouche,
Un indigne éloge à la bouche,
Et la haine au fond de leurs cœurs.

Favori du dieu de la guerre,
Héros, dont l'éclat nous surprend,
De tous les vainqueurs de la terre
Le plus modeste est le plus grand.
O modestie! ô douce image
De la belle âme du vrai sage!
Plus noble que la majesté,
Tu relèves le diadême,
Tu décores la valeur même,
Comme tu pares la beauté.

Nous l'avons vu ce roi terrible
Qui, sur des remparts foudroyés,
Présentait l'olivier paisible
A ses ennemis effrayés.
Tel qu'un dieu guidant les orages,
D'une main portant les ravages
Et les tonnerres destructeurs,
De l'autre versant la rosée
Sur la terre fertilisée,
Couverte de fruits et de fleurs.

L'airain gronde au loin sur la Flandre;
Il n'interrompt point nos loisirs;
Et quand sa voix se fait entendre,
C'est pour annoncer nos plaisirs;
Les Muses en habit de fêtes,
De lauriers couronnant leurs têtes,
Éternisent ces heureux temps;
Et sous le bonheur qui l'accable,
La Critique est inconsolable
De ne plus voir de mécontents.

Venez, enfants des Charlemagnes,
Paraissez, ombres des Valois,
Venez contempler ces campagnes
Que vous désoliez autrefois;
Vous verrez cent villes superbes
Aux lieux où d'inutiles herbes
Couvraient la face des déserts;
Et sortir d'une nuit profonde
Tous les arts étonnant le monde
De miracles toujours divers.

Au lieu des guerres intestines
De quelques brigands forcenés,
Qui se disputaient les ruines
De leurs vassaux infortunés.
Vous verrez un peuple paisible,
Généreux, aimable, invincible,
Un prince au lieu de cent tyrans,
Le joug porté sans esclavage,
Et la concorde heureuse et sage
Du roi, des peuples et des grands.

Souvent un laboureur habile,
Par des efforts industrieux,
Sur un champ rebelle et stérile
Attira les faveurs des cieux.
Sous ses mains la terre étonnée
Se vit de moissons couronnée
Dans le sein de l'aridité:
Bientôt une race nouvelle
De ces champs préparés pour elle
Augmenta la fécondité.

Ainsi Pyrrhus après Achille
Fit encore admirer son nom;
Ainsi le vaillant Paul-Émile
Fut suivi du grand Scipion.

Virgile au-dessus de Lucrèce
Aux lieux arrosés du Permesse
S'éleva d'un vol immortel,
Et Michel-Ange vit paraître,
Dans l'art que sa main fit renaître,
Les prodiges de Raphaël.

Que des vertus héréditaires
A jamais ornent ce séjour!
Vous avez imité vos pères:
Qu'on vous imite à votre tour.
Loin ce discours lâche et vulgaire
Que toujours l'homme dégénére,
Que tout s'épuise et tout finit:
La nature est inépuisable,
Et le travail infatigable
Est un dieu qui la rajeunit.

VARIANTES.

La deuxième strophe commençait ainsi:

Patrie aimable et triomphante,
Confondez ces traits pleins d'horreurs:
De votre splendeur éclatante
Percez les voiles de l'erreur.
De la cime, etc.

Commencement de la troisième strophe:

Dans l'Asie esclave et guerrière
La majesté des souverains
Toujours sombre, toujours altière,
Foule aux pieds les faibles humains.
Les Prières, etc.

Commencement de la quatrième strophe:

Rois puissants, foudres de la guerre,
Héros dont l'éclat, etc.

Après la quatrième strophe, on lisait celles-ci:

Mais sous cette aimable apparence
Souvent on nourrit dans son cœur
La froide et dure indifférence,
Funeste fille du bonheur.
Du haut d'un trône inaccessible
Qu'il est aisé d'être insensible
Aux voix plaintives des douleurs,
Aux cris de la misère humaine,
Qui percent avec tant de peine
Dans le tumulte des grandeurs!

C'est au faîte des grandeurs même,
C'est sur un trône de lauriers
Que l'heureux vainqueur qui vous aime
Gémit sur ses braves guerriers,
Sur ces victimes de sa gloire,
Qui, dans les bras de la victoire,
Et dans les horreurs du tombeau,
Formaient ce mélange terrible,
Du carnage le plus horrible
Et du triomphe le plus beau.

Commencement de la cinquième strophe:

La Discorde avec épouvante
Le voit sur des murs foudroyés
Offrir l'olive bienfesante
A ses ennemis effrayés, etc.

XV. SUR LA MORT

DE S. A. R. MADAME LA PRINCESSE DE BAREITH. — 1759.

Lorsqu'en des tourbillons de flamme et de fumée,
Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,
De leurs globes brûlants renversent une armée;
Quand de guerriers mourants les sillons sont couverts;
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons massacrés,

Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié, qu'ils ne connaissaient pas,
Lorsque la mort en silence
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits;
Quand ces yeux, qui dans les âmes
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais.

Une famille entière, interdite, éplorée,
Se presse en gémissant vers un lit de douleurs;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs;
Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle présente sa tête;
La faux redoutable est prête,
Et la mort va la lever.

Le coup part; tout s'éteint, c'en est fait; il ne reste
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.
Ce spectacle lamentable,
Cette perte irréparable
Vous frappe d'un coup plus fort
Que cent mille funérailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient et souffraient la mort.

O Bareith! ô vertus! ô grâces adorées!
Femme sans préjugés, sans vice et sans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
De ce séjour de sang, de rapine et d'horreur,
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suspendirent les fureurs:
Les discordes s'arrêtèrent;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce vertu tel est le sûr empire,
Telle est la digne offrande à tes mânes sacrés;
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez?
La mort que Dieu vous envoie
Est le seul moment de joie
Qui console nos esprits.
Emportez, âmes cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

Mais toi, dont la vertu fut toujours secourable;
Toi, dans qui l'héroïsme égala la bonté,
Qui pensais en grand homme, en philosophe aimable,
Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté;
Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta pensée:
Les dieux m'ont récompensée
Quand ils m'ont ôté le jour.

C'est nous, tristes humains, nous qui sommes à plaindre,
Dans nos champs désolés et sous nos boulevards,
Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre
Des serpents de l'Envie et des fureurs de Mars.

Les peuples foulés gémissent;
Les arts, les vertus périssent;
On assassine les rois:
Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siècle que j'abhorre,
Parler de mœurs et de lois!

Hélas! qui désormais dans une cour paisible
Retiendra sagement la Superstition,
Le sanglant Fanatisme, et l'Athéisme horrible,
Enchaînés sous les pieds de la Religion?
Qui prendra pour son modèle
La loi pure et naturelle
Que Dieu grava dans nos cœurs?
Loi sainte aujourd'hui proscrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorants persécuteurs!

Des tranquilles hauteurs de la philosophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux sereins
Ces fantômes changeants du songe de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets si vains;
Ces factions indociles
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obstinés;
Ces intrigues si cruelles,
Qui font des cours les plus belles
Un séjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage;
O combien tu plaignais l'infâme oisiveté
De ces esprits sans goût, sans force et sans courage,
Qui meurent pleins de jours, et n'ont point existé!
La vie est dans la pensée:
Si l'âme n'est exercée,
Tout son pouvoir se détruit;
Ce flambeau sans nourriture

N'a qu'une lueur obscure
Plus affreuse que la nuit.

Illustres meurtriers, victimes mercenaires.
Qui, redoutant la honte et maîtrisant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires,
Fuiriez, si vous l'osiez, et mourez par honneur:
Une femme, une princesse,
Dans sa tranquille sagesse,
Du sort dédaignant les coups,
Souffrant ses maux sans se plaindre,
Voyant la mort sans la craindre,
Était plus brave que vous.

Mais qui célèbrera l'amitié courageuse,
Première des vertus, passion des grands cœurs,
Feu sacré dont brûla ton âme généreuse,
Qui s'épurait encore au creuset des malheurs?
Rougissez, âmes communes,
Dont les diverses fortunes
Gouvernent les sentiments:
Frêles vaisseaux sans boussole,
Qui tournez, au gré d'Éole,
Plus légers que ses enfants,

Cependant elle meurt, et Zoïle respire!
Et des lâches Séjans un lâche imitateur
A la vertu tremblante insulte avec empire;
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur!
Le troupeau faible des sages,
Dispersé par les orages,
Va périr sans successeurs;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
Et les enfers multiplient
La race des oppresseurs.

Tu ne chanteras plus, solitaire Sylvandre,
Dans ce palais des arts, où les sons de ta voix

Contre les préjugés osaient se faire entendre,
Et de l'humanité fesaient parler les droits.
Mais dans ta noble retraite.
Ta voix, loin d'être muette,
Redouble ses chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;
A la postérité je peindrai tous vos crimes
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie:
A l'opprobre, à l'infamie
Vos noms seront consacrés,
Comme le sont à la gloire
Les enfants de la victoire
Que ma muse a célébrés.

NOTES

DE M. MORZA, SUR L'ODE PRÉCÉDENTE. (*)

La princesse à qui on a élevé ce monument en méritait un plus beau, et les monstres dont on daigne parler à la fin de cette ode méritent une punition plus sévère.

Dans les plus beaux jours de la littérature, il y avait, à la vérité, de plats critiques comme aujourd'hui. Claveret écrivait contre Corneille; Subligny et Visé attaquaient toutes les pièces de Racine; chaque siècle a eu ses Zoïles et ses Garasses: mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infâme de délateurs vomir hardiment leurs impostures, et en inventer encore de nouvelles quand les premières ont été confondues; cabaler insolemment, attaquer jusque dans les tribunaux des gens de lettres dont ils ne peuvent attaquer la gloire, porter l'audace de la calomnie jusqu'à les accuser de penser en secret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public, et

(*) On reconnaîtra facilement que le prétendu M. de Morza n'est autre que M. de Voltaire lui même. (*Notes des éditeurs.*)

vouloir rendre odieux, par leurs imputations, le nom respectable de philosophe.

La manie de ces délations a été poussée au point de dire et d'imprimer que les philosophes sont dangereux dans un état.

Et qui sont ces hardis délateurs? tantôt c'est un pédant jésuite qui compromet la société dont il est, et qui ose parler de morale, tandis que ses confrères sont accusés et punis d'un parricide; tantôt c'est le factieux auteur d'une gazette nommée *ecclésiastique*, qui, pour quelques écus par mois, a calomnié les Buffon, les Montesquieu, et jusqu'à un ministre d'état (M. d'Argenson), auteur d'un livre excellent sur une partie du droit public. C'est une troupe d'écrivains affamés qui se vantent de défendre le christianisme à quinze sous par tome, qui accusent d'irréligion le sage et savant auteur des *Essais sur Paris*, et qui enfin sont forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'est surtout le misérable auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des philosophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, et dans l'antichambre duquel il ne serait pas souffert; qui se vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais existé, et qui pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison en sa vie divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés dans cette maison.... Ce polisson, nommé Guyon, se donne ainsi lui-même de gaîté de cœur pour un malhonnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne songe qu'à regagner, par le débit d'un mauvais libelle, l'argent qu'il a perdu à l'impression de ses mauvais livres. L'opprobre le couvre, et il ne le sent pas; il ne sent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre son libelle. C'est donc à cet excès de turpitude qu'on est parvenu dans le métier d'écrivain!

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple et la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, et par conséquent les derniers des hommes, sont ceux qui ont attaqué le roi, l'état et l'église dans leurs feuilles scandaleuses écrites en faveur des convulsionnaires. Ils fabriquent leurs impostures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom et de demeure, associés à des recéleurs, fuyant à tout moment la justice, et, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, le janséniste et le moliniste, si fameux long-temps dans Paris, et si dédaignés dans l'Europe, fournissent des deux côtés les plumes vénales dont le public est si fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des sages et les soins paternels du souverain n'ont pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de nos siècles de barbarie, et toutle raffinement d'un temps également éclairé dans la vertu et dans le crime; et après s'être ainsi déchirés, ils se jettent sur les philosophes: ils attaquent la raison, comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ses dépouilles.

Qu'on me montre dans l'histoire du monde entier un philosophe qui ait ainsi troublé la paix de sa patrie: en est-il un seul, depuis Confucius jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti et de ces excès monstrueux, mais de la moindre cabale contre les puissances, soit séculières, soit ecclésiastiques? Non, il n'y en eut jamais, et il n'y en aura jamais. Un philosophe fait son premier devoir d'aimer son prince et sa patrie; il est attaché à sa religion, sans s'élever outrageusement contre celles des autres peuples; il gémit de ces disputes insensées et fatales qui ont coûté autrefois tant de sang, et qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la discorde, et le philosophe l'éteint. Il étudie en paix la nature; il paye gaîment les contributions nécessaires à l'état; il regarde ses maîtres comme les députés de Dieu sur la terre, et ses concitoyens comme ses frères: bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié; il sait que, si l'amitié est *un besoin de l'âme*, c'est le plus noble besoin des âmes les plus belles, que c'est un contrat entre les cœurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, et qui nous impose les obligations les plus chères: il est persuadé que les méchants ne peuvent aimer.

Ainsi le philosophe, fidèle à tous ses devoirs, se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent, et il se corrige. S'il a écrit librement dans sa jeunesse comme Platon, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé; il meurt en pardonnant à ses ennemis, et implorant la miséricorde de l'Être suprême.

Qu'il soit du sentiment de Leibnitz sur les monades et sur

les indiscernables, ou du sentiment de ses adversaires; qu'il admette les idées innées avec Descartes, ou qu'il voie tout dans le Verbe avec Mallebranche; qu'il croie au plein, qu'il croie au vide, ces innocentes spéculations exercent son esprit, et ne peuvent nuire en aucun temps à aucun homme; mais plus il est éclairé, plus les esprits contentieux et absurdes redoutent son mépris. Et voilà la source secrète et véritable de cette persécution qu'on a suscitée quelquefois aux plus pacifiques et aux plus estimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthousiastes, les fourbes, les pédants orgueilleux ont si souvent étourdi le monde de leurs clameurs; ils ont frappé à toutes les portes; ils ont pénétré chez les personnes les plus respectables; ils les ont séduites; ils ont animé la vertu même contre la vertu; et un sage a été quelquefois tout étonné d'avoir persécuté un sage.

Quand l'évêque irlandais Barclay se fut trompé sur le calcul différentiel, et que le célèbre Jurin eut confondu son erreur. Barclay écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens; quand Descartes eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, Descartes fut accusé juridiquement d'athéisme; dès que ce même philosophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent pour s'être écarté de l'opinion d'Aristote et de l'axiome de l'école; « Que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens. » Cinquante ans après, la mode changea; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'Aristote et de l'école.

A peine Leibnitz eut-il proposé son système, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme, qu'il renversait la créance de la chute de l'homme, qu'il détruisait les fondements de la religion chrétienne. D'autres philosophes ont-ils combattu le système de Leibnitz, on leur a dit: « Vous insultez la Providence. »

Lorsque milord Shaftesbury assura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables, on lui imputa de nier le péché originel. D'autres ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour-propre, on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi quelque parti qu'ait pris un philosophe, il a toujours été en butte à la calomnie, fille de cette jalousie secrète dont tant d'hommes sont animés, et que personne n'avoue. Enfin de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jésuite Hardouin

traité d'athées les Pascal, les Nicole, les Arnaud et les Mallebranche?

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres et nos législateurs, ne connurent jamais la fureur absurde qui nous dévore; il n'y a pas dans l'histoire romaine un seul exemple d'un citoyen romain opprimé pour ses opinions; et nous, sortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penser, mais à balbutier les pensées des anciens. Enfin depuis les combats des réalistes et des nominaux, depuis Ramus assassiné par les écoliers de l'université de Paris pour venger Arioste, jusqu'à Galilée emprisonné, et jusqu'à Descartes banni d'une ville batave, il y a de quoi gémir sur les hommes, et de quoi se déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs, dédaignés ou écrasés pendant leur vie par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur: mais il est trop certain que si vous rétrécissez le génie, vous abâtardissez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine Élisabeth; dans le temps qu'on employait l'autorité sur la prononciation de l'*epsilon*? l'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles et agréables, sans aucun bon livre, sans manufactures, négligeant jusqu'à l'agriculture, et très faible même dans sa marine; mais dès qu'on laissa un libre essor au génie, les Anglais eurent des Spencer, des Shakespeare, des Bacon, et enfin des Locke et des Newton.

On sait que tous les arts sont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, et qu'il en résulte une lumière universelle. C'est par ces mutuels secours que le génie de l'invention s'est communiqué de proche en proche; c'est par là qu'enfin la philosophie a secouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la construction des vaisseaux. C'est par là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, et à s'enrichir par la science de l'agriculture comme par celle de la marine; le même génie entreprenant et persévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait aussi écrire des livres de philosophie plus profonds. La devise

du célèbre ministre d'état Walpole, *fari quæ sentiat*, est la devise des philosophes anglais. Ils marchent plus ferme et plus loin que nous dans la même carrière; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par sa hardiesse, et qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cents ans dans une décadence déplorable? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un philosophe italien d'oser regarder la vérité à travers son télescope; de dire, par exemple, que le soleil est au centre de notre monde, et que le blé ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au temps de Muratori et de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser; les Français n'ont osé penser qu'à demi; et les Anglais, qui ont volé jusqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout depuis les lois primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini et la connaissance précise de la lumière si vainement combattus, jusqu'à la nouvelle charrue et à l'insertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangereux et l'utile, la licence et la sage liberté, abandonner l'école à son ridicule, et respecter la raison. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths et aux Francs, d'empêcher la raison de naître, qu'il ne le serait aujourd'hui de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la religion et à la loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une et de l'autre; elle pénètre lentement, mais sûrement; et au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté et dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer, et si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de Saint-Médard aux farces de la foire, qui vous passionnez tantôt pour un Quesnel, tantôt pour une actrice de la Comédie Italienne, qui élevez une statue en un jour, et le lendemain la couvrez de boue; peuple qui dansez et chantez en murmurant, sachez que vous vous seriez égorgé sur la tombe du diacre ou sous-diacre Pâris, et dans vingt

autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les mœurs, en éclairant les esprits par degrés; sachez que ce sont eux (et eux seuls) qui ont éteint enfin les bûchers, et détruit les échafauds où l'on immolait autrefois et le prêtre Jean Hus, et le moine Savonarole, et le chancelier Thomas Morus, et le conseiller Anne Du Bourg, et le médecin Michel Servet, et l'avocat général de Hollande Barnevelt, et la maréchale d'Ancre, et le pauvre Morin qui n'était qu'un imbécille, et Vanini même qui n'était qu'un fou argumentant contre Aristote, et tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume, registre sanglant de la plus infernale superstition et de la plus abominable démence.

Note particulière sur ce vers de la huitième strophe:

On assassine les rois.

On se souvient de ceux qui, aux pieds d'une Vierge Marie très fêtée en Pologne, et dont il est difficile à un Français de prononcer le nom, firent serment, en 1771, d'assassiner leur roi; ils remplirent leur serment, autant qu'ils purent, avec le secours de la bonne Mère.

Les philosophes qui avaient obtenu du R. P. Malagrida, du R. P. Mathos et du R. P. Alexandre, en confession, la permission de tirer des coups de fusil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas aussi de très savants hommes, et qui savaient leur Lucrèce par cœur?

Si Damiens n'étudia point en philosophie, il est avéré du moins qu'il étudia en théologie, car il répondit dans ses interrogatoires (page 135): « Quel motif l'a déterminé: a d » la religion; » (et page 405) « qu'il a cru faire une œuvre mé» ritoire, que c'était tous ces prêtres qu'il entendait qui le » disaient dans le palais. »

Voilà les mêmes réponses qu'ont faites tous les assassins de tant de princes, en remontant depuis Damiens jusqu'au pieux Aod, qui vint enfoncer de la main gauche un poignard jusqu'au manche dans le ventre de son roi Églon, de la part du Seigneur.

Et après ces exemples, de pauvres philosophes oseraient se plaindre que de petits abbés leur disent des sottises!

VARIANTES

DE L'ODE SUR LA MORT DE LA MARGRAVE DE BAREITH.

L'auteur a fait quelques changements à cet ouvrage. Voici les différences qu'on trouve dans la première édition, datée des Delices près Genève, le 4 février 1759.

On y lit ainsi la deuxième strophe:

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas.
Quand la mort qu'ils ont bravée,
Dans cette foule abreuvée
Du sang qu'ils ont répandu,
Vient d'un pas lent et tranquille
Seule aux portes d'un asile
Où repose la vertu.

Après la cinquième strophe on lisait celle-ci:

Des veuves, des enfants sur ces rives funestes,
Au milieu des débris des murs et des remparts,
Cherchant de leurs parents les pitoyables restes,
Ramassaient en tremblant les ossements épars.
Ton nom seul est dans leur bouche;
C'est ta perte qui les touche;
Ta perte est leur seul effroi:
Et ces familles errantes,
Dans la misère expirantes,
Ne gémissent que sur toi.

Après la huitième on lisait celle-ci:

Beaux-arts, où fuiriez-vous? Troupe errante et céleste,
De l'Olympe usurpé chassés par des Titans?
Beaux-arts, elle adoucit votre destin funeste;
Puisqu'elle eut du génie, elle aima les talents;
Ces talents que Dieu dispense,
Avilis sous l'ignorance,
Gémissants sous l'oppresseur;

Ces enfants de la lumière
Que l'imposture grossière
Offusque de sa noirceur.

Après la treizième on trouvait la suivante qui était la dernière.

Auguste et cher objet d'intarissables larmes,
Une main plus illustre, un crayon plus heureux,
Peindra tes grands talents, tes vertus et tes charmes,
Et te fera régner chez nos derniers neveux.
Pour moi dont la voix tremblante,
Dans ma vieillesse pesante,
Peut à peine s'exprimer,
Ma main tombante, accablée,
Grave sur ton mausolée:
« Ci-gît qui savait aimer. »

Après l'ode on lisait ce qui suit:

L'auguste famille de madame la margrave de Bareith a ordonné expressément qu'on publiât ce faible éloge d'une princesse qui en méritait un plus beau; je l'expose au public, c'est-à-dire, au très petit nombre des amateurs de la poésie, et des véritables connaisseurs qui savent que cet art est encore plus difficile qu'infructueux; ils pardonneront la langueur de cet ouvrage à celle de mon âge et de mes talents. Mon cœur, qui m'a toujours conduit, m'a fait répandre plus de larmes que de fleurs sur la tombe de cette princesse. La reconnaissance est le premier des devoirs; je ne m'en suis écarté avec personne. Son altesse royale n'avait cessé en aucun temps de m'honorer de sa bienveillance et de son commerce; elle envoya son portrait à ma nièce et à moi, quinze jours avant sa mort, lorsqu'elle ne pouvait plus écrire. Jamais une si belle âme ne sut mieux faire les choses décentes et nobles, et réparer les désagréables. Sujets, étrangers, amis et ennemis, tous lui ont rendu justice, tous honorent sa mémoire: pour moi, si je n'ai pas vécu auprès d'elle, c'est que la liberté est un bien qu'on ne doit sacrifier à personne, surtout dans la vieillesse.

J'avoue donc hautement ce petit ouvrage, et je déclare en même temps (non pas à l'univers, à qui le père Castel s'adressait toujours, mais à quelques gens de lettres qui font la plus petite partie de l'univers), que je ne suis l'auteur d'aucun

ouvrages que l'ignorance et la mauvaise foi m'attribuent depuis long-temps.

Un jeune homme, connu dans son pays par son esprit et par ses talents, fit imprimer, l'année passée, une ode sur les victoires du roi de Prusse ; et comme le nom de ce jeune étranger commence par un V ainsi que le mien, cette ode fut réimprimée à Ratisbonne, à Nuremberg, sous mon nom ; on la traduisit à Londres. On m'en fit honneur partout ; c'est un honneur qu'assurément je ne mérite pas : chaque auteur a son style, celui de cette ode n'est pas le mien ; mais ce qui est encore plus contraire à mon état, à mon devoir, à mon caractère, c'est que la pièce sort du profond respect que l'on doit aux couronnes avec qui le roi de Prusse est en guerre ; il n'est permis à personne de s'exprimer comme on fait dans cet écrit. On doit d'ailleurs avertir tous les auteurs que nous ne sommes plus dans un temps où l'usage permettait à l'enthousiasme de la poésie de louer un prince aux dépens d'un autre. L'ode sur la prise de Namur, dans laquelle Boileau raille très indiscrètement le roi d'Angleterre, Guillaume III, ne réussirait pas aujourd'hui, et La Motte fut très blâmé de n'avoir pas rendu justice à l'immortel prince Eugène dans une ode au duc de Vendôme.

> On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
> Les dieux, sa maîtresse et son roi :

C'est la maxime de La Fontaine ; mais il ne faut dire d'injures ni aux autres dieux, ni aux autres rois, ni aux autres femmes.

On m'a imputé encore je ne sais quel poëme sur la religion naturelle, imprimé dans Paris, avec le titre de Berlin, par ces imprimeurs qui impriment tout, et publié aussi sous la première lettre de mon nom. Les brouillons et les délateurs ont beau faire, je n'ai jamais écrit, ni en vers ni en prose, sur la religion naturelle ou révélée ; mais je composai dans le palais d'un roi et sous ses yeux, en 1751, un poëme sur la loi naturelle, principe de toute religion, sur cette loi primitive que Dieu a gravée dans nos cœurs, et qui nous enseigne à frémir du mal que nous fesons à nos semblables ; ouvrage très inférieur à son sujet, mais dont tout homme doit chérir la morale pure, et dans lequel il doit respecter le nom qui est à la tête.

Que nous nous éloignons tous tant que nous sommes de

cette loi naturelle et de la raison qui en est la source! Je ne parle pas ici des guerres qui inondent de sang le monde entier depuis qu'il est peuplé; je parle de nous autres gens paisibles qui l'inondons de nos mauvais écrits, de nos plates disputes et de nos sottes querelles; je parle de ces graves fous qui enseignent que quatre et quatre font neuf, de nous qui sommes encore plus fous qu'eux, quand nous perdons notre temps à vouloir leur faire entendre que quatre et quatre font huit, et des maîtres fous qui, pour nous mettre d'accord, décident que quatre et quatre font dix.

D'autres fous mourant de faim composent tous les matins dans leurs greniers une des cent mille feuilles qui s'impriment journellement dans notre Europe, croyant fermement avec frère Castel que toute la terre a les yeux sur eux, et ne se doutant pas que le soir leurs belles productions périssent à jamais tout comme les miennes.

Pendant que ces infatigables araignées font partout leurs toiles, il y en a deux ou trois cents autres qui recueillent soigneusement ces fils qu'on a balayés, et qui composent ce qu'on appelle des journaux; de façon que depuis l'an 1666, nous avons environ dix mille journaux au moins, dans lesquels on a conservé près de trois cent mille extraits de livres inconnus; et ce qui est fort à l'honneur de l'esprit humain, c'est que tout cela se fait pour gagner dix écus, pendant que ces messieurs auraient pu en gagner cent à labourer la terre.

Il faut excepter, sans doute, le Journal des Savants, uniquement dicté par l'amour des lettres, et le judicieux Bayle, l'éternel honneur de la raison humaine, et quelques-uns de ses sages imitateurs. J'excepte encore mes amis: mais je ne puis excepter frère Berthier, principal auteur du Journal de Trévoux, qui n'est point du tout mon ami.

Il faut savoir qu'il y a non-seulement un Journal de Trévoux, mais encore un Dictionnaire de Trévoux. Par conséquent il y a eu un peu de jalousie de métier entre les ignorants qui ont fait pour de l'argent le Dictionnaire de Trévoux, et les savants qui ont entrepris le Dictionnaire de l'Encyclopédie. Je ne sais pourquoi. Outre ces terribles savants, nous sommes une cinquantaine d'empoisonneurs, lieutenants généraux des armées du roi commandants d'artillerie, prélats, magistrats, professeurs, académiciens, des belles dames

même, et moi cultivateur de la terre, et partisan séditieux de la nouvelle charrue, qui tous avons conspiré contre l'état, en envoyant au Magasin Encyclopédique d'énormes articles. Quelques-uns sont remplis de longues déclamations qui n'apprennent rien, et beaucoup de nos méchants confrères ont manqué à la principale règle d'un dictionnaire, qui est de se contenter d'une définition courte et juste, d'un précepte clair et vrai, et de deux ou trois exemples utiles. Notre fureur de dire plus qu'il ne faut a enflé le dictionnaire, et en a fait un objet de papier et d'encre de plus de trois cent mille écus.

Aussitôt les adverses parties ont soulevé la ville et la cour contre les entrepreneurs; on les a accablés des plus horribles injures; on a poussé la cruauté jusqu'à dire à Versailles qu'ils étaient des philosophes. « Qu'est-ce que des philosophes? » a dit une grande dame. Un homme grave a répondu: « Madame, » ce sont des gens *de sac et de corde*, qui examinent dans » quelques lignes d'un livre en vingt volumes *in-folio*, si les » atomes sont insécables ou sécables, si on pense toujours quand » on dort, si l'âme est dans la glande pinéale ou dans le corps » calleux, si l'ânesse de Balaam était animée par le diable, » selon le sentiment du R. P. Bougeant, et autres choses sem» blables, capables de mettre le trouble dans les consciences » timorées des tailleurs scrupuleux de Paris et des pieuses re» vendeuses à la toilette, qui ne manqueront pas d'acheter » ce livre et de le lire assidument. » On a fourni des mémoires par lesquels on démontre que si le venin n'est pas expressément dans les tomes imprimés, il se trouvera dans les articles des autres tomes; qu'il en résultera infailliblement des séditions et la ruine du royaume, et qu'enfin rien n'a jamais été plus dangereux dans un état que des philosophes.

Pour dire le vrai, la cabale la plus acharnée a osé accuser d'une cabale des hommes qui ne se sont jamais vus, et qui, dispersés à une grande distance les uns des autres, cultivent en paix la raison et les lettres.

Hélas! quel temps l'auteur du Journal de Trévoux et ceux de son parti prennent-ils pour accuser les philosophes d'être dangereux dans un état? Quelques philosophes auraient-ils donc trempé dans ces détestables attentats qui ont saisi d'horreur l'Europe étonnée? Auraient-ils eu part aux ouvrages innombrables de ces théologiens d'enfer qui ont mis plus d'une fois le couteau dans des mains parricides; attisèrent-ils

autrefois les feux de la Ligue et de la Fronde? ont-ils.... Je m'arrête. Que le gazetier de Trévoux ne force point les hommes éclairés à une récrimination juste et terrible; que ses supérieurs mettent un frein à son audace. J'estime et j'aime plusieurs de ses confrères; c'est avec regret que je lui fais sentir son imprudence, qui lui attire de dures vérités. Quel emploi pour un prêtre, pour un religieux, de vendre tous les mois à un libraire un recueil de médisances et de jugements téméraires!

Si le Journal de Trévoux excite le mépris et l'indignation, ce n'est pas qu'on ait moins d'horreurs pour ses adversaires. Les auteurs de la Gazette Ecclésiastique, qui ont outragé si souvent le célèbre Montesquieu et tant d'honnêtes gens; eux qui dans leurs libelles séditieux ont attaqué le roi, l'état et l'Église; qui fabriquent cette gazette scandaleuse, comme les filous exécutent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom et de demeure, associés à des recéleurs, fuyant à tout moment la justice, et, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, les jansénistes et les molinistes, etc. (Le reste comme la première note qu'on a lue ci-devant. Elle était suivie de ce *P. S.*)

P. S. Sur une lettre reçue du roi de Prusse, je suis en droit de réfuter ici quelques mensonges imprimés. J'en choisirai trois dans la foule. La première erreur est celle d'un homme qui malheureusement a employé tout son esprit et toutes ses lumières à pallier dans un livre plein de recherches savantes les suites de la révocation de l'édit de Nantes, suites plus funestes que ne le voulait un monarque sage; il a voulu encore (qui le croirait!) diminuer, excuser les horreurs de la Saint-Barthélemi, que l'enfer ne pourrait approuver, s'il s'assemblait pour juger les hommes.

Cet écrivain avance dans son livre (*) que les Mémoires de Brandebourg n'ont pas été écrits par le roi de Prusse. Je suis obligé de dire, à la face de l'Europe, sans crainte d'être démenti par personne, que ce monarque seul a été l'historien,

(*) Page 84 de l'Apologie de la révocation de l'édit de Nantes et des massacres de la Saint-Barthélemi.

de ses états. L'honneur qu'on veut me faire d'avoir part à son ouvrage, ne m'est point dû; je n'ai servi qu'à lui aplanir les difficultés de notre langue, dans un temps où je la parlais mieux qu'aujourd'hui, parce que les instructions des académiciens mes confrères étaient plus fraîches dans ma mémoire; je n'ai été que son grammairien. S'il m'arracha à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à mes emplois, à ma fortune, si je lui sacrifiai tout, j'en fus récompensé en étant le confident de ses ouvrages; et quant à l'honneur qu'il daigna me faire, de me demander à mon roi pour être au nombre de ses chambellans, ceux qui me l'ont reproché ne savent pas que cette dignité était nécessaire à un étranger dans sa cour.

Le même auteur (*) accuse d'infidélité les Mémoires de Brandebourg, sur ce que l'illustre auteur dit que le roi son grand-père recueillit vingt mille Français dans ses états; rien n'est plus vrai. Le critique ignore que celui qui a fait l'histoire de sa patrie, connaît le nombre de ses sujets comme celui de ses soldats.

A qui doit-on croire, ou à celui qui écrit au hasard qu'il n'y eut pas dix mille Français réfugiés dans les provinces de la maison de Prusse, ou au souverain qui a dans ses archives la liste de vingt mille personnes auxquelles on donna des secours, et qui les méritèrent si bien en apportant chez lui tant d'arts utiles?

Ce critique ajoute qu'il n'y a pas eu cinquante familles françaises réfugiées à Genève. Je connais cette ville florissante, voisine de mes terres; je certifie, sur le rapport unanime de tous ses citoyens que j'ai eu l'honneur de voir à ma campagne, magistrats, professeurs, négociants, qu'il y a eu beaucoup au delà de mille familles françaises dans Genève; et de ces familles à qui l'auteur reproche leur misère vagabonde, j'en connais plusieurs qui ont acquis de très grandes richesses par des travaux honorables.

La plupart des calculs de cet auteur ne sont pas moins erronés. Celui qui a eu le malheur d'être l'apologiste de la Saint-Barthélemi, celui qui a été forcé de falsifier toute l'histoire ancienne pour établir la persécution; celui-là, dis-je,

(*) Page 84 de l'Apologie de la révocation de l'édit de Nantes et des massacres de la Saint-Barthélemi.

méritait-il de trouver la vérité? S'il y a eu parmi les catholiques un homme capable de préconiser les massacres de la Saint-Barthélemi, nous venons de voir dans le parti opposé un écrivain anonyme qui, avec beaucoup moins d'esprit et de connaissances, et non moins d'inhumanité, a essayé de justifier les meurtres que son parti commettait autrefois, lorsque des fanatiques errants immolaient d'autres fanatiques qui ne rêvaient pas de la même manière qu'eux.

Quel est le plus condamnable, ou d'un siècle ignorant et barbare dans lequel on commettait de telles cruautés, ou d'un siècle éclairé et poli dans lequel on les approuve?

C'est ainsi que des ennemis de l'humanité écrivent sur plus d'une matière depuis quelques années: et ce sont ces livres qu'on tolère? Il semble que des démons aient conspiré pour étouffer en nous toute pitié, et pour nous ravir la paix dans tous les genres et dans toutes les conditions.

Ce n'est pas assez que le fléau de la guerre ensanglante et bouleverse une partie de l'Europe, et que ses secousses se fassent sentir aux extrémités de l'Asie et de l'Amérique; il faut encore que le repos des villes soit continuellement troublé par des misérables qui veulent se venger de l'obscurité, en se déchaînant contre toute espèce de mérite. Ces taupes qui soulèvent un pied de terre dans leurs trous, tandis que les puissances du siècle ébranlent le monde, ne seront pas éclairées par la lumière qu'on leur présente ici; mais on se croira trop heureux si ce peu de vérités peut germer dans l'esprit de ceux qui, étant appelés aux emplois publics, doivent aimer la modération, et avoir le fanatisme en horreur.

XVI. A LA VÉRITÉ. (*)

Vérité, c'est toi que j'implore;
Soutiens ma voix, dicte mes vers:
C'est toi qu'on craint et qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers:
Tes yeux veillent sur la justice;
Sous tes pieds tombe l'artifice

(*) Cette ode est de l'année 1762, dans le temps de l'affreuse aventure des Calas.

Par la main du temps abattu;
Témoin sacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace et la vertu.

Qu'un autre en sa fougue hautaine,
Insultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Césars:
Qu'en adoptant l'erreur commune,
Il n'impute qu'à la fortune
Les succès des plus grands guerriers;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence satirique (*)
Pense avoir flétri les lauriers.

Illustres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux
Avez renversé par la guerre
D'autres brigands moins courageux;
Je vous hais, mais je vous admire:
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a sur nos esprits;
Ce sont les tyrans sans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur et du mépris.

Kouli-kan ravage l'Asie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit sur sa vie;
Qu'il expire sous mille bras;
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Gustave
Ailleurs eût rampé sous ses lois;
Et dans ces fameuses journées

(*) Allusion à l'ode de la Fortune, si vantée dans les colléges.

Au droit du glaive destinées,
Tout soldat est égal aux rois.

Mais que ce fourbe sanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'esclaves hardis,
Entre les bras de sa maîtresse
Plongé dans la flatteuse ivresse
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant sa tête,
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la discorde et la mort!

Que Borgia sous sa tiare
Levant un front incestueux,
Immole à sa fureur avare
Tant de citoyens vertueux;
Et que la sanglante italie
Tremble, se taise et s'humilie
Aux pieds de ce tyran sacré!
O terre! ô peuples qu'il offense!
Criez au ciel, criez vengeance;
Armez l'univers conjuré.

O vous tous, qui prétendez être
Méchants avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître!
Qu'est-ce donc que la Vérité?
S'il est un magistrat injuste,
Il entendra la voix auguste
Qui contre lui va prononcer;
Il verra sa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidèle,
Que le temps ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare?
Ce n'est point le brave officier

Qui de Champagne ou de Navarre
Dirige le courage altier;
C'est un pédant morne et tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité,
Mieux que les Molé vénérables,
Le droit de juger ses semblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, âme atroce, âme dure,
Qui veux dans tes graves fureurs
Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture! usage abominable
Qui sauve un robuste coupable,
Et qui perd le faible innocent;
Du faîte éternel de son temple,
La Vérité qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémissant.

Vérité, porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle et fatale histoire
Du supplice affreux des Calas;
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injustice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprètes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la justice, et tremblez.

Qu'il est beaux, généreux d'Argence, (*)
Qu'il est digne de ton grand cœur
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!

(*) Le marquis d'Argens.

Souvent l'amitié chancelante
Resserre sa pitié prudente;
Son cœur glacé n'ose s'ouvrir;
Son zèle est réduit à tout craindre:
Il est cent amis pour nous plaindre,
Et pas un pour nous secourir.

Quel est ce guerrier intrépide?
Aux assauts je le vois voler;
A la cour je le vois timide:
Qui sait mourir n'ose parler.
La Germanie et l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre
Ne lui font pas baisser les yeux:
Mais un mot, un seul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'est qu'un esclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques
De ce ministre des combats (*)
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête et le bras,
Qui pense et parle avec courage,
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons passagers,
Qui foule aux pieds la calomnie,
Et qui sait mépriser l'envie,
Comme il méprisa les dangers.

XVII. SUR LE CARROUSEL

DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE. — 1766. (**)

Sors du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois

(*) Le duc de Choiseul.

(**) Cette pièce avait été imprimée d'abord sous le titre

Les chevaux de quelques bourgeois
Ou de Corinthe ou de Mégare:
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire,
Toi qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend,
Et qu'il faut toujours qu'on admire.

Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Élide;
Prends un sujet moins insipide;
Viens cueillir un plus beau laurier.
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.

La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone:
Elle la possède et la donne:
Mars, Thémis, les Jeux, les Amours
Sont en foule autour de son trône.
Viens chanter cette Thalestris
Qu'irait courtiser Alexandre.
Sur tes pas je voudrais m'y rendre

Si je n'étais en cheveux gris.
Sans doute, en dirigeant ta course
Vers les sept étoiles de l'ourse,
Tu verras dans ton vol divin
Cette France si renommée,
Qui brille encor dans son déclin;
Car ta muse est accoutumée
A se détourner en chemin.

de Galimatias pindarique. Malgré l'inégalité des strophes on a cru devoir la laisser au nombre des Odes, parce qu'elle a le caractère de ce genre de poésie.

Tu verras ce peuple volage
De qui la mode et le langage
Règnent dans vingt climats divers;
Ainsi que ta brillante Grèce,
Par ses arts, par sa politesse,
Servit d'exemple à l'univers.

Mais il est encor des barbares
Jusque dans le sein de Paris;
Des bourgeois pesants et bizarres,
Insensibles aux bons écrits;
Des fripons aux regards austères,
Persécuteurs atrabilaires
Des grands talents et des vertus:
Et si dans ma patrie ingrate
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Anitus.

Je m'aperçois que je t'imite.
Je veux aux campagnes de Scythie
Chanter les jeux, chanter les prix
Que la nouvelle Thalestris
Accorde aux talents, au mérite;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuses entreprises,
L'esprit, les grâces, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos sottises.

XVIII. SUR LA GUERRE

DES RUSSES CONTRE LES TURCS, EN 1768.

L'HOMME n'était pas né pour égorger ses frères;
Il n'a point des lions les armes sanguinaires;
La nature en son cœur avait mis la pitié:
De tous les animaux seul il répand des larmes,
Seul il connaît les charmes
D'une tendre amitié.

Il naquit pour aimer : quel infernal usage
De l'enfant du plaisir fit un monstre sauvage ?
Combien les dons du ciel ont été pervertis !
Quel changement, ô dieux ! La Nature étonnée,
Pleurante et consternée,
Ne connaît plus son fils.

Heureux cultivateurs de la Pensylvanie,
Que par son doux repos votre innocente vie
Est un juste reproche aux barbares chrétiens !
Quand, marchant avec ordre au bruit de leur tonnerre,
Ils ravagent la terre,
Vous la comblez de biens.

Vous leur avez donné d'inutiles exemples :
Jamais un Dieu de paix ne reçut dans vos temples
Ces horribles tributs d'étendards tout sanglants ;
Vous croiriez l'offenser, et c'est dans nos murailles
Que le Dieu des batailles
Est le Dieu des brigands.

Combattons, périssons, mais pour notre patrie.
Malheur aux vils mortels qui servent la furie
Et la cupidité des rois déprédateurs !
Conservons nos foyers ; citoyens sous les armes,
Ne portons les alarmes
Que chez nos oppresseurs.

Où sont ces conquérants que le Bosphore enfante ?
D'un monarque abruti la milice insolente
Fait avancer la mort aux rives du Tyras : (*)
C'est là qu'il faut marcher, Roxelans invincibles,
Lancez vos traits terribles
Qu'ils ne connaissent pas.

(*) Fleuve de la Sarmatie d'Europe, aujourd'hui le Niester ou Driester.

Frappez, exterminez les cruels janissaires,
D'un tyran sans courage esclaves téméraires,
Du malheur des mortels instruments malheureux,
Ils voudraient qu'à la fin, par le sort de la guerre,
Le reste de la terre
Fût esclave comme eux.

La Minerve du Nord vous enflamme et vous guide;
Combattez, triomphez sous sa puissante égide;
Galitzin vous commande, et Byzance en frémit.
Le Danube est ému, la Tauride est tremblante;
Le sérail s'épouvante;
L'univers applaudit.

XIX. SUR LA GUERRE PRÉSENTE EN GRÈCE.

1768.

Au fond d'un sérail inutile
Que fait parmi ses icoglans
Le vieux successeur imbécille
Des Bajazets et des Orcans?
Que devient cette Grèce altière,
Autrefois savante et guerrière,
Et si languissante aujourd'hui,
Rampante aux genoux d'un Tartare,
Plus amollie et plus barbare,
Et plus méprisable que lui?

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivants de Minerve et de Mars,
Des Persans vainqueurs intrépides,
Et favoris de tous les arts;
Eux qui dans la paix, dans la guerre,
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs dieux,
Lorsque Jupiter et Neptune

Leur asservirent la fortune,
Et combattirent avec eux.

Mais quand sous les deux Théodoses
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoses
Que de vils pédants tonsurés,
Un délire théologique
Arma leur esprit frénétique
D'anathèmes et d'arguments,
Et la postérité d'Achille,
Sous la règle de saint Basile,
Fut l'esclave des Ottomans.

Voici le vrai temps des croisades.
Français, Bretons, Italiens,
C'est trop supporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrétiens;
Un ridicule fanatisme
Fit succomber votre héroïsme
Sous ces tyrans victorieux.
Écoutez Pallas qui vous crie:
« Vengez-moi, vengez ma patrie;
Vous irez après aux saints lieux.

» Je veux ressusciter Athènes.
Qu'Homère chante vos combats!
Que la voix de cent Démosthènes
Ranime vos cœurs et vos bras!
Sortez, renaissez, arts aimables,
De ces ruines déplorables
Qui vous cachaient sous leurs débris;
Reprenez votre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

» Que des badauds la populace
S'étouffe à des processions;

Que des imposteurs à besace
Président aux convulsions;
Je rirai de cette manie.
Mais je veux que dans Olympie,
Phidias, Pigal, ou Vulcain,
Fassent admirer à la terre
Les noirs sourcils du Dieu mon père,
Et mettent la foudre en sa main.

» C'est par moi que l'on peut connaître
Le monde antique et le nouveau.
Je suis la fille du grand Être,
Et je naquis de son cerveau.
C'est moi qui conduis Catherine,
Quand cette étonnante héroïne,
Foulant à ses pieds le turban,
Réunit Thémis et Bellone,
Et rit avec moi sur son trône
De la Bible et de l'Alcoran.

» Je dictai l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'est pas court,
A d'Alembert que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt;
J'ordonne encore au vieux Voltaire
De percer de sa main légère
Les serpents du sacré vallon;
Et puisqu'il m'aime et qu'il me venge,
Il peut écraser dans la fange
Le lourd Nonotte et l'abbé Guion. »

XX. L'ANNIVERSAIRE

DE LA SAINT-BARTHÉLEMI, POUR L'ANNÉE 1772.

Tu reviens après deux cents ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.

Que l'abîme éternel du temps
Te couvre de sa nuit profonde!
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique histoire!
Mortels, à souffrir condamnés,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le triumvirat
Que Rome devint florissante:
Un poltron, tyran de l'état,
L'embellit de sa main sanglante.
C'est après les proscriptions
Que les enfants des Scipions
Se croyaient heureux sous Octave:
Tranquille et soumis à sa loi,
On vit danser le peuple-roi,
En portant des chaînes d'esclave.

Virgile, Horace, Pollion,
Couronnés de myrte et de lierre,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baisers de Glycère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des assassins mercenaires:
Et les familles des proscrits
Rassemblaient les jeux et les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévasté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre;
Cérès, par ses dons renaissants,
A bientôt consolé la terre.
L'enfer engloutit dans ses flancs

Des déplorables habitants
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on son séjour ?...
On y revint, on fit l'amour;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a versé des pleurs,
Chaque siècle a connu les crimes;
Ce monde est un amas d'horreurs,
De coupables et de victimes.
Des maux passés le souvenir,
Et les terreurs de l'avenir,
Seraient un poids insupportable;
Dieu prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole et vain,
Pour le rendre moins misérable.

XXI. SUR LE PASSÉ ET LE PRÉSENT. — 1775.

Si la main des rois et des prêtres
Ébranla le monde en tout temps,
Et si nos coupables ancêtres
Ont eut de coupables enfants,
O tristes Muses de l'histoire,
Ne grave plus à la mémoire
Ce qui doit périr à jamais!
Tu n'as vu qu'horreur et délire.
Les annales de chaque empire
Sont les archives des forfaits.

La fable est encor plus funeste;
Ses mensonges sont plus cruels.
Tantale, Atrée, Égisthe, Oreste,
N'épouvantez plus les mortels!
Que je hais le divin Achille,
Sa colère en malheurs fertile,

Et tous ces ridicules dieux
Que vers le ruisseau du Scamandre
Du haut du ciel on fait descendre,
Pour inspirer un furieux !

Josué, je hais davantage
Tes sacrifices inhumains.
Quoi ! trente rois dans un village
Pendus par tes dévotes mains !
Quoi ! ni le sexe, ni l'enfance
De ton exécrable démence
N'ont pu désarmer la fureur !
Quoi ! pour contempler ta conquête,
A ta voix le soleil s'arrête !
Il devait reculer d'horreur.

Mais de ta horde vagabonde
Détournons mes yeux éperdus.
O Rome ! ô maîtresse du monde !
Verrai-je en toi quelques vertus ?
Ce n'est pas sous l'infâme Octave,
Ce n'est pas lorsque Rome esclave
Succombait avec l'univers,
Ou quand le sixième Alexandre
Donnait dans l'Italie en cendre
Des indulgences et des fers.

L'innocence n'a plus d'asile :
Le sang coule à mes yeux surpris,
Depuis les Vêpres de Sicile
Jusqu'aux Matines de Paris.
Est-il un peuple sur la terre
Qui, dans la paix ou dans la guerre,
Ait jamais vu des jours heureux ?
Nous pleurons ainsi que nos pères,
Et nous transmettons nos misères
A nos déplorables neveux.

C'est ainsi que mon humeur sombre
Exhalait ses tristes accents.
La nuit me couvrant de son ombre
Avait appesanti mes sens.
Tout à coup un trait de lumière
Ouvrit ma débile paupière,
Qui cherchait en vain le repos;
Et des demeures éternelles
Un génie étendant ses ailes
Daigna me parler en ces mots:

« Contemple la brillante aurore
Qui t'annonce enfin les beaux jours;
Un nouveau monde est près d'éclore,
Até disparaît pour toujours.
Vois l'auguste Philosophie,
Chez toi si long-temps poursuivie,
Dicter ses triomphantes lois.
La Vérité vient avec elle
Ouvrir la carrière immortelle
Où devaient marcher tous les rois.

« Les cris affreux du fanatique
N'épouvantent plus la raison;
L'insidieuse Politique
N'a plus ni masque ni poison.
La douce, l'équitable Astrée
S'assied, de grâces entourée,
Entre le trône et les autels;
Et sa fille, la bienfesance,
Vient de sa corne d'abondance
Enrichir les faibles mortels. »

Je lui dis: « Ange tutélaire,
Quels dieux répandent ces bienfaits? »
« C'est un seul homme » (*)... Et le vulgaire

(*) M. Turgot.

Méconnaît les biens qu'il a faits!
Le peuple en son erreur grossière
Fermè les yeux à la lumière,
Il n'en peut supporter l'éclat.
Ne recherchons point ses suffrages;
Quand il souffre il s'en prend aux sages;
Est-il heureux, il est ingrat.

On prétend que l'humaine raee,
Sortant des mains du Créateur,
Osa, dans son absurde audace,
S'élever contre son auteur.
Sa clameur fût si téméraire,
Qu'à la fin Dieu dans sa colère
Se repentit de ses bienfaits.
O vous que l'on voit de Dieu même
Imiter la bonté suprême,
Ne vous en repentez jamais!

FIN DES ODES.

SATIRES.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

M. de Voltaire a fait des satires comme Boileau ; et comme Boileau, il a peut-être parlé trop souvent de ses ennemis personnels. Mais les ennemis de Boileau n'étaient que ceux du bon goût, et les ennemis de Voltaire furent ceux du genre humain. L'un fut injuste à l'égard de Quinault, auquel il ne pardonna jamais ni la molesse aimable de sa versification, ni cette galanterie qui blessait l'austérité et la justesse de son goût. L'autre fut injuste envers J. J. Rousseau ; mais Rousseau s'était déclaré l'ennemi des lumières et de la philosophie. Il paraissait vouloir attirer la persécution sur les mêmes hommes qui avaient pris sa défense, lorsque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de Voltaire fut de bonne foi, ainsi que Boileau. Ils n'ont méconnu, l'un dans Quinault, l'autre dans Rousseau, que des talents pour lesquels leur caractère et leur esprit ne leur donnaient aucun attrait naturel.

Si M. de Voltaire a pris quelquefois le ton violent et presque cynique de Juvénal, c'est qu'il avait à punir, comme lui, le vice et l'hypocrisie.

LE PARNASSE. (*)

1713.

Pour tous rimeurs habitants du Parnasse,
De par Phébus, il est plus d'une place;
Les rangs n'y sont confondus comme ici,
Et c'est raison : ferait beau voir aussi
Le fade auteur (**) d'un roman ridicule
Sur même lit couché près de Catulle;
Ou bien La Motte ayant l'honneur du pas
Sur le harpeur, ami de Mécénas.
Trop bien Phébus sait de sa république
Régler les rangs et l'ordre hiérachique,
Et dispensant honneur et dignité,
Donne à chacun ce qu'il a mérité.
Au haut du mont sont fontaines d'eau pure,
Riants jardins (non tels qu'à Châtillon
En a planté l'ami de Crébillon,
Et dont l'art seul a fourni la parure);
Ce sont jardins ornés par la nature;

(*) Cette satire n'a été recueillie encore dans aucune édition des Œuvres de M. de Voltaire. Lorsqu'il la composa, il était loin de s'attendre que ce même M. de La Motte, qu'il outrageait alors, le présenterait un jour à la république des lettres comme un digne successeur des Corneille et des Racine. La reconnaissance et l'estime qu'il professa depuis pour ce littérateur, dont il était plus en état d'apprécier les talents et les excellentes qualités, lui imposèrent l'obligation de la supprimer; et peut-être ne fût-elle jamais parvenue jusqu'à nous sans l'indiscrète publicité que lui donna l'abbé Desfontaines en 1724, à la suite de son édition du poëme de la Ligue. Quoique faible, cette pièce offre des détails agréables et des vers faciles; c'est d'ailleurs une des premières compositions de l'auteur, et nous avons pensé qu'on la retrouverait ici avec plaisir. (*Note des éditeurs.*)

(**) La Chapelle.

Là sont lauriers, orangers toujours verds;
Séjournent là gentils feseurs de vers;
Anacréon, Virgile, Horace, Homère,
Dieux qu'à genoux le bon Dacier révère,
D'un beau laurier y couronnent leur front.
Un peu plus bas, sur le penchant du mont,
Est le séjour de ces esprits timides,
De la raison partisans insipides,
Qui, compassés dans leurs vers languissants,
A leurs lecteurs font haïr le bon sens.
Adonc, ami, si, quand ferez voyage,
Vous abordez la poétique plage,
Et que La Motte ayez désir de voir,
Retenez bien qu'illec est son manoir.
Là, ses consorts ont leurs têtes ornées
De quelques fleurs presqu'en naissant fanées,
D'un sol aride incultes nourrissons,
Et digne prix de leurs maigres chansons.
Cettui pays n'est pays de Cocagne.
Il est enfin, au pied de la montagne,
Un bourbier noir, d'infecte profondeur,
Qui fait sentir sa mal plaisante odeur
A tout chacun, fors à la troupe impure
Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
Et qui sont-ils ces rimeurs diffamés?
Pas ne prétends que par moi soient nommés.
Mais quand verrez chansonniers, feseurs d'odes,
Rauques corneurs de leurs vers incommodes,
Peintres, abbés, brocanteurs, jettoniers,
D'un vil café superbes casaniers,
Où tous les jours contre Rome et la Grèce
De maldisants se tient bureau d'adresse,
Direz alors, en voyant tel gibier:
Ceci paraît citoyen du bourbier.
De tels grimauds la croupissante race

En cettui lac incessamment coasse
Contre tous ceux qui, d'un vol assuré,
Sont parvenus au haut du mont sacré.
En ce point seul cettui peuple s'accorde,
Et va cherchant la fange la plus orde,
Pour en noircir les menins d'Hélicon,
Et polluer le trône d'Apollon.
C'est vainement : car cet impur nuage
Que contre Homère, en son aveugle rage,
La gent moderne assemblait avec art,
Est retombé sur le poëte Houdart;
Houdart, ami de la troupe aquatique,
Et de leurs vers admirateur unique,
Comme est aussi le tiers-état auteur
Dudit Houdart unique admirateur;
Houdart enfin qui, dans un coin du Pinde,
Loin du sommet où Pindare se guinde,
Non loin du lac est assis, ce dit-on,
Tout au-dessus de l'abbé Terrasson.

LA CRÉPINADE. (*)

Le diable un jour se trouvant de loisir,
Dit: « Je voudrais former à mon plaisir
Quelque animal dont l'âme et la figure
Fût à tel point au rebours de nature,
Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché. »
Il dit: il prend une argile ensoufrée,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée;
Il en modèle un chef-d'œuvre naissant,
Pétrit son homme, et rit en pétrissant.
D'abord il met sur une tête immonde
Certain poil roux que l'on sent à la ronde;
Ce crin de Juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai casque de damné;
Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche;
Sous un nez large il tord sa laide bouche.
Satan lui donne un ris sardonien,
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la bastonnade;
Puis il lui souffle un esprit imposteur,
Traître et rampant, satirique et flatteur;
Rien n'épargnait. Il vous remplit la bête

(*) J.B. Rousseau avait fait une satire intitulée *la Baronade*, contre le baron de Breteuil son bienfaiteur, dont il avait été le secrétaire, et il avait eu l'impudence de prétendre ne s'être brouillé avec M. de Voltaire que par zèle pour la religion; hypocrisie révoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieuses, et banni pour crime de subornation. Ces circonstances rendent cette satire excusable; l'ingratitude et l'hypocrisie doivent être traitées sans ménagement.

De fiel au cœur, et de vent dans la tête.
Quand tout fut fait, Satan considéra
Ce beau garçon, le baisa, l'admira;
Endoctrina, gouverna son ouaille,
Puis dit à tous: « Il est temps qu'il rimaille. »
Aussitôt fait l'animal rimailla,
Monta sa vielle, et Rabelais pilla,
Il griffonna des *Ceintures magiques*,
Des *Adonis*, des *Aïeux chimériques*;
Dans les cafés il fit le bel-esprit;
Il nous chanta Sodome et Jésus-Christ;
Il fut sifflé, battu pour son mérite,
Puis fuit errant, puis se fit hypocrite:
Et pour finir, à son père il alla;
Qu'il y demeure. Or je veux sur cela
Donner au diable un conseil salutaire:
Monsieur Satan, lorsque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin:
Ce n'est le tout d'envoyer son semblable
Pour nous tenter. Crépin votre féal,
Vous servant trop, vous a servi fort mal:
Pour nous damner, rendez le vice aimable.

LE MONDAIN.

1736.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Ces deux ouvrages ont attiré à M. de Voltaire les reproches non-seulement des dévots, mais de plusieurs philosophes austères et respectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris; et on leur a répondu dans l'Apologie du Mondain. Toute prédication contre le luxe n'est qu'une insolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maison un palais, et mènent dans l'opulence une vie molle et voluptueuse.

Les reproches des philosophes méritent une réponse plus grave. Toute grande société est fondée sur le droit de propriété; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la composent sont intéressés à multiplier les productions de la terre et celles des arts; c'est-à-dire, autant qu'ils peuvent compter sur la libre jouissance de ce qu'ils acquièrent par leur industrie; sans cela les hommes bornés au simple nécessaire sont exposés à en manquer. D'ailleurs, l'espèce humaine tend naturellement à se multiplier; puisqu'un homme et une femme qui ont de quoi se nourrir et nourrir leur famille, élèveront en général un plus grand nombre d'enfants que les deux qui sont nécessaires pour les remplacer. Ainsi toute peuplade qui n'augmente point souffre; et l'on sait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puissent acquérir en propriété plus que le nécessaire, et que cette propriété

soit respectée, pour que la société soit florissante. L'inégalité des fortunes, et par conséquent le luxe, y est donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité est grande, plus la société est heureuse. Il faut donc que les lois, en laissant à chacun la liberté d'acquérir des richesses et de jouir de celles qu'il possède, tendent à diminuer l'inégalité : mais si elles établissent le partage égal des successions ; si elles n'étendent point trop la permission de tester ; si elles laissent au commerce, aux professions de l'industrie toute leur liberté naturelle ; si une administration simple d'impôts rend impossibles les grandes fortunes de finance ; si aucune grande place n'est ni héréditaire ni lucrative, dès lors il ne peut s'établir une grande inégalité ; en sorte que l'intérêt de la prospérité publique est ici d'accord avec la raison, la nature et la justice.

Si l'on suppose une grande inégalité établie, le luxe n'est point un mal ; en effet le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en fesant vivre le pauvre aux dépens des fantaisies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourrisse des doreurs, des brodeuses ou des peintres, que s'il employait son superflu, comme les anciens Romains, à se faire des créatures, ou bien comme nos anciens seigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, et non pas du luxe ; elle n'existe que parce qu'un individu de l'espèce humaine en peut acheter ou soumettre un autre.

Il est vrai que le luxe le plus innocent, celui qui consiste à jouir des délices de la vie, amollit les âmes, et en leur rendant une grande fortune nécessaire, les dispose à la corruption ; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de fortune, dans un pays où les délices

sont inconnus, produit des complots, des troubles, et tous les crimes si fréquents dans les siècles de barbarie.

Il n'est donc qu'un moyen sûr d'attaquer le luxe; c'est de détruire l'inégalité des fortunes par les lois sages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera sans que l'industrie y perde rien; les mœurs seront moins corrompues; les âmes pourront être fortes sans être féroces.

Les philosophes qui ont regardé le luxe comme la source des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cause; et ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la source de la richesse réelle d'un état, ont pris pour un bon régime de santé un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeste.

C'est ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de Voltaire; erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés sur la politique qu'il y eût en France quand il composa cette satire.

Quant à ce qu'il dit dans la première pièce, et qui se borne à prétendre que les commodités de la vie sont une bonne chose, cela est vrai, pourvu qu'on soit sûr de les conserver, et qu'on n'en jouisse point aux dépens d'autrui.

Il n'est pas moins vrai que la frugalité, qu'on a prise pour une vertu, n'a été souvent que l'effet du défaut d'industrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie poussent au moins aussi loin que les stoïciens.

Les conseils que donne Mentor à Idoménée, quoique inspirés par un sentiment vertueux, ne seraient guère praticables, surtout dans une grande société, et il faut avouer que cette division des citoyens en classes, distinguées entre elles par les habits, n'est d'une politique ni bien profonde ni bien solide.

Les progrès de l'industrie, il faut en convenir, ont contribué sinon au bonheur, du moins au bien-être des

hommes; et l'opinion que le siècle où a vécu M. de Voltaire valait mieux que ceux qu'on regrette tant, n'est point particulière à cet illustre philosophe: elle est celle de beaucoup d'hommes très éclairés.

Ainsi, en ayant égard à l'espèce d'exagération que permet la poésie, surtout dans un ouvrage de plaisanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave; et moins qu'aucun autre celui de dureté ou de personnalité que leur a fait J.-J. Rousseau; car c'est précisément parce que le commerce, l'industrie, le luxe lient entre eux les nations et les états de la société, adoucissent les hommes, et font aimer la paix, que M. de Voltaire en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouons avec la même franchise, que la vie d'un honnête homme, peinte dans le Mondain, est celle d'un sybarite, et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même sans avoir aucun vice, qu'un homme aussi méprisable qu'ennuyé; mais il est aisé de voir que c'est une pure plaisanterie. Un homme qui, pendant soixante-dix ans, n'a point peut-être passé un seul jour sans écrire ou sans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie consumée dans de vains plaisirs? Il a voulu dire seulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, est moins criminelle et moins méprisable qu'une vie austère employée dans l'intrigue, souillée par les ruses de l'hypocrisie, ou les manœuvres de l'avidité.

LE MONDAIN. (a)

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parents;
Moi je rends grâce à la nature sage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs:
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornements:
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter de sa source féconde
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer!
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous par ces agiles vaisseaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,

Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*:
Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien;
Ils étaient nus, et c'est chose très claire
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor,
Martialo (*b*) n'est point du siècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mousse ou la séve
Ne gratta point le triste gosier d'Ève;
La soie et l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'industrie et l'aisance;
Est-ce vertu? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors ?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que fesais-tu dans les jardins d'Éden ?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?
Caressais-tu madame Ève ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet et du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londre ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme ?
Entrez chez lui; la foule des beaux-arts,
Enfants du goût, se montre à vos regards.

De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrége et du savant Poussin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'est Bouchardon (c) qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain. (d)
Des Gobelins l'aiguille et la teinture,
Dans ces tapis surpassent la peinture:
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillants de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir des bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée et moitié transparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie;
Le plaisir presse, il vole au rendez vous,
Chez Camargot, chez Gaussin, chez Julie;
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillants services,

Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Cloris, Églé me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers et de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance:
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
C'est bien en vain que, tristement séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place:
Le paradis terrestre est où je suis. (*e*)

(*a*) L'utilité de cette pièce vraiment philosophique se trouve expliquée dans la suivante. *Voyez* aussi la lettre de M. de Melon à madame la comtesse de Verrue.

(*b*) Auteur du Cuisinier français.

(*c*) Fameux sculpteur né à Chaumont en Champagne.

(*d*) Excellent orfévre dont les dessins et les ouvrages sont du plus grand goût.

(*e*) Les curieux d'anecdotes seront bien aises de savoir que ce badinage, non-seulement très innocent, mais dans le fond très utile, fut composé dans l'année 1736, immédiatement après le succès de la tragédie d'Alzire. Ce succès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaisanterie du Mondain à un prêtre nommé Couturier, qui avait du crédit sur l'esprit du cardinal de Fleuri. Desfontaines falsifia l'ouvrage, y mit des vers de sa façon, comme il avait fait à la Henriade. L'ouvrage fut traité de scandaleux, et l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Zaïre, fut obligé de s'enfuir de sa patrie. Le roi de Prusse lui offrit alors le même asile qu'il lui a donné depuis; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ses amis dans sa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de Voltaire.

LETTRE DE (*) M. DE MELON,

CI-DEVANT SECRÉTAIRE DU RÉGENT DU ROYAUME,

A MADAME LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'AI lu, madame, l'ingénieuse Apologie du luxe; je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré, dans mon *Essai politique sur le Commerce*, combien ce goût des beaux-arts et cet emploi des richesses, cette âme d'un grand état, qu'on nomme *luxe*, sont nécessaires pour la circulation de l'espèce et pour le maintien de l'industrie; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de famille de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts (**)! Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton suisse on fasse des lois somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, etc.

(*) Cette lettre fut écrite dans le temps que la pièce du Mondain parut, en 1736.

(**) Madame la comtesse de Verrue, mère de madame la princesse de Carignan, dépensait cent mille francs par an en curiosités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté et la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

LETTRE
A M. LE COMTE DE SAXE,
DEPUIS MARÉCHAL GÉNÉRAL. (*)

Voici, monsieur le Comte, la Défense du Mondain; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non seulement comme à un Mondain très aimable, mais comme à un guerrier très philosophe, qui sait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la plus belle de ses maîtresses, et tantôt faire un souper de Lucullus, tantôt un souper de houssard.

Omnis Aristippum decuit color et status et res.

Je vous cite Horace qui vivait dans le siècle du plus grand luxe et des plaisirs les plus raffinés; il se contentait de deux demoiselles ou de l'équivalent, et souvent il ne se fesait servir à table que par trois laquais; *cœna ministratur pueris tribus*. Les poëtes de ce temps-ci, sous un Mécène tel que le cardinal de Fleuri, sont encore plus modestes.

Oui, je suis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puissants;
Il encourage les talents.
Il est la gloire d'un empire.

Il ressemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'usage:
Le plaisir sied très bien au sage;
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne sait pas faire abstinence
Sait mal goûter la volupté;
Et qui craint trop la pauvreté
N'est pas digne de l'opulence.

(*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers de M. le maréchal de Saxe.

DÉFENSE DU MONDAIN,

OU L'APOLOGIE DU LUXE.

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer : et moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné.
— Damné ! comment ? pourquoi ? — Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père ;
Qu'Ève avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée et les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, et vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux (ô blasphèmes maudits !)
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre muse pollue
Sera rôtie, et c'est chose conclue.

Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encore la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait son teint
Lors je lui dis : Pour Dieu, monsieur le saint,
Quel est ce vin ? d'où vient-il, je vous prie ?
D'où l'avez-vous ? — Il vient de Canarie :
C'est un nectar, un breuvage d'élu ;

Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il soit bu.
— Et ce café, dont, après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices?

— Par le seigneur il me fut destiné.
— Bon: mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte et diaprée:
Cet argent fin, ciselé, godronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuisé pour vous plaire.

O faux dévot! véritable mondain,
Connaissez-vous; et dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine
Le riche est né pour beaucoup dépenser;
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement et l'amour des Naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle et plus féconde

Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée, et la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le travail gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.
J'entends d'ici des pédants à rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denys d'Halicarnasse,
Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, et des consuls en *us*,
Bêchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charrue et les armes;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être semés par la main d'un vainqueur. —
C'est fort bien dit, mes maîtres: je veux croire
Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais, dites-moi, si les dieux par hasard
Fesaient combattre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer sa terre?
L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis était ce qu'est Auteuil.
Quand ces enfants de Mars et de Sylvie,
Pour quelque pré signalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin (*) pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Était de bois; il fut d'or sous Luculle.
N'allez donc pas, avec simplicité,

(*) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains.

Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
  Oh! que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage industrieux.
Du conseiller l'absurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre État.
De tous nos arts il agrandit la source;
Et du Midi, du Levant et de l'Ourse,
Nos fiers voisins de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin ni Rome;
C'est Salomon, ce sage fortuné,
Roi philosophe, et Platon couronné.
Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe:
Vit-on jamais un luxe plus superbe?
Il fesait naître au gré de ses désirs
L'argent et l'or, mais surtout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage; —
Mille? — On le dit, c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.
  Parlant ainsi, je vis que les convives,
Aimaient assez mes peintures naïves,
Mon doux béat très peu me répondait.
Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait;
Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE,

POUR RÉPONDRE AUX CRITIQUES QU'ON AVAIT FAITES DU MONDAIN.

Sachez, mes très chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux:
Cet art, qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre:
Les plaisirs dans l'âge tendre
S'empressent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter,
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des cours
A la douce solitude:
Quittez les jeux pour l'étude;
Changez tout hors vos amours.
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarrassés
Ne volent point empressés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés:
Laissez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats:
Cueillez d'une main légère

Celle qui naît sous vos pas.
Tout rang, tout sexe, tout âge
Reconnaît la même loi;
Chaque mortel en partage
A son bonheur près de soi.
L'inépuisable nature
Prend soin de la nourriture
Des tigres et des lions,
Sans que sa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buissons;
Et tandis que l'aigle altière
S'applaudit de sa carrière,
Dans le vaste champ des airs,
La tranquille philomèle
A sa compagne fidèle
Module ses doux concerts.
Jouissez donc de la vie,
Soit que dans l'adversité
Elle paraisse avilie,
Soit que sa prospérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout est égal, croyez-moi;
On voit souvent plus d'un roi
Que la tristesse environne;
Les brillants de la couronne
Ne sauvent point de l'ennui:
Ses valets de pied, ses pages,
Jeunes, indiscrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princesse et la bergère
Soupirent également;
Et si leur âme diffère,
C'est en un point seulement.
Philis a plus de tendresse,
Philis aime constamment

Et bien mieux que son altesse....
Ah ! madame la princesse,
Comme je sacrifîrais
Tous vos augustes attraits
Aux larmes de ma maîtresse !
Un destin trop rigoureux
A mes transports amoureux
Ravit cet objet aimable ;
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis sont heureux,
Je serai moins misérable.

LE PAUVRE DIABLE,

OUVRAGE EN VERS AISÉS DE FEU M. VADÉ, MIS EN LUMIÈRE PAR CATHERINE VADÉ, SA COUSINE. — 1758.

A MAITRE ABRAHAM CHAUMEIX.

Comme il est parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon cousin Vadé, je vous le dédie. C'est mon *vade mecum;* vous direz sans doute *vade retrò;* et vous trouverez dans l'œuvre de mon cousin plusieurs passages contre l'état, contre la religion, les mœurs, etc.; partant, vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon cousin Vadé.

Faites l'analyse de l'ouvrage; ne manquez pas d'y répandre un filet de vinaigre en souvenance de votre premier métier. J'ai des préjugés légitimes (*) que vous êtes un des plus absurdes barbouilleurs de papier qui se soient jamais mêlés de raisonner; ainsi personne n'est plus en droit que vous d'obtenir, par vos raisonnements et par votre crédit, qu'on brûle ce petit poëme, comme si c'était un mandement d'évêque ou le nouveau testament de frère Berruyer. Continuez de faire honneur à votre siècle, ainsi que tous les personnages dont il est question dans ce livret que je vous présente.

CATHERINE VADÉ.

A Paris, rue Thibautodé, chez maître Jean Gauchat, attenant le gîte de l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques, 27 mars 1758.

(*) Abraham Chaumeix avait fait un livre intitulé: *Préjugé légitimes contre l'Encyclopédie*, etc.

LE PAUVRE DIABLE. (a)

Quel parti prendre? où suis-je, et qui dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de craître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct; bien savoir ce qu'on aime;
Et sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient? allez; déjà l'hiver
A disparu. déjà gronde dans l air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre;
Du duc Broglie osez suivre les pas;
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats:
Il va venger les malheurs de la France:
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'est plus temps. j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence;
C'est une presse! En vain Mars en fureur,
De la patrie a moissonné la fleur,
Plus on en tue, et plus il s'en présente;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux champenois,
Et de Provence, et des mont francomtois,
En botte, en guêtre, et surtout en guenille,

Tous assiégeant la porte de Crémille (*b*),
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée;
Mais un commis, me prenant pour un sot,
Me rit au nez sans me répondre un mot.
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien! la robe est un métier prudent;
Et cet air gauche, et ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes;
Vous verrez là de merveilleuses têtes!
Vite, achetez un emploi de Caton;
Allez juger : êtes-vous riche? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en est fait. — Vil atome,
Quoi! point d'argent, et de l'ambition!
Pauvre impudent! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité renaît pour axiome,
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe;
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant,
Tu n'a point d'aile, et tu veux voler! Rampe.
— Hélas! Monsieur, déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains désirs pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.

De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau,
J'y vais descendre: oui, j'y cours. — Imbécile,
Va donc pourrir au tombeau des vivants.
Tu crois trouver le repos, mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asile,
Que les Ennuis en font leur domicile,
Que la Discorde y nourrit ses serpents;
Que ce n'est plus ce ridicule temps
Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le scapulaire et l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion,
La France arrive à l'âge de raison:
Et les enfants de François et d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.

Nous fesons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre et bondit sous son maître:
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître;
L'âne me plaît, son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché:
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens;
On l'abandonne aux laquais fainéants.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval; un Pequet, un Pleneuf, (c)
Un trafiquant, un commis, est le bœuf;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma première vie!

— Quelle était donc cette vie? — Un enfer;
Un piége affreux, tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchants auteurs,
Froids romanciers, plats versificateurs;
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi;
Je le vois trop: çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.
Que fesais-tu sur le Parnasse? — Hélas!
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse;
D'après Chaulieu je vantais la mollesse.

Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul en un coin, pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton:
Cet animal se nommait Jean Fréron. (*d*)

J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon;
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit et sans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé sur l'omoplate.
Triste et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.

M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Le Franc de Pompignan, *(e)*
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase,
Je lui contai tous les tours du croquant:
Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.

De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche;

Tenez, prenez mes cantiques sacrés;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche;
Avec le temps un jour vous les vendrez:
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd; la scène est en Afrique, (f)
A la Clairon vous le présenterez;
C'est un trésor: allez et prospérez.

Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit pour la Denèle. (g)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Duménil rabattit mon orgueil!
La d'Angeville est plaisante et moqueuse;
Elle riait: Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait;
Et renvoyé pénaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.

De vers, de prose et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset doué du double privilége (h)
D'être au collége un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Gresset dévot, long-temps petit badin;
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable;
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,

Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.

Je crois mon homme, et je vais à Versaille;
Maudit voyage! hélas! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.

L'abbé Trublet alors avait la rage (*i*)
D'être à Paris un petit personnage;
Au peu d'esprit que le bon homme avait,
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage;
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser:
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique.

— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.

Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie ;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut par fois se rendre intéressant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite?
— Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place ;
On me porta dans un logis voisin,
Près d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froids que ma pièce.
— Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits : ce logis quel est-il ?
— Cette maison d'une nouvelle espèce,
Où je restais long-temps inanimé,
Était un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblait six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes, (*k*)
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale
Psalmodiait en ce lieu de scandale,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlements en sursaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent;

Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.
Un gros rabbin de cette synagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots (a)
De compliment, me tint ce beau propos :
« J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
» Et c'est le lot des trois quarts des humains,
» Mais notre sort est toujours dans nos mains.
» Je me suis fais auteur, disant la messe,
» Persécuteur, délateur, espion ;
» Chez les dévots je forme des cabales :
» Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
» Pour les combattre et pour me faire un nom,
» Pieusement semant la zizanie,
» Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi, mon art est assez bon;
» Suis comme moi les méchants à la piste;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
» Au géomètre; et surtout prouve bien
» Qu'un bel-esprit ne peut être chrétien :
» Du rigorisme embouche la trompette;
» Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
A ce discours, saisi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma disgrâce,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulsion.
A la faveur de cette opinion
Je m'esquivai de l'antre de Mégère.
— C'est fort bien fait; si ta tête est légère,

Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misère?
— Las! où courir dans mon destin maudit!
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolus de finir ma carrière,
Ainsi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.

O changement! ô fortune bizarre!
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
Bientôt changeant de mœurs et de langage,
Je me décrasse; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane;
Je veux tâter des plus brillants emplois;
Être officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Être appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire:
Je suis aimé des dames que je sers.
Pour compléter tant d'agréments divers,
On me propose un très bon mariage;
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique;

Que de l'Église un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal) *(m)*
Fit élever près du Palais-Royal.

Avec éclat j'entretiens donc ma belle;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers et les bijoux:
Billets de change étaient mes billets doux;
Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. *(n)*
Quel beau vernis brillait sur sa voiture!
Un petit peigne orné de diamants
De son chignon surmontait la parure;
L'Inde à grands frais tissut ses vêtements;
L'argent brillait dans la cuvette ovale
Où sa peau blanche et ferme, autant qu'égale,
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général:
Que voulez-vous, hélas! que je vous dise?
Je payai cher ma brillante sottise,
En quatre mois je fus à l'hopital.

Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité;
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux-esprits,
Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles:

Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordants, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfants
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie:
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricotte en paix les bas dont j'ai besoin;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham, et ses vils compagnons,
Sont une espèce encor plus odieuse.
Quant aux catins, j'en fais assez de cas;
Leur art est doux, et leur vie est joyeuse;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.

Écoute, il faut avoir un poste honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir conseiller:
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?

— Oui-dà, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire; et de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte;
Va dans ta loge; et surtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.

— J'obéirai sans réplique à mon maître,
En bon portier : mais en secret, peut-être,
J'aurais choisi dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux. (*o*)

NOTES.

(*a*) On nous assure que l'auteur s'amusa à composer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuse des lettres un jeune homme sans fortune, qui prenait pour du génie sa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui se perdent par cette passion malheureuse est prodigieux. Ils se rendent incapables d'un travail utile ; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne, mais honnête, qui leur donnerait du pain ; ils vivent de rimes et d'espérances, et meurent dans la misère.

(*b*) . . . . . La porte de Crémille.

M. de Crémille, lieutenant général, était chargé alors du département de la guerre, sous M. le maréchal de Bellisle.

(*c*) . . . . . Un Pequet, un Pleneuf.

Pequet était un premier commis des affaires étrangères. Pleneuf était un entrepreneur des vivres.

(*d*) . . . . . Jean Fréron.

Fréron ne se nomme pas Jean, mais Catherin. Il semble que cet homme soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. Il a été méchant, et il en a été puni. Il dit, dans une de ses feuilles de l'année 1756 : « Je ne hais pas la médisance, peut-être même ne haïrais je » pas la calomnie. » Un homme qui écrit ainsi ne doit pas être surpris qu'on lui rende justice.

(*e*) . . . . . Pompignan.

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magistrat et un homme de lettres et de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'Académie un discours peu mesuré, et même très offensant. Il est vrai que sa tragédie de Didon est faite sur le modèle de celle de Metastasio ; mais aussi il y a de beaux morceaux qui sont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce est mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes ambassadeurs, irrités et confus,
Trop souvent de la reine ont subi les refus,

Voisin de ses états faibles dans leur naissance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se résoudrait sans peine à l'hymen glorieux
D'un monarque puissant, fils du maître des dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
Et déguisant encor mon dépit légitime,
Pour la dernière fois, en proie à ses hauteurs,
Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère;
Que sais-je...? n'écouter qu'un transport amoureux.

Des ambassadeurs ne subissent point des refus; on essuie, on reçoit des refus.

Si tous ces ambassadeurs irrités et confus ont subi des refus, comment ce Jarbe pouvait-il croire que Didon se soumettrait sans peine à cet hymen glorieux? Jarbe d'ailleurs a-t-il envoyé tous ses ambassadeurs ensemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, et il déguise encore son dépit légitime. S'il déguise ce dépit légitime, et s'il est si furieux, il ne croit donc pas que Didon l'épousera sans peine. Épouser quelqu'un sans peine, et déguiser son dépit légitime, ne sont pas des expressions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient sous le faux nom de ses ambassadeurs, être en proie à des hauteurs! Comment vient-on sous le faux nom de ses ambassadeurs? on peut venir sous le nom d'un autre, mais on ne vient point sous le nom de plusieurs personnes. De plus, si on vient sous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité sous un faux nom, puisqu'on prend un nom qui n'est pas le sien; mais on ne prend pas le faux nom d'un ambassadeur quand on prend le véritable nom de cet ambassadeur même.

Il veut pénétrer le mystère d'un refus obstiné. Qu'est-ce que le mystère d'un refus si net et déclaré avec tant de hauteur? Il peut y avoir du mystère dans des délais, dans des réponses équivoques, dans des promesses mal tenues; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambassadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun mystère.

Que sais-je?... n'écouter qu'un transport amoureux. Que

sait-il? il n'écoutera qu'un transport, il sera terrible dans le tête-à-tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre; ils sont contents pourvu qu'ils riment: mais les connaisseurs ne sont pas contents.

(*f*) . . . . . Zoraïde.

Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose; il leur écrivit cette lettre:

« Je suis fort surpris, messieurs, que vous exigiez une se-
» conde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne
» vous connaissez pas en mérite, je me connais en procédés,
» et je me souviendrai assez long-temps des vôtres, pour ne
» plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les
» personnes et les talents. Je suis, messieurs, autant que vous
» méritez que je le sois, votre, etc. »

(*g*) . . . . . Pour la Denèle.

Quinaut Denèle était dans ce temps-là une assez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce temps-là.

(*h*) . . . . . Gresset doué du double privilége.

Gresset, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, et de quelques comédies. Il y a des vers très heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jésuite quand il fit imprimer son Vert-Vert. Le contraste de son état et des termes de b.... et f.... qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très grand éclat dans le monde, et donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que sur des plaisanteries de couvent. mais il promettait beaucoup, l'auteur fut obligé de sortir des jésuites. Il donna la comédie du Méchant, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertissait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le théâtre sans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertissaient tout le monde, il y aurait trop d'avertissements im-

primés. Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle ; tant le public est malin.

(i) L'abbé Trublet, auteur de quatre tomes d'essais de littérature. Ce sont de ces livres inutiles où l'on ramasse de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des sentences rebattues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le seul secours du Poliante.

(k) . . . . . De ces énergumènes.

Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la Comédie Italienne, une maison où s'assemblaient tous les convulsionnaires, et où ils fesaient des miracles. Ils étaient protégés par un président au parlement, nommé Du Bois, après l'avoir été par un Carré de Mongeron, conseiller au même parlement. Cette secte de convulsionnaires, celle des moraves, des ménonistes, des piétistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'établir dans la populace, et gagner ensuite les classes supérieures. Il y avait alors plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entre eux fesaient des choses très extraordinaires. On rôtissait des filles sans que leur peau fut endommagée ; on leur donnait des coups de bûches sur l'estomac sans les blesser, et cela s'appelait donner des secours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, et des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un psaume qu'on récitait en langue vulgaire ; on était saisi du Saint-Esprit, on prophétisait ; et quiconque dans l'assemblée se serait permis de rire, aurait couru risque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Velches.

(l) . . . . . Maître Abraham, etc.

C'est Abraham Chaumeix, vinaigrier et théologien, dont on a parlé ailleurs.

(m) Marion de Lorme, courtisane du temps du cardinal de Richelieu, et qui fit une assez grande fortune avec ce ministre, qui était fort généreux.

(n) . . . . . Par Outrequin, etc.

La mode était alors de se promener en carosse ou à pied sur les boulevards de Paris, que M. Outrequin avait soin de faire arroser tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens se

piquaient d'y faire paraître leurs maîtresses dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'Opéra couvertes de diamants ; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamants que de dents. Les boulevards étaient bordés de cafés, de boutiques, de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, et de tout ce qui peut amuser la jeunesse.

(o) Le portier des Chartreux est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère. On y trouve un portrait de l'abbé Desfontaines, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans Pétrone. Cet ouvrage est de l'auteur de la petite comédie intitulée le B...... L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes ; et il a composé des discours sérieux pour des personnages très graves, qui ne savaient pas les faire eux-mêmes.

LA VANITÉ. (*)

Qu'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures, (*a*)
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
— L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins: conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
De quel nuage épais ton crâne est offusqué!
— Ah! j'ai fait un discours, et l'on s'en est moqué!
Des plaisants de Paris j'ai senti la malice;
Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice:
Sans doute il punira ces ris audacieux.
— Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux.
Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre,
Son peuple à soulager, ses amis à défendre.
La guerre à soutenir: en un mot les bourgeois
Doivent très rarement importuner les rois.
La cour te croira fou: reste chez toi, bon homme.
— Non, je n'y puis tenir; de brocards on m'assomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés, (*b*)
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.

(*) Un provincial, dans un Mémoire, a imprimé ces mots: « Il faut que tout l'univers sache que leurs majestés se sont » occupées de mon discours. Le roi l'a voulu voir; toute la » cour l'a voulu voir. » Il dit dans un autre endroit, que « sa » naissance est encore au dessus de son discours » Un père de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monsieur; et pour le corriger, il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut.

On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques, (*c*)
Et ma prose aux quarante ! Un tel renversement
D'un état policé détruit le fondement;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance;
Je prétends des plaisants réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi:
Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainsi, nouveau venu sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De son plaisant délire amusait les passants.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier dieu de la guerre,
Et les dieux des enfers, et Bellone, et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.

Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
Des nouvelles du temps infidèle copiste, (*d*)
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressusciter les temps des combats d'Athanase.
Ce petit bel-esprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Berthier dans son collége est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village:
Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.

Je suis loin de blâmer le soin très légitime
De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
Un conseiller du roi sur la terre inconnu,

Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
Être approuvé du moins de ses graves confrères;
Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,
Sur la scène du monde ardents à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.
Gardons nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui, pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,
Qui se fait singulier pour être un personnage!
Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau, (c)
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau,
« Ci gît qui ne fut rien. » Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands dieux! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés!
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altière a péri dispersé.
César n'a point d'asile où son ombre repose;
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose!

NOTES.

(a) . . . . . . L'univers doit venger mes injures.

Un provincial, dans un Mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots: « Il » faut que tout l'univers sache que leurs majestés se sont » occupées de mon discours à l'Académie. »

Comme dans ce discours, dont leurs majestés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait insulté plusieurs académiciens, il n'est pas étonnant qu'il se soit attiré une petite correction dans la pièce de vers intitulée, *la Vanité*. Car s'il est mal de commencer la guerre, il est très pardonnable de se défendre.

(b) Les quand, les qui, les quoi, etc.

Ce sont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps là ; on les trouve dans cette édition.

(*c*) Et mon Pator anglais, etc.

C'est la prière de Pope, connue sous le nom de *Prière du déiste.* Il est vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était universelle. On ne s'en scandalisa point à Londres, non seulement parce qu'on permet beaucoup de choses aux poëtes, mais parce qu'on était las de persécuter Pope, et surtout, parce qu'il se trouve en Angleterre beaucoup plus de philosophes que de persécuteurs.

M. Le Franc de Pompignan la traduisit en vers français ; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas insulter tous les gens de lettres de Paris, dans son discours de réception à l'Académie française. Il pouvait faire sa cour sans insulter ses confrères. Ce discours fut la source de quantité d'épigrammes, de chansons et de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, et qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.

(*d*) . . . . Infidèle copiste, etc.

C'est le gazetier des nouvelles ecclésiastiques : on en a déjà parlé ailleurs.

C'est en effet une chose assez plaisante que l'importance mise par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reste du monde, méprisées dans Paris par tous les gens de bons sens, et connues seulement par ceux qui les excitaient et par la canaille des convulsionnaires. Le gazetier ecclésiastique assura dans plusieurs feuilles, que les temps d'Arius et d'Athanase avaient été moins orageux, et qu'on devait s'attendre aux évènements les plus funestes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à Bicêtre, et un colporteur au pilori.

(*e*) Piron seul eut raison. etc.

Piron, auteur de la Métromanie, jolie pièce qui a eu beaucoup de succès. Il a fait son épitaphe qui commence par ce vers :

Ci gît, qui ? quoi ? ma foi personne, rien.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Nous avons rétabli les notes de cette satire d'après les premières éditions. L'auteur avait cru devoir en supprimer quelques-unes. Ce qui occupait les esprits en 1760 était oublié en 1775. Il faut se rappeler, en les lisant, l'époque où elles ont été faites, et la nécessité où se trouvait M. de Voltaire de dévoiler l'hypocrisie des hommes qui, sous le masque du patriotisme, comme sous le manteau de la religion, cherchaient à perdre auprès de Louis XV des écrivains vertueux et amis du bien public, dont tout le crime était d'avoir excité leur envie, ou blessé leur orgueil.

LE RUSSE A PARIS;

PETIT POËME EN VERS ALEXANDRINS, COMPOSÉ A PARIS, AU MOIS DE MAI 1760, PAR M. IVAN ALETHOF, SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADE RUSSE.

Tout le monde sait que M. Alethof ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, et y fit des progrès plus incroyables encore: ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme Horace, *irasci celer;* il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur Gauchat, et un discours du sieur Le Franc de Pompignan le mirent dans une telle colère, qu'il en eut une fluxion de poitrine; depuis ce temps il ne fit que languir, et mourut à Paris le 1er juin 1760, avec tous les sentiments d'un vrai catholique grec, persuadé de l'infaillibilité de l'Église grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner; c'est grand dommage: mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ses autres poëmes, dans lesquels on trouvera plus d'érudition, et un style beaucoup plus châtié.

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenses déserts et ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,
A fait naître les arts, et les mœurs et les lois ?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'Ourse ?
Beaux-lieux où nos Français, dans leur savante course,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle aplati par Newton ; *(a)*
Et dans ce grand projet, utile à cent couronnes, *(b)*
Avec un quart de cercle enlever deux laponnes ! *(c)*
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous ?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'observer et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre ?
Dans vos vastes états vous touchez à la fois
Au pays de Christine, à l'empire chinois :
Le héros de Narva sentit votre vaillance ;
Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance ;
Les hardis Prussiens ont été terrassés ;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs et consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillit à ces récits pompeux
De vos arts triomphants, de vos aimables jeux.

Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes,
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour;
Ces belles Montbazons, ces Chatillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Nemours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs, (*d*)
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille,
Tandis que plus aimable et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (*e*)
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchants peignait le sacrifice.

Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, et rassemblait les arts:
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France, (*f*)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise et les ports du Texel.

Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Accrus par la culture et mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le temps doit augmenter la splendeur de l'état,
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux; (*g*)
Les esprits sont changés, et les temps sont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais.... nous avons souvent de belles remontrances; (*h*)

Et le nom d'Ysabeau (*), sur un papier timbré,
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup; mais enfin, quand la riche Angleterre
Épuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas;
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats.....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc?

LE PARISIEN.

Jansénius..... la bulle..... ses mystères: (i)
De deux sages partis les cris et les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts, (k)
Et des convulsions et des réquisitoires (l)
Rempliront de nos temps les brillantes histoires.
Le Franc de Pompignan par ses divins écrits, (m)
Plus que Palissot même occupe nos esprits; (n)
Nous quittons et la foire et l'opéra comique,
Pour juger de Le Franc le style académique.
Le Franc de Pompignan dit « à tout l'univers
» Que le roi lit sa prose, et même encor ses vers. »
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jésuites leurs frères: (o)
Car chacun vend sa drogue, et croit sur son pailler
Fixer comme Le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

(*) Greffier du parlement de Paris.

LE PARISIEN.

Quoi! du clergé français la gazette prudente, (p)
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux, (q)
N'ont point passé les mers et volé jusqu'à vous?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi! vous ignorez des mérites si rares?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares!
Hélas! en leur faveur mon esprit abusé
Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine;
C'est un Scythe grossier, voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide et curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talents, que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs disciples, nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé;
Nous avons parmi nous des pères de l'Église.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet, (r)
Et Berthier le jésuite, et le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, et Nonotte, et tant d'autres; (s)
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux:
De leur siècle profane instructeurs généreux, (t)
Cachant de leur savoir la plus grande partie,
Écrivant sans esprit par pure modestie,
Et par pitié même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs.
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable:
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raison sur la scène,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière: oh! son règne est passé;
Le siècle est bien plus fin; notre scène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.
Nous avons les Remparts (*), nous avons Ramponeau; (u)
Au lieu du Misanthrope on voit Jacques Rousseau,
Qui, marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue, (x)
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux-arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie;

(*) Les comédies qu'on joue sur le boulevard.

Je vous entends assez; mais parlons sans détour;
Votre nuit est venue après le plus beau jour.
Il en est des talents comme de la finance;
La disette aujourd'hui succède à l'abondance,
Tout se corrompt un peu, si je vous ai compris.
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris?
Minerve de ces lieux serait-elle bannie?
Parmi cent beaux-esprits n'est-il plus de génie?

LE PARISIEN.

Un génie? ah, grand Dieu! puisqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité serait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, et jusques aux Frérons,
Déjà de l'imposture embouchent les clairons.
L'hypocrite sourit, l'énergumène aboie;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent sur leur proie; (y)
Un petit magistrat à peine émancipé,
Un pédant sans honneur de Bicêtre échappé,
S'il a du bel-esprit la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux travestit les vertus;
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.
On cabale à la cour; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs sans place et sans mérite,
Ennemis des talents, des arts, des gens de bien,
Qui se sont faits dévots de peur de n'être rien.
N'osant parler au roi qui hait la médisance,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance,
Ces oiseaux de la nuit, rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux:
« Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.
Un génie! il aurait cet excès d'insolence!
Il n'a pas demandé notre protection!
Sans doute il est sans mœurs et sans religion;

Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui même,
Qu'il n'est point implacable, et qu'il suffit qu'on l'aime.
Dans le fond de son âme il se rit des Fantins, (z)
De Marie Alacoque (*aa*), et de la Fleur des saints. (*bb*)
Aux erreurs indulgent, et sensible aux misères,
Il a dit, on le sait, que les humains sont frères;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
Il n'osa convenir que Newton fût damné.
Le brûler est une œuvre sage et méritoire. »
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles à ces mots, au ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge
Elles font pénitence, en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur et de compassion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez sans feinte:
Mais n'imaginez pas que, tristement éteinte,
La raison sans retour abandonne Paris;
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,
Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit sens ma patrie égarée.
Les aimables Français sont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils seront changés.

NOTES.

(*a*) . . . . . . Applati par Newton.

Ce furent Huyghens et Newton qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le second par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, et un peu élevé à l'équateur; que par conséquent les degrés du méridien sont plus petits à l'équateur, et au pôle un peu

plus longs. La différence, selon Newton, est d'un deux cent trentième, et selon Huyghens, d'un cinq cent soixante et dix-huitième.

On trouva au contraire, par les mesures prises en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au sud qu'au nord. De là on conclut que la terre était aplatie au pôle, comme Newton et Huyghens l'avaient prouvé par une théorie sûre. C'était tout justement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les mesures de France étaient fausses, et la conclusion plus fausse encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en Sorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'Académie des Sciences se rétracta au bout de vingt ans, et Fontenelle avoua, dans son histoire, que si les degrés étaient plus longs vers le nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela fesait voir qu'on s'était non-seulement trompé en France sur la théorie, mais qu'on s'était trompé aussi dans les mesures. Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues et corrigées depuis. Il est prouvé que la terre est aplatie, comme les expériences du pendule l'avaient prouvé, comme les lois de l'équilibre des fluides paraissent l'exiger. La proportion des axes de la terre s'approche davantage de celle de Newton que de celle d'Huyghens; ce qui confirme ce qu'avait découvert Newton, que la force de la pesanteur est le résultat de la force attractive de tous les éléments de la terre, et non une force dirigée vers le centre, suivant l'hypothèse de Huyghens; mais les observations du pendule ne sont pas d'accord avec les mesures des degrés du méridien, dans l'hypothèse de la terre homogène, et ces mesures ne s'accordent pas à donner à la terre une figure régulière.

(*b*) . . . . . . Utile à cent couronnés,

Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de Fleuri que cette dispute purement philosophique intéressait tous les navigateurs, qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curiosité.

(*c*) . . . . Enlever deux laponnes.

C'était deux filles de Tornéa qui étaient sœurs. Le père commença un procès criminel contre Maupertuis: mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huissier.

(*d*) Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs.

Cela est vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Versailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des dessins pittoresques. Ce fut là que Louis XIV, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, dansa avec mademoiselle de La Vallière, et d'autres dames.

(*e*) Racine d'Henriette exprimant les douleurs.

Rien n'est plus connu que l'histoire de la tragédie de Bérénice. La princesse Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier, et femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, donna ce sujet à traiter à Corneille et à Racine. On sait comment Corneille en fit une tragédie aussi froide et aussi ennuyeuse que mal écrite; et comment Racine en fit une pièce très touchante malgré ses défauts.

(*f*) . . . . . . Les pavillons de France.

Louis XIV était parvenu jusqu'à garnir ses ports de près de deux cents vaisseaux de guerre.

(*g*) Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux.

Cela fut écrit l'an 1760, dans un moment où le malheur des temps, les disgrâces dans la guerre, et la mauvaise administration des finances avaient obligé le roi et la plupart des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages et les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *cus noirs*.

(*h*) Mais nous avons souvent de belles remontrances.

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger soupçon de partialité sur les remontrances; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a souvent égard. On observe seulement que lorsque les Anglais se ruinent pour désoler nos côtes, insulter nos ports, détruire nos colonies et notre commerce, nous devons donner quelque chose pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi se défaire de sa vaisselle d'argent, et se priver de ce qui fait le nécessaire d'un monarque, quel est le citoyen qui ne suivra pas un exemple si noble et si touchant?

(*i*) Jansénius... la bulle.... ses mystères.

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez long-temps. On n'i-

gnore pas que Louis XIV eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes et les molinistes ; que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours ; et que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été assez méprisée, renaquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

(*k*) Valère Maxime (lib. II, cap. 1, de instit. gall.) dit que les druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde. (*Voyez* la note *p.*)

(*l*) Et des convulsions, etc.

La folie inconcevable des convulsions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, et elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes qui jetèrent sur cette démence infâme tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très dangereuses.

(*m*) Le Franc de Pompignan par ses divins écrits.

M. Le Franc de Pompignan, dans un Mémoire qu'il dit avoir présenté au roi en 1760, s'exprime ainsi, page 17 : « Il faut que tout l'univers sache que le roi s'est occupé de » mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, » mais comme d'une production digne de l'attention parti- » culière des souverains. »

Quel producteur que ce Pompignan! quelle modestie! de quel ton il parle à l'univers! comme l'univers est occupé de lui!

Ce même Le Franc de Pompignan dit, page 10 : « Un » homme de ma naissance et de mon état. » La naissance de Le Franc!

Ce même Le Franc de Pompignan dit encore que pendant qu'il était juge des Aides en Quercy, « il écrivait de la prose » pour l'utilité de ses compatriotes. » Voici la prose utile de M. Le Franc de Pompignan. Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, et de lui reprocher le bien que le roi fesait à la nation, en fesant lui-même, à Trianon, l'essai de la méthode de remédier à la carie des blés. Sa Majesté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces ; c'est une de ses attentions paternelles pour son peuple ; nous l'en bénissons.

nos enfants l'en béniront. M. Le Franc de Pompignan semble insulter à sa bienfesance; il lui dit: « Ces expériences » ne rendront pas nos champs moins incultes. Le parc de » Versailles ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous » traitez vos sujets plus impitoyablement que des forçats; on » exerce sur eux des vexations horribles: sortez de l'enceinte » de votre palais somptueux, vous verrez un royaume qui » sera bientôt un désert.... »

Telle est la prose coulante et agréable du sieur Le Franc de Pompignan. Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Quercy un peu trop vif. Est-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'Académie?

Le même Le Franc de Pompignan, auteur du Voyage de Provence, de la Prière du déiste, et de quelques psaumes traduits en vers bien durs, et de plusieurs pièces de théâtre dont une seule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refusé quelque temps les provisions de sa charge en Quercy, pour le punir de la Prière du déiste, parce qu'il fut d'ailleurs suspendu de sa charge pour une autre affaire qui arriva dans un bal en Quercy. Nous n'entrerons point dans ces détails; nous nous contenterons d'observer que ce n'est pas sans raison qu'un père de la doctrine chrétienne lui a dit:

> Pour vivre un peu joyeusement,
> Croyez-moi, n'offensez personne:
> C'est un petit avis qu'on donne
> Au sieur Le Franc de Pompignan.

Il peut sur cet article présenter un Mémoire à l'univers.

(n) Plus que Palissot même occupe nos esprits.

Palissot de Montenoi fit jouer par les comédiens français une comédie intitulée *les Philosophes*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'insulter et d'accuser plusieurs personnes d'un mérite supérieur; et il se reprochera sans doute cette faute toute sa vie. On voit par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux Mémoires qu'on lui avait donnés. Il justifie sa pièce en rapportant plusieurs passages tirés de l'encyclopédie, et la plupart de ces passages ne se trouvent pas dans

l'Encyclopédie. Il cite plusieurs traits de quelques mauvais livres intitulés, *l'Homme plante* et *la Vie heureuse*, comme si ces livres étaient composés par quelques-uns de ceux qui ont mis la main à l'Encyclopédie: mais ces livres détestables, contre lesquels il s'élève avec une juste indignation, sont d'un médecin nommé La Mettrie, natif de Saint-Malo, de l'Académie de Berlin, qui les composa à Berlin il y a plus de douze ans, dans des accès d'ivresse. Ce La Mettrie n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui sont maltraités dans la pièce des *Philosophes*.

Ceux qu'on insulte dans cette pièce sont: M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie française, auteur de plusieurs ouvrages très estimables; M. d'Alembert, de la même Académie et de celle des Sciences, célèbre par sa vaste littérature, par ses connaissances profondes dans les mathématiques, et par son génie; M. Diderot, dont le public fait le même éloge; M. le chevalier de Jaucourt, homme d'une grande naissance, auteur de cent excellents articles qui enrichissent le Dictionnaire encyclopédique; M. Helvétius, admirable (ce mot n'est pas trop fort) par une action unique: il a quitté deux cent mille livres de rente, pour cultiver les belles-lettres en paix, et il fait du bien avec ce qui lui reste. La facilité et la bonté de son caractère lui ont fait hasarder, dans un livre, d'ailleurs plein d'esprit, des propositions fausses et très répréhensibles, dont il s'est repenti le premier, à l'exemple du grand Fénelon. L'auteur se repent aussi d'avoir porté le poignard dans ses blessures; il a des remords d'avoir imputé des maximes et des vues pernicieuses aux plus honnêtes gens qui soient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne, et qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il souhaite que le Dictionnaire encyclopédique se continue, que les libraires qui ont fait cette grande entreprise ne soient pas ruinés, que les souscripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui se perfectionnait sous tant de mains, devenait cher et nécessaire à la nation. J'ai vu l'article *Roi* en manuscrit; des étrangers ont pleuré de tendresse au portrait qu'on fait de Louis XV, et ils ont souhaité d'être ses sujets; la reine son épouse regretterait l'article *Reine*, si sa vertu modeste pouvait lui faire regretter les plus justes louanges. Au mot *Guerre*, on croirait que celui qui commande aujour-

d'hui nos armées, et plusieurs lieutenants généraux, ont été désignés par l'auteur qui est lui-même un excellent officier. Le mot *Siége* forme un article bien important pour nous; la prise du Port-Mahon immortalise le nom du général et le nom français: en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, et il est bien honteux qu'il ait essuyé à la fois la persécution et le ridicule.

(*o*) Combattre en parlement les jésuites leurs frères.

Le 14 mai 1760, jour de l'anniversaire de la mort de Henri IV, les apothicaires de Paris firent saisir, dans un couvent de jésuites, qu'on appelait la maison professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude; et leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes.

(*p*) Quoi! du clergé français la gazette prudente.

C'est ce qu'on appelle la Gazette ecclésiastique. Ce journal clandestin commença en 1724, et dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroisses, des portes-dieu, des thèses de théologie, des refus de sacrements, des billets de confession: c'est surtout dans le temps de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourants qui se seraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance et de l'horreur causa beaucoup de troubles, et mit la gazette ecclésiastique alors dans un grand crédit: elle tomba quand cette sottise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(*q*) Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux,

Le Journal chrétien ou du chrétien fut d'abord composé par un récollet nommé Hayer, l'abbé Trublet, l'abbé Dinouart, un nommé Joannet. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur Mercure chrétien à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains, à tort et à travers. Ils s'adressèrent malheu-

reusement à M. de Saint-Foix qui leur fit un procès criminel, et les obligea de se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié et ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux.

(r) Maître Abraham Chaumeix, etc.

Cet Abraham Chaumeix était ci-devant vinaigrier, et s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu et Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le Dictionnaire encyclopédique. Il a été couvert d'opprobre, et obligé de se réfugier à Moscou où il s'est fait maître d'école.

Hayer le récollet n'est connu que par le Journal chrétien; le jésuite Berthier par le Journal de Trévoux, et surtout par une facétie plaisante intitulée: « Relation de la maladie, de » la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Ber» thier. » On la trouve dans cette édition, parmi les *Facéties*.

(s) Et le doux Caveirac, et Nonotte et tant d'autres.

Le doux Caveirac est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son apologie de la révocation de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthélemi. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthélemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé qu'on n'attrape point; et ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, et de l'honneur perdu; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, et par les ridicules dont il l'a accablé avec très juste raison.

N. B. Il y avait Rabot dans les premières éditions. Nous n'avons rien pu découvrir sur ce Rabot. Il en serait de même de la plupart des autres feseurs de libelles immortalisés par

M. de Voltaire, s'il ne s'était donné la peine d'ajouter à leur nom des notes instructives.

(*t*) De leur siècle profane instructeurs généreux.

Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur* qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très énergique en slavon.

(*u*) Nous avons les Remparts, nous avons Ramponeau.

Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique et le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir M. Ramponeau.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théâtre, et pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à Ramponeau de se produire sur la scène; ils lui dirent que Tertullien avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas ainsi prostituer sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut: la conscience de Ramponeau fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, et il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès! M. Élie de Beaumont, célèbre avocat, daigna plaider contre Ramponeau; notre poëte philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. Ramponeau rendit l'argent, et sauva son âme. On trouve ce plaidoyer dans le volume des *Facéties*.

(*x*) Qui marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue.

La même année 1760, on joua sur le théâtre de la Comédie Française la comédie des Philosophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théâtre Jean-Jacques Rousseau marchant à quatre pattes, et mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du Misanthrope, ni dans celui du Tartufe, mais elle était bien aussi théâtrale que celle de Pourceaugnac « qui est poursuivi par des lavements » et des fils de p..... »

(*y*) Les chiens de Saint-Médard. etc.

Saint-Médard est une vilaine paroisse d'un très vilain faubourg de Paris, où les convulsions commencèrent. On appelle

depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard.

Au lieu des deux vers suivants, on lisait dans les premières éditions :

> Le fripon le plus vil, le plus déshonoré,
> Dans la sale débauche obscurément vautré.

(z) . . . . . . Des Fantins,
De Marie Alacoque et de la Fleur des saints.

Fantin, curé de Versailles, fameux directeur qui séduisait ses dévotes, et qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait : il n'était pourtant pas philosophe.

(aa) Marie Alacoque, ouvrage impertinent de Languet, évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité et l'impiété furent poussées jusqu'à mettre dans la bouche de Jésus-Christ quatre vers pour Marie Alacoque.

(bb) La Fleur des saints, compilation extravagante du jésuite Ribadeneira ; c'est un extrait de la Légende dorée, traduit et augmenté par le frère Girard, jésuite,

N. B. Que ce n'était pas ce frère Girard condamné au feu le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abusé de sa pénitence en lui donnant le fouet assez doucement, et pour plusieurs profanations. Il fut absous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accusation de sortilége aux véritables charges du procès. C'est bien dommage que ce frère Girard n'ait pas été philosophe.

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU ÉTRENNES AUX SOTS.

1er janvier 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solennels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lésine et son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître et prétendit aux prix.
C'était la course : un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottants, à l'œil brillant d'audace,
Vif et docile, et léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des housses, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or sur ses bossettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors se présenta.
L'âne disait : « Mieux que lui je sais braire.
Et vous verrez que je sais mieux courir ;
Pour des chardons je m'offre à vous servir :
Préférez-moi. » Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe il sort de la maison.
Voilà Bathos monté sur son grison.
Il veut courir. La Grèce était railleuse.
Plus l'assemblée était belle et nombreuse,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce temps
N'imposaient pas silence aux bons plaisants.
Profitez bien de cette belle histoire,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire ;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,

Distinguez bien les ânes des coursiers.
En tout état et dans toute science,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des coursiers de nos rois.

L'abbé Dubois, fameux par sa vessie,
Mit sur son front, très atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénelon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraisons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui succéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'esprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer (1). Mais qu'importe,
Quand l'arbre est beau, quand la séve est bien forte,
Qu'il soit taillé par Benigne ou Boyer?
De très bons fruits viennent sans jardinier.

C'est dans Paris, dans notre immense ville,
En grands esprits, en sots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talents se taisent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils essuient.
Les faux talents sont hardis, effrontés,
Souples, adroits, et jamais rebutés.
Que de frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats (*a*) semblent des Massillons!
Que de Le Dains (2) succèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colasse.
Après Le Brun Coypel obtint l'emploi
De premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta suffisance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.

Le lourd Crévier (*b*), pédant crasseux et vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de son maître.
Que voulez-vous ? chacun cherche à paraître.

C'est un plaisir de voir ces polissons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculants en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magistral,
Pour quinze sous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par sa sottise,
Vont se carrant en princes de l'Église,
Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.

Nul à Paris ne se tient dans sa sphère;
Dans son métier, ni dans son caractère ;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque pension,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé La Coste (*c*) est le seul à sa place.

Le roi, dit-on, bannira ces abus:
Il le voudrait; ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme:
« Impertinents, je veux qu'on se réforme,
Que le Journal de Trévoux soit meilleur,
Guyon (3) moins plat, Moreau (4) plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmants qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que sous mon règne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage et juste;
Que nul robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le rapport, dans mon conseil j'ordonne

Que la raison s'introduise en Sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir,
Ou m'éclairer : car tel est mon plaisir. »
Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville, (5)
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, et par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom et par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins molinistes,
A leurs rivaux les rudes jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en soyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les sots, je dois, en bon chrétien,
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

Par M. le ch.. de M....re, cornette de cavalerie, et en cette qualité ennemi des ânes. A Paris, etc. pour vos étrennes.

NOTES.

(a) Gauchat, mauvais auteur de quelques brochures.

(b) Crevier, mauvais auteur d'une Histoire romaine, et d'une Histoire de l'université, et beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Montesquieu n'était pas chrétien. Voilà un beau service que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme. La monture de Bathos paraît assez convenable à ce monsieur.

(c) L'abbé La Coste, qui a travaillé à l'Année littéraire, de présent employé à Toulon sur les galères du roi.

(1) Boyer, moine imbécille que le cardinal de Fleuri fit précepteur du dauphin, et désigna en mourant pour ministre

de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute espèce de mérite et persécuta violemment M. de Voltaire.

(2) Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ses confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, pensionnaires de sa majesté, est abusive et contraire aux libertés de l'Église gallicane. Le Dain fut hué, mais il réussit à faire rayer son confrère.

(3) Guyon, auteur de l'Oracle des nouveaux philosophes, ouvrage distingué par son ridicule dans la foule des libelles sans nombre, publiés avec approbation contre le citoyen qui fesait le plus d'honneur à son pays, et un de ceux qui lui ont été le plus utiles.

(4) Moreau, avocat au conseil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers généraux et contre la philosophie. Il est l'auteur du *Catéchisme des Cacouacs*. Dans ses livres sur l'histoire de France, il s'est permis d'altérer et de déguiser les monuments de nos anciennes annales, comme si l'autorité royale avait besoin d'être soutenue par des mensonges: ses livres ont eu le sort qu'ils méritaient; ils ont été méprisés et payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur.

(5) Charles Frey de Neuville, jésuite célèbre alors par des sermons remplis d'antithèses, où l'on rencontre de loin quelques traits heureux; d'ailleurs peu fanatique, et plus homme de lettres que jésuite.

L'HYPOCRISIE. (*)

Mes chers amis, il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.

(*) Cette pièce fut faite dans le temps où les prêtres genevois s'avisèrent, pour prouver qu'ils n'étaient pas sociniens, d'essayer s'ils ne pourraient pas rappeler dans Genève les beaux jours où Calvin brûlait, proscrivait, exilait et gouvernait au nom de Dieu. Les esprits étaient changés, et on se moqua d'eux.

Grave Vernet, soutiens ma faible voix;
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.
Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tétons, à l'énorme derrière,
Étale aux yeux ses robustes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé; Vénus est reconnue
A son sourire, à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté.
Mais si j'avise un visage sinistre,
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre;
Un cou jauni sur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché
(Miroir d'une âme à ses remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie),
Sans hésiter, je vous déclare net
Que ce magot est Tartufe ou Vernet.
C'est donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très honnête et courte rapsodie,
Sur le sujet de notre ami Guignard,
Fesse-matthieu, dévot et grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard sur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit,
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air assez fantasque,
Par sa jaquette, et lui criai: « Masque,
Je te connais: l'argent et les catins
Sont à tes yeux les seuls objets divins;
Tu n'eus jamais un autre catéchisme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorisme
Nous étalant le dehors imposteur,
Tromper le monde, et mentir à ton cœur;
Et tout pétri d'une douce luxure,

Parler en Paul et vivre en Épicure? »
Le sycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit,
Que la franchise est toujours dangereuse,
L'art bien reçu, la vertu malheureuse,
La fourbe utile, et que la vérité
Est un joyau peu connu, très vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'est point d'usage.

Je répliquai : « Ton discours paraît sage.
L'hypocrisie a du bon quelquefois;
Pour son profit on a trompé des rois,
On trompe aussi le stupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, si l'on veut, de la triple couronne
Que quelquefois l'ami Belzébuth donne,
En pareil cas peut-être il serait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon;
L'objet est beau, le prix en vaut la peine.
Mais se gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'imposer le fardeau détesté
D'une inutile et triste fausseté,
Du monde entier méprisée et maudite,
C'est être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (*) se déguise en chrétien
Pour être pape, il se conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collége,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilége
Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu sans gagner est d'un sot.
Le monde est fin. Aisément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine;
Chacun le hue : on aime à décrier

(*) Sixte-Quint.

Un charlatan qui fait mal son métier. »
— « Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront. » — « Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus souvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante sa besace,
Son institut, ses miracles, sa crasse;
Mais en secret l'un de l'autre jaloux,
Modestement ils se détestent tous.
Tes ennemis sont parmi tes semblables.
Les gens du monde au moins sont plus traitables,
Ils sont railleurs, les autres sont méchants.
Crains les sifflets, mais crains les malfesants.
Crois-moi, renonce à la cagoterie!
Mène uniment une plus noble vie,
Rougissant moins, sois moins embarrassé;
Que ton cou tors, désormais redressé,
Sur son pivot garde un juste équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre;
Sois franc, sois simple; et, sans affecter rien,
Essaie un peu d'être un homme de bien. »
Le mécréant alors n'osa répondre.
J'étais sincère, il se sentait confondre.
Il soupira d'un air sanctifié.
Puis détournant son œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton se battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

AVERTISSEMENT.

Feu M. de Saint-Didier, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, auteur du poëme de Clovis, s'amusa quelque temps avant sa mort à composer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philosophie anglaise. Ces traits sont en effet imités de la fable des Abeilles de Mandeville; mais tout le reste appartient à l'auteur français. Comme il était de Marseille, il n'a pas manqué de prendre un Marseillais pour son héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage sur une copie très exacte.

LE MARSEILLAIS ET LE LION,

PAR M. DE SAINT-DIDIER, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

Dans les sacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les serpents et les ânes.
Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam; (*a*)
Un âne avec esprit gourmanda Balaam. (*b*)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille. (*c*)
Les habitants des airs, des forêts et des champs,
Aux humains chez Ésope enseignent le bon sens.
Descartes n'en eut point quand il les crut machines. (*d*)
Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines;
Il en jugea fort mal, et noya sa raison
Dans ses trois éléments, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans sa physique obscure,
Et l'homme et l'animal, et toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les sots.
Laissons là sa folie, et suivons nos propos.

Un jour un Marseillais, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible, et tout semblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi saisit le voyageur.
Il n'était pas Hercule, et, tout transi de peur,
Il se mit à genoux, et demanda la vie.

Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui fesait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,

Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe?
Écoute, j'ai dîné, je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois.

Le marchand à ces mots conçut quelque espérance:
Il avait eu jadis un grand fonds de science;
Et pour devenir prêtre il apprit du latin;
Il savait Rabelais et son saint Augustin. (e).

D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme est mis pour régner sur tous les animaux; (f).
Que la terre est son trône, et que dans l'étendue
Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
Il conclut qu'étant prince, un sujet africain
Ne pouvait sans pécher manger son souverain.
Le lion, qui rit peu, se mit pourtant à rire;
En voulant par plaisir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.

Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge
Un corps faible monté sur deux fesses de singe,
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles sans lait, sans grâce, sans usage,
Un crâne étroit et creux couvrant un plat visage,
Tristement dégarni du tissu de cheveux
Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.
Tel était en effet ce roi sans diadème,
Privé de sa parure, et réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fils d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.

Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure:
Je pensais être roi: j'avais certes grand tort.

Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère;
Un roi n'est point aimé, s'il n'est point débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorsque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés si long-temps. (*g*)
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs:
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solennel. — Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous! — Oui, seigneur,
Il vous recommanda d'être clément et sage,
De ne toucher jamais à l'homme, son image: (*h*)
Et si vous me mangez, l'Éternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté.

— Toi, l'image de Dieu! toi, magot de Provence!
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit? en quel temps? dans quel lieu? (*i*)
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable, (*k*)
Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain: te manger est ma loi;
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocents,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,

Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en ermite:
Et moi que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature, attentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Être avalé par moi que rongé par les vers.

— Sire, les Marseillais ont une âme immortelle;
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.
— La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.
Je ne veux point manger ton âme raisonneuse.
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse:
C'est ton corps qu'il me faut: je le voudrais plus gras;
Mais ton âme, crois-moi, ne me tentera pas.

— Vous avez sur ce corps une entière puissance;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays;
Je laisse dans Marseille une femme et deux fils;
Mes malheureux enfants, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital, si vous mangez leur père.

— Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive:
Je lui dois la pâture; il faut que chacun vive.
Eh! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné?
Pourquoi quitter ta femme et ce pays si rare
Où tu fêtais en paix Magdelène et Lazare? (l)
Dominé par le gain, tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe et fripon;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse.

De ta sotte imprudence et de ton avarice ?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je suis battu.
Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu.
Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainsi Dieu le voulut ; et c'est pour notre bien.
Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un Turc, et payer un corsaire.
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste :
Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,
Par vos correspondants chaque jour présentés,
Et mon valet, chez vous, restera pour otage.
— Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité ; suis-moi chez le cadi ;
Donne des cautions ; sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admetterai point tes mauvaises excuses,
Et que sans raisonner tu seras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut signé ; tous les deux l'observèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainsi, dans tous les temps, nos seigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES.

(a) Un serpent, etc.

Il est constant que le serpent parlait. La Genèse dit expressément « qu'il était le plus rusé de tous les animaux. » La Genèse ne dit point que Dieu lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de sa toute-puissance pour séduire Ève. Elle rapporte la conversation du serpent et de la femme, comme on rapporte un entretien entre deux personnes qui se connaissent et qui parlent la même langue. Cela même est si évident, que le Seigneur punit le serpent d'avoir abusé de son esprit et de son éloquence; il le condamne à se traîner sur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait sur ses pieds. Flavien Josèphe, dans ses antiquités, Philon, saint Basile, saint Éphrem, n'en doutent pas. Le révérend père dom Calmet, dont le profond jugement est reconnu de toutle monde, s'exprime ainsi: « Toute l'antiquité a reconnu les ruses du » serpent, et on a cru qu'avant la malédiction de Dieu, cet » animal était encore plus subtil qu'il ne l'est à présent. L'É» criture parle de ses finesses en plusieurs endroits; elle dit » qu'il bouche ses oreilles pour ne pas entendre la voix de » l'enchanteur. Jésus-Christ dans l'Évangile nous conseille » d'avoir la prudence du serpent. »

(b) Un âne avec esprit, etc.

Il n'en était pas ainsi de l'âne ou de l'ânesse qui parla à Balaam. Il est vraisemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole; car il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse: et même saint Pierre, dans sa seconde épître, dit que « cet animal muet parla d'une voix » humaine. » Mais remarquons que saint Augustin, dans sa quarante-huitième question, dit que Balaam ne fut point étonné d'entendre parler son ânesse. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom Calmet avoue que la chose est très ordinaire. L'âne de Bacchus, dit-il, le bélier de Phryxus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, et l'ormeau d'Apollonius de Thyane ont parlé distinctement. Voilà de grandes autorités qui servent merveilleusement à justifier M. de Saint-Didier.

(c) Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille.

La remarque de madame Dacier sur cet endroit d'Homère, est également importante et judicieuse. Elle appuie beaucoup sur la sage conduite d'Homère; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xanthe et Balie, fils de Podarge, sont d'une race immortelle; et qu'ayant déjà pleuré la mort de Patrocle, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesse de Balaam, auquel il n'y a rien à répliquer.

(*d*) Descartes n'en eut point quand il les crut machines.

Descartes était certainement un grand géomètre et un homme de beaucoup d'esprit; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être son guide, et qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir, est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois éléments, son système sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées sont regardées par tous les philosophes comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques et dans l'expérience.

(*e*) Il savait Rabelais et son saint Augustin.

Il est rapporté dans l'Histoire de l'Académie, que La Fontaine demanda à un docteur s'il croyait que saint Augustin eût autant d'esprit que Rabelais, et que le docteur répondit à la Fontaine: « Prenez garde, monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers; » ce qui était vrai.

Ce docteur était un sot. Il devait convenir que saint Augustin et Rabelais avaient tous deux beaucoup d'esprit, et que le curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. Rabelais était profondément savant, et tournait la science en ridicule: saint Augustin n'était pas si savant, il ne savait ni le grec ni l'hébreu; mais il employa ses talents et son éloquence à son respectable ministère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus basses; saint Augustin s'égara dans des explications mystérieuses que lui-même ne pouvait entendre. On est étonné qu'un orateur tel que lui, ait dit, dans son sermon sur le psaume six;

« Il est clair et indubitable que le nombre de quatre a rap-
» port au corps humain, à cause des quatre éléments et des
» quatre qualités dont il est composé; savoir, le chaud et le
» froid, le sec et l'humide. C'est pourquoi aussi Dieu a voulu
» qu'il fût soumis à quatre différentes saisons; savoir, l'été,
» le printemps, l'automne et l'hiver.... Comme le nombre
» de quatre a rapport au corps, le nombre de trois a rapport
» à l'âme, parce que Dieu nous ordonne de l'aimer d'un tri-
» ple amour; savoir, de tout notre cœur, de toute notre âme,
» et de tout notre esprit.

» Lors donc que les deux nombres de quatre et de trois,
» dont le premier a rapport au corps, c'est-à-dire, au vieil
» homme et au vieux Testament, et le second a rapport à
» l'âme, c'est-à-dire, au nouvel homme et au nouveau Testa-
» ment, seront écoulés et passés, comme le nombre de sept
» jours passe et s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui ne se fasse
» dans le temps et par la distribution du nombre quatre au
» corps, et du nombre trois à l'âme; lors, dis-je, que ce nom-
» bre de sept sera passé, on verra arriver le huitième qui sera
« celui du jugement. »

Plusieurs savants ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à saint Joseph, l'une par saint Matthieu, et l'autre par saint Luc, il dise dans son sermon 51, « qu'un fils peut avoir deux pères, puisqu'un » père peut avoir deux enfants. »

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans son livre contre les manichéens, que les puissances célestes se déguisaient ainsi que les puissances infernales en beaux garçons et en belles filles pour s'accoupler ensemble, et d'avoir imputé aux manichéens cette théurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé plusieurs de ses contradictions. Ce grand saint était homme; il a ses faiblesses, ses erreurs, ses défauts comme les autres saints. Il n'en est pas moins vénérable, et Rabelais n'est pas moins un bouffon grossier, un impertinent dans les trois quarts de son livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus savant de son temps, éloquent, plaisant et doué d'un vrai génie. Il n'y a pas sans doute de comparaison à faire entre un père de l'Église très vénérable et Rabelais; mais on peut très bien demander lequel avait plus d'esprit; et un bas à l'envers n'est pas une réponse.

(*f*) L'homme est mis pour régner, etc.

Dans le Spectacle de la nature, M. le prieur de Jonval qui d'ailleurs est un homme fort estimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond respect pour l'homme. Il est pourtant fort vraisemblable que les premiers ours et les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, surtout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détromper notre orgueil et notre ignorance; mais aussi plusieurs philosophes, et Platon entre autres, ont enseigné que les astres étaient des dieux. Saint Clément d'Alexandrie et Origène ne doutent pas qu'ils n'aient des âmes capables de bien et de mal; ce sont des choses très curieuses et très instructives.

(*g*) Par Noé mon aïeul, etc.

Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas Noé. Les Juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniathon n'en a point parlé; s'il en avait dit un mot, Eusèbe son abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans Zenda-Vesta de Zoroastre. Le Sadder, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de Noé. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, Flavien Josèphe, qui rechercha si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ses auteurs. Noé fut entièrement inconnu aux Grecs; il le fut également aux Indiens et aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le Védam, ni dans le Shasta, ni dans les cinq Kings; et il est très remarquable que lui et ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

(*h*) De ne toucher jamais à l'homme son image.

Au chap. IX de la Genèse, versets 10 et suivants, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de Noé de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont pres-

que toujours traités dans la loi juive, à peu près comme les hommes ; les uns et les autres doivent être également en repos le jour du sabbat. (Exod. ch. XXIII.) Un taureau qui a frappé un homme de sa corne, est puni de mort. (Exod. ch. XXI.) Une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort (Levit. chap. XX.) Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête. (Ecclésiaste, chap. III et IX.) Dans les plaies d'Égypte les premiers nés des hommes et des animaux sont également frappés. (Exod. chap. XII et XIII.) Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes et les animaux. Quand Josué prend Jéricho, il extermine également les bêtes et les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes et les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux et pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

(i) Par qui fut-il écrit ? etc.

Le grand Newton, Samuel Clarke prétendent que le Pentateuque fut écrit du temps de Saül. D'autres savants hommes pensent que ce fut sous Ozias ; mais il est décidé que Moïse en est l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances et sur la raison qui trompe si souvent les hommes.

(k) De mes quarante dents, etc.

Ceux qui ont écrit l'Histoire naturelle, auraient bien dû compter les dents des lions ; mais ils ont oublié cette particularité aussi-bien qu'Aristote. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ses armes. M. de Saint-Didier, qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

(l) Où tu fêtais en paix Magdelène et Lazare.

Ce lion paraît fort instruit, et c'est encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume où se retira sainte Marie-Magdelène est fort connue ; mais peu de gens savent à fond cette histoire. La Fleur des saints peut en donner quelques notions ; il faut lire son article, tome II de la Fleur des saints, depuis la page 59. Ce fut Marie-Magdelène à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, et à qui Notre Seigneur parut

en jardinier. Ribadeneira, le savant auteur de la Fleur des saints, dit expressément que si cela n'est pas dans l'Évangile, la chose n'en est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès de la vierge Marie avec son frère Lazare, que Jésus avait ressuscité, et Marthe sa sœur, qui avait préparé le repas lorsque Jésus avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né, nommé Celedone, à qui Jésus donna la vue en frottant ses yeux avec un peu de boue, et Joseph d'Arimathie, étaient de la société intime de Magdelène. Mais le plus considérable de ses amis fut le docteur saint Maximin, l'un des soixante et dix disciples.

Dans la première persécution qui fit lapider saint Étienne, les Juifs se saisirent de Marie-Magdelène, de Marthe, de leur servante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveugle-né, et de Joseph d'Arimathie. On les embarqua dans un vaisseau sans voiles, sans rames et sans mariniers; le vaisseau aborda à Marseille, comme l'atteste Baronius. Dès que Magdelène fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut évêque de Marseille; Maximin eut l'évêché d'Aix; Joseph d'Arimathie alla prêcher l'Évangile en Angleterre; Marthe fonda un grand couvent; Magdelène se retira dans la Sainte-Baume, où elle brouta l'herbe toute sa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue, mais ses cheveux crûrent jusqu'à ses talons, et les anges venaient la peigner et l'enlever au ciel sept fois par jour, en lui donnant de la musique. On a gardé long-temps une fiole remplie de son sang, et ses cheveux; et tous les ans, le jour du vendredi saint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liste de ses miracles avérés est innombrable.

LES TROIS EMPEREURS
EN SORBONNE,
PAR M. L'ABBÉ CAILLE.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

En 1767, la Faculté de théologie de Paris censura le roman philosophique intitulé *Bélisaire*. Ce vieux général s'était avisé de dire à l'empereur Justinien que l'on n'éclairait point les esprits avec la flamme des bûchers, et qu'il était tenté de croire que Dieu n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Grèce et de Rome.

Depuis l'envention de l'imprimerie, la faculté de Paris s'est arrogé le droit de dire son avis en mauvais latin sur les livres qui déplaisent; et comme depuis cinquante années le public est en possession de se moquer de cet avis, elle a constamment l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs et les sifflets.

La censure de Bélisaire eut un grand succès. On ne peut se dissimuler que l'obligation imposée, sous peine de damnation, aux princes et aux magistrats de condamner à la mort quiconque n'est pas de la communion romaine, ne soit une opinion théologique très moderne. La damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les premiers siècles de l'Église. On n'avance de pareilles opinions que lorsqu'on est le maître. La faculté fut donc obligée d'avouer que, si le fond de la croyance doit toujours rester le même, cependant on peut l'enrichir de temps en temps de quelques nouveaux articles de foi, dont les circonstances n'avaient

point permis à Notre Seigneur Jésus-Christ et aux saints apôtres de s'occuper.

Cette assertion parut aussi ridicule que scandaleuse; et lorsqu'on vit que le mauvais français de la Sorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement son mauvais latin; et qu'en se traduisant eux-mêmes, ces sages maîtres avaient fait des contre-sens, les ris redoublèrent.

On trouvera dans cette édition plusieurs pièces en prose sur cette facétie théologique. M. de Voltaire s'est plu à attaquer souvent l'opinion que tout infidèle est damné, quelles que soient ses vertus et l'innocence de sa vie. Ce n'est point là une opinion théologique indifférente. Il importe au repos de l'humanité de persuader à tous les hommes qu'un Dieu, leur père commun, récompense la vertu, indépendamment de la croyance, et qu'il ne punit que les méchants.

Cette opinion de la nécessité de croire certains dogmes pour n'être point damné, et d'un supplice éternel réservé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, est le premier fondement du fanatisme et de l'intolérance. Tout non-conformiste devient un ennemi de Dieu et de notre salut. Il est raisonnable, presque humain de brûler un hérétique, et d'ajouter quelques heures de plus à un supplice éternel, plutôt que de s'exposer soi et sa famille à être précipités par les séductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'est à cette seule opinion qu'on peut attribuer l'abominable usage de brûler des hommes vivants; usage qui, à la honte de notre siècle, subsiste encore dans les pays catholiques de l'Europe, excepté dans les états de la famille impériale. Heureusement cette opinion est aussi ridicule qu'atroce, et plus injurieuse à la Divinité que tous les contes des païens sur les aventures galantes des dieux immortels. Aussi parmi ceux qui sont intéressés au maintien de la théologie, les gens raisonnables voudraient-ils

qu'on abandonnât ce prétendu dogme, comme celui de la création du monde il y a juste six mille ans.

On suivrait la même marche à mesure que certains dogmes deviendraient trop révoltants, ou trop clairement absurdes; et au bout d'un certain temps on soutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela est arrivé déjà plus d'une fois, et l'Église s'en est bien trouvée.

Il est juste d'observer ici que Ribalier, syndic de Sorbonne, dont on parle dans cette satire, est un homme de mœurs douces, assez tolérant, qui céda malgré lui dans cette circonstance au délire théologique de ses confrères. Il avait à se faire pardonner sa modération à l'égard des jansénistes; et pour l'expier, il se mit à persécuter un peu les gens raisonnables.

LES TROIS EMPEREURS
EN SORBONNE.

L'héritier de Brunswick et le roi des Danois,
Vous le savez, amis, ne sont pas les seuls princes
Qu'un désir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons esprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus et Marc-Aurèle
Quitter le beau séjour de la gloire immortelle,
Pour venir en secret s'amuser dans Paris.
Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer de place.
C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays.
L'esprit est inquiet, et de tout il se lasse;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs, arrivé dans la ville,
Loin du monde et du bruit choisit son domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat: les vrais grands le dédaignent.
Les galants de la cour et les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur séjour,
A de semblables saints il ne faut que des sages;
Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens instruits et profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des personnages,
Qui des sots préjugés paisiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui, sans craindre la mort, savent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la sont en effet. Leur esprit et leurs mœurs
Réussirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent;
Moins ils cherchaient l'esprit, et plus ils en montrèrent;

Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris
D'être sur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs moments en visites;
Mais on les recontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.
Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.

On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvres brillants d'Andromaque et d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Élide.
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.

D'un plaisir différent nos trois Césars jouirent,
Lorsqu'à l'Observatoire un verre industrieux
Leur fit envisager la structure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils descendirent.

De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, et peut-être des rois,
Marc-Aurèle aperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconstants le vainqueur et le père;
« Le voilà, disaient-ils, nous le connaissons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous. »
Un des sages leur dit : « Vous savez son histoire;
On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté;
Quand il était au monde, il fut persécuté.
Buri même à présent lui conteste sa gloire. (a)
Pour dompter la critique, on dit qu'il faut mourir;
On se trompe; et sa dent, qui ne peut s'assouvir,
Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire. »

Après ces monuments si grands, si précieux,
A leurs regards divins si dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.

Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître :
Les boulevarts, la foire et l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raison,
Les quatre facultés, et jusqu'à la Sorbonne.

Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient saint Thomas et prenaient leurs degrés.
Au séjour de l'Ergo, Ribaudier en personne
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin, juste ciel! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures.
Il disait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des facultés.

« O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices, (*b*)
Princes, sages, héros, exemples des vieux temps,
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatants.
Dieu, juste selon nous frappe de l'anathème
Épictète, Caton, Scipion l'Africain,
Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même, (*c*)
Tous créés pour l'enfer et morts sans sacrements.
Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments, (*d*)
Dont nous avons ici solennisé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête:
Ravaillac et Damiens, s'ils sont de vrais croyants, (*e*)
S'ils sont bien confessés, sont ses heureux enfants.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; (*f*)
Et Turenne amoureux, mourant pour son pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel est notre plaisir: telle est la loi de grâce. »

Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De se voir en Sorbonne et de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit, d'un ton très débonnaire: (*g*)
« Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés parfois sont assez mal instruites

Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés,
Dieu n'est ni si méchant, ni si sot que vous dites. »
Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard,
Dans des convulsions dignes de saint Médard,
Nomma le demi-dieu déiste, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône et de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les Romains cependant sortent de l'écurie.
« Mon Dieu, disait Titus, ce monsieur Ribaudier,
Pour un docteur français, me semble bien grossier. »
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France.
« Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
Nous nous sommes mépris; Ribaudier nous étonne;
Nous pensions en effet vous mener en Sorbonne,
Et l'on vous a conduit aux petites-maisons. »

NOTES.

(a) « Buri même à présent lui conteste sa gloire. »

On dit qu'un écrivain, nommé M. de Buri, a fait une Histoire de Henri IV, dans laquelle ce héros est un homme très médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces messieurs sont bien cruels envers la patrie: qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité un prince qui exposa toujours sa vie pour sa nation, et qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des faiblesses! Oui, sans doute; il était homme: mais béni soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, et ses vertus celles d'un grand homme! Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presque adoré par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer et pour l'imiter. Eh! quel autre choisira-t-on que celui qui dégageait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Française, qui criait dans la victoire d'Ivry: « Épargnez les compatriotes, » et qui,

au faîte de la puissance et de la gloire, disait à son ministre: « Je veux que le paysan ait une poule au pot tous les dimanches? »

(b) « O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices»

Il est nécessaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé Ribalier, principal du collége Mazarin, et un régent nommé Cogé, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de Bélisaire, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *docteurs de Sorbonne*. Au bout d'un an ils firent imprimer cette censure en latin et en français; elle n'est cependant ni française ni latine; le titre même est un solécisme. *Censure de la faculté de théologie contre le livre*, etc. On ne dit point *censure contre*, mais *censure de*. Le public pardonne à la faculté de ne pas savoir le français; on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio sacræ facultatis in libellum* est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in* est un barbarisme insupportable; et ce qui est encore plus barbare, c'est d'appeler Bélisaire un libelle en fesant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encore plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enseigné et pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par saint Paul, qui dit expressément dans son épître aux Juifs tolérés à Rome: « Lorsque les gentils qui n'ont point la loi » font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point » notre loi, ils font loi à eux-mêmes. » Tous les honnêtes gens de l'Europe et du monde entier ont de l'horreur et du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres, sans raison et sans humanité, qui puissent soutenir une opinion si abominable et si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de Sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée: nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons pour leur justification, qu'ils se sont intitulés dans le titre *sacrée faculté* en langue latine, et qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée*.

(c) « Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même. »

En effet le sieur Ribalier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en Sorbonne M. Marmontel, pour avoir dit que Dieu pourrait bien avoir fait miséricorde à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle. Ce Ribalier est un peu dur.

(*d*) « Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments. »

On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément, assassin de Henri III, étudiant en Sorbonne, et que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ses droits à la royauté, et Henri IV incapable de régner.

Il est clair que, selon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'assassin parricide, Jacques Clément, qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints, et que Henri III, prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut aussi sans confession; mais il s'était confessé, et même avait communié l'avant veille, de la main de son prieur Bourgoin son complice, qu'on dit avoir été docteur de Sorbonne, et qui fut écartelé. Ainsi Clément, muni des sacrements, fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité saint Judas, non pas Judas Iscariote, mais Judas Machabée; sainte Judith, qui coupait si bien les têtes des amants avec lesquels elle couchait; saint Salomon, qui assassina son frère Adonias; saint David, qui assassina Urie, et qui en mourant ordonna qu'on assassinât Joab; sainte Jahel, qui assassina le capitaine Sizara; saint Aod, qui assassina son roi Églon; et tant d'autres saints de cette espèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi: on ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que Jacques Clément est sauvé qu'il est sûr que Marc-Aurèle est damné.

(*e*) « Ravaillac, etc.

Selon les mêmes principes, Ravaillac doit être dans le paradis, dans le jardin, et Henri IV dans l'enfer, qui est sous terre; car Henri IV mourut sans confession, et il était amoureux de la princesse de Condé; Ravaillac au contraire n'était point amoureux, et il se confessa à deux docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie

qui damne à jamais Henri IV, et qui fait un élu de Ravaillac et de ses semblables! Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développé cette doctrine.

(*f*) « Un Fréron bien huilé, etc.

M. Caille a sans doute accolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un Fréron tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent; et M Caille oppose un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand Turenne qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de Coatquen. Cette note rentre dans la précédente, et sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, et qui la refuse aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre.

N. B. On a prétendu que Turenne avait quitté dès 1670 madame de Coatquen qui le sacrifiait au chevalier de Lorraine; mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand homme qui, avec des talents militaires du premier ordre et une âme héroïque, avait un esprit peu éclairé et un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ses dernières années; mais l'aventure de madame de Coatquen est postérieure à son abjuration de la religion protestante. C'était un singulier spectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de savoir au juste ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, et cherchant le soir à se damner en commettant le péché de fornication : et que le siècle où l'on admirait tout cela était un pauvre siècle! Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que Dieu a pardonné à Turenne ses maîtresses; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, et de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire?

(*g*) Marc-Aurèle lui dit, etc.

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur Antonin, et à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la censure *contre* Bélisaire. Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi et sur la loi, sur la grâce prévenante, sur la prédestination absolue; et dans Marc-Antonin ce que la vertu a de plus sublime et de plus tendre. On sera

peut-être un peu surpris que de petits Velches inconnus aux honnêtes gens aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, et ce qui doit servir d'exemple au monde entier. Dans quel abîme sommes-nous descendus! la nouvelle Rome vient de canoniser un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canonisation, est d'avoir eu des coups de pied dans le cul, et d'avoir laissé répandre un œuf frais sur sa barbe. L'ordre des capucins a dépensé quatre cent mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéose de Cucufin sous le nom de saint Séraphin; et Ribaudier damne Marc-Aurèle! O Ribaudier! la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de sottises.

Lecteur éclairé et judicieux (car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'Année sainte de Le Tourneux, ou le Pédagogue chrétien), de grâce apprenez à vos amis quelle est l'énorme distance des Offices de Cicéron, du Manuel d'Épictète, des Maximes de l'empereur Antonin, à tous les plats ouvrages de morale, écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, et dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous seulement, dans tous les livres faits depuis six cents ans, rien de comparable à une page de Sénèque? Non, nous n'avons rien qui en approche, et nous osons nous élever contre nos maîtres!

LES DEUX SIÈCLES.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Dans un siècle où l'on met de la vanité à être sensible, où l'on veut s'occuper des intérêts de la société sans se donner la peine de les étudier, et pouvoir parler de la nature sans s'asservir au travail pénible de l'observer; où l'on confond la singularité des opinions avec la philosophie, et où l'on se croit au-dessus des préjugés, parce qu'on préfère des rêves nouveaux aux rêves de nos pères: dans un tel siècle les mauvais drames, les livres extravagants en politique, les systèmes vagues d'histoire naturelle, les paradoxes, doivent devenir communs; et il n'est pas étonnant qu'ils aient excité la bile de M. de Voltaire. Mais ces sottises sont une suite nécessaire de ce sentiment d'humanité, fruit précieux de la philosophie, et que M. de Voltaire a contribué, plus que personne, à répandre en Europe; de l'importance que les hommes savent attacher enfin à leurs véritables intérêts, à la connaissance de leurs droits, et des sources du bonheur public, enfin du goût général pour les sciences naturelles, et pour une philosophie fondée sur la raison seule, et délivrée du joug de l'autorité et des systèmes. Ce mal, dont il se plaint, n'est que l'abus du bien que lui-même avait fait.

On le voit alternativement tantôt relever son siècle, tantôt le traiter avec mépris, selon qu'il était le plus frappé, ou des progrès de la raison, ou du succès éphémère de quelques extravagances.

Il ne faut point cependant l'accuser de contradiction: c'est un père qui emploie avec ses enfants tantôt l'encouragement et tantôt le reproche.

LES DEUX SIÈCLES.

SIÈCLE où je vis briller un 1 suivi d'un quatre,
Siècle où l'on sut écrire aussi-bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence, et grand dans ses misères,
Vante, en tendant la main, les trésors de ses pères?
Non, d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé,
Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé.
La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire,
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'est dommage; autrefois Molière était plaisant;
Il sut nous égayer, mais en nous instruisant:
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire,
Et sans nous amuser renonce à nous instruire.
Que je plains un Français quand il est sans gaîté!
Loin de son élément le pauvre homme est jeté;
Je n'aime point Thalie alors que sur la scène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton;
Hors de son caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, et Racine en soupire.

Il ne peut supporter l'insipide délire
De tous ces plats romans mis en vers boursoufflés,
Apostrophes aux dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la scène française en proie à des barbares.

« Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier,
Qui gouverne l'état du haut de son grenier;
La chute des beaux-arts est un bien pour la France;
Des revenus du roi ma main tient la balance:
Je verrai des impôts les Français affranchis.

Vous ennuyez l'état, et moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume:
Le public n'en sait rien; mais la postérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité;
Et pour prix des calculs où mon esprit se tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue (*). »
« Taisez-vous, lui répond un philosophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier;
Vous gouvernez l'état! quelle triste manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie?
Prenez un vol plus haut; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers:
Jetez les Apennins dans l'abîme de l'onde;
Descendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'âme et nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux:
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, et ramenez des filles.
Voilà comme on s'illustre en ce siècle profond;
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arrange;
Ce trait a ses beautés: moi, je parle, et tout change;
Va, ne t'amuse plus aux finances du roi,
Viens-t'en créer un monde, et sois dieu comme moi (**). »
A ces discours brillants, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante et recule;
Et pour charmer la cour, qui s'y connaît si bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'Église.

(*) On a déjà vu que Jean-Jacques Rousseau le Genevois s'avisa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une statue, à lui Jean-Jacques.

(**) Voyez sur ces différents systèmes la partie philosophique de cette édition.

Ils travaillent long-temps : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut (*).
Un autre fou, paraît suivi de sa sorcière;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
« Renoncez aux cités, venez au fond des bois;
Mortels, vivez contents sans secours et sans lois;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilants osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fœtus, et n'en est que plus sage.
Rien n'est mal, rien n'est bien; je mets tout de niveau;
Je marie au dauphin la fille du bourreau.
Les petites-maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne et sa théologie. »
Ainsi sur le Pont-Neuf parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les passants,
Grimpé sur les tréteaux, qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.
Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit, surchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'insolents imprimeurs,
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Pétau, copiez-moi Du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets sous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés :
Mais surtout écrivez en prose poétique;

(*) C'était avec l'abbé Joannet que Trublet fesait le Journal chrétien. Le récollet Hayer faisait un autre journal avec l'avocat Soret; l'abbé Dinouart et l'abbé Gauchat en fesaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux théologiques.

Dans un style ampoulé parlez-moi de physique;
Donnez du gigantesque, étourdissez les sots.
Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.
Jadis en sa volière un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite;
Il eut soin d'écarter les lézards et les rats.
Ils n'osaient approcher: ce temps ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ses gens se négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lézards: « Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus, et c'est nous qui régnons. »

LE PÈRE NICODÈME ET JEANNOT.

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain;
Newton dans notre temps fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Lass à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé.
Bénissons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte, (1)
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissants!
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens;
Et de peur de l'abus vous bannissez l'usage.
Ah! fuyons saintement le danger d'être sage.

Pour faire ton salut, ne pense point, Jeannot;
Abrutis bien ton âme, et fais vœu d'être un sot.

JEANNOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne;
Je bâille, et de vos soins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,
Qui, prêchant, confessant les dames de Versailles,
Caressait tour à tour, et volait ses ouailles;
Ce cher monsieur Billard, et son ami Grisel, (2)
Grands porteurs de cilice, et chanteurs de missel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies:
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies!

LE PÈRE NICODÈME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé;
Et soudain leur esprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Éden l'arbre de la science
Portait un fruit de mort et de corruption.
Notre bon père en eut une indigestion.
Pour lui bien conserver sa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'est bien dit; mais souffrez que Jeannot l'hébêté
Propose avec respect une difficulté:
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla sans penser tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'est notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa grosse âme pourtant dans le vice est plongée.
De cent mortels poisons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là, si j'osais raisonner,
Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

LE PÈRE NICODÈME.

Oui, mais c'est quand ce pauvre ose se croire riche,
C'est quand du bel-esprit un lourd pédant s'entiche;
Quand le démon d'orgueil et celui de la faim
Saisissent à la gorge un maudit écrivain;
Le déloyal alors est possédé du diable.
Chez tout sot bel-esprit le vice est incurable;
Il va trouver enfin, pour prix de ses travers,
Desfontaine et Chausson dans le fond des enfers.
Au pur sein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans son humble étage il eût su se connaître;
Mais il fut réprouvé sitôt qu'il entreprit
D'allier la sottise avec le bel-esprit.
  Autrefois un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'astre du jour, au fond de sa masure,
Lassé de sa retraite, eut le projet hardi
De voir comment est fait le soleil à midi.
Il pria de son antre une aigle sa voisine
De daigner le conduire à la sphère divine,
D'où le blond Apollon de ses rayons dorés
Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles,
Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux,
Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.
Les oiseaux accourus à ses plaintes funèbres,
Dévorèrent soudain le courrier des ténèbres.
Profite de sa faute; et, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau se soumettre à fermer la paupière,
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde est instruit,
Qu'avec saint Loyola le mensonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Espagne, éclairant les fidèles,

A l'inquisition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux se sont ouverts.
Une auguste cité, souveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le souverain chéri qui naquit dans Versailles,
Annula, m'a-t-on dit, ces billets si fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux. (3)
Avec discrétion la sage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'espérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces discours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon âme appesantie:
Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

LE PÈRE NICODÈME.

Ah! te voilà perdu, Jeannot n'est plus à moi.
Tous les cœurs sont gâtés.... l'esprit bannit la foi!
L'esprit s'étend partout.... O divine bêtise!
Versez tous vos pavots; soutenez mon Église.
A quel saint recourir dans cette extrémité?
O mon fils! cher enfant de la stupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.
Courage, allons rends-toi, lis le Journal chrétien;
De Jean-Georges (4), crois-moi, lis le discours sublime:
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris, dans ses murs,
Voit encor, grâce à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'arguments rebattus déterminés copistes,
Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras; dévore leurs leçons,
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons.
Fais des phrases, Jeannot; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta blessure.
Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte, et chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du collége ?

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat;
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

NOTES.

(1) Il est beaucoup question de Larcher et de Nonotte dans les ouvrages en prose. Cogé, régent de rhétorique au collége Mazarin, auteur de quelques mauvaises brochures contre M. de Voltaire et M. Marmontel, à l'occasion de Bélisaire. Viret, cordelier, qui a écrit une brochure contre *le Dîné du comte de Boulainvilliers*; elle était intitulé: *Le mauvais Dîné*.

(2) Billard, financier et dévot de profession, avait fait une banqueroute considérable. Le petit peuple du quartier Saint-Eustache, qui le voyait communier souvent et aller tous les jours à plusieurs messes, s'empressait de lui porter son argent, et en fut la dupe.

Le parlement en fit justice et le condamna au piloti. M. l'abbé Grisel, son directeur, fameux par des aventures de testaments, etc., fut impliqué dans l'affaire, mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui.

(3) L'archevêque de Paris, Beaumont, exigeait que ceux qui demandaient les sacrements à la mort, présentassent un billet signé de leur confesseur. Le parlement crut devoir sévir contre ce joug nouveau qu'on voulait imposer aux citoyens. Malheureusement il se trompa sur les moyens; il ordonna d'administrer, au lieu d'ordonner simplement d'enterrer ceux que l'archevêque laisserait mourir sans sacrements. Au bout de six mois le bon Christophe les aurait offerts à tout le monde.

(4) Voyez la *Lettre d'un quakre à Jean-George*. Il y avait dans les premières éditions: « Du fier prélat du Puy: » mais Jean-Georges ayant quitté son église du Puy pour en épouser une plus riche, il a fallu changer ce vers.

L'évêque actuel du Puy est un homme de qualité; homme d'esprit, sans être bel-esprit, et qui n'a rien de commun avec son prédécesseur.

LES SYSTÈMES.

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabbin que cet Être ineffable
Un jour devant son trône assembla nos docteurs,
Fiers enfants du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (*a*), Scot (*b*) et Bonaventure, (*c*)
Et jusqu'au provençal élève d'Épicure, (*d*)
Et ce maître René (*e*) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux-esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
« Çà, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret:
» Dites-moi qui je suis et comment je suis fait.
» Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes:
» Quelle force, en tout sens, fait courir les comètes,
» Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,
» Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
» Je sais que, grâce aux soins des plus nobles génies
» Des prix sont proposés par les académies:
» J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
» Aura beaucoup d'argent, et fera son salut. »
Il dit: Thomas se lève à l'auguste parole,
Thomas le Jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent arguments se tira toujours bien,
Et répondit à tout sans se douter de rien.
« Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence, (*f*)
» Simple avec attributs, acte pur et substance
» Dans les temps, hors des temps; fin, principe et milieu,

» Toujours présent partout sans être en aucun lieu. »
L'Éternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit: « Courage, Thomas! » et se mit à sourir.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile:
« Seigneur, dit-il à Dieu, ce bon-homme Thomas
» Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
» Voici mon argument, qui me semble invincible:
» Pour être, c'est assez que vous soyez possible. (g)
» Quant à votre univers, il est fort imposant;
» Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant; (h)
» Et je puis vous former d'un morceau de matière,
» Éléments, animaux, tourbillons et lumière,
» Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois. »
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.
L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et propoasit à Dieu ses atomes crochus, (i)
Quoique passés de mode, et dès long-temps déchus;
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.
Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être.
» Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas;
» Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas. (k)
» Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
» J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques.
» Jugez-nous.... » A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula.
Mais Dieu clément et bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.

Ne pouvant désormais composer pour le prix,
Il partit, escorté de quelques beaux-esprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Étalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions :
Ils parlaient, disputaient et criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner un amateur rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue;
Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra. (*l*)
Arnaud dit que de Dieu la bonté souveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine. (*m*)

Leibnitz avertissait le turc et le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien; (*n*)
Que Dieu, le monde et nous, tout n'est rien sans monades.

Le courrier des Lapons, dans ses turlupinades, (o)
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer un géant.
Notre consul Maillet (*p*), non pas consul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin cristal;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courants, formé des Pyrénées.
Chacun fit son système; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maisons.

Dieu ne se fâcha point; c'est le meilleur des pères;
Et sans nous engourdir par des lois trop austères,
Il veut que ses enfants, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains,
Il renvoya le prix à la prochaine année;

Mais il vous fit partir dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pétrit d'indulgence, et porteur de bienfaits.
Le ministre emplumé vola dans vingt provinces;
Il visitat des saints, des papes et des princes,
De braves cardinaux et des inquisiteurs,
Dans le siècle passé dévots persécuteurs,
« Messeigneurs, leur dit-il, le bon Dieu vous ordonne
» De vous bien divertir, sans molester personne.
» Il a su qu'en ce monde on voit certains savants,
» Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorants:
» Ils n'ont ni volonté, ni puissance de nuire:
» Pour penser de travers, hélas! faut-il les cuire?
» Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux;
» Et votre signature est plus funeste qu'eux.
» En Sorbonne, aux charniers (q), tout se mêle d'écrire:
» Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire ».

NOTES.

(a) Le bon Thomas d'Aquin, etc.

Nous n'avons de saint Thomas d'Aquin que dix-sept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt-un d'Albert; aussi celui-ci a été surnommé le *Grand*.

(b) Scot..., Scot est le fameux rival de Thomas. C'est lui qu'on a cru mal à propos l'instituteur du dogme de *l'immaculée conception*; mais il fut le plus intrépide défenseur de *l'Universel de la part de la chose*.

(c) Bonaventure .... Nous avons de saint Bonaventure le Miroir de l'âme, l'Itinéraire de l'esprit à Dieu, la Diète du salut, le Rossignol de la passion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des séraphins, les Cinq fêtes de l'enfant Jésus, etc.

(d) . . . . Provençal, élève d'Épicure,

Gassendi, qui ressuscita pendant quelque temps le système d'Épicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois âmes; la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la sensitive qui reçoit toutes les impressions, et la raisonnable qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses, et c'est beaucoup pour un philosophe.

(e) Et ce maître René, etc.

Descartes était le contraire de Gassendi: celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de Descartes n'est qu'un roman mal tissu qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres et des mers? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences; ils se moquaient d'Aristote, et ils disaient: Nous avons de la méthode. On peut comparer le système de Descartes à celui de Lass; tous deux étaient fondés sur la synthèse. Descartes vint dans un temps où la raison humaine était égarée. Lass se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durèrent une quarantaine d'années; ceux de Lass ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plutôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

(f) . . . . . . « L'existence et l'essence. »

Ce sont les propres paroles de saint Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa Somme est fondée sur la métaphysique d'Aristote.

(g) « Pour être, c'est assez que vous soyez possible

Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de Descartes. Je conclus l'existence de l'Être nécessaire et éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement et de toute éternité; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant et sans cause, ce qui est absurde: donc un être a existé toujours nécessairement et de lui-même. J'ai donc conclu son existence de

l'impossibilité qu'il ne soit pas, et non de la possibilité qu'il soit : cela est délicat, et devient plus délicat encore quand on ose sonder la nature de cet Être éternel et nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnements abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice et d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur et le malheur éternel du genre humain de quelques arguments que les neuf dixièmes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prennent pas garde tant de scolastiques orgueilleux et peu sensés qui osent enseigner et menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement; c'est ainsi qu'en usait Marc-Aurèle et même Julien. Quelle différence de ces grands hommes à Garasse, à Nonotte, à l'abbé Guyon, à l'auteur de la Gazette ecclésiastique, à Paulian l'ex-jésuite, et à tant d'autres!

(*h*) .... « J'en ferai tout autant. »

« Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai » un monde. » Ces paroles de Descartes sont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permises à Platon. Passe qu'Archimède ait dit: Donnez-moi un point fixe dans le ciel, et j'enlèverai la terre; il ne s'agissait plus que trouver le levier. Mais qu'avec de la matière et du mouvement on fasse des organes sentants et des têtes pensantes, sitôt que Dieu y aura mis une âme, cela est bien fort. Je doute même que Descartes et le père Mersenne ensemble eussent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Descartes avait de la matière et du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? que ne fesait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfants qui se jouent.

(*i*) .... Ses atomes crochus, etc.

Démocrite, Épicure et Lucrèce, avec leurs atomes déclinants dans le vide, était pour le moins aussi enfants que Descartes avec ses tourbillons tournoyants dans le plein; et l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier sérieusement ces fadaises par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où est l'homme de bon sens qui ait jamais conçu clairement

que des atomes se soient assemblés pour aller en ligne droite, et pour se détourner ensuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai, et reçu de tous les hommes raisonnables? Ils ont adopté des chimères, et ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le serpent, qui eut de longues conversations avec Ève, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, et non en la langue des serpents; et Ève devait parler le pur hébreu, puisqu'elle était la mère des Hébreux, et que ce langage n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés long-temps tous les commentaires et tous les systèmes. Hérodote a dit que le soleil avait changé deux fois de levant et de couchant; et sur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des savants se sont distillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter passa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé; comment le soleil avait reculé au souper d'Arée et de Thyeste; par quel secret Hercule était resté trois jours et trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine; par quel art, au son d'un instrument, les murs de.... Enfin on a compilé et empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes et les plus insipides fables.

(*k*) « Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas. »

Spinosa, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de Dieu; et on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand Tout qui existe par elle. C'est le dieu de Straton, c'est le dieu des stoïciens.

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

C'est le dieu d'Aratus, dans le sens d'une philosophie audacieuse.

In Deo vivimus, movemur et sumus.

La marche de Spinosa est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes et par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinosa à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire et ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier et plante, médecin et malade, homicide et mourant, destructeur et détruit?

Bayle paraît opposer à Spinosa une dialectique très supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuses que celles de Spinosa, Arnaud et ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde. Les jésuites accusaient Arnaud d'être au fond un ennemi de la religion, et tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison et de la morale, et des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinosa, tout le monde en parlait, et personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes:

Il ne peut exister qu'une substance; car qui est par soi doit être un, et ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre sans qu'il y ait quelque chose de commun entre elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite; donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre; puisque étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini, donc tout est mode.

L'intelligence et la matière existent; donc l'intelligence et la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie, doit avoir une infinité d'attributs; donc l'infinité d'attributs est Dieu; donc Dieu est tout.

Ce système a été assez réfuté par l'humain Fénelon, par le subtil Lami, et surtout de nos jours, par M. l'abbé de Condillac, par M. l'abbé Pluquet.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savants et des plus ingénieux qu'ait eu

la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres et ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son Anti-Lucrèce; le second en beaux vers français dans une épître instructive et agréable.

Voici quelques-uns des vers latins:

Dogmata complexus, partìm vesana Stratonis
Restituit commenta, suisque erroribus auxit
Omnigeni Spinosa Dei fabricator, et orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi.
Tamquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.
Sic rediviva novo sese munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni
Pro vitâ atque ævo, fuga temporis ipsa caduci.
Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Voici quelques-uns des vers français:

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu:
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence:
Je suis l'être complet et l'unique substance;
La matière et l'esprit en sont les attributs:
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres;
Les membres différents de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde.

Le livre du Système de la Nature, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent; c'est une philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière existe seule, et qu'elle produit seule la sensation et la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes, mais Hobbes se borne à la supposer, il ne l'affirma pas: il dit que des philo-

sophes savants ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroastre et Thaut, jusqu'à nous, chaque philsophe a fait son système; et il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités et d'ignorances, le monde est toujours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui, les puissants ont gouverné, les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorants se partageaient la terre.

(*l*) Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra.

Par quelle fatalité le système de Mallebranche paraît-il retomber dans celui de Spinosa, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, et le Moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

« Dieu, dit Mallebranche, est le lieu des esprits, de même » que l'espace est le lieu des corps. Notre âme ne peut se don- » ner d'idées.... Nos idées sont efficaces, puisqu'elles agissent » sur notre esprit. Or rien ne peut agir sur notre esprit que » Dieu.... Donc il est nécessaire que nos idées se trouvent » dans la substance efficace de la Divinité » Livre III, de l'Esprit pur, partie II.

Voilà les propres paroles de Mallebranche. Or si nous ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des mortifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et Mallebranche pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son système par des passages de saint Paul et de saint Augustin.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'Oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise; je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très volontiers. On sait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le Saint-Esprit? Mais comme il n'y

avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit; nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, et d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(*m*) Exprès pour nous damner, etc.

Il faut avouer que ce système, qui suppose que l'Être tout-puissant et tout bon a créé exprès des millions de milliards d'êtres raisonnables et sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, et pour tourmenter tous les autres à tout *jamais*, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(*n*) Que sans son harmonie, etc....

Notre âme étant *simple* (car on suppose que son *existence* et sa *simplicité* sont prouvées), elle peut résider dans l'étoile du nord ou du petit chien, et notre corps végéter sur ce globe. L'âme a des idées là-haut, et notre corps fait ici *les fonctions* correspondantes à ces idées, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'âme est l'horloge, et le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; et l'inventeur de ce système est celui qui a disputé contre Newton, et qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties et sans étendue font donc l'étendue et les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituent *des corps* qui ont figure et mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du rapport avec toutes les autres; parce qu'il y a entre les corps dont ces *monades* sont l'assemblage une union nécessaire. Ces rapports entre ces *monades simples*, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison pour laquelle une *monade*, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, et par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il

y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(*o*) . . . . Dans ses turlupinades.

On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons, pour voir la nature de l'âme; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces folies ont causé des querelles et des infortunes. *Voyez* la Diatribe du docteur Akakia, parmi les Facéties.

(*p*) Notre consul Maillet, etc.

On connaît aussi le système vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes, et la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette et les poulies étaient des dieux bienfesants en comparaison de tous ces rêveurs: et il est vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les systèmes de Cudworth, de Wiston, de Burnet, et de Woodward. Car ces systèmes n'ont appris aucune vérité, et n'ont fait aucun plaisir: mais l'opéra des Gueux et le Déserteur ont fait passer très agréablement le temps à plus de cent mille hommes.

(*q*) . . . . . . « Aux charniers, tout se mêle d'écrire. »

Charniers des SS. Innocents, belle place de Paris, près du Palais-Royal, et non loin du Louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait partout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amants, et les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé long-temps à l'Année littéraire. Il y a le style à cinq sous, et le style à dix sous.

Qu'on écrive les imaginations de M. Oufle, les Mémoires d'un homme de qualité, les soliloques d'une âme dévote; que l'on condamne les idées innées, et que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de

Thérèse à Sophie, ou qu'on dise en mauvais latin (*) « que » la vraie religion a été, selon la variété des temps, variée » et diverse quant à sa forme et quant à la clarté de la révé» lation, et que cependant elle a toujours été la même depuis » Adam, quant à ce qui appartient à la substance; » que ces belles choses, dis-je, partent des charniers des SS. Innocents, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela est bien égal; « imitons le bon Dieu qui n'en a fait que rire. »

Concluons surtout qu'une nation qui s'amuse continuellement de tant de sottises, doit être une nation extrêmement opulente et extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive.

(*) *Veram religionem, etsi quantùm ad sui formam et revelationis perspicuitatem*, etc., page 21 d'un ouvrage latin, rempli de solécismes et de barbarismes, imputé faussement à la Sorbonne: il est intitulé, *Determinatio sacræ facultatis parisiensis in libellum cui titulus* Bélisaire; *Parisiis* 1767: Censure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre Bélisaire: à Paris 1767, chez la veuve Simon, etc.

Voyez aussi les trente-sept véritésopposéesaux trente-sept impiétés, par un bachelier ubiquiste.

N. B. L'auteur de cet ouvrage était véritablement bachelier en théologie; mais ayant renoncé à cette science, il était devenu un des plus grands philosophes, et un des premiers hommes d'état de l'Europe. On appelle *ubiquiste* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'est ni moine ni associé aux maisons de Sorbonne et de Navarre.

LES CABALES.

Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal?
Êtes-vous au conclave? aspirez-vous au trône (a)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Çà, que prétendez-vous? — De la gloire. — Ah! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
De sultan Moustapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse
Eût pu, dans son bourbier, s'enfler de tant d'audace.
— Monsieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
J'ai fait de méchants vers; et vous pouvez bien croire
Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit;
Monsieur l'abbé Profond m'introduit chez les dames;
Avec deux beaux-esprits nous ourdissons nos trames.
Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
Mais le besoin présent nous tient encore unis.
Je me forme sous eux dans le bel art de nuire;
Voilà mon seul talent; c'est la gloire où j'aspire.
Laissons-là de Dijon ce pauvre garnement, (b)
Des bâtards de Zoïle imbécille instrument;
Qu'il coure à l'hôpital, où son destin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon, j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés.

Léon dix et Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre siffle, et l'autre du parterre (c)
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chansons :
J'entends crier : Lully, Campra, Rameau, Bouffons, (d)
Êtes-vous pour la France, ou bien pour l'Italie ?
— Je suis pour mon plaisir, messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout sans vouloir écouter ?
Ne suis-je à l'Opéra que pour y disputer ?

Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés.

D'autres fous à l'instant une troupe m'arrête ;
Tous parle à la fois, tous me rompent la tête....
Avez-vous lu sa pièce ? il tombe, il est perdu :
Par le dernier journal je le tiens confondu.
— Qui ? de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?
Quel est votre ennemi ? — C'est un vil téméraire,
Un rimeur insolent qui cause nos chagrins ;
Il croit nous égaler en vers alexandrins.
— Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau.
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau,
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance,
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la Loi nouvelle et le vieux Testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure, (e)
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
Ce sont nos parlements, dont il s'agit ici,
Lequel préférez-vous ? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; et dans ma vie obscure

Je laisse au roi, mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage, (f)
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichissent;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir et ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès;
Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché, mais qu'y faire ?.... Obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?

— Mais, monsieur, des Capets les lois fondamentales,
Et le grenier à sel, et les cours féodales,
Et le gouvernement du chancelier Duprat....

— Monsieur, je n'entends rien aux matières d'état :
Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.
La fronde était plaisante, et la guerre civile (g)
Amusait la grand'chambre et le coadjuteur.
Barricadez-vous bien; je m'enfuis, serviteur.

A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de savants m'enveloppe et m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
Je vous goûtai, dit-il, lorsque de saint Médard (h)
Vous crayonniez gaîment la cabale grossière,
Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière;
Les billets au porteur des chrétiens trépassés,
Les fils de Loyola sur la terre éclipsés;
Nous applaudîmes tous à votre noble audace,

Lorsque vous nous prouviez qu'un maroufle à Lesage,
Dans sa crasse orgueilleuse à charge au genre humain,
S'il eût bêché la terre, eût servi son prochain.
Jouissez d'une gloire avec peine achetée;
Acceptez à la fin votre brevet d'athée.

— Ah! vous êtes trop bon. Je sens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il est vrai, j'ai raillé saint Médard et la bulle;
Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule:
L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger. (*i*)
Mille abus, je le sais, ont régné dans l'Église:
Fleury le confesseur en parle avec franchise. (*k*)
J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin;
Eh! quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De saint Ignace encore on me voit souvent rire;
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire....

— Ah! traître, ah! malheureux; je m'en étais douté.
Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
Alors que de Maillet insultant la mémoire, (*l*)
Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire....
Ignorant! vois l'effet de mes combinaisons:
Les hommes autrefois ont été des poissons;
La mer de l'Amérique a marché vers le Phase;
Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase;
Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
Du vrai sens de Platon, par nous seuls enseigné.
Lâche! oses-tu bien croire une essence suprême?
— Mais oui. — De la nature as-tu lu le système?
Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
Que dis-tu de ce livre? — Il m'a fort ennuyé... (*m*)
— C'en est assez, ingrat; ta perfide insolence
Dans mon premier concile aura sa récompense.
Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,
Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant;

Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand Être
Que tu prends bassement pour ton unique maître.
De mes amis, de moi tu seras méprisé.
— Soit. — Nous insulterons à ton génie usé.
— J'y consens. — Des fatras de brochures sans nombre
Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton ombre.
— Je n'en sentirai rien — Nous t'abandonnerons
Aux puissants Langlevieux, aux immortels Frérons. (*n*)

Ah! bachelier du diable un peu plus d'indulgence;
Nous avons, vous et moi, besoin de tolérance.
Que deviendrait le monde et la société,
Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité?
Permettez qu'ici bas chacun fasse à sa tête.
J'avoûrai qu'Épicure avait une âme honnête;
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon; Cicéron valait mieux.
Spinosa pardonnait à ceux dont la faiblesse (*o*)
D'un moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu : vous osez le nier.
Examinons le fait sans nous injurier.

J'ai désiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
De voir notre saint père au sortir de la messe,
Avec le grand lama dansant un cotillon;
Bossuet le funèbre embrassant Fénelon;
Et le verre à la main, Le Tellier et Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ses jours
Entre le dieu des vers et celui des amours,
A tous ces froids savants dont les vieilles querelles
Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé;
J'espérais en jouir; je me suis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre;
Dans Londres, dans Paris les esprits sont en guerre;
Ils y seront toujours. La Discorde autrefois,

Ayant brouillé les dieux, descendit chez les rois;
Puis dans l'Église sainte établit son empire,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
Chacun vantait la paix que partout on chassa;
On dit que seulement par grâce on lui laissa
Deux asiles fort doux; c'est le lit et la table.
Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons;
Cabalons pour Cloris, et fesons des chansons.

NOTES DE M. DE MORZA.

(*a*) . . . . Aspirez-vous au trône?

Ce trône est très respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, est un très grand saint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, et avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées; et dans la suite des temps le trône devient la récompense de l'humilité passée.

(*b*) . . . . . De Dijon ce pauvre garnement.

Ce garnement de Dijon est un nommé Clément, maître de quartier dans un collége de Dijon, qui a fait un livre contre messieurs de Saint-Lambert, Delille, de Watelet, Dorat, et plusieurs autres personnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de suffisance, un ton décisif et tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, et qui est le comble de l'insolence et du ridicule dans un jeune provincial sans expérience et sans génie. Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre, comme Clément, La Beaumelle, Sabatier, natif de Castres, ressemblent précisément au Pauvre Diable, qui est si naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur.

(c) . . . . Et l'antre du parterre.

C'est principalement au parterre de la Comédie Française, à la représentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le soutient se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur disent: « Venez-vous pour siffler? mettez-vous là: » Venez-vous pour applaudir? mettez-vous ici: » On a joué quelquefois aux dés la chute ou le succès d'une tragédie nouvelle, au café de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, et n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si long-temps la gloire de la nation.

(d) . . . . . . Rameau, Bouffons.

La même manie a passé à l'Opéra et a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au Théâtre Français ont un avantage que les cabales de l'Opéra n'ont pas; c'est celui de la satire raisonnée. On ne peut à l'Opéra critiquer que des sons. Quand on a dit, cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raisonnements, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénoûment, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, et de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot qui avez voulu avoir de l'esprit, et qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est, sans le savoir, un peu jaloux de vous, il est en droit de vous critiquer, et vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique: il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, et le musicien du musicien, disait Hésiode. Il y faut seulement ajouter encore les partisants du musicien; mais ceux-là sont ennemis, et ne sont point jaloux. Dans les talents de l'esprit, au contraire, tout le monde est jaloux en secret; et voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(e) . . . . . La royale coiffure.

Il n'y a pas long-temps que les jeunes conseillers allaient

au tribunal les cheveux étalés et poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(*f*) N'ayant pu gouverner, etc.

L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque état voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps; et en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuse. Boisguilbert, qui écrivit contre le grand Colbert, et qui ensuite osa attribuer sa Dixme royale au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorants pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne se doutent pas que, si on suivait ses beaux systèmes, le royaume serait aussi misérable que lui. Celui qui a imprimé le Moyen d'enrichir l'état, sous le nom du comte de Boulainvilliers, est mort à l'hôpital. Le petit La Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, et ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, et ceux qui, n'ayant jamais possédé une charrue, remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infâmes plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie.

(*g*) La fronde était plaisante, etc.

La fronde en effet était fort plaisante, si l'on ne regarde que ses ridicules. Le président Le Cogneux qui chasse de chez lui son fils le célèbre Bachaumont, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, et qui fait mettre ses chevaux dans la rue; Bachaumont qui lui dit: « Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, » et qui de raillerie en raillerie fait boire son père à la santé du cardinal Mazarin proscrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, et qui trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit: « Il n'est pas juste » que les deux plus grands fous du royaume servent sous le » même drapeau, il faut se partager, je vais chez le cardinal » Mazarin; » et qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu se joindre; ce même coadjuteur qui

prêche et qui fait pleurer des femmes; un de ses convives qui leur dit: « Mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné » avec vous, vous pleureriez bien davantage; » ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, et le peuple qui crie: « C'est son bréviaire; » et toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, et les bons mots, et les chansons qui ne finissaient point; tout cela serait bon sans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espèce dont ces plaisanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la Ligue et des farces d'Arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conscripti* qui ordonnaient ces abominations et ces ridicules! Le cardinal de Retz dit, dans ses Mémoires, « que » le parlement fesait par des arrêts la guerre civile, qu'il » aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus san» glants. »

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de singes dans le Siècle de Louis XIV; un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyaient en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que messieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit: « Un empereur de la Chine dit un jour à l'historiographe de l'empire: « Je suis averti que vous mettez » par écrit mes fautes; tremblez. » L'historiographe prit » sur-le-champ des tablettes « Qu'osez-vous écrire-là? » — « Ce que votre majesté vient de me dire. » L'empereur » se recueillit, et dit: « Écrivez tout, mes fautes seront ré» parées. »

(*h*) . . . . Lorsque de Saint-Médard

On connaît le fanatisme des convulsions de Saint-Médard, qui durèrent si long-temps dans la populace, et qui furent entretenues par le président Dubois, le conseiller Carré et d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses, mais jamais il n'y en eut de plus sottes et de plus avilisantes. L'histoire des billets de confession et l'expulsion des jésuites succédèrent bientôt à ces facéties. Observez surtout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de cinq cents

personnes. Les miracles d'Esculape, ceux de Vespasien et d'Apollonius de Thyane, etc., n'ont pas été plus authentiques.

(*i*) Que cette horloge existe, etc.

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appelait l'éternel géomètre? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, et atterrer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre non-seulement il est né; mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière avec tous les éléments, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cent millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité et unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux et le plus respectable.

Des objections! on nous en fait sans nombre: des ridicules! on croit nous en donner en nous appelant cause-finaliers; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence; et Virgile avant lui, et après tant d'autres, avait dit: *Mens agitat molem*. C'est ce *mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées et les théistes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans son livre de l'existence de Dieu; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond et le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, et auquel je ne pourrais préférer que le naturel et la candeur de Locke.

(*k*) Fleury le confesseur en parle avec franchise.

Fleury, célèbre par ses excellents discours qui sont d'un sage écrivain et d'un citoyen zélé, connu aussi par son Histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la Légende dorée.

(*l*) Alors que de Maillet, etc.

Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, et créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversements avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, et que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac.

(*m*) . . . . . Il m'a fort ennuyé.

Il y a des morceaux éloquents dans ce livre; mais il faut avouer qu'il est diffus, et quelquefois déclamateur; qu'il se contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, et surtout qu'il est fondé sur de prétendnes expériences dont la fausseté et le ridicule sont aujourd'hui reconnus et sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article, qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite anglais, nommé Néedham, crut avoir faite de jus de mouton et de blé pourri, en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite Néedham que cela n'était bon que du temps d'Aristote, de Gamaliel, de Flavien-Josèphe et de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, et que le limon de l'Égypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même et ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le blé pourrisse et meure pour lever et pour produire, et que par conséquent son blé pourri et son jus de mouton fesaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que Jésus-Christ daignait se conformer aux idées fausses et grossières des paysans galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, et observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son système était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de

mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de Dieu, et que les athées s'empareraient de la place. Néedham n'en démordait point; et aussi mauvais raisonneur que mauvais chimiste, il persista long-temps à se croire créateur d'anguilles; de sorte que par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de Jésus-Christ pour établir son opinion ridicule, et les athées se servaient de l'ignorance et de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme. On citait partout la découverte de Néedham. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui fesait tous les mois des enfants à une poule. Enfin l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; et les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

(*n*) Aux puissants Langlevieux, etc.

C'est ce même Langlevieux La Baumelle dont il est parlé dans les notes sur l'épître de M. d'Alembert et ailleurs.

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron, et malgré tant d'horreurs et tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules: mais *oportet cognosci malos*.

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, et que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures et les calomnies des Rollets de son temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que La Beaumelle a vomies pendant vingt ans, et celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste et plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'état, et tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute espèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim et la malice produisent tous les jours de ces ouvrages infâmes, écrits quelquefois avec assez d'artifice; que la curiosité les dévore; qu'ils font pendant un

temps une impression dangereuse : que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales ; et que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, et qui se rendent si indignes de leur patrie.

(*o*) Baruch Spinosa, théologien circonspect et fort honnête homme ; nous l'appelons ici Baruch, parce que c'est son véritable nom ; on ne lui a donné celui de Benoît que par erreur ; il ne fut jamais baptisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poëme sur les systèmes.

N. B. Vers 1771, les querelles sur les deux parlements, les révolutions du ministère, et les disputes sur la cause universelle, augmentèrent le nombre des ennemis de M. de Voltaire ; les philosophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui : mais cette division entre des hommes qui devaient rester toujours unis, pour défendre la cause de la raison et de l'humanité, ne fut point durable. C'est à cette querelle passagère que M. de Voltaire fait illusion à la fin des Cabales.

LA TACTIQUE.

J'étais lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille ;
« J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, et sage autant que beau :
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique ;
Il fait seul nos destins ; prenez, c'est la Tactique. »

« La Tactique ? lui dis-je, hélas ! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant. »

« Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence : (*a*)
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux. »

J'achetai sa Tactique, et je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie;
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes désirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi; je lis; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.

J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (b)
Pétrit, pour s'amuser, du souffre et du salpêtre:
Qu'un énorme boulet qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas,
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole,
Dans la direction qui fait la parabole, (c)
Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.

L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrètement chargés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles.
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames;
Écrasent les enfants, et las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Étrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends son volume, et lui dis en colère:

« Allez, de Belzébuth détestable libraire!
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth,
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidèles.
Allez; adressez-vous à monsieur Romanzof
Aux vainqueurs tout sanglants de Bender et d'Azof;
A Frédéric surtout offrez ce bel ouvrage;
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage:
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur; (*d*)
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur;
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.
Allez; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne sais quand) des mains du Créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance.
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déjà si courts.
La goutte avec sa craie, et la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catarrhe, et cent maux plus affreux;
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient suffi, sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.

» Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus. (*e*)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable. »

En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'observait avec soin:
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,

De son grade à la guerre éclatants interprètes;
Ses regards assurés, mais tranquilles et doux,
Annonçaient ses talents, sans marquer de courroux;
De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.

« Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier;
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant; Caïn tua son frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la Tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois;
Il soutenait le droit de sa naissance auguste:
La Ligue était coupable, Henri quatre était juste.
Mais sans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne anglaise, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée?
Trop fortuné badaud!... dans les murs de Paris,
Vous fesiez, en riant, la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talents des acteurs.
Hélas! qu'auriez-vous fait, vous et tous les auteurs?
Qu'aurait fait tout Paris, si Louis, en personne,

N'eût passé le matin sur le pont de Calonne?
Et si tous vos Césars à quatre sous par jour
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire,
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Lutteaux, et du jeune Craon,
Que de vos beaux-esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope et l'Orphelin.
Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes,
L'Église, le barreau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément et Savatier (*f*)
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos. »

Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire,
Je conçus que la guerre et le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards, (*g*)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.

Mais, je vous l'avoûrai, je formai des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre. (*h*)

NOTES

(*a*) *Tactique* vient originairement du verbe *tasso*, j'arrange. Tactique est proprement l'art d'aller par rangs; c'est l'arrangement des troupes. C'est ce qui fit que Pyrrhus, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas si barbares.

(*b*) . . . . Autrefois un bon prêtre, etc.

On ne sait encore qui employa le premier les canons dans les batailles et dans les siéges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre dans toute la terre connue, méritait plus de recherches; mais presque toutes les origines sont ignorées. Qui le premier inventa un bateau? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'assujettir avec une corde faite d'un intestin d'un animal et d'y ajuster une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, et de quatre plumes à l'autre bout? qui inventa la navette, les fours, les moulins? De cette prodigieuse multitude d'arts qui secourent notre vie ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des milliers de siècles après les cavernes et les huttes.

Les Chinois connaissaient la poudre inflammable, et la fesaient servir à leurs divertissements ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jésuites Shall et Verbiest fondissent du canon pour les conquérants tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enseignèrent l'usage de l'artillerie dans cette vaste partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre allemand nommé Schwartz, ou moine noir, qui trouva le secret de la poudre inflammable au quatorzième siècle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que Roger Bacon, moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce Roger qui se trouvent dans son *Opus majus*, page 454, grande édition d'Oxford. . . . « Nous avons une » preuve des explosions subites dans ce jeu d'enfants qu'on » fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre dans une » balle de la grosseur d'un pouce, et on la fait crever avec » un bruit si violent, qu'elle surpasse le rugissement du ton- nerre, et il en sort une plus grande exhalaison de feu que » celle de la foudre. »

Il y a bien loin, sans doute, de cette petite boule de simple salpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre sur la voie.

Il paraît qu'il est très faux que les Anglais eussent employé le canon dans leur victoire de Crécy, en 1346, et dans celle

de Poitiers, dix ans après. Les actes de la Tour de Londres, recueillis par Rymer, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe encore dans la ville d'Amberg du Haut-Palatinat, un canon fondu en 1301, et que cette date est encore gravée sur la culasse.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On écrivait et on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance, que je fis écrire à M. le comte de Holstein de Bavière, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons, nommé M. Artin, assez fameux pour son temps, était mort en 1501. On mit un petit canon sur son tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301; mais les historiens aiment l'antique et le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de Froissard qui avait plus de cinquante pieds de long, et qui menait si grande noise au décliquer, qu'il semblait que tous les diables d'enfer fussent en chemin. C'était apparemment une espèce de baliste.

Je doute beaucoup encore du registre de Du Drach, trésorier des guerres en 1338. « A Henri Faumechon, pour avoir » poudre et autres choses nécessaires aux canons devant Puis» guillaume. » Ducange rapporte ce trait, mais il se borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des trésoriers des guerres. Il ne s'informe pas si on assiéga un Puisguillaume ou un Puisguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il eût un château. Il faut donc douter, et c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes et les villes par l'artillerie, et en ajoutant à ces trois moines les jésuites Schall et Verbiest, cela fera cinq.

(c) Dans la direction qui fait la parabole.

Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, et de ces deux direc-

tions se compose la ligne courbe, nommée *parabole*, à la lettre, *allant au-delà*. Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son canon.

(d) Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur ;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.

Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince Eugène et du grand Gustave. On a dit que vouloir condamner cette comparaison, c'était vouloir faire une querelle d'allemand.

(e) Le roi de Prusse a formé lui-même tous ses généraux

(f) . . . . . . Clément et Savatier.

Voyez les notes sur le Dialogue de Pégase et du Vieillard.

(g) . . . . . . Des Bourbons, des Bayards.

M Guibert a fait une tragédie du connétable de Bourbon, dans laquelle le chevalier Bayard dit des choses admirables.

(h) L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes est plus chimérique sans doute que le projet d'une langue universelle. Il est trop vrai que la guerre est un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec presque toutes les religions ; et cependant un fléau aussi ancien que cette nature humaine, et antérieur à toute religion. Il est aussi difficile d'empêcher les hommes de se faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre est quelque chose de si exécrable, que plus nos nations barbares qui sont venues envahir, ensanglanter, ravager toute notre Europe, se sont un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'est point assurément l'ouvrage immense de Grotius, sur le droit prétendu de la guerre et de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces ; ce ne sont point ses citations de Carnéade, de Quintilien, de Porphire, d'Aristote, de Ju-

pénal et du Pentateuque ; ce n'est point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur âme et leur sang, comme le rapporte Barbeirac, son commentateur ; ce n'est point, en un mot, par tous les arguments profondément frivoles de Grotius et de Puffendorf ; c'est uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes sauvages et affamées sortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne font plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des sénateurs, des bourgmestres ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui sont leurs troupeaux paissent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau et les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, et pour prendre celui du voisin dans l'occasion. Ces chiens se battent ; mais les moutons, les bœufs, les ânes ne se battent pas : ils attendent patiemment la décision, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau, appartiendront.

Quand le prince Eugène assiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le siége ; et dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de massacre, point d'esclavage, comme du temps des Huns, des Alains, des Visigoths, des Francs.

Le duc de Marlborough fesait garder très soigneusement tous les domaines de ce Fénelon, archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par son amour du genre humain ; amour plus dangereux peut-être à sa cour que son amour de Dieu.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoi, tout les habitants de Tournai et des environs s'empressèrent de loger chez eux les prisonniers blessés ; tous eurent soin d'eux comme de leurs frères, et les femmes prodiguèrent tant de délicatesses sur leurs tables, que les médecins et les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbac, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin, pour le service de nos blessés, et quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : « Je ne puis m'accoutumer à verser le sang des Français. »

Quelle humanité, quelle belle âme le prince héréditaire

de Brunswick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de Gisors, ce fils du maréchal de Bellisle, cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable! Le prince de Brunswick ne sortit point d'auprès de son lit, et le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées, et l'exemple des autres. Voyons un comte Alexis Orlof prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux du plus riche bacha de la Turquie, et lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Russes, il s'avance hors des rangs avec un interprète, et demande à parler. « Avez-vous, dit-il, à votre tête un comte » Orlof? » — « Non; que lui voudriez-vous? » — « Me jeter » à ses pieds, » répliqua le Turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles et délicates, les fêtes, les présents, les bienfaits que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse et la générosité?

Nous ne voyons point de telles leçons dans Grotius. Il vous dit bien, dans son chapitre du Droit de ravager, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre: mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale.

DIALOGUE

DE PÉGASE ET DU VIEILLARD. — 1774.

PÉGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une masure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, et je sers la nature.
Je défriche un désert; je sème et je bâtis. (*a*)

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis !
Que tes goûts sont changés, et que l'âge te glace !
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse ?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger et maçon.

PÉGASE.

Oui ; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière ;
Il reprit sa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le dieu dont tu cites l'exemple :
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple :
Tu pourrais dans la foule, heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime Vadé. (*b*)
Retrouver une place au séjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises.
A peine j'abordai, les places étaient prises.

Le nombre des élus au Parnasse est complét:
Nous n'avons qu'à jouir; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse et les roses vermeilles
Ont prodigué leurs sucs aux trompes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.

Ton Parnasse d'ailleurs et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, est l'antre de l'envie;
Homère, cet esprit si vaste et si puissant,
N'eût qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.

Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la mesure antique a fait place à la rime;
Où Melpomène en pleurs étale en ses discours
Des rois du temps passé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille:
Bientôt Martin Fréron (*c*), prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche et m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrâce,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réussis point; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle:
Je n'ai pu désarmer Sabatier (*d*) mon rival.
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.

J'ai vu les beaux-esprits: je sais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre soixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds savants,
Toujours en faction, toujours en sentinelle:
Ici c'est l'abbé Guyon (*e*), plus bas c'est La Beaumelle. (*f*)
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
Les languissants plaisirs d'une insipide paix.

Il faut que je te fasse une autre confidence.

La poste, comme on sait, console de l'absence;
Les frères, les époux, les amis, les amants
Surchargent les courriers de leurs beaux sentiments:
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime;
J'écris une sottise, aussitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandestin,
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide emprisonné dans mon vieux secrétaire,
En criant *tout est bien*, s'enfuit chez un libraire (g).
Jeanne et la tendre Agnès, et le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breslau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du charnier nommé des Innocents,
Se glisse (h) sous la presse avec mes vrais enfants.
C'en est trop. Je renonce à tes neuf immortelles;
J'ai beaucoup de respect et d'estime pour elles,
Mais tout change, tout s'use, et tout amour prend fin;
Va, vole au mont sacré: je reste en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin; tes chagrins sont injustes.
Des arts qui t'ont nourri les déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Desmarets, Saint-Didier (i).
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent Le Kain, le premier des acteurs,
De tes drames rampants ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton style ampoulé la froide et sèche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? parle de bonne foi;

Cinquante bons esprits qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne et qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
Consumer de ses dents tout l'ébène ébréché.
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier sur Clément (*k*), Patouillet (*l*) sur Nonotte. (*m*)
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge?
La jeunesse est maligne, et la vieillesse est sage.
Le sage en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, et pourtant sans les fuir,
Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,
Trois états polonais doucement envahis;
Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre;
Ou Clément dans Paris acharné sur Le Mierre.
Dans les champs cultivés, à l'abri des revers,
Le sage vit tranquille et ne fait point de vers.
Monsieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe,
A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème est le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur est cent fois plus utile

Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter;
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue,

PÉGASE.

Ah! doyen des ingrats, ce triste et froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Eh bien! tu te sens faible; écris avec faiblesse:
Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila;
Je suis tout fier encor de sa course dernière.
Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière;
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi! renoncer aux arts et prendre un vil métier!
Sais-tu qu'un villageois, sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses nobles leçons? (*n*)
Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bèche, aux maçons leur équerre:
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon.
Chante encore avec Pope, et pense avec Platon;
Ou rime en vers badins les leçons d'Épicure,
Et ce *système* heureux qu'on dit *de la Nature*.
Pour la dernière fois, veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non.
Apprends que tout système offense ma raison.
Plus de vers, et surtout plus de philosophie.
A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie;
J'ai marché dans la nuit sans guide et sans flambeau:
Hélas! voit-on plus clair au bord de son tombeau?

A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipsée?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui, par charité,
Ont au fond de leur puits noyé la Vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais, je ne veux rien savoir ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien! végète et meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits:
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Émules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions;
J'avais porté René (*o*) parmi ses tourbillons;
Son disciple plus fou (*p*), mais non pas moins superbe,
Était monté sur moi quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en prose, et bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc; bon voyage au pays des chimères. (*q*)

NOTES DE M. DE MORZA.

(*a*) Je défriche un désert, etc.

En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaises landes de Bordeaux et de la Champagne pouilleuse, et ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très longues et très dispendieuses ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât; qu'il recommandât ce travail immense à un intendant, l'intendant à un subdélégué, et qu'on fît venir de la cavalerie sur les lieux.

(b) Vadé, écrivain de la foire, sous le nom duquel l'auteur de l'Écossaisese cacha par modestie.

(c) Martin Fréron; Martin n'est pas son nom de baptême, ce n'est que son nom de guerre. Il s'est déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ses feuilles. *Quâ mensurâ mensi fueritis, eâdem remetietur vobis*. Il s'est attiré l'Écossaise, et nous en sommes bien fâchés.

(d) . . . . . . Sabatier mon rival!

L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Castres, ne s'est pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, et le peintre qui a dessiné le Siècle de Louis XIV et de Louis XV; ainsi il ne peut être son rival. S'il s'était donné aux mêmes études, il aurait été son maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé: *Les trois siècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, et il se vendit. Il insulta MM. d'Alembert, de Saint-Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Beauzée, Laharpe, Delille, et vingt autres gens de lettres vivants, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. Sabotier et Clément ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très injuste d'accuser l'auteur de la Henriade et du siècle de Louis XIV, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siècle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de Corneille, de « la perfection désespérante » du style de Racine (comme s'exprime M. de Laharpe), de la perfection non moins désespérante de l'Art poétique, et de plusieurs belles épîtres de Boileau.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siècle mémorable contient l'éloge raisonné de l'inimitable Molière, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'an-

tiquité; celui de La Fontaine, qui a surpassé Phèdre par sa naïveté et par ses grâces, celui de Quinault, qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéras. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Bossuet, aux Fénélon; à tous les hommes de génie, à tous les savants.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inséparables de la faiblesse humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang Cinna et Pertharite, Polyeucte et Théodore, et d'admirer également les excellentes fables de La Fontaine, et celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encore, il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, et un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes; c'est en quoi consiste le goût. Et nous pourrions assurer que l'auteur du Siècle de Louis XIV, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. Sabotier.

Mais il s'agit ici d'accusations plus importantes. C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs, dont il ignore l'équité et le discernement, impute à cent littérateurs de nos jours des sentiments odieux, il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de la Henriade nie l'immortalité de l'âme. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, et dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une âme de quatre-vingts ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le temps à venir. Ce procédé est injuste et maladroit, et d'autant plus maladroit qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'âme de l'abbé dans le temps présent.

Nous l'avons vu et lu, et nous le tenons entre nos mains, *le Spinosa commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé Sabotier, natif de Castres; et nous déposerons ce monument chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permission; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poésies légères de ce grand critique et de ce grand

missionnaire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain : voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de Saint-Lambert, Delille, de Labarpe, si mauvais.

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa, pour se dissiper, à faire un conte intitulé *le*.... mauvais lieu. Ce conte commence ainsi ; et remarquez bien que nous l'avons écrit de sa main, de la même main que le Spinosa.

Du temps que la dame Pâris
Tenait école florissante
De jeux d'amour à juste prix,
D'une écolière assez savante
Sur les bords de la Seine un jour le pied glissa ;
La chose assurément n'était pas merveilleuse,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuse,
Lorsqu'un mousquetaire passa.
Il crut que ce serait une perte publique
Que la perte de tant d'appas ;
Aussi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, sans hésiter, chemise et pourpoint bas, etc.

Nous épargnerons, sans hésiter, aux yeux de nos chastes lecteurs la suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante poésie de M. l'abbé *des Trois siècles*.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa prose, bien plus touchant et bien plus décisif (et toujours de sa main, et signé Sabotier de Castres.)

« On n'aime ici que les processions, les sermons et les » messes. Les gens qui ont eu la force de secouer le joug des » préjugés de l'enfance, du fanatisme et de l'erreur, en un » mot, les hommes qui pensent bien, n'osent se faire con» naître, etc. etc. »

Nous donnerons le reste si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter un secrétaire d'une de nos Académies d'impie et de scélérat, et d'en dire autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura incessamment un bénéfice : mais quelle récompense aura le censeur royal qui lui a fait obtenir une permission tacite d'outrager la vertu et le bon goût ?

On dit qu'il est tonsuré, et qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Église, il croira en Dieu, ne fût ce que par reconnaissance; car, malgré son spinosisme, il saura qu'il n'y a point de société policée qui n'admette un Être suprême, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de M. de Voltaire:

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ce philosophe écrivait, il n'y a pas long-temps, à un grand prince: « C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais » faits, le moins médiocre et celui dont je suis le moins mé» content » Il avait grande raison: un athée est peut-être presque aussi dangereux, si on l'ose dire, qu'un fanatique; car si le fanatique est un loup enragé qui égorge et qui suce le sang publiquement, en croyant bien faire, l'athée pourra commettre tous les crimes secrets, sachant bien qu'il fait mal, et comptant sur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands législateurs, Locke et Penn, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline et dans la Pensylvanie, en ont formellement exclus les athées.

(e) L'abbé Guyon, auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé l'Oracle des philosophes.

(f) Langleviel, dit La Beaumelle, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, et en exposant simplement leurs calomnies.

(g) On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur; cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs; cela est encore moins honnête; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(h) On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de Fabricius, qui est de M. Bigex; un dialogue de Périclès et d'un Russe, fort estimé, dont l'auteur est M. Suard; des vers sur la mort de mademoiselle Le Couvreur, moins estimés, commençant par ceux-ci:

Quel contraste frappe mes yeux!
Melpomène ici désolée

Élève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mausolée.

Cette pièce est du sieur Bonneval, jadis précepteur chez M. de Montmartel; s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de Voltaire de prétendues vers de M. Clairaut, qui n'en fit jamais; une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raison*, dans laquelle il n'y a ni raison ni rime; une épître à mademoiselle Sallé, qui est de M. Thiriot; une épître à l'abbé de Rothelin; qui est de M. de Formont; des vers sur la mort de madame Du Châtelet, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans, régent, qu'il n'a jamais faits.

Une ode intitulée *le Vrai Dieu*, qui est d'un jésuite nommé Lefèvre. (*)

Une épître de l'abbé de Grécourt, platement licencieuse, qui commence par ces mots: *Belle maman, soyez l'arbitre;* des vers au médecin Silva et à l'oculiste Gendron; une réponse à un M. de B.... qui commence ainsi:

Oui, mon cher B.... il est l'âme du monde,
Sa chaleur le pénètre et sa clarté l'inonde,
Effet d'une même action.
Sa plus belle production
Est cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers! et que les gens qui les attribuent à M. de Voltaire ont le goût fin, et que leur main est inspirée!

Des vers à une prétendue marquise de T. sur la philosophie de Newton, dans lesquels on trouve cette élégante tirade:

Tout est en mouvement. La terre suspendue,
En atome léger nage dans l'étendue.
L'espace, ou plutôt Dieu dans son immensité,
Balance sur son poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phases sont prédites,
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs suisses, qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon.

(*) Voyez, au tome VI, cette pièce, et la note qui l'accompagne.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaises barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art et la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait: On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort; et chacun y glisse ses meubles pour les vendre.

(i) . . . . Saint-Didier.

M. Clément et M. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de la Henriade d'un poëme intitulé Clovis par M. Saint-Didier. Cela est encore peu honnête, car ce Clovis ne parut que trois ans après la Henriade: mais une erreur de trois ans est peu de chose.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé Sabotier; car il a imprimé que notre auteur avait pillé son Siècle de Louis XIV dans les Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre; mais le Siècle de Louis XIV fut imprimé pour la première fois en 1752, et le livre de l'abbé de Saint-Pierre en 1767; sur quoi un mauvais plaisant se souvenant mal à propos que Sabotier est le fils d'un bon perruquier de Castres, chassé de chez son père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de la Henriade, que de le dépouiller cruellement de ses prétendus lauriers, et d'exposer sa tête octogénaire à la rigueur des saisons.

(k) Clément, etc.

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de Charles premier, et sa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ses satires à venir. M. de Saint-Lambert donnait alors ses Saisons; M. Delille, sa traduction de Virgile; M. Dorat, son poëme sur la déclamation; M. Watelet, son poëme sur la peinture. Voilà l'écolier Clément qui se met vite à écrire contre ces maîtres de l'art, et qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule, on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu: mais pour rendre ses leçons plus pi-

quantes il y mêle des traits personnels ; il outrage une dame respectable. Alors on sait qu'il existe, la police met mon pédant dans je ne sais quelle prison, soit Bicêtre, soit le Fort-l'Évêque. M. de Saint-Lambert a la générosité de solliciter sa grâce, et d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors? il persuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, et qu'il est comme Fréron victime de ses grands talents.

Sorti de prison il fait un nouveau libelle, dans lequel il insulte un conseiller de grand'chambre, fils d'un magistrat de la chambre des comptes ; il dit ingénieusement qu'il est fils d'un pâtissier, et ce magistrat a dédaigné de le faire remettre à Bicêtre. Il s'associe depuis à Fréron. à Sabotier et à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment:

« Jugez, monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger.
» Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude; que je serais assez lâche, assez criminel, pour n'être pas plus reconnaissant que tant d'autres! Ah! monsieur, ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma probité. C'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale; vos soupçons le flétriraient. Votre générosité, votre grandeur d'âme peuvent en conserver et en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls biens; ils sont tous à vous et ils y seront toujours, etc. A Dijon, ce sixième décembre 1769. Voici mon adresse: A Clément fils, chez son père, procureur à Dijon, derrière les Minimes. »

Il a eu depuis l'attention de désavouer cette lettre, et la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une pièce bien curieuse; mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui fesait dire à M. Duclos, secrétaire de l'Académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable et de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que M. Clément s'étant marié

deviendra plus juste et plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il ne calomniera plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, et qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si infâme.

(l) . . . . Patouillet sur Nonotte.

Patouillet est un ex-jésuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collége nommées mandements, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur et contre d'autres gens de lettres: c'est dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce Patouillet était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eu depuis Garasse.

(m) Nonotte est un autre ex-jésuite, digne compagnon de Patouillet. Il a fait deux gros volumes sous le titre d'Erreurs de Voltaire, et qu'il aurait pu intituler Erreurs de Nonotte. Il commence par reprocher à l'auteur de l'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations, d'avoir dit que l'ignorance chrétienne regarde le règne des empereurs romains comme une Saint Barthélemi continuelle; et l'auteur n'a point dit cela. Nonotte, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs: il parle du seul Dioclétin que Galérius engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur et de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologistes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne: il la fallait dater de l'an 303, et non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que « Dioclétien ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés et factieux. » L'auteur n'a pas dit un mot de cela, et n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons*.

Nonotte accuse l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonotte est convaincu. M. Damilaville daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de Nonotte. Elles sont imprimées à la suite de l'Essai sur les Mœurs et l'Esprit

des Nations. Et Nonotte était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect, à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, et de régenter en sixième. L'orgueil a du bon; et quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

(*n*) . . . . . Mirabeau par ses doctes leçons.

Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé l'Ami des hommes.

(*o*) René Descartes. On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

(*p*) On sait aussi que Mallebranche s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens et de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.

(*q*) . . . . . . Aux pays des chimères.

Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systèmes de physique. Burnet et Voodward n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge universel. Mallebranche a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière et les couleurs; et cela plus de vingt ans après que Newton avait fait son Optique. Maillet a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons, que notre globe est de verre, qu'il est le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la matière dont les métaux se formaient dans ce monde primitif. On sait qu'un philosophe très doux, très modeste, très judicieux, et point jaloux, a eu le secret d'enduire les hommes de poix résine pour les empêcher de tomber malades, qu'il disséquait des géants pour connaître la nature de l'âme, et qu'il prédisait l'avenir: de tels hommes pourtant en ont imposé.

LE TEMPS PRÉSENT,

PAR M. JOSEPH LAFFICHARD, DE PLUSIEURS ACADÉMIES. 1775.

Dans un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main j'étais tenté d'écrire,
En vers assez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédants fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfants qui dansaient aux chansons.
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie:
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause; un d'eux me répondit:
« Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit. »
Heureux! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constants vous méritiez de l'être.
Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A mécène, à Beauvau, votre félicité;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes.
Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas:
Sous le dais, sous le chaume il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit en pleine académie:
« Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier. »
L'art qui nourrit le monde est un méchant *métier*.
Laissons là ce Choiseul, si grand, si magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,
Qu'un fripon persécute, et qui, dans son hameau,
Rit encor des Frérons au bord de son tombeau.
Songez à vous, amis, contemplez les misères
Qu'accumulent sur vous des brigands mercenaires,

Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Ravissant les épis qu'a semés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées,
Pressent en vain vos fils mourants entre leurs bras.
Travaillez, succombez, invoquez le trépas;
Mourez sur un fumier, le seul bien qui vous reste:
Ou si vous survivez à cet état funeste,
Sous l'horrible débris de vos toits écrasés,
Sans vêtements, sans pain, dansez si vous l'osez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Jusqu'aux bords étrangers les échos répétèrent:
« Ce temps affreux n'est plus; on a brisé nos fers. » (*)
Justement étonné de ces nouveaux concerts:
« Quel Hercule, disais-je, a fait ce grand ouvrage?
» Quel Dieu vous a sauvés? » On répond: « C'est un sage. »
— « Un sage! Ah, juste ciel! à ce nom je frémis.
Un sage! il est perdu: c'en est fait, mes amis.
Ne les voyez vous pas ces monstres scolastiques,
Ces partisans grossiers des erreurs tyranniques,
Ces superstitieux qu'on vit dans tous les temps.
Du vrai qui les irrite ennemis si constants.
Rassemblant les poisons dont leur troupe est pourvue?
Socrate est seul contre eux, et je crains la ciguë. » (**)
Dans mon profond chagrin je restais éperdu;
Je plaignais le génie, et surtout la vertu,
Ariston mon ami (***) survint dans mes bocages,

(*) Le roi Louis XVI venait d'abolir les corvées, et de défendre qu'on poursuivît arbitrairement les débiteurs du fisc. Ces deux opérations si simples n'ont rien coûté à la couronne, et auraient été le salut du peuple....

(**) Il faut être juste: les prêtres n'eurent aucune part aux intrigues, aux calomnies qui privèrent la France du ministre le plus éclairé et le plus vertueux qui ait jamais gouverné un grand empire.

(***) M. le marquis de Condorcet.

Que j'avais attristés par ces sombres images.
On connaît Ariston : ce philosophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité simple ami noble et fidèle,
Son esprit réunit Euclide et Fontenelle;
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
« Ne vois-tu pas, dit-il, que le siècle est changé?
Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre.
Quand un Sulli renaît, espère un Henri quatre. »
Ce propos ranima mes esprits languissants;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes,
Pour écrire à loisir ces rimes indiscrètes.

FIN DES SATIRES.

POÉSIES MÊLÉES.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Dans le recueil des Poésies mêlées, on a évité également d'en multiplier trop le nombre, et d'en insérer qui fussent d'une autre main. Souvent ce choix a été assez difficile. Dans le cours d'un long ouvrage en vers, il eût été presque impossible d'imiter la grâce piquante, le coloris brillant, la philosophie douce et libre qui caractérisent toutes les poésies de cet homme illustre. Son cachet ne pouvait être aussi reconnaissable dans quinze ou vingt vers presque toujours impromptus. Il était plus aisé, en s'appropriant quelques-unes de ses idées et de ses tournures, d'atteindre à une imitation presque parfaite. D'ailleurs il n'a jamais voulu ni recueillir ces pièces ni en avouer aucune collection. Celles qu'on en a publiées de son vivant, sous ses yeux, contenaient des pièces qu'il n'avait pu faire, et dont il connaissait les auteurs. C'était un moyen qu'il se réservait pour se défendre contre la persécution que chaque édition nouvelle de ses ouvrages réveillait. Il attachait très peu de prix à ces bagatelles qui nous paraissent si ingénieuses et si piquantes. L'à-propos du moment les fesait naître, et l'instant d'après il les avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure galante, ou spirituelle, ou plaisante, était devenue si forte, qu'il lui eût été presque impossible de s'exprimer d'une manière commune. Le travail de parler en rimes avait cessé d'en être un pour lui dans tous les genres où la familiarité n'est point un défaut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il estimât peu ce qui ne lui coûtait rien, et que cette modestie ait été sincère.

N B. On n'a pas cru devoir répéter, dans le recueil des poésies mêlés, les petites pièces de vers qui se trouvent éparses en assez grand nombre dans d'autres parties de cette édition, telles que les Mélanges littéraires, le Dictionnaire philosophique, la Correspondance, etc.

POÉSIES MÊLÉES.

I. A MADEMOISELLE DU NOYER. — 1713.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier, déguisé dans ce jour:
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes de même âge,
Et sa mère a moins de beauté;
Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité:
Du Noyer, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

II. NUIT BLANCHE DE SULLI. — 1716.

A MADAME DE LA VRILLIÈRE.

Quelle beauté, dans cette nuit profonde,
Vient éclairer nos rivages heureux!
Serait-ce point la Nymphe de cette onde,
Qu'amène ici le Satyre amoureux?
Je vois s'enfuir la jalouse Dryade,
Je vois venir le Faune dangereux;
Non, ce n'est point une simple Naïade:
A tant d'attraits dont nos cœurs sont frappés,
A tant de grâce, à cet art de nous plaire,
A ces Amours autour d'elle attroupés,
Je reconnais Vénus ou La Vrillière.
O Déité! qui que ce soit des deux,
Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,

Heureux cent fois, heureux l'aimable asile
Qui vers minuit possède vos appas!
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces jardins honorés par vos pas!

A MADAME DE LISTENAI.

Aimable Listenai, notre fête grotesque
Ne doit point déplaire à vos yeux:
Les Amours en chiants-lit déguisés dans ces lieux,
Sont toujours les Amours; et l'habit romanesque
Dont ils sont revêtus ne les a pas changés:
Vous les voyez encore autour de vous rangés.
Ces guenillons brillants, ces masques, ce mystère,
Ces méchants violons dont on vous étourdit,
Ce bal et ce sabbat maudit,
Tout cela dit pourtant que l'on voudrait vous plaire.

A MADAME DE LA VRILLIÈRE.

Venez, charmant moineau, venez dans ce bocage:
Tous nos oiseaux, surpris et confondus,
Admireront votre plumage:
Les pigeons du char de Vénus
Viendront même vous rendre hommage:
Joli moineau, que vous dire de plus!
Heureux qui peut vous voir, et qui peut vous entendre!
Vous plaisez par la voix, vous charmez par les yeux:
Mais le nom de moineau vous siérait un peu mieux
Si vous étiez un peu plus tendre.

III. AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD,

ET A MADAME LA DUCHESSE SON ÉPOUSE, EN LEUR PRÉSENTANT LA TRAGÉDIE D'ŒDIPE. — 1718.

O vous, de vos sujets l'exemple et les délices,
Vous qui régnez sur eux en les comblant de biens,

De mes faibles talents acceptez les prémices:
C'est aux dieux qu'on les doit, et vous êtes les miens.

IV. ÉPIGRAMME.

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie
Comme on gagne le paradis. (*)

V. TRIOLET,

A M. TITON DU TILLET.

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon. (**)
Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voit armés du même archet
Nadal, Saint-Didier et Danchet;
Et couverts du même laurier,
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

VI. SUR M. DE FONTENELLE.

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière:
Des mondes infinis autour de lui naissants,
Mesurés par ses mains, à son ordre croissants,
A nos yeux étonnés il traça la carrière.
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira;
Que voulez-vous de plus? il fit un opéra.

VII. A Mme LA MARQUISE DE RUPELMONDE. (***)

Quand Apollon, avec le dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,

(*) Ces vers fesaient partie d'une lettre à l'abbé de Chaulieu, qu'on n'a point trouvée.

(**) Le Parnasse en bronze, à la bibliothèque du roi.

(***) Ces vers ont été attribués mal à propos à Ferrand.

L'un sut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les dieux:
Mais c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde:
On la connaît au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

VIII. IMPROMPTU

A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS, PEINTE EN HABIT DE CORDELIER.

Frère Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture? (*)

IX. A MADAME DE **,

EN LUI ENVOYANT LES OEUVRES MYSTIQUES DE FÉNELON.

Quand de La Guion le charmant directeur
Disait au monde: « Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur: »
On ne crut point à cet amour extrême;
On le traita de chimère et d'erreur;
On se trompait: je connais bien mon cœur,
Et c'est ainsi, belle Églé, qu'il vous aime.

X. A LA MÊME.

De votre esprit la force est si puissante
Que vous pourriez vous passer de beauté;

(*) M. de Voltaire sachant qu'on chantait ces vers sur l'air de Robin *ture-lure*, y ajouta, dit-on, d'autres couplets fort plaisants. Ce portrait donna lieu à beaucoup de plaisanteries; c'était le ton de cette cour: en voici un échantillon:

Beau saint François, ne souffrez pas
Qu'on perce vos mains délicates.
Dites à l'ange: « C'est plus bas,
Qu'il faut appliquer les stigmates. »

De vos attraits la grâce est si piquante
Que sans esprit vous auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmants sont des dons superflus:
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit et de la beauté même.

XI. INSCRIPTION

POUR UNE STATUE DE L'AMOUR DANS LES JARDINS DE SCEAUX.

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

XII. IMPROMPTU

A MADAME LA MARQUISE DE CRILLON, A SOUPER DANS UNE PETITE MAISON DE M. LE DUC DE R***.

Dans le plus scandaleux séjour
La vertu même est amenée;
Et la débauche est étonnée
De respecter ici l'amour.

XIII. A UNE DAME

A QUI L'AUTEUR ENVOYAIT UNE BAGUE OU SON PORTRAIT ÉTAIT GRAVÉ.

Barier grava ces traits destinés pour vos yeux:
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître:
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux;
Mais ce fut par un plus grand maître.

XIV. A MADEMOISELLE DE GUISE,

DEPUIS DUCHESSE DE RICHELIEU, SOEUR DE MADAME DE BOUILLON.

Vous possédez fort inutilement
Esprit beauté, grâce, vertu, franchise:

Qu'y manque-t il ? quelqu'un qui vous le dise,
Et quelque ami dont on en dise autant.

XV. IMPROMPTU A M. LE COMTE DE VINDISGRATZ. (*)

Seigneur, le congrès vous supplie
D'ordonner tout présentement
Qu'on nous donne une tragédie
Demain pour divertissement.
Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde:
Rien ne résiste à ses désirs,
Et votre prudence profonde
Doit commencer par nos plaisirs
A travailler pour le bonheur du monde.

XVI. POUR LE PORTRAIT DE MADEMOISELLE SALLÉ.

De tous les cœurs et du sein la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus:

(*) M. de Voltaire, passant à Cambrai avec madame la marquise de Rupelmonde, pendant le congrès de 1722, et soupant chez madame de Saint-Contest, toute la compagnie marqua le désir qu'elle avait de voir jouer la tragédie d'OEdipe en présence de son auteur. Mais la comédie des Plaideurs ayant été précédemment annoncée pour le lendemain, à la demande de M. de Vindisgratz, premier plénipotentiaire de l'Empire, les convives chargèrent M. de Voltaire de lui demander la représentation d'OEdipe. Le poëte, sans sortir de table, fit cette espèce de placet impromptu qu'il se chargea de porter lui-même à M. de Vindisgratz: il obtint facilement ce qu'on demandait, et rapporta le placet à madame de Rupelmonde, avec cette apostille au bas:

L'amour vous fit, aimable Rupelmonde,
Pour décider de nos plaisirs:
Je n'en sais pas de plus parfait au monde
Que de répondre à vos désirs.
Sitôt que vous parlez on n'a point de réplique:
Vous aurez donc OEdipe, et même sa critique. (1)
L'ordre est donné pour qu'en votre faveur
Demain l'on joue et la pièce et l'auteur.

(1) La parodie d'OEdipe, que M. de Voltaire avait demandée lui-même.

De Diane c'est la prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.

XVII. IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG, QUI DEVAIT SOUPER AVEC M. LE DUC DE RICHELIEU.

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés:
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur, et bien boucher son nez.

XVIII. A MADAME DE ***,

EN LUI ENVOYANT LA HENRIADE. — 1724.

Mes vers auront donc l'avantage
D'attirer vos regards heureux!
Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux
Sur l'auteur comme sur l'ouvrage?

XIX. A MADAME DE ***.

Oui, Philis, la coquetterie
Est faite pour vos agréments,
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands sentiments,
Est sœur de la friponnerie.
Vénus versa sur vous tous ses dons précieux:
Ce serait être injuste, et les mal reconnaître,
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.
Qu'est-ce que la constance? un vieux mot rebattu,
Des amants ennuyeux languissant apanage;
Mais l'infidélité devient une vertu,
Quand on a vos attraits: votre esprit et votre âge.

XX. IMPROMPTU.

ÉCRIT SUR UN CAHIER DE LETTRE DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE ET DE M. DE LA MOTTE-HOUDART, QUI AVAIT PERDU LA VUE.

Dans ses filets elle savait vous prendre
Sitôt qu'elle se laissait voir :
Un pauvre aveugle aussi ressentit son pouvoir;
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

XXI. A MADEMOISELLE **,

QUI AVAIT PROMIS UN BAISER A CELUI QUI FERAIT LES MEILLEURS VERS POUR SA FÊTE.

Quoi ! pour le prix des vers accorder au vainqueur
D'un baiser la douce caresse!
Céphise, quelle est votre erreur !
Vous donnez à l'esprit ce qui n'est dû qu'au cœur.
Un baiser fut toujours le prix de la tendresse,
Et c'est à l'amour seul qu'en appartient le don.
Les habitants du Pinde, en leur plus grande ivresse,
N'ont jamais espéré qu'un laurier d'Apollon.
Des vers à mes rivaux je cède l'avantage;
Ils riment mieux que moi, mais je sais mieux aimer.
Que le laurier soit leur partage;
Et le mien sera le baiser.

XXII. PORTRAIT DE M. DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion :
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire:
L'un était le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

XXIII. A M. DUCHÉ.

Dans tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au Messie
Un pauvre diable comme moi:
Je n'ai de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

XXIV. A Mme LA MARÉCHALE DE VILLARS,

EN LUI ENVOYANT LA HENRIADE.

Quand vous m'aimiez, mes vers étaient aimables,
Je chantais dignement vos grâces, vos vertus;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables;
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

XXV. A M. DE CIDEVILLE,

ÉCRITS SUR UN EXEMPLAIRE DE LA HENRIADE — 1730.

Mon cher confrère en Apollon,
Censeur exact, ami facile,
Solide et tendre Cideville,
Accepte ce frivole don.
Je ne serai pas ton Virgile,
Mais tu seras mon Pollion.

XXVI. A M. LEFEBVRE, (*)

EN RÉPONSE A DES VERS QU'IL AVAIT ENVOYÉS A L'AUTEUR.

N'attends de moi ton immortalité,
Tu l'obtiendras un jour par ton génie;

(*) Le même à qui M. de Voltaire adressa la lettre *sur les inconvénients de la littérature*. (Voyez les Mélanges littéraires.)

N'attends de moi ta première santé,
Ton protecteur, le dieu de l'harmonie,
Te la rendra par son art enchanté.
De tes beaux jours la fleur n'est point flétrie;
Mais je voudrais, de tes destins pervers
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras célèbre par tes vers.

XXVII. MADRIGAL.

Ah! Camargo (*), que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle;
Les nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

XXVIII. IMPROMPTU A M. THIRIOT,

QUI S'ÉTAIT FAIT PEINDRE, LA HENRIADE A LA MAIN. — 1735.

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'allégresse:
« Messieurs, c'est mon plus cher enfant
Que mon meilleur ami caresse. »

XXIX. A MADAME DE FLAMARENS,

QUI AVAIT BRULÉ SON MANCHON PARCE QU'IL N'ÉTAIT PLUS A LA MODE.

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements,
Qui paraît, fuit, revient, et naît en tous les temps:
Protée était son père, et son nom est *la Mode*.

(*) Célèbre danseuse de l'Opéra, ainsi que mademoiselle Sallé.

Il est un dieu charmant, son modeste rival,
Toujours nouveau comme elle, et jamais inégal,
Vif sans emportement, sage sans artifice :
Ce dieu, c'est le Mérite. On l'adore dans vous.
Mais le mérite enfin peut avoir un caprice;
Et ce dieu si prudent que nous admirions tous,
A *la Mode* à son tour a fait un sacrifice.
Vous, que pour Flamarens nous voyons soupirer,
Vous qui redoutez sa sagesse,
Amants, commencez d'espérer;
Flamarens vient enfin d'avoir une faiblesse.

Inscription pour l'urne qui renferme les cendres du manchon.

Je fus manchon, je suis cendre légère :
Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter;
Et l'on doit cesser d'exister,
Quand on commence à lui déplaire.

XXX. A M. LINANT.

Connaissez mieux l'oisiveté:
Elle est ou folie, ou sagesse;
Elle est vertu dans la richesse,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix, dans l'hiver de sa vie,
De ces fruits qu'au printemps sema notre industrie :
Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

XXXI. A Mme LA DUCHESSE DE BOUILLON,

QUI VANTAIT SON PORTRAIT FAIT PAR CLINCHETET.

Cesse, Bouillon, de vanter davantage
Ce Clinchetet qui peignit tes attraits?

Un meilleur peintre, avec de plus beaux traits,
Dans tous nos cœurs a tracé ton image,
Et cependant tu n'en parles jamais.

XXXII. A Mme LA DUCHESSE DE BOUILLON,

Deux Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde,
Par la beauté, le caprice et l'esprit;
Mais la première eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la seconde.

XXXIII. LES DEUX AMOURS.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Certain enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connaît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse;
Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre Amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs et croît par les plaisirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ses feux sont plus doux:
Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

XXXIV. A LA MÊME.

Lorsque Linus chante si tendrement,
Crois-tu que l'Amour seul l'anime?
Non, il sait l'art d'exprimer dans son chant
Plus d'amour que son cœur n'en sent;
Et j'en sens plus qu'il n'en exprime.

XXXV. A M. BERNARD.

Ma muse épique, historique et tragique,
Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air mélancolique;
Ton flageolet enchante les amours.
Lorsque Apollon régla notre apanage,
Il nous dota de présents inégaux;
J'eus les sifflets, les tourments, les travaux;
Toi, les plaisirs. Garde bien ton partage.

XXXVI. A M. LOUIS RACINE.

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques, (*)
De ton Jansénius les leçons fanatiques:
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien.
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien.
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un père;
Ton hommage est forcé, mon culte est volontaire.
Mieux que toi de son sang je reconnais le prix;
Tu le sers en esclave, et je l'adore en fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace:
Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grâce.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs;
Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs.

XXXVII. A M. GRÉGOIRE,

DÉPUTÉ DU COMMERCE DE MARSEILLE.

Voyageur fortuné, dont les soins curieux
Ont emporté les pas aux confins de la terre,
Vous avez vu Paphos, Amathonte et Cythère:

(*) Le poëme de la Grâce.

Et vous pouvez voir en ces lieux,
Hébé, Mars et Vénus (*), réunis sous vos yeux.

XXXVIII. QUATRAIN.

POUR LE PORTRAIT DE MADEMOISELLE LE COUVREUR.

Seule de la nature elle a su le langage;
Elle embellit son art, elle en changea les lois; (**)
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage,
L'Amour fut dans ses yeux, et parla par sa voix.

XXXIX. A Mme LA DUCHESSE D'AIGUILLON,

EN LUI ENVOYANT L'HISTOIRE DE CHARLES XII ET LA HENRIADE.

Deux héros différents, l'un superbe et sauvage,
L'autre toujours aimable, et toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux;
Mais pour être immortel il faut votre suffrage.
Ah! si sous tous les deux vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébrée:
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Estrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

XL. ÉPIGRAMME.

Certain émérite envieux,
Plat auteur du Capricieux,
Et de ces Aïeux chimériques,
Et de tant de vers germaniques,
Et de tous ces sales écrits,

(*) La duchesse de Villars, née Noailles; Hector de Villars, pair et maréchal de France; la maréchale de Villars, sœur de madame de Maisons.

(**) Mademoiselle Le Couvreur bannit de la tragédie la déclamation ampoulée, qui était encore en vogue de son temps.

D'un père infâme enfants proscrits,
Voulait, d'une audace hautaine,
Donner des lois à Melpomène,
Et régenter ses favoris;
Quand du sifflet le bruit utile,
Dont aux pièces de ce Zoïle
Nous étions toujours assourdis,
Pour notre repos a fait taire
La voix débile et téméraire
De ce doyen des étourdis.

XLI. A Mme LA MARQUISE DU CHATELET (*).

Tout est égal, et la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisir, jours sereins;
Vous avez tout, c'est là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon apanage;
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

XLII. VERS DE M. DE FORMONT.

A M. DE VOLTAIRE.

Assis devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris.
Cela semble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis;
Aussi je voulais vous en faire;

(*) M. de Voltaire, ayant joint à l'envoi de ce madrigal l'épigramme sur J. B. Rousseau: « Certain émérite envieux, etc. » mandait à madame du Châtelet: « Voici des fleurs et » des épines que je vous envoie. Je suis comme saint Pacôme, » qui, récitant ses matines sur sa chaise percée, disait au » diable: « Mon ami, ce qui va en haut est pour Dieu, ce qui » tombe en bas est pour toi. » Le diable, c'est Rousseau; et » pour Dieu, vous savez bien que c'est vous. »

Mais Apollon m'a reconnu:
J'eus beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'est temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

Réponse.

On m'a conté (l'on m'a menti peut-être)
Qu'Apelle un jour vint entre cinq et six,
Confabuler chez son ami Zeuxis;
Mais ne trouvant personne en son taudis,
Fit, sans billet, sa visite connaître.
Sur un tableau par Zeuxis commencé,
Un simple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint: puis en voyant paraître
Ce trait léger et pourtant achevé,
Il reconnut son maître et son modèle.
Ne suis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés de la main d'un Apelle.

XLIII. DEVISE POUR Mme DU CHATELET.

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude;
Voilà mon sort; il est heureux.

XLIV. COUPLETS

CHANTÉS PAR POLICHINELLE DANS UNE FÊTE A SCEAUX.

Polichinelle de grand cœur,
Prince (*), vous remercie:
En me fesant beaucoup d'honneur,
Vous faites mon envie.

(*) M. le comte de Clermont.

Vous possédez tous les talents,
Je n'ai qu'un caractère;
J'amuse pour quelques moments,
Vous savez toujours plaire.

On sait que vous faites mouvoir
De plus belles machines;
Vous fites sentir leur pouvoir
A Bruxelle, à Malines.
Les Anglais se virent traiter
En vrais polichinelles;
Et vous avez de quoi dompter
Les remparts et les belles.

XLV. A M. DE LA FAYE. (*)

Pardon, beaux vers, La Faye et Polymnie:
Las! je deviens prosateur ennuyeux.
Non, ce n'était qu'en langage des dieux
Qu'il eût fallu parler de l'harmonie.
Donnez-le-moi cet aimable génie,
Cet art charmant de savoir enfermer
Un sens précis dans des rimes heureuses,
Joindre aux raisons des grâces lumineuses;
En instruisant, savoir se faire aimer;
A la dispute, autrefois si caustique,
Oter son air pédantesque et jaloux;
Être à la fois juste, sincère et doux,
Ami, rival, et poëte, et critique:
A ce grand art vainement je m'applique,
Heureux La Faye; il n'est donné qu'à vous.

(*) Ces vers paraissent avoir été faits à l'occasion de la belle ode de M de La Faye en faveur de la poésie, contre le sentiment de La Motte-Houdart que M. de Voltaire n'avait combattu qu'en prose dans les lettres qui se trouvent avant la tragédie d'OEdipe.

XLVI. SUR L'ESTAMPE DU R. P. GIRARD ET DE LA CADIÈRE.

Cette belle voit Dieu; Girard voit cette belle :
Ah! Girard est plus heureux qu'elle !

XLVII. ÉPIGRAMME.

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël.
A les surpasser il s'efforce;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

XLVIII. IMPROMPTU

ÉCRIT CHEZ MADAME DU DEFFANT. — 1732.

Qui vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie;
Et tout sage avec Du Deffant
Voudrait en fou passer sa vie.

XLIX. A MADAME DU CHATELET,

EN LUI ENVOYANT L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

Le voici ce héros si fameux tour à tour
Par sa défaite et sa victoire.
S'il eût pu vous entendre et vous voir à sa cour,
Il n'aurait jamais joint, et vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

L. A M. DE FORCALQUIER,

QUI AVAIT EU SES CHEVEUX COUPÉS PAR UN BOULET DE CANON AU SIÉGE DE KEHL. — 1733.

Des boulets allemands la pesante tempête
A, dit-on, coupé vos cheveux:
Les gens d'esprit sont fort heureux
Qu'elle ait respecté votre tête.
On prétend que César, le phénix des guerriers,
N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers.
Cet ornement est beau, mais n'est plus de ce monde.
Si César nous était rendu,
Et qu'en servant Louis il eût été tondu,
Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

LI. A M. LE COMTE DE SADE,

AIDE DE CAMP DU MARÉCHAL DE VILLARS, SUR SON MARIAGE AVEC MADEMOISELLE DE CARMAN. — 1734.

Vous suivez donc les étendards
De Bellone et de l'Hyménée:
Vous vous enrôlez cette année
Et sous Carman et sous Villars.
Le doyen des héros, une beauté novice,
Vont vous occuper tour à tour;
Et vous nous apprendrez un jour
Quel est le plus rude service
Ou de Bellone ou de l'Amour.

Réponse de M. le comte de Sade.

Ami, je suis les étendards
De Bellone et de l'Hyménée;
Si je quitte une épouse aimée,

C'est pour voir triompher Villars.
Mars et l'Amour me trouveront novice,
Et je m'instruirai tour à tour
Avec Villars des rigueurs du service,
Avec Carman des douceurs de l'amour.

Vous voyez, mon cher ami que quand on me fournit la rime et la pensée, je fais des vers tant que l'on veut.

LII. A MADEMOISELLE DE GUISE,

DANS LE TEMPS QU'ELLE DEVAIT ÉPOUSER M. LE DUC DE RICHELIEU.

Guise, des plus beaux dons assemblage céleste,
Vous dont la vertu simple et la gaîté modeste
Rend notre sexe amant et le vôtre jaloux,
Vous qui ferez le bonheur d'un époux
Et les désirs de tout le reste;
Quoi! dans un recoin de Monjeu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureuse histoire
De ce volage Richelieu!
Ne vous aimez pas trop, c'est moi qui vous en prie;
C'est le plus sûr moyen de vous aimer toujours:
Il vaut mieux être amis tout le temps de sa vie,
Que d'être amants pour quelques jours.

LIII. LE PORTRAIT MANQUÉ.

A MADAME LA MARQUISE DE B**.

On ne peut faire ton portrait:
Folâtre et sérieuse, agaçante et sévère,
Prudente avec l'air indiscret,
Vertueuse, coquette, à toi-même contraire:
La ressemblance échappe en rendant chaque trait.
Si l'on te peint constante, on t'aperçoit légère:

Ce n'est jamais toi qu'on a fait.
Fidèle au sentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'entraînent tour à tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les sages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant en te voyant paraître;
Sa jeunesse, ses traits, son art,
Ses plaisirs, ses erreurs, sa malice peut-être:
Serais-tu ce dieu par hasard?

LIV. SUR CE QUE L'AUTEUR OCCUPAIT A SCEAUX LA CHAMBRE DE M. DE SAINT-AULAIRE, QUE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE APPELAIT SON BERGER.

J'ai la chambre de Saint-Aulaire
Sans en avoir les agréments;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans (*)
J'aurai le cœur de sa bergère:
Il faut tout attendre du temps,
Et surtout du désir de plaire.

LV. A MADAME DE NOINTEL.

A ses écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon:
En vérité, c'est la Raison
Sous le masque de la folie.

LVI. ÉPIGRAMME.

Quand les Français à tête folle
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie

(*) M. de Saint-Aulaire avait fait à 95 ans de jolis vers pour madame la duchesse du Maine.

Et Gêne et Naple et la v.....
Puis ils furent chassés partout,
Et Gêne et Naple on leur ôta;
Mais il ne perdirent pas tout,
Car la v..... leur resta.

LVII. A MADAME DE FONTAINE-MARTEL,

EN LUI ENVOYANT LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

Pour vous, vive et douce Martel,
Pour vous, solide et tendre amie,
J'ai bâti ce temple immortel
Où rarement on sacrifie.
C'est vous que j'y veux encenser;
Et c'est là que je veux passer
Les jours les plus beaux de ma vie.

LVIII. VERS ENVOYÉS A M. SYLVA,

PREMIER MÉDECIN DE LA REINE, AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Au temple d'Épidaure on offrait les images
Des humains conservés et guéris par les dieux:
Sylva, qui de la mort est le maître comme eux
Mérite les mêmes hommages.
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LIX. A MADAME D'ARGENTAL,

LE JOUR DE SAINTE JEANNE, SA PATRONE.

Jean fut un saint (si l'on en croit l'histoire
De saint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux fesait son réfectoire
Et tristement soupait avec du miel:

Jeanne au rebours, sainte sans prud'hommie,
Au sentiment unissait la raison,
Sans opulence avait bonne maison,
Et de l'esprit était la bonne amie:
On l'adorait, et c'était bien raison.
Or vous, grand saint, mangeur de sauterelle,
Dans vos déserts vivez avec les loups,
Prêchez, jeûnez, priez; mais vous, la belle,
Quand vous voudrez, j'irai souper chez vous.

LX. A M. CLÉMENT, DE MONTPELLIER,

QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR, EN L'EXHORTANT A NE PAS ABANDONNER LA POÉSIE POUR LA PHYSIQUE.

Un certain chantre abandonnait sa lyre;
Nouveau Kepler, un télescope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendait y lire,
Et décider sur le vide et le plein:
Un rossignol du fond d'un bois voisin
Interrompit son morne et froid délire;
Ses doux accents l'éveillèrent soudain,
(A la nature il faut qu'on se soumette)
Et l'astronome entonnant un refrain,
Reprit sa lyre et brisa sa lunette.

LXI. AU ROI STANISLAS,

SUR SA SECONDE ÉLECTION AU TRÔNE DE POLOGNE. — 1734.

Il fallait un monarque aux fiers enfants du Nord;
Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire;
Mais l'aigle de Russie et l'aigle de l'empire
Menaçaient la Pologne, et maîtrisaient le sort.

De la France aussitôt, son trône et sa patrie,
La Vertu descendit aux champs de Varsovie:
Mars conduisait ses pas; Vienne en frémit d'effroi:
La Pologne respire en la voyant paraître.
« Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître: »
Stanislas à l'instant vint, parut, et fut roi.

LXII. A Mme LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

1734.

Plus mon œil étonné vous suit et vous observe,
Et plus vous ravissez mes esprits éperdus,
Avec les yeux noirs de Vénus
Vous avez l'esprit de la Minerve.
Mais Minerve et Vénus ont reçu des avis;
Il faut bien que je vous en donne:
Ne parlez désormais de vous qu'à vos amis,
Et de votre père à personne.

LXIII. SUR M. DE LA CONDAMINE, QUI ÉTAIT OCCUPÉ DE LA MESURE D'UN DEGRÉ DU MÉRIDIEN AU PÉROU, LORSQUE M. DE VOLTAIRE FESAIT ALZIRE.

Ma muse et son compas sont tous deux au Pérou.
Il suit, il examine, et je peins la nature;
Je m'occupe à chanter les pays qu'il mesure.
Qui de nous deux est le plus fou?

LXIV. ÉPIGRAMME.

Certain cafard, jadis jésuite,
Plat écrivain, depuis deux jours
Ose gloser sur ma conduite,
Sur mes vers et sur mes amours:
En bon chrétien je lui fais grâce:

Chaque pédant peut critiquer mes vers ;
Mais sur l'amour jamais un fils d'Ignace
Ne glosera que de travers,

LXV. A M**,

QUI ÉTAIT A L'ARMÉE D'ITALIE. — 1735.

Ainsi le bal et la tranchée,
Les boulets, le vin et l'amour,
Savent occuper tour à tour
Votre vie aux devoirs, aux plaisirs attachée.
Vous suivez de Villars les glorieux travaux,
A de pénibles jours joignant des nuits passables.
Eh bien! vous serez donc le second des héros,
Et le premier des gens aimables.

LXVI. LES TROIS BERNARDS.

Dans ce pays trois Bernards sont connus :
L'un est ce saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles;
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
Bien plus grand saint, fesant plus grands miracles;
Et le troisième est l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard, dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

LXVII. INVITATION, AU MÊME.

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire. (*)

(*) Madame la marquise du châtelet. On sait que Bernard a fait un poëme de l'Art d'aimer.

LXVIII. VERS MIS AU BAS D'UN PORTRAIT DE LEIBNITZ.

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages,
Et dans son pays même il se fit respecter:
Il éclaira les rois, il instruisit les sages;
Plus sages qu'eux, il sut douter.

LXIX. A MADAME DE BASSOMPIÈRE,

ABBESSE DE POUSSAI.

Avec cet air si gracieux
L'abbesse de Poussai me chagrine, me blesse.
De Montmartre la jeune abbesse
De mon héros combla les vœux;
Mais celle de Poussai l'eût rendu malheureux.
Je ne saurais souffrir les beautés sans faiblesse.

LXX. VERS DE M. LINANT A M. DE VOLTAIRE.

Le nom qu'au prix de ta santé
T'ont fait tes vers et ton histoire,
Crois-moi, n'est pas trop acheté:
Tu te portes, en vérité,
Encor trop bien pour tant de gloire.

Réponse.

Mais vous, Linant, que le ciel a doté
De minois rond, de croupe rebondie,
Et qui plus est, de cet art enchanté
Par qui l'esprit se joint à l'harmonie,
Votre Apollon, dieu de la poésie,
Est bien aussi le dieu de la santé.

LXXI. POUR LE PORTRAIT DE JEAN BERNOULLI.

Son esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice;
Il a fait l'honneur de la Suisse,
Et celui de l'humanité.

LXXII. VERS

ÉCRITS AU BAS D'UNE LETTRE DE MADAME DU CHATELET A MADAME DE CHAMBONIN.

C'est l'architecte (*) d'Émilie
Qui ce petit mot vous écrit.
Je me sers de sa plume, et non de son génie;
Mais je vous aime, aimable amie:
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

LXXIII. A Mme LA MARQUISE DU CHATELET,

LE JOUR QU'ELLE A JOUÉ A SCEAUX LE RÔLE D'ISSÉ.

Être Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose et les vers,
Car à du Maine il remet cet empire;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire;
Non pour tirer des accords de sa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux;
Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

LXXIV. PARODIE A LA SARABANDE D'ISSÉ, A LA MÊME.

Charmante Issé, vous nous faites entendre,
Dans ces beaux lieux, les sons les plus flatteurs;

(*) On bâtissait alors le château de Cirey, et M. de Voltaire dirigeait l'ouvrage.

Ils vont droit à nos cœurs.
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'xx plus enchanteurs ;
A vos attraits on les eût vus se rendre ;
Vous tourneriez la tête à nos docteurs:
Bernouilli dans vos bras,
Calculant vos appas,
Eût brisé son compas.

LXXV. SONNET A M. LE COMTE ALGAROTTI, VÉNITIEN.

On a vanté vos murs bâtis sur l'onde ;
Et votre ouvrage est plus durable qu'eux.
Venise et lui semblent faits pour les dieux,
Mais le dernier sera plus cher au monde.
Qu'admirons-nous de ce Dieu merveilleux
Qui, dans sa course éternelle et féconde,
Embrasse tout et traverse à nos yeux
Des vastes airs la campagne profonde ?
L'invoquons-nous pour avoir sur les mers
Bâti ces murs que la honte a couverts ,
Cet Ilion caché dans la poussière?
Ainsi que vous il est le Dieu des vers ;
Ainsi que vous il répand la lumière.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

LXXVI. A MADAME LA MARQUISE D'USSÉ.

L'Art dit un jour à la Nature:
« Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main ;
Vous agissez sans choix, vous créez sans dessein:
Que feriez-vous sans ma parure ?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard,
C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse ;
Des coquettes beautés je conduis la finesse,
Et mène sous mon étendard

Et les beaux-esprits et les belles.
J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelles,
Et les fables du sieur Houdart. »
Ainsi, belle d'Ussé, l'Art se croyait le maître,
Et le monde à son char paraissait s'attacher;
Mais la Nature vous fit naître,
Et l'Art confus s'alla cacher.

LXXVII. A MADAME DU CHATELET,

QUI DINAIT AVEC L'AUTEUR DANS UN COLLÉGE, ET QUI AVAIT SOUPÉ LA VEILLE AVEC LUI DANS UNE HÔTELLERIE.

M'EST-IL permis, sans être sacrilége,
De révéler votre secret?
Vénus vint, sous vos traits, souper au cabaret,
Et Minerve aujourd'hui vient dîner au collége.

LXXVIII. A UN BAVARD.

IL faudrait penser pour écrire:
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

LXXIX. IMPROMPTU

ÉCRIT SUR LA FEUILLE DU SUISSE DE M. LE DUC DE LA VALLIÈRE, A QUI L'AUTEUR ALLAIT DEMANDER LA ROMANCE DE GABRIELLE DE VERGY.

ENVOYEZ-MOI par charité
Cette romance qui sait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

LXXX. A M. DE CORLON,

QUI ÉTAIT AVEC L'AUTEUR A MONJEU, CHEZ M. LE DUC DE GUISE, ALORS MALADE.

Je sais ce que je dois, et n'en fais jamais rien.
Au lieu d'aller tâter le pouls à son Altesse,
J'abandonne son lit sans dormir dans le mien.
Je renonce aux dîners, au piquet, à la messe,
Très mauvais courtisan, bien plus mauvais chrétien,
Libertin dans l'esprit, et rempli de paresse.
Ah! monsieur de Corlon, que vous êtes heureux!
Plus libertin que moi, sans être paresseux,
On vous trouve à toute heure, et vous savez tout faire.
De grâce enseignez-moi ce secret précieux
De vous lever matin, de dîner et de plaire.

LXXXI. A M. LE DUC DE GUISE,

QUI PRÊCHAIT L'AUTEUR A L'OCCASION DES VERS PRÉCÉDENTS.

Lorsque je vous entends, et que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons;
Vous m'instruisez par vos leçons,
Et me gâtez par votre exemple.

LXXXII. A M. JORDAN, A BERLIN. — 1738.

Un prince jeune, et pourtant sage,
Un prince aimable, et c'est bien plus,
Au sein des arts et des vertus,
Jordan, vous donne son suffrage;
Ses mains mêmes vous ont paré
De ces fleurs que la poésie
Sous ses pas fait naître à son gré.
Par vous ce prince est adoré,

Et chaque jour de votre vie
A Frédéric est consacré.
Si je n'étais pas à Cirey,
Que je vous porterais d'envie!

LXXXIII. PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

Être femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité;
C'est le portrait de La Vallière;
Il n'est ni fini, ni flatté.

LXXXIV. ÉPIGRAMME.

Connaissez-vous certain rimeur obscur,
Sec et guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage et non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire,
Pour ses méfaits dans la geôle encagé,
A Saint-Lazare après ce fustigé,
Chassé, battu, détesté pour ses crimes,
Honni, berné, conspué pour ses rimes,
Cocu, content, parlant toujours de soi?
Chacun s'écrie: Eh! c'est le poëte Roi.

LXXXV. IMPROMPTU

FAIT DANS LES JARDINS DE CIREY, EN SE PROMENANT AU CLAIR DE LA LUNE.

Astre brillant, favorable aux amants,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière:

Tu ne peux éclairer, dans ta vaste carrière,
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus constants.

LXXXVI. A MADAME DU CHATELET,

EN RECEVANT SON PORTRAIT.

Traits charmants, image vivante
Du tendre et cher objet de ma brûlante ardeur!
L'image que l'Amour a gravée en mon cœur
Est mille fois plus ressemblante.

LXXXVII. A LA MÊME.

Mon cœur est pénétré de tout ce qui vous touche;
De la félicité je vous fais des leçons:
Mais je suis peu savant; un mot de votre bouche
Vaut bien mieux que tous mes sermons.

LXXXVIII. A M. CLOZIER,

QUI AVAIT ENVOYÉ A L'AUTEUR UN POËME SUR LA GRACE.

Lorsque vous me parlez des grâces naturelles
Du héros votre commandant (*),
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles (**),
C'est un langage qu'on entend.
La grâce du Seigneur est bien d'une autre espèce:
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien:
Je l'adore et n'y comprends rien.
L'attendre et l'ignorer, voilà notre sagesse.
Tout docteur, il est vrai, sait le secret de Dieu:
Élus de l'autre monde, ils sont dignes d'envie;
Mais qui vit auprès d'Émilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Est un élu de cette vie.

(*) M. le duc de Richelieu.
(**) La marquise du Châtelet était alors à Bruxelles.

LXXXIX. SUR LE MARIAGE

DU DOGE DE VENISE AVEC LA FILLE DE L'ANCIEN DOGE.

Venise et la mère d'Amour
Naquirent dans le sein de l'onde;
Ces deux puissances tour à tour
Ont été la gloire du monde:
C'est pour éterniser un triomphe si beau
Qu'aujourd'hui l'Amour sans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favorise;
Et c'est un triomphe nouveau
Et pour Vénus et pour Venise.

XC. L'ÉPIPHANIE DE 1741.

Stuart, chassé par les Anglais,
Dit son rosaire en Italie:
Stanislas, ex-roi polonais,
Fume sa pipe en Austrasie:
L'empereur, chéri des Français,
Vit à l'auberge en Franconie:
La belle reine des Hongrais
Se rit de cette épiphanie.

XCI. SUR LE SERIN DE MADEMOISELLE DE RICHELIEU.

J'appartiens à l'Amour; non, j'appartiens aux Grâces;
Non, j'appartiens à Richelieu:
L'un dans ses yeux, les autres sur ses traces,
A la méprise ont donné lieu.

XCII. ÉPIGRAMME

SUR LA MORT DE M. D'AUBE (*), NEVEU DE M. FONTENELLE.

Qui frappe-là « dit Lucifer. »
« Ouvrez, c'est d'Aube. « Tout l'enfer

(*) Ancien intendant de Soissons, homme fort instruit.

A ce nom fuit et l'abandonne.
« Oh, oh ! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris:
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne. »

XCIII. POUR LE PORTRAIT DE MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

Les dieux, en lui donnant naissance,
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnèrent pour récompense
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'esprit de tous les pays.

XCIV. VERS ÉCRITS A LA MARGE D'UN MANUSCRIT DE Mme DU CHATELET SUR NEWTON.

Penser avec solidité,
Et d'un style brillant et sage,
Oser écrire avec courage
Ce que le génie a dicté;
Être femme, avoir en partage
Et la grandeur et la beauté,
Sans être vaine ni volage;
Sur les hommes, en vérité,
C'est avoir pris trop d'avantage.

XCV. A M. L'ABBÉ,

DEPUIS CARDINAL DE BERNIS.

Votre muse vive et coquette,
Cher abbé, me paraît plus faite

mais si contredisant que tout le monde le fuyait. C'est lui dont il est parlé dans les Disputes de M. de Rhulières.

Outre ce neveu, M. de Fontenelle avait encore un frère qui était prêtre. Quelqu'un lui demandait un jour ce que fesait son frère: « Le matin il dit la messe, et le soir il ne sait ce » qu'il dit. »

Pour un souper avec l'Amour,
Que pour un souper de poëte.
Venez demain chez Luxembourg,
Venez la tête couronnée
De lauriers, de myrte et de fleurs;
Et que ma muse un peu fanée
Se ranime par les couleurs
Dont votre jeunesse est ornée.

XCVI. A M. H...,

ANGLAIS, QUI AVAIT COMPARÉ L'AUTEUR AU SOLEIL.

Le soleil des Anglais, c'est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire et de l'humanité,
Celui de la patrie et de la liberté:
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au ciel avait surpris,
N'est point dans les climats, il est dans les esprits;
Le Nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Partout vous en portez les vives étincelles.
Vous brillerez partout, dans la chaire, au sénat;
Vous servirez le prince, et beaucoup mieux l'état:
Et né pour instruire et pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illustre père
A dans vous un nouvel éclat.

XCVII. A MADAME DE BOUFFLERS,

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE LA HENRIADE.

Vos yeux sont beaux, mais votre âme est plus belle:
Vous êtes simple et naturelle,
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

XCVIII. A M. DE LA NOUE,

AUTEUR DE MAHOMET II, TRAGÉDIE, EN LUI ENVOYANT CELLE DE MAHOMET LE PROPHÈTE.

Mon cher La Noue, illustre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui sans vous n'est point fait pour plaire.
Votre fils est un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, fripon, dévot, brigand;
Qu'il soit le chapelain du vôtre.

XCIX. A Mme LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE,

AU NOM DE MADAME LA DUCHESSE DE **, EN LUI ENVOYANT UNE NAVETTE.

L'emblème frappe ici vos yeux:
Si les Grâces, l'Amour et l'Amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

C. ÉPIGRAMME,

LA MUSE DE SAINT MICHEL.

Notre monarque, après sa maladie,
Était à Metz attaqué d'insomnie.
Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!
Le poëte Roi dans Paris versifie:
La pièce arrive, on la lit, le roi dort.
De Saint-Michel la muse soit bénie! (*)

CI. A MADAME DU BOCAGE.

J'avais fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois

(*) Roi était chevalier de saint-Michel.

Les grâces l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir sous ses lois
Les dieux du Pinde et de Cythère:
Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchais ce rare assemblage;
Nul autre ne put me toucher:
Mais je vis hier Du Bocage,
Et je n'eus plus rien à chercher.

CII. A M. DE LA BRUÈRE.

L'Amour t'a prêté son flambeau;
Quinault, son ministre fidèle,
T'a laissé son plus doux pinceau.
Tu vas jouir d'un sort plus beau
Sans jamais trouver de cruelle,
Et sans redouter un Boileau.

CIII. ÉPIGRAMME SUR BOYER,

THÉATIN, ÉVÊQUE DE MIREPOIX, QUI ASPIRAIT AU CARDINALAT.

En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau;
Plus ton destin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

CIV. A M. DE VERRIÈRE,

QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR UNE TRÈS LONGUE ÉPÎTRE EN VERS. (*)

Vous qu'Apollon admit à ses concerts,
Ne me louez pas tant, travaillez mieux vos vers;

(*) Elle fut imprimée en 1736. Dans une note de cette épître, M. de Verrière rapporte que M. de Voltaire, lisant son pré-

Le plus bel arbre a besoin de culture.
Émondez ces rameaux confusément épars;
Ménagez cette séve; elle en sera plus pure.
Sachez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

CV. A MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

SUR UNE ÉNIGME ININTELLIGIBLE QU'ELLE AVAIT DONNÉE A DEVINER A L'AUTEUR.

Cette énigme n'a point de mot;
Expliquer chose inexplicable,
Est d'un docteur ou bien d'un sot;
L'un à l'autre est assez semblable.
Mais si l'on donne à deviner
Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs sait dominer,
Sans chercher cet empire aimable;
Pleine de goût sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile:
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'est pas difficile.

tendu portrait dans un libelle contre lui publié en 1735, fit dans son indignation, l'impromptu suivant:

Sais-tu que celui dont tu parles
D'Apollon est le favori:
Qu'il est le Quint-Curce de Charles,
Et l'Homère du grand Henri?

Nous n'avons vu ailleurs aucune trace de cette anecdote. L'impromptu que M. de Verrière attribue à M. de Voltaire, pourrait avec plus de vraisemblance être de quelqu'un de ses amis.

CVI. IMPROMPTU A LA MÊME,

QUI DEMANDAIT A L'AUTEUR DES VERS POUR UNE DE SES DAMES D'ATOUR. (*Inédit.*)

Que pourrait-on dire de plus
De la Nymphe qui suit vos traces?
Un jeune objet qui sert Vénus
Doit être mis au rang des Grâces.

CVII. MADRIGAL.

Projet flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, serments d'être fidèle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour : il n'est que dans mon cœur.

CVIII. A MADAME DE POMPADOUR,

ALORS MADAME D'ÉTIOLE, QUI VENAIT DE JOUER LA COMÉDIE AUX PETITS APPARTEMENTS.

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire:
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel!
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis!
Soyez tous deux sans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes.

CIX. A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

EN LUI ENVOYANT PLUSIEURS PIÈCES DÉTACHÉES.

Que de ces vains écrits, enfants de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuse :
Mais, charmant Richelieu, ne traitez point ma Muse
Ainsi que vos autres amours ;
Ne l'abandonnez point, elle en sera plus belle :
Votre aimable suffrage animera ma voix.
Richelieu, soyez-lui fidèle :
Vous le serez pour la première fois.

CX. A MADAME DE BOUFFLERS,

QUI S'APPELAIT MADELEINE.

Chanson sur l'air des Folies d'Espagne.

Votre patronne en son temps savait plaire ;
Mais plus de cœurs vous sont assujettis.
Elle obtint grâce, et c'est à vous d'en faire :

Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.
Votre patronne, au milieu des apôtres,
Baisa les pieds de son divin époux :
Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,
Et saint Jean même en eût été jaloux.

CXI. IMPROMPTU A MADAME DU CHATELET,

DÉGUISÉE EN TURC, ET CONDUISANT AU BAL MADAME DE BOUFFLERS, DÉGUISÉE EN SULTANE.

Sous cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux :
Si vous ôtiez votre moustache,
Roxane le serait de vous.

CXII. A M. DE PLEEN,

QUI ATTENDAIT L'AUTEUR CHEZ MADAME DE GRAFFIGNY, OU L'ON DEVAIT LIRE LA PUCELLE.

Comment ! Écossais que vous êtes,
Vous voilà parmi nos poëtes !
Votre esprit est de tous pays.
Je serai sans doute fidèle
Au rendez-vous que j'ai promis;
Mais je ne plains pas vos amis,
Car cette veuve aimable et belle
Par qui nous sommes tous séduits,
Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

CXIII. A MADAME DU CHATELET.

Il est deux dieux qui font tout ici bas:
J'entends qui font que l'on plaît et qu'on aime;
Si ce n'est tout, du moins je ne crois pas
Être le seul qui suivent ce système.
Ces deux divinités sont l'Esprit et l'Amour,
Qui rarement vivent ensemble;
L'intérêt les sépare, et chacun a sa cour.
Heureux celui qui les rassemble!
Assez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jalousie.
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix:
Ce jour de paix fut unique en leur vie;
Mais on ne l'oublira jamais,
Car il produisit Émilie.

CXIV. ÉTRENNES A LA MÊME.

AU NOM DE MADAME DE BOUFFLERS.

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? oh, très bien, j'en réponds!
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie:
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Réponse de madame du Châtelet.

Hélas vous avez oublié,
Dans cette longue kyrielle,
De placer la tendre amitié:
Je donnerais tout le reste pour elle.

CXV. A MADAME DE ***.

Le nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi n'a pas mon hommage;
Vos yeux seraient plus souverains,
Mais ce n'est pas ce qui m'engage.
Je crains les belles et les rois:
Ils abusent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'esclavage.
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont su plaire?
Votre esprit, votre caractère
Font sur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

CXVI. A MADAME **,

QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR, EN LUI DEMANDANT D'ENTRER AVEC SA FILLE AUX FÊTES DE VERSAILLES POUR LE MARIAGE DU DAUPHIN.

Il faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmants:
De notre paradis il sera le saint Pierre;
Il aura les clefs, et j'espère
Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.

CXVII. A MADAME DE POMPADOUR.

Les esprits et les cœurs, et les remparts terribles,
Tout cède à ses efforts, tout fléchit sous sa loi:
Et Berg-Op-Zom et vous, vous êtes invincibles,
Vous n'avez cédé qu'à mon roi:
Il vole dans vos bras, du sein de la victoire;
Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur;
Rien ne peut augmenter sa gloire,
Et vous augmentez son bonheur.

CXVIII. VERS FAITS EN PASSANT AU VILLAGE DE LAWFELT

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.
Fallait-il, justes dieux! pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Simoïs!
Ah! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage.

CXIX. A M. HELVÉTIUS,

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE SÉMIRAMIS.

Mortel de l'espèce très rare
Des solides et beaux-esprits,
Je vous offre un tribut qui n'est pas de grand prix;
Vous pourriez donner mieux, mais vos charmants écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

CXX. A M. D'ARNAUD,

QUI LUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS TRÈS FLATTEURS.

Mon cher enfant, tous les rois sont loués,
Lorsque l'on parle à leur personne;
Mais ces éloges qu'on leur donne
Sont trop souvent désavoués.
J'aime peu la louange, et je vous la pardonne;
Je la chéris en vous puisqu'elle vient du cœur.
Vos vers ne sont pas d'un flatteur;
Vous peignez mes devoirs, et me faites connaître
Non pas ce que je suis, mais ce que je dois être.
Poursuivez et croissez en grâces, en vertus;
Si vous me louez moins, je vous loûrai bien plus.

CXXI. A MADAME DE POMPADOUR,

DESSINANT UNE TÊTE.

Pompadour, ton crayon divin
Devait dessiner ton visage:
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

CXXII. A LA MÊME,

APRÈS UNE MALADIE.

Lachésis tournait son fuseau,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle:

J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Voulait couper le fil, et la mettre au tombeau.
J'en avertis l'Amour; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de son aile,
Il étourdit la Parque, et brisa son ciseau.

CXXIII. IMPROMPTU A LA MÊME,

EN ENTRANT A SA TOILETTE, LE LENDEMAIN D'UNE REPRÉSENTATION D'ALZIRE, AU THÉATRE DES PETITS APPARTEMENTS, OU ELLE AVAIT JOUÉ LE RÔLE D'ALZIRE.

Cette Américaine parfaite
Trop de larmes a fait couler.
Ne pourrai-je me consoler,
Et voir Vénus à sa toilette?

CXXIV. AU ROI STANISLAS.

Le ciel, comme Henri, voulut vous éprouver.
La bonté, la valeur à tous deux fut commune;
Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu sait braver.

CXXV. COMPLIMENT

ADRESSÉ AU ROI STANISLAS ET A MADAME LA PRINCESSE DE LA ROCHE-SUR-YON, SUR LE THÉATRE DE LUNÉVILLE, PAR M. DE VOLTAIRE, QUI VENAIT D'Y JOUER LE RÔLE DE L'ASSESSEUR DANS L'ÉTOURDERIE.

O roi dont la vertu, dont la loi nous est chère,
Esprit juste, esprit vrai, cœur tendre et généreux,
Nous devons chercher à vous plaire,
Puisque vous nous rendez heureux.
Et vous, fille des rois, princesse douce affable,
Princesse sans orgueil, et femme sans humeur,
De la société, vous, le charme adorable,
Pardonnez au pauvre assesseur.

CXXVI. AU ROI STANISLAS,

A LA CLÔTURE DU THÉATRE DE LUNÉVILLE.

Des jeux où présidaient les Ris et les Amours
La carrière est bientôt bornée;
Mais la vertu dure toujours,
Vous êtes de toute l'année.
Nous fesions vos plaisirs, et vous les aimiez courts;
Vous faites à jamais notre bonheur suprême,
Et vous nous donnez tous les jours
Un spectacle inconnu trop souvent dans les cours:
C'est celui d'un roi que l'on aime.

CXXVII. AU ROI DE PRUSSE. — 1740.

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre;
Les beaux-arts languissaient ainsi que les vertus;
La Fraude, aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre;
La nature indignée élève alors la voix:
« Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juste;
Je veux qu'un héros naisse, et qu'il joigne à la fois
Les talents de Virgile et les vertus d'Auguste,
Pour le bonheur du monde et l'exemple des rois. »
Elle dit, et du ciel les Vertus descendirent,
Tout le Nord tressaillit, tout l'Olympe accourut;
Les Myrtes, les lauriers, les palmes reverdirent,
Et Frédéric parut.

CXXVIII. AU MÊME.

O fils aîné de Prométhée,
Vous eûtes, par son testament,
L'héritage du feu brillant
Dont la terre est si mal dotée.

On voit encor, mais rarement,
Des restes de ce feu charmant
Dans quelques françaises cervelles:
Chez nous, ce sont des étincelles:
Chez vous, c'est un embrasement.
Pour ce Boyer, ce lourd pédant,
Diseur de sottise et de messe,
Il connaît peu cet élément;
Et dans sa fanatique ivresse,
Il voudrait brûler saintement
Dans des flammes d'une autre espèce.

CXXIX. IMPROMPTU

SUR UNE ROSE DEMANDÉE PAR LE MÊME ROI.

Phénix des beaux-esprits, modèle des guerriers,
Cette rose naquit au pied de vos lauriers.

CXXX. A Mme LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUÈDE.

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
Les dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté:
Je n'ai perdu que mon empire. (*)

(*) M. de Modène, capitaine au régiment Dauphin, a traduit ainsi ces vers charmants:

Sæpè aliquid veri secum mendacia ducunt;
Hac nocte, in somno, demens, regnare putavi:
Te ardebam, princeps, audebam dicere! Manè
Amisi imperium: non abstulit omnia numen.

CXXXI. PLACET

POUR UN HOMME A QUI LE ROI DE PRUSSE DEVAIT DE L'ARGENT.

Grand roi, tous vos voisins vous doivent leur estime,
Vos sujets vous doivent leurs cœurs;
Vous recevez partout un tribut légitime
D'amour, de respect et d'honneurs.
Chacun doit son hommage à votre ardeur guerrière.
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince si bien payé de la nature entière!
Pourquoi ne me payez vous pas?

CXXXII. AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le 1er décembre.

J'ai vu la beauté languissante
Qui par lettres me consulta
Sur les blessures d'une amante.
Son bon médecin lui donna
La recette de l'inconstance.
Très bien, sans doute, elle en usa,
En use encore, en usera
Avec longue persévérance;
Le tendre Amour applaudira,
Certain prince aimable en rira,
Mais le tout avec indulgence.
Oui, grand prince, dans vos états
On verra quelques infidèles;
J'entends les amants et les belles,
Car pour vous seul on ne l'est pas.

CXXXIII. A LA MÉTRIE,

QUI ÉTAIT MALADE.

Je ne suis point inquiété
Si notre joyeux La Métrie

Perd quelquefois cette santé
Qui rend sa face si fleuri :
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les doux emplois de sa vie.
Il se conduit comme il écrit,
A la nature il s'abandonne;
Et chez lui le plaisir guérit
Tous les maux que le plaisir donne.

CXXXIV. AU ROI DE PRUSSE.

Vous êtes pis qu'un hérétique;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la Bible est véridique.
Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

CXXXV. IMPROMPTU A M. DE MAUPERTUIS,

QUI ÉTAIT A LA TOILETTE DU ROI DE PRUSSE AVEC L'AUTEUR, LORSQUE CE PRINCE, ENCORE A LA FLEUR DE SON AGE, LEUR FIT REMARQUER QU'IL AVAIT DES CHEVEUX BLANCS.

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore ?
Ils ressemblent à ses talents :
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

CXXXVI. IMPROMPTU

SUR UN CARROUSEL DONNÉ PAR LE ROI DE PRUSSE, ET OÙ PRÉSIDAIT LA PRINCESSE AMÉLIE.

Jamais dans Athène et dans Rome
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix.
J'ai vu le fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

CXXXVII. A MADAME DE ***,

EN LUI ENVOYANT LES OEUVRES DU ROI DE PRUSSE.

Aimable Églé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire;
Législateurs, rois, héros, beaux-esprits,
Dans tous les temps vanteront sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire;
(L'amour à part, j'en excepte ce point).
Mais si jamais j'écrivais son histoire,
J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

CXXXVIII. AU ROI DE PRUSSE.

Du sein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
Dont vous avez la jouissance,
Trop heureux roi, vous insultez
Mon obscure et triste indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part est chose très rare;
Je ne suis qu'un pauvre d'esprit,
Vous m'appelez d'esprit avare.
Mais il faut que le pauvre encore
Porte sa substance au trésor
De ces puissances trop altières;

Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

CXXXIX. AUX PRINCESSES DE PRUSSE ULRIQUE ET AMÉLIE.

Si Pâris venait sur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux,
Et ne produirait plus de guerre.

CXL. AUX MÊMES.

Pardon, charmante Ulric, pardon, belle Amélie:
J'ai cru n'aimer que vous le reste de ma vie,
Et ne servir que sous vos lois,
Mais enfin, j'entends et je vois
Cette adorable sœur dont l'Amour suit les traces. (*)
Ah! ce n'est pas outrager les trois Grâces
Que de les aimer toutes trois.

CXLI. VERS QUI ACCOMPAGNAIENT UNE BRANCHE DE LAURIER CUEILLIE SUR LE TOMBEAU DE VIRGILE, ET ENVOYÉE PAR LA MARGRAVE DE BAREITH AU ROI DE PRUSSE SON FRÈRE.

Sur l'urne de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des temps seul a pu se défendre;
Toujours vert et toujours entier,
Je voulais le cueillir, et n'osais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre:
« Approche, auguste sœur du rival d'Alexandre;
Frédéric de ma lyre est le digne héritier:
J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre:
Déjà son front par Mars fut cinq fois couronné;
Qu'aujourd'hui par ta main il soit encore orné
Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre. »

(*) Madame la margrave de Bareith.

CXLII. SUR LE DÉPART DU ROI DE PRUSSE,

DE POSTDAM POUR BERLIN.

Je vais donc vous quitter, ô champêtre séjour,
Retraite du vrai sage et temple du vrai juste!
J'y voyais Horace et Salluste,
J'étais auprès d'un roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne,
D'un peuple qui l'attend contenter les désirs!
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs!
Que j'aimais l'homme en lui! pourquoi faut-il qu'il règne?

CXLIII. A Mme LA MARQUISE DE BELESTAT,

QUI SE PLAIGNAIT QU'ON LUI AVAIT PRIS DEUX CONTRATS AU JEU, ET QUI CHOISIT L'AUTEUR POUR ARBITRE; A PLOMBIÈRES. — 1754.

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris:
C'est vous qui ravissez des biens d'un plus haut prix;
Qui sur nos libertés ne cessez d'entreprendre.
Votre cœur attaqué sait trop bien se défendre;
Et la mère des Jeux, des Grâces et des Ris
Vous condamne à le laisser prendre.

CXLIV. A Mme LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA,

PENDANT UNE MALADIE. (*)

Grand Dieu! qui rarement fais naître parmi nous
De grâces, de vertus, cet heureux assemblage,
Quand ce chef-d'œuvre est fait, sois un peu plus jaloux
De conserver un tel ouvrage:
Fais naître en sa faveur un éternel printemps;
Étends dans l'avenir ses belles destinées,

(*) Cette pièce et la suivante manquent à toutes les éditions de M. de Voltaire. (*Notes des éditeurs.*)

Et raccourcis les jours des sots et des méchants
Pour ajouter à ses années !

CXLV. A LA MÊME,

SUR SA CONVALESCENCE.

Loin de vous et de votre image,
Je suis sur le sombre rivage ;
Car Plombière est, en vérité,
De Proserpine l'apanage.
Mais les eaux de ce lieu sauvage
Ne sont pas celles du Léthé :
Je n'y bois point l'oubli du serment qui m'engage ;
Je m'occupe toujours de ce charmant voyage
Que dès long-temps j'ai projeté.
Je veux vous porter mon hommage :
Je n'attends rien des eaux et de leur triste usage :
C'est le plaisir qui donne la santé.

CXLVI. A MADEMOISELLE DE LAGALAISIÈRE,

JOUANT LE RÔLE DE LUCINDE, DANS L'ORACLE.

J'allais pour vous au dieu du Pinde,
Et j'en implorais la faveur ;
Il me dit : « Pour chanter Lucinde,
Il faut un dieu plus séducteur. »
Je cherchai loin de l'Hypocrène
Ce dieu si puissant et si doux ;
Bientôt je le trouvai sans peine,
Car il était à vos genoux.
Il me dit : « Garde-toi de croire
Que de tes vers elle ait besoin ;
De la former j'ai pris le soin,
Je prendrai celui de sa gloire. »

CXLVII. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, ÉLISABETH PÉTROWNA,

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE LA HENRIADE, QU'ELLE AVAIT DEMANDÉ A L'AUTEUR.

Sémiramis du nord, auguste impératrice,
Et digne fille de Ninus,
Le ciel me destinait à peindre les vertus,
Et je dois rendre grâce à sa bonté propice:
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carrière immortelle.
Au trône de Russie il plaça mon modèle;
C'est là que j'élève mes yeux.

CXLVIII. A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

APRÈS LA PRISE DU PORT-MAHON.

Rival du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais et tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrte suit tes pas,
Tu prends Chypre et Mahon, mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts
Sur un vaisseau musqué les feux et les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre,
Tu semais les bons mots, les souris et la foudre.
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts;
Leurs chansons t'insultaient; leurs défaites te vantent.
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers?
Viens siffler tous ceux qui les chantent.

CXLIX. A MADAME DU BOCAGE.

En vain Milton, dont vous suivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;

Dans vos écrits embellis par les grâces,
On croit revoir un temps trop tôt passé.
Vivre avec vous dans le temple des Muses,
Lire vos vers, et les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le serpent et ses ruses,
Charmante Églé, voilà le paradis.

CL. ÉPIGRAMME

IMITÉE DE L'ANTHOLOGIE.

L'AUTRE jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron;
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

CLI. SUR OVIDE, CATULLE ET TIBULLE.

CELUI qui fut puni de sa coquetterie,
Ce maître en l'art d'aimer qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corine avec galanterie,
Beaucoup d'amour et trop d'esprit.
Tibulle auprès de sa Délie,
Par des vers enchanteurs exaltait ses plaisirs;
Et Catulle vantait, plus vif en ses désirs,
Dans ses vers libertins les baisers de Lesbie.

CLII. A M. DE CHENNEVIÈRES,

SUR UNE JOLIE PIÈCE DE VERS QU'IL APPELAIT LES SEPT PÉCHÉS MORTELS.

Vous êtes dans la saison
Des plus aimables faiblesses:
Puissiez-vous servir vos maîtresses
Comme vous servez Apollon!
Entre des vers et vos Lisettes

Goûtez le destin le plus doux:
Votre confesseur est jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

CLIII. A M. DE CHENNEVIÈRES.

Vous possédez la langue de Cythère.
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire:
En fait d'amour il faut parler et faire.
Ce dieu fripon ressemble assez aux rois;
Les bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

CLIV. A Mme LA MARQUISE DE CHAUVELIN,

DONT L'ÉPOUX AVAIT CHANTÉ LES SEPT PÉCHÉS MORTELS.

Les sept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monsieur votre époux;
Pour l'un des sept nous partageons son zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'est grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux, malgré vous, le demandent.

CLV. CHANSON, A MADEMOISELLE DUCLOS.(*)

Belle Duclos,
Vous charmez toute la nature;
Belle Duclos,
Vous avez les dieux pour rivaux;
Et Mars tenterait l'aventure,
S'il ne craignait le dieu Mercure,
Belle Duclos.

(*) Ces vers à Mlle Duclos, célèbre actrice avant Mlle Lecouvreur, sont extraits de la Correspondance du baron de Grimm, décembre 1755. (*Note des éditeurs.*)

CLVI. A MADAME LULLIN,

EN LUI ENVOYANT UN BOUQUET, LE 9 JANVIER 1759, JOUR AUQUEL ELLE AVAIT CENT ANS ACCOMPLIS.

Nos grands-pères vous virent belles;
Par votre esprit vous plaisez à cent ans;
Vous méritiez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve long-temps.

CLVII. ÉPIGRAMME.

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie?
C'est qu'alors il prophétisait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

CLVIII. CHANSON,

En l'honneur de maître Le Franc de Pompignan, et de révérend père en Dieu, son frère, l'évêque du Puy, lesquels ont été comparés, dans un discours public, à Moïse et à Aaron, N. B. *Que maître Le Franc est le Moïse, et maître du Puy, l'Aaron; et que maître Le Franc a donné de l'argent à maître Aliboron, dit Fréron, pour être préconisé dans ses belles feuilles.*

Sur l'air de la musette de Rameau: *Suivez les lois*, etc.
(*dans les Talents lyriques.*)

Moïse, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïse, Aaron,
Vous avez l'air un peu gascon.
De vous on commence
A ricaner beaucoup en France;
Mais en récompense
Le veau d'or est cher à Fréron:
Moïse, Aaron,

Vous êtes des gens d'importance;
Moïse, Aaron,
Vous avez l'air un peu gascon.

CLIX. CHANSON,

Sur l'air *D'un inconnu.*

Simon Le Franc qui toujours se rengorge,
Traduit en vers tout le vieux Testament:
Simon les forge
Très durement;
Mais pour la prose, écrite horriblement,
Simon le cède à son puîné Jean-George.

CLX. A Mr. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAIS,

SUR LA RELATION EN VERS ET EN PROSE DE SON VOYAGE D'ITALIE,

Ce Chapelle, ce Bachaumont.
Ont fait un moins heureux voyage;
Tout est épigramme ou chanson
Dans leur renommé badinage,
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuse,
Dans Athène emprunte la muse
De Pindare et d'Anacréon.

CLXI. AU MÊME.

Ce beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres:
Vous êtes un Orphée, en ces lieux descendu,
Pour venir enchanter les ombres.

CLXII. SUR LA MORT DE L'ABBÉ DE LACOSTE,

QUI ÉTAIT AUX GALÈRES.

La Coste est mort! il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance:
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

CLXIII. AU ROI DE PRUSSE.

Quand la triomphante Bellone
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du tokai la vigne féconde;
Quand partout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince, à son peuple qui l'aime
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.

Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire:
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,

Écrit toujours au bel-esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord sanglant, à vos heureux progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

CLXIV. VERS GRAVÉS AU BAS D'UNE ESTAMPE OU L'ON VOIT UN ANE QUI SE MET A BRAIRE, EN REGARDANT UNE LYRE SUSPENDUE A UN ARBRE. (*)

Que veut dire
Cette lyre?
C'est Melpomène ou Clairon.
Et ce monsieur qui soupire
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin Fréron?

CLXV. IMPROMPTU

SUR L'AVENTURE TRAGIQUE D'UN JEUNE HOMME DE LION, QUI SE JETA DANS LE RHÔNE EN 1762, POUR UNE INFIDÈLE QUI N'EN VALLAIT PAS LA PEINE.

Églé, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

(*) M. de Voltaire avait fourni à Gravelot l'idée de cette estampe, qui devait être placée en tête de la comédie de l'Écossaise qu'il fesait imprimer à Genève. Fréron en fut instruit avant que la pièce ne fût rendue publique, et il annonça dans sa feuille que l'Écossaise allait paraître ornée d'un portrait de l'auteur au frontispice. M. de Voltaire retira alors de chez Choffard le dessin, la planche et les épreuves qui en avaient été tirées, et la pièce fut publiée sans l'estampe. C'est à tort que les éditeurs de Kehl ont dit que cette estampe se trouve à la tête d'une édition de la tragédie de Tancrède, imprimée en 1761 chez les frères Cramer. (*Note des éditeurs.*)

CLXVI. A MADAME DU BOCAGE,

APRÈS SON VOYAGE D'ITALIE.

Sur ces bords, fameux dans l'histoire,
Que vous venez de parcourir,
Qu'avez-vous admiré ? des débris pleins de gloire,
Où rien n'a pu vous retenir,
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvres vantés, vous les avez vus tous;
Ils ont mérité vos suffrages;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.

CLXVII. A LA MÊME,

SUR SON PARADIS PERDU.

Par le nouvel essai que vous faites briller,
Vous nous contraignez tous à vous rendre les armes:
Continuez, Iris, à nous humilier;
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

CLXVIII. A Mme LA MARQUISE DU CHATELET. (*)

Allez, ma Muse, allez vers Émilie;
Elle le veut, qu'elle soit obéie.
De son esprit admirez les clartés,
Ses sentiments, sa grâce naturelle,
Et désormais que toutes ses beautés
Soient de vos chants l'objet et le modèle.

(*) Les sept pièces qui suivent ne se trouvent dans aucune édition des OEuvres de M. de Voltaire. Elles sont extraites de la Correspondance de M. le baron de Grimm, en 1762, mais elles paraissent appartenir à une époque beaucoup plus ancienne. (*Note des éditeurs.*)

CLXIX. A Mme LA MARQUISE DU CHATELET,

SUR LE TEMPLE DU GOUT.

Je vous envoyai l'autre jour
Le récit d'un pèlerinage
Que je fis devers un séjour
Où souvent vous faites voyage,
Ainsi qu'au temple de l'Amour;
Pour celui-là, n'y veut paraître,
J'y suis, hélas! trop oublié;
Mais pour celui de l'Amitié,
C'est avec vous que j'y veux être.

CLXX. A LA MÊME,

QUI SOUPAIT AVEC BEAUCOUP DE PRÊTRES.

Un certain Dieu, dit-on, dans son enfance,
Ainsi que vous confondait les docteurs;
Un autre point qui fait que je l'encense,
C'est que l'on dit qu'il est maître des cœurs.
Bien mieux que lui vous y régnez, Thémire,
Son règne au moins n'est pas de ce séjour;
Le vôtre en est, c'est celui de l'Amour:
Souvenez-vous de moi dans votre empire.

CLXXI. A LA MÊME.

Nymphe aimable, nymphe brillante,
Vous en qui j'ai vu tour à tour
L'esprit de Pallas la savante
Et les grâces du tendre Amour,
De mon siècle les vains suffrages
N'enchanteront point mes esprits:
Je vous consacre mes ouvrages,
C'est de vous que j'attends leur prix.

CLXXII. A LA MÊME.

Vous m'ordonnez de vous écrire,
Et l'Amour qui conduit ma main
A mis tous ses feux dans mon sein,
Et m'ordonne de vous le dire.

CLXXIII A LA MÊME,

LORSQU'ELLE APPRENAIT L'ALGÈBRE.

Sans doute vous serez célèbre
Par les grands calculs de l'algèbre
Où votre esprit est absorbé.
J'oserais m'y livrer moi-même;
Mais, hélas! A+B — D
N'est pas = à je vous vous aime.

CLXXIV. A LA MÊME,

FESANT UNE COLLATION SUR UNE MONTAGNE APPELÉE SAINT-BLAISE, PRÈS DE MONJEU.

Saint-Blaise a plus d'attraits encor
Que la montagne du Tabor;
Vous valez le fils de Marie;
Mais lorsqu'il s'y transfigura,
Souvenez-vous qu'il y gagna,
Et vous y perdriez, Sylvie.

CLXXV. A M. DE **,

EN RÉPONSE A DES VERS QUE LA SOCIÉTÉ DE LA TOLÉRANCE DE BORDEAUX LUI AVAIT ENVOYÉS.

Vous voulez donc édifier
Un beau temple à la Tolérance!
Je prétends y sacrifier:
C'est ma sainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entreprise;
Les dévots s'en voulaient servir
Pour me lapider dans l'église.

Mais je sais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'Évangile:
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécille.

CLXXVI. A M. LE COMTE DE **,

AU SUJET DE L'IMPÉRATRICE-REINE.

Marc-Aurèle autrefois des princes le modèle,
Sur les devoirs des rois instruisit nos aïeux,
Et Thérèse fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivait Marc-Aurèle.

CLXXVII. SUR L'EXPULSION DES JÉSUITES.

Les renards et les loups furent long-temps en guerre,
Nos moutons respiraient; nos bergers diligents
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs;
Les loups vont désoler la terre:
Nos bergers semblent, entre nous,
Un peu d'accord avec les loups.

CLXXVIII. IMPROMPTU

A MADAME LA PRINCESSE DE WIRTEMBERG, QUI AVAIT APPELÉ LE VIEILLARD, PAPA, DANS UN SOUPÉ.

Oh! le beau titre que voilà!
Vous me donnez la première des places:
Quelle famille j'aurais là!
Je serais le père des Grâces. (*)

(*) Les trois sœurs, la princesse de Wirtemberg, la landgrave de Hesse-Cassel, et la princesse de Prusse, épouse du prince Auguste-Ferdinand, étaient trois de plus belles femmes de l'Europe.

CLXXIX. A Mme LA MARQUISE DE SAINT-AUBIN,

AUTEUR DU LIVRE INTITULÉ LE DANGER DES LIAISONS.

J'AI lu votre charmant ouvrage:
Savez-vous quel est son effet?
On veut se lier davantage
Avec la muse qui l'a fait.

CLXXX. ÉPIGRAMME.

ALIBORON, de la goutte attaqué,
Se confessait, car il a peur du diable;
Il détaillait, de remords suffoqué,
De ses méfaits une liste effroyable.
Chrétiennement chacun fut expliqué:
Stupide orgueil, mensonge, ivrognerie,
Basse impudence, et noire hypocrisie;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confesseur dit: « Vous en passez un. » —
« Un? de par Dieu, j'en dis assez, je pense. » —
« Eh! mon ami, le péché d'ignorance? »

CLXXXI. A LA SIGNORA JULIA URSINA,

DE VENISE, QUI AVAIT ADRESSÉ UNE LETTRE TRÈS FLATTEUSE ET TRÈS AGRÉABLE À M. DE VOLTAIRE, SANS SE FAIRE CONNAITRE.

ÊTES-VOUS la déesse Isis,
Sous son grand voile méconnue?
Êtes-vous la mère des Ris?
Mais quelquefois elle était nue.
Nous voyons de vous un écrit
Plein de raison, brillant et sage;
Mais en nous montrant tant d'esprit,
Ne cachez plus votre visage.

CLXXXII. IMPROMPTU

A UNE DAME DE GENÈVE, QUI PRÊCHAIT L'AUTEUR SUR LA TRINITÉ.

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune;
Mais j'aperçois les trois Grâces en une:
Vous confondez mon incrédulité.

CLXXXIII. COUPLETS D'UN JEUNE HOMME,

CHANTÉS A FERNEY, LE 11 AUGUSTE 1765, VEILLE DE SAINTE CLAIRE, A MADEMOISELLE CLAIRON.

Sur l'air: *Annette à l'âge de quinze ans.*

Dans la grand'ville de Paris
On se lamente, on fait des cris;
Le plaisir n'est plus de saison.
La comédie
N'est plus suivie;
Plus de Clairon.

Melpomène et le dieu d'amour,
La conduisirent tour à tour;
En France elle donne le ton.
Paris répète:
« Que je regrette
Notre Clairon! »

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers sont devenus fous;
Tircis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidèle
Laisse sa belle,
C'est pour Clairon.

Je suis à peine en mon printemps,
Et j'ai déjà des sentiments:
« Vous êtes un petit fripon. »

Sois bien discrète,
La faute est faite,
J'ai vu Clairon.

Clairon, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs;
Ton sort est de tout effacer.
La rose expire;
Mais ton empire
Ne peut passer.

*Couplet ajouté par M.****

Nous sommes privés de Vanlo;
Nous avons vu passer Rameau;
Nous perdons Voltaire et Clairon.
Rien n'est funeste,
Car il nous reste
Monsieur Fréron.

CLXXXIV. VERS A MESDAMES D. L. C. ET G.

PRÉSENTÉS PAR UN ENFANT DE DIX ANS, EN 1765.

A tout âge il est dangereux
De vous voir et de vous entendre.
Sans faire un choix entre vous deux,
A toutes deux il faut se rendre.

A madame D. L. C.

Par vous l'Amour sait tout dompter:
Songez que je suis de son âge;
Et si vous avez son visage,
Dans mon cœur il peut habiter.

A madame G.

Avec tant de beauté, de grâce naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talents?
Mais avec des sons si touchants,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle?

CLXXXV. A M. DU MOURIER,

AUTEUR DU POEME DE RICHARDET.

Vous ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière :
Il est chez vous plus d'un oiseau
Dont la voix tendre et printanière
Plaît par un ramage nouveau.
Celui qui n'a plume qu'aux ailes
Et qui fait son nid dans les cœurs,
Répandit sur vous ses faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a soumis des belles.

CLXXXVI. A M. DE LA HARPE,

QUI AVAIT PRONONCÉ UN COMPLIMENT EN VERS SUR LE THÉATRE DE FERNEY, AVANT UNE REPRÉSENTATION D'ALZIRE.

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asile;
Il s'embellit de vos talents :
C'est Sophocle dans son printemps,
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

CLXXXVII. AU PRINCE DE BRUNSWICK,

VERS PRONONCÉS A FERNEY, EN 1766, PAR MADEMOISELLE CORNEILLE.

Quoi! vous venez dans nos hameaux!
Corneille dont je tiens le sang qui m'a fait naître,
Corneille à cette honneur eût prétendu peut-être.
Il aurait pu vous plaire, il peignait vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce désert sauvage :
Les respects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous suit; mais il faut davantage :
Et si j'avais quinze ans je vous recevrais mieux.

CLXXXVIII. A MM. DE LAHARPE ET DE CHABANON,

QUI LUI AVAIENT DONNÉ DES VERS A L'OCCASION DE SAINT FRANÇOIS SON PATRON, EN OCTOBRE 1767.

« Ils ont berné mon capuchon;
Rien n'est si gai ni si coupable.
Qui sont donc ces enfants du diable? »
Disait saint François mon patron.
« C'est Laharpe, c'est Chabanon:
Ce couple agréable et fripon,
A Vénus vola sa ceinture;
Sa lyre au divin Apollon;
Et ses pinceaux à la Nature. »
« Je le crois, dit le penaillon;
Car plus d'une fille m'assure
Qu'ils m'ont aussi pris mon cordon. »

CLXXXIX. INSCRIPTION

SUR UN CADRAN SOLAIRE, DEMANDÉE A L'AUTEUR.

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien? tenez-vous-y,
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

CXC. COUPLET

A MADAME CRAMER, SUR M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Mars l'enlève au séminaire;
Tendre Vénus, il te sert;
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert;
Il fait tout ce qu'il veut faire,
Tous les arts sont sous sa loi:
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire avec toi.

CXCI. LE HUITAIN BIGARRÉ,

AU SIEUR LA BLETTERIE, AUSSI SUFFISANT PERSONNAGE QUE TRADUCTEUR INSUFFISANT.

On dit que ce nouveau Tacite
Aurait dû garder le *tacet;*
Ennuyer ainsi, *non licet.*
Ce petit pédant prestolet
Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multùm decet*,
A ce translateur de Tacite.

CXCII. A MADAME DU BOCAGE,

QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR UN COMPLIMENT EN VERS A L'OCCASION DE SA FÊTE. — 1768.

Qui parle ainsi de saint François?
Je crois reconnaître la sainte
Qui de ma retraite autrefois
Visita la petite enceinte.
Je crus avoir sainte Vénus,
Sainte Pallas dans mon village:
Aisément je les reconnus,
Car c'était sainte Du Bocage.
L'Amour même aujourd'hui se plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que respectée:
Ah! que je suis un pauvre saint!

CXCIII. PORTRAIT

DE MADAME DE SAINT-JULIEN.

L'esprit, l'imagination,
Les grâces, la philosophie,

L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaisie;
Assez solide en amitié,
Dans tout le reste un peu légère:
Voilà, je crois, sans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

CXCIV. A LA MÊME,

QUI ÉTAIT A FERNEY.

J'étais dans la solitude,
Sans espoir et sans lien;
Et de n'aspirer à rien,
C'était ma pénible étude:
Je vous vois, je sens très bien
Qu'il faut que mon cœur désire;
Et vous me forcez à dire
L'oraison de saint Julien.

CXCV. ÉPITAPHE DU PAPE CLÉMENT XIII.

Cy gît des vrais croyants le mufti téméraire,
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré:
De Jésus sur la terre il s'est dit le vicaire,
Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

CXCVI. A MADAME LA COMTESSE DE B...

A quoi peut-on servir sur la fin de sa vie?
Ah! croyez moi, choisissez mieux;
Sans doute un vieil aveugle ennuie,
C'est un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

CXCVII. A M. ***.

Beau rossignol de la belle Italie,
Votre sonnet cajole un vieux hibou,

Au mont Jura retiré dans un trou,
Sans voix, sans plume, et surtout sans génie.
Il veut quitter son pays morfondu;
Auprès de vous, à Naple il va se rendre :
S'il peut vous voir, et s'il peut vous entendre,
Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

CXCVIII. SUR UN RELIQUAIRE.

Ami, la Superstition
Fit ce présent à la Sottise :
Ne le dis pas à la Raison,
Ménageons l'honneur de l'Église.

CXCIX. A UNE JEUNE DAME,

QUI AVAIT CHANTÉ DANS UN REPAS.

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre!
Que j'ai senti le danger de la voir!
Dans tous ses traits l'Amour mit son pouvoir;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre:
Je suis venu trop tard pour y prétendre,
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

CC. A M. GUENEAU DE MONTBÉLIARD.

Dans le séjour d'Euclide, un compagnon d'Horace,
Par des vers délicats, pleins d'esprit et de grâce,
Veut en vain ranimer mes esprits languissants:
Ma muse eut quelque feu, l'âge vient la morfondre.
Que votre épouse, et vous, me prêtent leurs talents,
Alors je pourrai vous répondre.

CCI. A M. ***,

SUR L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Tu cherches sur la terre un vrai héros, un sage,
Qui méprise les sots et leur fasse du bien,
Qui parle avec esprit, qui pense avec courage:
Va trouver Catherine, et ne cherche plus rien.

CCII. A MADAME DE ***,

QUI AVAIT FAIT PRÉSENT D'UN ROSIER A L'AUTEUR.

Vous embellissez la retraite
Où, loin des sots et de leur bruit,
Dans le sein d'une étude abstraite,
De la paix je goûte le fruit.
C'est par vos bienfaits qu'il arrive
Que le plus charmant arbrisseau
Au verger que ma main cultive
Va prêter un éclat nouveau:
De ce don mon âme est touchée.
Ainsi dans l'âge heureux d'Astrée,
La main brillante des talents,
En dépit des traits de l'envie,
Sur les épines de la vie
Sema les roses du printemps.

CCIII. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE CATHERINE II,

QUI INVITAIT L'AUTEUR A FAIRE UN VOYAGE DANS SES ÉTATS.

Dieux! qui m'ôtez les yeux et les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine! heureux qui les entend!

Plaire et régner, voilà votre talent;
Mais le premier me plairait davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Qui cesserait de l'être en vous voyant.

CCIV. SUR LA MÊME.

Ses bontés font ma gloire, et causent mon regret;
Elle daigne à mes vers accorder son suffrage:
Si j'étais né plus tard, elle en serait l'objet;
Je réussirais davantage.

CCV. A MADEMOISELLE CLAIRON.

Les talents, l'esprit, le génie,
Chez Clairon sont très assidus;
Car chacun aime sa patrie.
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie (*)
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux moments de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous:
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

CCVI. A Mme LA MARQUISE DE MONFERRAT,

ASSISE A TABLE ENTRE UN JÉSUITE ET UN MINISTRE PROTESTANT.

Les malins qu'Ignace engendra,
Les raisonneurs de jansénistes,

(*) L'inauguration de la statue de M. de Voltaire, fête célébrée chez mademoiselle Clairon, en octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtresse d'Apollon, posa une couronne de laurier sur le buste de l'auteur de Zaïre, et récita une ode de M. Marmontel en son honneur.

Et leurs cousins les calvinistes,
Se disputent à qui l'aura.
Les Grâces, dont elle est l'ouvrage,
Ont dit : « Elle est notre partage,
C'est à nous qu'elle restera. »

CCVII. COUPLETS A M. DE LA MARCHE,

PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE BOURGOGNE, QUI AVAIT FAIT DES VERS POUR SA FILLE.

Plus d'un amant sur sa lyre a formé
Les tendres sons qui charment les amantes;
Un père a fait des chansons plus touchantes :
Pourquoi cela ? c'est qu'il a mieux aimé.

Je suis bien loin de blasphêmer l'Amour :
C'est un grand dieu, je le sers, et je jure
De le servir jusqu'à mon dernier jour;
Mais il faut bien qu'il cède à la Nature.

CCVIII A M. ***,

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimères
Qui m'ont pu séduire autrefois.
Les faveurs du public et les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent guères.
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie
Dans le sein de la liberté :
Je l'adorai toujours, et lui fus infidèle;
J'ai bien réparé mon erreur :
Je ne connais le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

CCIX. A M. LE PRÉSIDENT DE FLEURIEU,

QUI REPROCHAIT A L'AUTEUR DE N'AVOIR PAS RÉPONDU A L'UNE DE SES LETTRES, ET D'AVOIR ÉCRIT A SON FILS, M. DE LA TOURETTE.

Également à tous je m'intéresse;
Je vois partout les vertus, les talents.
Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfants,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

CCX. AU LANDGRAVE DE HESSE,

AU NOM D'UNE DAME A QUI CE PRINCE AVAIT DONNÉ UNE BOÎTE ORNÉE DE SON PORTRAIT.

J'ai baisé ce portrait charmant:
Je vous l'avoûrai sans mystère;
Mes filles en ont fait autant;
Mais c'est un secret qu'il faut taire:
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit, ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
Vous parle un peu plus hardiment;
Et vous verrez qu'également
En tous les temps vous savez plaire.

CCXI. A M. L'ABBÉ DELILLE.

Vous n'êtes point savant en *us:*
D'un Français vous avez la grâce:
Vos vers sont de *Virgilius*,
Et vos épîtres sont d'Horace.

CCXII. A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

QUI AVAIT ADRESSÉ UNE ÉPÎTRE A L'AUTEUR.

Puisqu'il faut croire quelque chose,
J'avoûrai qu'en lisant vos séduisants écrits,

Je crois à la métempsycose.
Orphée au bord du Tanaïs,
Expira dans votre pays.
Près du lac de Genève il vient se faire entendre;
En vous il renaît aujourd'hui;
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

CCXIII. A M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU.

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,
A ses héros, à leurs prestiges,
Qu'on ne cesse de nous citer:
Je veux bien croire à ce fier Diomède
Qui ravit le Palladium;
Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède,
A tous ces fous qui bloquaient Ilium:
De tels contes pourtant ne sont crus de personne.
Mais que Maupeou tout seul du dédale des lois
Ait su retirer la couronne,
Qu'il l'ait seul rapportée au palais de nos rois,
Voilà ce que je sais, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité,
Que ses héros sont admirables,
Mais par malheur ce sont des fables,
Et c'est ici la vérité.

CCXIV. A M. **,

OFFICIER RUSSE, QUI AVAIT SERVI CONTRE LES TURCS, SUR UN PRÉSENT QUE LUI AVAIT FAIT L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Reçois de cette amazone
Le noble prix de tes combats;
C'est Vénus qui te le donne
Sous la figure de Pallas.

CCXV. A MADAME DE SCALLIER,

QUI JOUAIT PARFAITEMENT DU VIOLON.

Sous tes doigts l'archet d'Apollon
Étonne mon âme et l'enchante:
J'entends bientôt ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon:
Tu parles, et mon cœur plus tendre
De tes chants ne se souvient plus:
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

CCXVI. IMPROMPTU

FAIT DEVANT UN RIGORISTE, QUI PARLAIT DE VERTU AVEC UN PEU DE PÉDANTERIE.

Le dieu des dieux assez mal raisonna
Lorsqu'à Vénus le bon-homme ordonna
D'être à jamais de grâces entourée:
C'est à Minerve, et pédante et sucrée,
Que ces conseils devaient être adressés.
Écoutez bien, gens à morale austère:
Sans nos avis la beauté songe à plaire,
Et la vertu n'y songe pas assez.

CCXVII. A L'ABBÉ DE VOISENON.

Il est bien vrai que l'on m'annonce
Les lettres de maître Clément;
Il a beau m'écrire souvent,
Il n'obtiendra point de réponse.
Je ne serai pas assez sot
Pour m'embarquer dans ces querelles;
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

CCXVIII. SUR L'ESTAMPE

MISE PAR LE LIBRAIRE LE JAY, A LA TÊTE D'UN COMMENTAIRE SUR LA HENRIADE, OU LE PORTRAIT DE M. DE VOLTAIRE EST ENTRE CEUX DE LA BEAUMELLE ET DE FRÉRON. (*)—1774.

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre la Beaumelle et Fréron;
Ce serait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

CCXIX. A M. LE CHEVALIER DE CHASTELLUX,

QUI AVAIT ENVOYÉ A L'AUTEUR SON DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LEQUEL TRAITAIT DU GOUT.

Dans ma jeunesse, avec caprice,
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un temple du Goût;
Mais c'était un mince édifice:
Vous en élevez un plus beau;
Vous y logez auprès du maître:
Et le Goût est un dieu nouveau
Qui vous a nommé son grand-prêtre.

CCXX. IMPROMPTU SUR M. TURGOT.

Je crois en Turgot fermement:
Je ne sais pas ce qu'il veut faire,
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

CCXXI. A M. DE CROIX,

SUR DES VERS PRÉSENTÉS LE JOUR DE SAINT-FRANÇOIS.

Pourquoi vous plaisez-vous, avec ce doux langage,
A me reprocher mon patron?

(*) Le Jay avait fait remettre par le sieur Rosset, libraire à Lion, une épreuve de cette estampe à M. de Voltaire, qui, pour réponse, lui fit tenir ces quatre vers.

Ne me raillez pas davantage,
Monsieur, et gardez son cordon.

CCXXII. A M. LE KAIN.

Acteur sublime et soutien de la scène,
Quoi! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris, embelli par sa reine!
De nos beaux-arts la jeune souveraine
Vous fait partir pour mon triste séjour!
On m'a conté que souvent elle-même,
Se dérobant à la grandeur suprême,
Sèche en secret les pleurs des malheureux;
Son moindre charme est, dit-on, d'être belle.
Ah! laissons là les héros fabuleux:
Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

CCXXIII. A M. NECKER,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES FINANCES. — 1777.

On vous damne comme hérétique:
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie et du talent:
Mais ne perdez point l'espérance,
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance:
On ne peut manquer son salut,
Quand on fait celui de la France.

CCXXIV. A M. LE PRINCE DE LIGNE.

Sous un vieux chêne, un vieux hibou
Prétendait aux dons du génie;
Il fredonnait, dans son vieux trou,
Quelques vieux airs sans harmonie;

Un charmant cygne, au cou d'argent,
Aux sons remplis de mélodie,
Se fit entendre au chat-huant,
Et le triste oiseau sur-le-champ
Mourut, dit-on, de jalousie.
Non, beau cygne, c'est trop mentir;
Il n'avait pas tant de faiblesse:
Il eût expiré de plaisir,
Si ce n'eût été de vieillesse.

CCXXV. A M. D'HERMENCHES,

BARON DE CONSTANT, etc., QUI AVAIT JOUÉ LA COMÉDIE A FERNEY, ET CHANTÉ DES COUPLETS A LA LOUANGE DE L'AUTEUR, SUR L'AIR : *Vive la sorcellerie*, A LA SUITE D'UNE PETITE PIÈCE OU IL FESAIT LE RÔLE D'UN MAGICIEN.

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur;
De mes écrits vous voilez la faiblesse;
Vous y mettez, par un art séducteur,
Ce qu'ils n'ont point, la grâce, la noblesse.
C'est bien raison qu'un sorcier si flatteur
Pour son épouse ait une enchanteresse.

CCXXVI. A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Dans un désert, un vieux hibou
Tombait sous le fardeau de l'âge.
Un serein fit, près de son trou,
Briller sa voix et son plumage.
Que faites-vous serin charmant?
Pourquoi prodiguer vos merveilles,
Sans pouvoir à ce chat-huant
Rendre des yeux et des oreilles!

CCXXVII. A M. DESRIVIÈRES,

SERGENT AUX GARDES FRANÇAISES, QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR LE LIVRE INTITULÉ LOISIRS D'UN SOLDAT:

Soldat digne de Xénophon,
Ou d'un César, ou d'un Biron,
Ton écrit dans les cœurs allume
Le feu d'une héroïque ardeur:
Ton régiment sera vainqueur
Par ton courage et par ta plume.

CCXXVIII. SUR LE MARIAGE

DE M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

A Ferney, en 1777.

Il est vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce dieu séducteur:
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

CCXXIX. A MADAME DE FLORIAN,

QUI VOULAIT QUE L'AUTEUR VÉCUT LONG-TEMPS.

Vous voulez arrêter mon âme fugitive;
Ah! madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien;
On veut que son esclave vive.

CCXXX. A M. ***.

Je le ferai bientôt ce voyage éternel
Dont on ne revient point au séjour de la vie;

En vain vous prétendez que le dieu d'Israël
Daignera me prêter, comme au bon-homme Élie,
Un beau cabriolet des remises du ciel,
Avec quatre chevaux de sa grande écurie;
Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie:
Le luxe était permis dans le vieux Testament:
De la nouvelle loi la rigueur le condamne;
Tout change sur la terre et dans le firmament;
Élie eut un carrosse, et Jésus n'eut qu'un âne.

CCXXXI. A M. PIGAL,

SCULPTEUR, CHARGÉ PAR LE ROI DE FAIRE LES STATUES DU MARÉCHAL DE SAXE ET DE M. DE VOLTAIRE.

Le roi connaît votre talent:
Dans le petit et dans le grand
Vous produisez œuvre parfaite:
Aujourd'hui, contraste nouveau,
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

CCXXXII. A M. GRÉTRY,

SUR SON OPÉRA DU JUGEMENT DE MIDAS, REPRÉSENTÉ SANS SUCCÈS DEVANT UNE NOMBREUSE ASSEMBLÉE DE GRANDS SEIGNEURS, ET TRÈS APPLAUDI QUELQUES JOURS APRÈS SUR LE THÉATRE DE PARIS.

La cour a dénigré tes chants
Dont Paris a dit des merveilles;
Hélas! les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

CCXXXIII. A M. LE CHEVALIER DE RIVAROL (*)

1777.

En vain ma muse surannée
Voudrait, ainsi que vous, rimer des vers aisés;
Je sens que ma force est bornée;
Ma chaleur est éteinte, et mes sens sont usés.
Mais vous brillez à votre aurore,
Vous êtes l'ami des neuf sœurs,
Et je vois vos talents éclore
Avec les plus belles couleurs.
Seize lustres brisent mon être;
Je respire avec peine l'air:
Mais vous commencez à paraître,
Et l'on voit le printemps renaître
Des tristes débris de l'hiver.

CCXXXIV. ÉPITAPHE DE M. JAYEZ,

MINISTRE DE L'ÉVANGILE A NYON, DEMANDÉE PAR SA VEUVE A M. DE VOLTAIRE.

En janvier 1778.

Sans superstition ministre des autels,
Il fut plus citoyen que prêtre;
Il instruisait, aimait, soulageait les mortels,
Et fut digne de Dieu, si quelqu'un le peut être.

CCXXXV. A MADAME HÉBERT,

QUI AVAIT ENVOYÉ A L'AUTEUR DEUX REMÈDES, L'UN CONTRE L'HÉMORRHAGIE, L'AUTRE CONTRE UNE FLUXION SUR LES YEUX.

A Paris, mars 1778.

Je perdais tout mon sang, vous l'avez conservé;
Mes yeux étaient éteints, et je vous dois la vue.

(*) Ces vers, imprimés dans les journaux du temps, n'ont point encore été recueillis dans les Œuvres de M. de Voltaire. (*Notes des éditeurs.*)

Si vous m'avez deux fois sauvé,
Grâce ne vous soit point rendue;
Vous en faites autant pour la foule inconnue
De cent mortels infortunés;
Vos soins sont votre récompense:
Doit-on de la reconnaissance
Pour les plaisirs que vous prenez?

CCXXXVI. IMPROMPTU (*)

SUR LA BEAUTÉ DU CIEL DANS UNE NUIT D'ÉTÉ.

Tous ces vastes pays d'azur et de lumière,
Tirés du sein du vide et formés sans matière,
Arrondis sans compas, et tournant sans pivot,
Ont à peine coûté la dépense d'un mot.

CCXXXVII. A Mme LA COMTESSE DE BOUFFLERS,

EN RÉPONSE A DES VERS DE CETTE DAME SUR LE BRUIT QUI COURUT A PARIS DE LA MORT DE L'AUTEUR.

Aimable fille d'une mère
Qui vous transmit ses agréments,
Jeune héritière des talents
De la sensible Deshoulières,
Avec deux beaux yeux et vingt ans,
Quoi! vous daignez, bonne Glycère,
Vous occuper des vieilles gens,
Et des fleurs de votre printemps
Parer ma tête octogénaire?
Oui, grâce aux dieux, je suis, ma chère,
Encore au nombre des vivants.

(*) Cette pièce et la suivante n'ont point encore été recueillies dans les éditions qui ont précédé celle-ci. Elles sont extraites de la correspondance de M. le baron de Grimm. (*Note des éditeurs.*)

Vous l'ignorez, je vous entends;
C'est qu'on l'ignore aux lieux charmants
Où les belles et les amants
Font leur résidence ordinaire;
Vous tenez le sceptre à Cythère,
Et je sais que depuis long temps
On n'y dit plus que *feu Voltaire*.

CCXXXVIII. A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC,

SUR LES VERS QU'IL FIT PRONONCER LORS DU COURONNEMENT DE L'AUTEUR AU THÉATRE FRANÇAIS. (*)

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affaibli les efforts impuissants!
Ces lauriers, dont vos mains couvraient mes cheveux blancs
Étaient nés dans votre domaine.
On sait que de son bien tout mortel est jaloux;
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne:
Le Parnasse n'a vu que vous
Qui sût partager sa couronne.

(*) NOTICE *de ce qui s'est passé à la sixième représentation d'Irène; extrait du journal de littérature, du 5 avril 1778; par M. de* LAHARPE.

Le 30 mars 1778, jour de la sixième représentation d'Irène, sera sans contredit le jour le plus mémorable dont on puisse conserver le souvenir dans les fastes de la littérature et du théâtre. M. de Voltaire, qu'une maladie dangereuse, presque au moment de son arrivée, avait dérobé aux vœux et à l'empressement de l'Académie et du public, a repris du moins assez de force pour venir jouir des honneurs que l'un et l'autre lui préparaient. Il se rendit d'abord au Louvre. Les portes et les avenues de l'Académie étaient assiégées d'une multitude avide de le voir, et il ne passa qu'au travers des battements de mains et des acclamations. L'Académie, qui était nombreuse ce jour-là, alla au-devant de lui, jusque dans la première salle; on le fit asseoir à la place du directeur, et quand tous ses confrères lui eurent témoigné la joie qu'ils

CCXXXIX. ADIEUX A LA VIE.

A Paris, 1778.

Adieu, je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père:

avaient de le revoir après une si longue absence, M. d'Alembert crut ne pouvoir mieux faire que de lire l'éloge du législateur du goût dans le dernier siècle, à celui qui en a été l'héritier et le soutien dans le nôtre. Après cette lecture, qui fit un extrême plaisir à l'assemblée et à M. de Voltaire, on lui proposa d'accepter extraordinairement, et par un choix unanime, la place de directeur, qu'on a coutume de tirer au sort, et qui allait être vacante à la fin du trimestre de janvier. Il la reçut avec reconnaissance. Rien de ce qui s'est passé ce jour-là ne s'était jamais pratiqué pour personne; et l'Académie, qui a voulu déroger à ses lois et à ses usages, s'est honorée elle-même, en oubliant ainsi toutes les règles en faveur d'un homme au-dessus de toute règle comme de toute comparaison.

Ces honneurs n'étaient que le prélude d'un plus grand spectacle, et c'était à la nation d'achever ce qu'avait commencé l'Académie. On attendait M. de Voltaire à la comédie. Les cours des Tuilleries étaient pleines d'une foule innombrable de tout sexe, de tout âge, de toute condition; du plus loin qu'on aperçut sa voiture, des cris annoncèrent son approche; les applaudissements redoublèrent, quand il descendit soutenu par deux personnes, et peut-être ne peut-on rien imaginer de plus touchant, de plus beau, qu'un pareil moment. Ce vieillard, qui semblait succomber à la fois sous tant d'années et sous tant de gloire, pouvant à peine arriver à travers la foule enivrée, qui ne pouvait se rassasier du plaisir de le voir; toute cette multitude, animée du même sentiment, emportée par le même transport, poussant le même cri; et par un mouvement bien remarquable, attentive à le protéger contre elle-même, à le couvrir, pour ainsi dire, en se précipitant sur lui, et à lui faire un rempart contre le torrent qui entraînait toute une nation sur ses pas. M. de Voltaire est arrivé ainsi au théâtre, comme porté dans les bras de la France entière, et si jamais un homme ne parut

Pour jamais, adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez mes ennemis,

plus grand, jamais une nation ne paru' plus aimable. Dès qu'il se montra dans sa loge, entre madame Denis et madame de Villette, on peut s'imaginer quel fracas d'applaudissements retentit de tous les coins de la salle et des corridors, qui n'étaient pas moins remplis de monde. M. Brizard apporta une couronne de laurier que madame la marquise de Villette posa sur la tête du grand homme; mais il l'en retira aussitôt, malgré tous les efforts que l'on fit, malgré les instances du public qui lui criait de la garder, et qui voyait avec un plaisir inexprimable le génie placé entre l'amitié et la reconnaissance, couronné par les grâces et la beauté, et se défendant contre sa propre gloire. On eut peine à commencer la pièce au milieu du bruit qui ne cessait pas. Elle fut jouée mieux qu'elle ne l'avait encore été; les acteurs redoublaient d'efforts et de talents, et la scène se ressentait de la présence du dieu. La pièce finie, on baissa la toile comme à l'ordinaire; un moment après on la releva, et l'enthousiasme fut au comble en voyant le buste de M. de Voltaire, placé sur un piédestal au milieu du théâtre, tous les comédiens autour, des couronnes à la main. madame Vestris s'avança, et lut des vers qui venaient d'être faits sur-le-champ par M. de Saint-Marc (*), et qui avaient le mérite d'exprimer très bien les sentiments du public, qui les fit répéter une seconde fois avec des battements de mains qui ne finissaient pas. Le buste fut surchargé des couronnes que chacun s'empressait d'y accumuler, et resta ainsi exposé pendant toute la petite

(*) Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.
Non, tu n'a pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter:
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

C'est le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour;
Et lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.
Quand sur la scène de ce monde
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie.

pièce: c'était Nanine, ouvrage charmant, plein de grâce et d'intérêt.

Des larmes d'attendrissement, des larmes douces ont coulé de tous les yeux à ce spectacle du génie récompensé avec tant d'éclat, à la fin de la plus belle carrière. Il semblait que tous les cœurs fussent heureux du bonheur d'un grand homme, et remplis de sa gloire. Qu'un pareil jour fait honneur aux lettres, à la France, à l'humanité! L'humanité semble se relever et s'ennoblir, quand les hommes rassemblés expriment ainsi, tous à la fois, ce sentiment de justice qui est au fond de tous les cœurs. Ce n'est donc pas en vain que M. de Voltaire a vu passer quatre générations; et soixante ans de travaux pour le plaisir et l'instruction de tous les peuples policés, n'ont pas été perdus pour lui. Tout ce qui s'est empressé à le voir, avait appris à lire et à penser dans ses ouvrages, avait mille fois joui de ses chefs-d'œuvres en tout genre: que de droits à la reconnaissance! Tant de succès et de trophées, trente ans de cet éloignement qui ajoute encore à la renommée, les progrès de la raison, et ce mouvement prodigieux qu'il a imprimé à l'esprit humain depuis le commencement de ce siècle: voilà ce qui a fait pour lui de ses contemporains une sorte de postérité; voilà ce qui l'a mis à sa place. Toutes les voix ont applaudi à son triomphe, et c'est peut-être le premier où l'envie n'ait pas été même aperçue.

Vainement, en cérémonie,
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie;
Le curé vainement oignait
Notre vieille âme à sa sortie;
Le public malin s'en moquait;
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie,
Puis à jamais on l'oubliait:
Ainsi la farce était finie.
Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes!
Au terme où je suis parvenu
Quel mortel est le moins à plaindre?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

FIN DES POÉSIES MÊLÉES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

(Les pièces précédées d'une * manquent à l'édition de Kehl.)

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.